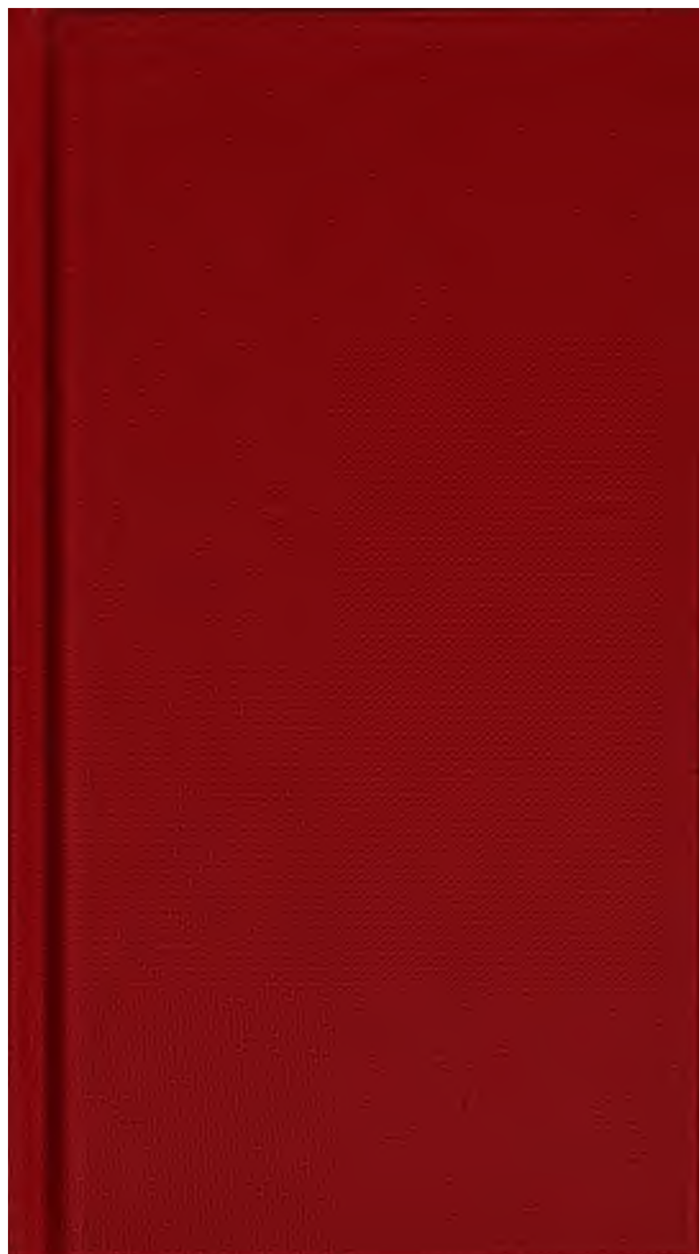
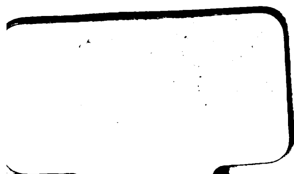






LE
DICTIONNAIRE
DES
PRECIEUSES

Paris. — Impr. GUIRAUDET et JOUAUST, r. S.-Honoré, 338.

LE DICTIONNAIRE DES PRECIEUSES

PAR LE SIEUR DE SOMAIZE

NOUVELLE ÉDITION

Augmentée de divers opuscules du même auteur
relatifs aux Precieuses
et d'une Clef historique et anecdotique

PAR

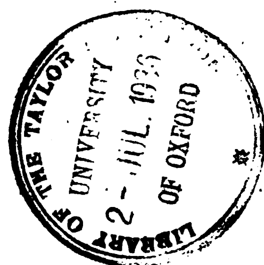
M. CH.-L. LIVET

TOME I



A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLVI


LIBRARY OF THE TAYLOR
UNIVERSITY
2 - JUL. 1936
OF OXFORD



PRÉFACE.

Le moyen âge, relevant la femme des mépris du paganisme, avoit créé pour elle ce type idéal sous lequel nous sont parvenus les noms de Laure et de Béatrix. Les mœurs réelles formoient sans doute un rude contraste avec ces gracieuses fantaisies de l'imagination; mais les poètes, en plaçant la femme si haut au dessus de l'humanité, avoient fixé à ses efforts le but qu'elle voulut atteindre. Ce charme sans nom, ce doux prestige que les femmes ont pour le cœur, les poètes l'avoient consacré : elles eurent à montrer que le génie n'est pas le privilége exclusif de l'homme. Au XV[e] et au XVI[e] siècle, les écrits de quelques femmes d'élite prouvèrent bien qu'elles ne réclamoient pas sans justice une partie de la gloire que l'homme s'étoit réservée en propre.

Au commencement du XVII[e] siècle, M[lle] de Gournay leva l'étendard, posa hardiment sa thèse et la défendit avec courage [1]. Quelques

1. Les Advis ou presents de la demoiselle de Gournay, in-4, Paris, du Bray, 1641, p. 295 : *Egalité des hommes et des femmes*; p. 384 : *Griefs des dames*.

années plus tard, c'est-à-dire à l'époque même où nous avons hâte d'arriver, une pièce curieuse, dont le sujet, tiré d'Erasme, a été imité par Molière, *l'Académie des femmes* [1], répète les plaintes de Mlle de Gournay :

Pour notre unique employ, pour tout notre partage,
N'aurons-nous donc jamais que les soins du menage?

Là est la question. Oui, sans doute, aux femmes les soins du ménage — dira-t-on qu'ils conviennent mieux aux hommes? — mais loin de nous la pensée d'y renfermer étroitement, avec la rigueur exagérée, mais alors salutaire, des *Femmes savantes*, ces rares génies dont les œuvres ont une place dans notre histoire littéraire, place qui resteroit vide si leur art délicat ne l'avoit occupée. Comment détacher de la couronne de nos gloires ces fleurons qu'y ont attachés les œuvres de quelques femmes illustres? Comment comprendre la période dont Somaize nous donne la date précise, le grand drame du XVIIe siècle, si nous en retranchons les scènes où figurent Mme de Rambouillet, MMmes de Longueville, de Sablé, de Hautefort, Mlle de Scudéry, Mme de la Suze, Mme de Villedieu, Mme de Sévigné et Mme de Maintenon? Nous ne serions que trop porté nous-même à nous récrier contre un dédain trop réel qui l'emporte souvent sur de plus sages théories.

1. *L'Académie des femmes*, comédie en trois actes, représentée au théâtre du Marais (Paris, Courbé, 1661), et composée, disent les frères Parfait, dès 1656. « Cette pièce, dit l'auteur lui-même, n'est soutenue que de ce qui se trouve de plus spirituel et de plus galant dans les dialogues du grand Erasme. »

Ce n'est ni toujours ni partout que les hommes ont admis les femmes dans leur société. « Les femmes, dit Sauval[1], qui font le principal ornement d'une cour, ont été introduites à la cour de France par la reine Anne et François Ier, et *depuis peu* elles ont commencé à se rendre visite et même à souffrir celle des hommes, premièrement à Paris et ensuite dans les bonnes villes du royaume. » Ecoutons encore Huet, l'évêque d'Avranches, traitant le même sujet. « La politesse de notre galanterie, dit-il, vient, à mon avis, de la grande liberté dans laquelle les hommes vivent avec les femmes. Elles sont presque recluses en Italie et en Espagne, et sont séparées par tant d'obstacles qu'on ne leur parle presque jamais : de sorte qu'on a négligé de les cajoler agréablement, parce que les occasions en étoient rares. L'on s'applique seulement à surmonter les difficultés de les aborder, sans s'amuser aux formes. Mais, en France, les dames vivant sur leur bonne foi et n'ayant point d'autres défenses que leur vertu et leur propre cœur, elles s'en sont fait un rempart plus fort et plus sûr que toutes les clefs, que toutes les grilles et que toute la vigilance des duègnes. Les hommes ont donc été obligés d'attaquer ces remparts par les formes, et ont employé tant de soins et d'adresse pour les réduire, qu'ils s'en sont fait un art presque inconnu aux autres peuples[2]. »

Ce passage d'une plume si justement autorisée,

1. *Antiquités de Paris*, t. 2. p. 650. Nous ferons remarquer que Sauval écrivoit avant 1670.

2. De l'origine des romans, 1678, p. 161-162.

cette apologie de la galanterie honnête, c'est-à-dire de la vraie *préciosité*, justifie amplement nos recherches sur l'influence exercée au XVII[e] siècle par les femmes, et en particulier par l'hôtel de Rambouillet.

Les femmes qui eurent alors le plus d'influence sur l'esprit public reçurent le nom de Précieuses. Quand donc commencèrent-elles à paroître? — De tout temps il y eut des gens qui cherchèrent à se distinguer par la finesse et la pureté du langage. « De tout temps, dit Somaize, il y eut des femmes d'esprit », et il en conclut que de tout temps il y eut des *Précieuses*. Toujours aussi il n'y eut qu'un pas de la recherche à l'affectation. Le *biau-fils de Pazy*, dont se moque Marot, et les femmes qui, du temps où Naudé écrivoit son dialogue de Mascurat et de Saint-Ange, disoient mon *masi* au lieu de mon *mari*, l'avoient également franchi; nos *meveilleux* et nos *incoyables* de la première révolution l'avoient franchi, comme avoient fait les Précieuses ridicules; mais les véritables Précieuses ne tombèrent pas dans cet excès, et l'on sait combien elles restèrent calmes en 1656 devant la comédie de l'abbé de Pure, et en 1659 devant celle de Molière, qui ne les attaquoient pas.

C'est ici le lieu, sans doute, de rechercher quelle barrière celles-ci avoient jetée entre elles et leurs ridicules imitatrices, et d'esquisser l'histoire de la *prétiosité*. On y verra nettement deux phases bien distinctes, et l'on comprendra mieux, en lisant le livre de Somaize, qui confond les deux époques, quelles sont celles que nous devons res-

pecter encore, comme tout leur siècle, et cell
dont nous pouvons rire.

En 1600, Catherine de Vivonne, âgée alors douze ans, épousoit Charles d'Angennes, ma quis de Rambouillet. Une austère pudeur, la s gesse précoce d'un caractère déjà formé, le sen ment de sa dignité enfin, l'éloignèrent bient d'une cour où ses yeux avoient trouvé la par monie sans grandeur, la familiarité sans nobles la dépravation sans voile et sans décence. D l'âge de vingt ans, en 1608, la jeune marqui retirée dans son hôtel, s'attacha à former s esprit par l'étude, et mit un rare empressemen rechercher les savants et les littérateurs. Ch elle se rendit toute une génération nouvell impatiente d'une longue corruption, fatiguée d divisions qu'avoit enfantées un demi-siècle guerres civiles, avide, comme le dit M. Rœder « de l'épanchement d'affections long-temps con nues »; et il ajoute : « C'est une des lois du mou ment, en politique et en morale, d'amener à suite d'une longue période de dissolution une riode de réserve et de pruderie. » De là pe être un peu d'excès dans les qualités qu'on ve opposer aux défauts de la génération précéde Sommes-nous tant en droit de nous plaindre le but ait été dépassé, si nous sommes sûrs q été atteint?

Les premiers visiteurs lettrés de l'hôtel de I bouillet furent : Malherbe, Gombaud, R dès l'origine; peu après Balzac, Chape

1. Mémoire pour servir à l'histoire de la sociét p. 21.

et Voiture, qui avoit assez de fortune pour figurer parmi la noblesse, et trop d'esprit, disoit M. de Chaudebonne, pour rester dans la bourgeoisie. Présenté à la Marquise, « réengendré par elle et M. de Chaudebonne[1] », Voiture devint *l'âme du rond*[2]. Il y trouva Vaugelas, puis le jeune évêque de Luçon, qui se plaisoit, dans les loisirs de son épiscopat, à y soutenir des thèses d'amour. Là encore brilloient la princesse de Condé, Mlle de Scudéry, la marquise de Sablé; plus tard, la duchesse de Longueville, Mme d'Adington, depuis comtesse de la Suze; la femme de Scudéry; Costar, si dévoué à Voiture, qui se moquoit de lui; Sarasin, Conrart, Mairet, Patru, Godeau, Pierre Corneille, Rotrou, Benserade, Saint-Evremont, Charleval, Ménage, La Rochefoucauld, Bossuet, Fléchier, et enfin, le galant marquis de la Salle, chansonnier accompli, improvisateur fécond, dont on a tant assombri l'image pour en faire l'austère duc de Montausier, et dont nous ne voyons plus les traits, à tout âge, que sous le masque du Misanthrope. Certes, s'il est une erreur qu'ait enfantée la confusion des dates, c'est celle qui nous montre, dans un même portrait, le brillant officier de cavalerie, naguère écolier indiscipliné, déjà épris pour les femmes de cette passion obstinée qu'il conserva toujours, et le sombre gouverneur de l'Angoumois, chargé de l'éducation du Dauphin, et qui se fit ermite en devenant vieux.

Telle étoit la société de la Marquise. Qu'on

1. Lettre 24e de Voiture, édit. de 1681.
2. Tallemant des Réaux.

nous dise quelle gloire y manquoit, et si, dans cette réunion choisie d'hommes alors tous célèbres, on remarque l'absence de quelques noms illustres; qu'on nous les cite, et nous aussi, dans ce « palais d'honneur », nous ne reconnaîtrons plus la voix du siècle, et n'entendrons plus que les clabauderies d'une coterie partiale et impuissante.

Je dois insister ainsi sur l'hôtel de Rambouillet pour bien distinguer les Précieuses de Somaize de la société de la Marquise au temps de sa splendeur; en effet, une erreur trop accréditée associe sans raison dans un injuste dédain deux générations toutes différentes, et qui même se confondirent à peine à la chute de l'une, à l'apparition de l'autre.

Les éloges sont unanimes au XVII[e] siècle pour M[me] de Rambouillet et les privilégiés qu'elle admettoit dans son *réduit*. « Souvenez-vous, s'écrie Fléchier du haut d'une chaire chrétienne, de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifioit, où la vertu étoit vénérée sous le nom de l'incomparable Arthénice, où se rendoient tant de personnes de qualité et de mérite qui composoient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation[1]. »

La différence des mœurs, avant toute autre cause, sépara des autres l'hôtel de Rambouillet. De cet isolement naquit sa grandeur, de sa grandeur peut-être ses travers. Pour quelques rares familles comme celle de la Marquise, où l'amour du bien et du beau étoit héréditaire, les mœurs générales étoient une maladie dont on mettoit tous ses soins à

1. Oraison funèbre de M[me] de Montausier.

se préserver. Le vice régnoit à la cour; la vertu ne remonta pas au ciel: c'est dans ces maisons qu'elle chercha un asile. Elle amena avec elle la pudeur du langage, la délicatesse du sentiment, le charme ingénieux de conversations spirituelles. Mme de Rambouillet et ses amies se lancèrent dans la philosophie. Elles eurent pour père Descartes : c'est ainsi, du moins, que Mme de Sévigné nomme le philosophe chéri de sa fille.

Cette tendance sérieuse que l'on remarque dans l'esprit des femmes vraiment distinguées de cette époque étoit un auxiliaire puissant à la réforme dont elles avoient instinctivement pris l'initiative[1].

Sous Henri IV, pour la plupart des courtisans, l'amour immodéré des plaisirs étoit une flatterie plus ou moins directe à l'adresse du souverain. A tous ces hommes nés et élevés au bruit des ar-

1. Rien ne fait mieux connoître cette corruption que le raffinement trop réel avec lequel on voyoit certaines femmes d'une autre société que celle de la Marquise réclamer

Le retranchement de ces syllabes sales.

Pour comprendre de telles minauderies, qui ne portoient pas seulement, comme on le voit, sur le gros mot *mariage*, il faut avoir lu le commentaire de Balzac sur *la misère toute nue* du sonnet de Job, avoir appris dans le *Chevræana* que certaines personnes n'auroient pas dit un *écu* au lieu de soixante sous... « Voicy d'autres merveilles. Ce sonnet, disent-ils, est *bien pensé*, lorsqu'ils veulent avertir qu'il est *bien conceu*... Leur raison de cette insigne manière de parler, c'est que le terme *conceu* met de laides images dans l'esprit. O personnes impures! faut-il que les ruisseaux argentez, clairs et vierges, du Parnasse, se convertissent en cloaques, tombant en vos infames imaginations ! » (Mlle de Gournay, *les Advis*, 1641, p. 271-272. — Cf. Bayle, *Discours sur les obscénités*, dans le Dictionnaire.)

mes, il ne falloit pas demander une galanterie bien raffinée. Aussi, dit Bussy-Rabutin, les dames « voyant qu'elles eussent langui dans l'oisiveté si elles n'eussent fait les avances, ou du moins si elles avoient été cruelles, il y en avoit beaucoup de pitoyables et quelques unes d'effrontées. »

Les couvents mêmes n'étoient pas un asile assez respecté. Que de filles sans dot ou sans beauté, que de vocations forcées, s'y trouvoient! « Sans les filles qu'on sacrifie tous les jours, dit Fléchier (*Grands jours d'Auvergne*), les couvents seroient moins peuplés », et « le libertinage, les scandales des religieuses de campagne », comme il dit encore, ne s'ajouteroient pas à ceux des prêtres que l'on voit « couverts de rubans et courant aux comédies avec les dames. » Quelques années auparavant, le père Joseph, écrivant aux religieuses d'un couvent qu'il avoit fondé, leur indiquoit toutes les fautes auxquelles elles s'exposoient par le luxe de leurs églises ou de leurs vêtements, par leur facilité à accueillir les visiteurs, par leur empressement à recevoir et à faire des présents ; et il ajoutoit : « Maintenant, il n'y a maison si réformée où toutes les dames de la cour n'ayent permission d'entrer. N'avoir point ce privilége, c'est une marque de peu d'autorité. Oui, je dis les plus réformées, car pour les autres l'on ne daigne y aller. Or, non seulement elles y entrent, mais encore elles y demeurent les huit ou quinze jours, y mangent et y couchent, et mènent avec elles cinq ou six jeunes filles; chaque religieuse en prendra une : C'est ma cousine, ma confidente et ma dévote. Jugez durant ce temps comme tout va!...[1] »

1. *Epîtres à plume volante aux religieuses bénédictines de*

Ce qu'il falloit donc pour remédier à la dépravation générale, ce n'étoient pas les cloîtres trop mal fermés des couvents ; c'étoit une règle faite par soi et pour soi par une société choisie, qui tenoit à honneur de l'observer parce qu'elle-même l'avoit librement établie. Le respect que l'on professoit pour la marquise de Rambouillet, sa bienveillance que l'on vouloit conserver et à laquelle on vouloit répondre, le charme nouveau de ces réunions qu'elle provoquoit, tout concourut à établir son influence sur le cercle qui l'entouroit. Tout ce que la cour comptoit de seigneurs plus galants, de dames plus vertueuses, d'écrivains plus célèbres, briguoit l'honneur d'y être admis, et les princesses même, au mépris de l'étiquette prise à l'Espagne, visitoient Mme de Rambouillet, quoiqu'elle ne fût pas duchesse.

Si l'hôtel de Rambouillet fut la première en date, la plus recherchée et la plus influente de ces réunions qui se formèrent à la fin du règne de Henri IV en haine et du mauvais langage et des mauvaises mœurs, ce ne fut pas la seule maison où l'on *reçût compagnie*. Après la mort de Voiture, qui étoit le lien de celle-ci, quand Julie fut mariée et quitta Paris pour l'Angoumois, au temps où s'éteignit le vieux mari de la Marquise, c'est-à-dire entre 1648 et 1655 environ, l'hôtel de Rambouillet

la congrégation de Notre-Dame-du-Calvaire, par leur fondateur de sainte mémoire, le R. P. Joseph de Paris, capucin. — A la suite de l'exemplaire que nous possédons on trouve, sous une autre pagination : « *Plusieurs épîtres fort spirituelles du très R. P. Joseph de Paris, capucin, d'heureuse mémoire, écrites à plume volante à une illustre religieuse, grande servante de Dieu, sa disciple*, etc. » (2e part., p. 195-196.)

cessa d'être aussi animé, et bientôt ne fut plus fréquenté que par quelques vieux et sérieux amis. C'est alors surtout que se multiplient les cercles; on prend jour pour recevoir, et ce jour-là on a de nombreuses visites, *ruelle* garnie au grand complet. Parmi ces réunions on cite à Paris Mme de Bouchavannes, dans l'île Notre-Dame (île Saint-Louis); Mme de Brégis, au Palais-Royal; Mme André, Mlle Bocquet, Mmes Arragonnais et d'Haligre, au Marais; à Arles, Mlle de Barrême; à Bordeaux, Mlle de Beaumont la jeune; à Poitiers, Mme de Boismoran, et près de là Mme de Balan; à Aix, Mlle Barjamon, Mme de Barbentane, etc.

Mais déjà tous ces noms appartiennent à un second âge des Précieuses : c'est cette génération, postérieure à la dissolution de l'hôtel de Rambouillet, qui s'exposera aux railleries de Molière. — Nous arrivons à l'an 1660, où Somaize publia la première idée de son Dictionnaire; à 1661, où Jean de la Forge donna son Cercle des femmes savantes. La coterie si nombreuse de ces femmes, que l'on désignoit depuis une dizaine d'années sous le nom de Précieuses, s'étoit attiré les railleries de tous les hommes de sens par l'excès où elles avoient porté les mêmes mérites qui avoient fait la gloire de l'hôtel de Rambouillet, par leur maladresse à remplacer la pudeur par la pruderie, la pureté du langage par l'affèterie, le savoir modeste par l'orgueil d'un pédantisme prétentieux. Leur nom fut bientôt discrédité. Aussi, « voyant que chacun commençoit à se divertir à leurs dépens et que l'on les jouoit en public », elles changèrent « leur nom de *Pretieuses* en ce-

luy d'*Illustres*. » — Mais alors leur règne étoit passé, et qui songea jamais à jouer les *Illustres* ou à écrire contre elles?

Les Précieuses se divisent en deux classes bien tranchées : Précieuses galantes et Précieuses pédantes. Précieuses galantes, comme le fut Mlle de la Loupe, qui depuis fut Mme d'Olonne; Précieuses pédantes, comme étoit Mlle Lanquais. Les unes et les autres furent également attaquées, mais les dernières surtout, par Cotin, par l'abbé de Pure, et enfin par Somaize, dont les armes perfides semblent autant celles d'un ami que d'un ennemi.

Malgré la répugnance que quelques imitatrices de Julie d'Angennes éprouvoient à se marier, bien peu restoient filles qui pouvoient faire autrement. Souvent alors, emmenées par leurs maris dans des villes éloignées de Paris, elles essayoient de faire école; mais l'éclat de la capitale s'éteignoit dans les colonies, et, si par hasard quelque écrivain égaré les rencontroit à Mâcon ou à Montpellier, il ne manquoit pas, fût-il Senecé ou Chapelle, d'en crayonner des portraits peu flatteurs.

Chapelle et Bachaumont sont arrivés à Montpellier. Curieux de savoir la cause de l'émeute soulevée contre d'Assoucy, ils aperçoivent à une fenêtre « un des principaux de la ville » qui les fait entrer : « Nous trouvâmes grand nombre de dames qu'on nous dit être les plus polies, les plus qualifiées et les plus spirituelles de la ville, quoique pourtant elles ne fussent ni trop belles ni trop bien mises. A leurs petites mignardises, à leur parler gras et leurs discours extraordinaires,

nous crûmes bientôt que c'étoit une assemblée des Précieuses de Montpellier; mais, bien qu'elles fissent de nouveaux efforts à cause de nous, elles ne paroissoient que des Précieuses de campagne et n'imitoient que foiblement les nôtres de Paris[1]... »

Ainsi, l'air précieux, comme dit Molière, n'avoit pas seulement infesté Paris; il s'étoit aussi répandu dans les provinces. Mais il est temps de rentrer à Paris, de voir les Précieuses chez elles, dans leurs *alcôves*, dans leurs *ruelles*.

Mme de Rambouillet, si l'on en croit la lettre que Voiture lui écrivit « sous le nom de Callot, excellent graveur », faisoit souvent, en se jouant, « des dessins que Michel-Ange ne désavoueroit pas. » Elle-même traça le plan de l'hôtel qu'elle fit bâtir rue Saint-Thomas-du-Louvre. Elle crut devoir consulter son bon goût plutôt que l'usage établi, et fit bien. Sa maison, mieux appropriée aux besoins de l'époque, substitua les petits appartements de la vie privée aux immenses salles de ces forteresses dont l'ancienne société ne pouvoit se passer, et elle eut l'honneur de commencer, puis de diriger une révolution heureuse dans les habitudes.

Les différentes pièces de l'hôtel étoient petites. Dans celles où se tenoit habituellement la société de la Marquise, on établit de vastes paravents que l'on développoit selon le nombre des personnes présentes. On commençoit à sentir le charme des réduits pour l'intimité : la conversation s'animoit plus facilement, la plaisanterie se goûtoit mieux,

1. Œuvres de Chapelle et de Bachaumont. (*Bibl. elzev.*)

le cœur se trouvoit plus à l'aise, alors qu'on ne se sentoit plus isolé dans un désert et qu'on étoit amené à plus d'abandon par plus de familiarité, à plus de familiarité par l'habitude de se voir de plus près.

Tantôt les visiteurs étoient reçus dans la chambre à coucher, tantôt dans un cabinet encore plus reculé du bruit et placé dans la partie la plus retirée de la maison. Il semble cependant que les cabinets fussent plutôt le lieu de réception des savants, et la chambre à coucher celui des dames. MM. du Puy tinrent long-temps cabinet dans la bibliothèque de M. de Thou ; Ménage aussi tenoit cabinet tous les mercredis.

La chambre à coucher, ou simplement *la chambre*, étoit le lieu où l'on recevoit le plus ordinairement. Elle se distinguoit de la *sale*, où l'on donnoit le bal et où se prenoient les repas, et des *salons*, grandes salles voûtées fort élevées, à deux rangs de fenêtres superposées, où l'on recevoit les ambassadeurs dans les maisons royales, et dont la mode étoit venue d'Italie. L'appartement du maître de maison étoit d'ordinaire en bas, et celui de madame au premier étage.

La chambre étoit divisée en deux parties par une balustrade qui séparoit le lit du reste de la pièce. Le lit, large autant que long, faisoit face à la fenêtre, le chevet adossé au mur, et laissoit de chacun de ses côtés deux espaces égaux, dont l'un formoit le devant du lit, l'autre la ruelle ; c'est devant le lit qu'on recevoit ses amis, dans la ruelle qu'on parloit aux domestiques et qu'on traitoit les affaires ; mais ces mots se confondoient souvent.

Sanval dit que les dames de son temps s'attribuoient l'invention des alcôves[1], sortes de petites chambres insérées dans une plus grande, où se trouvoit placé le lit. L'alcôve enfoncée formoit un réduit obscur, dont on aimoit le demi-jour; le lit s'y trouvoit exhaussé sur une estrade qui occupoit toute cette partie de la chambre. On en faisoit un « réduit plus distingué et plus paré, afin d'y recevoir les gens apparents », et on le couvroit de grands tapis de Turquie. Une demoiselle se levoit à dix heures, mais recevoit volontiers les visites assise sur son lit, où alloit aussi parfois s'asseoir quelqu'une de ses meilleures amies. Mme de Sablé étoit presque « toujours vautrée sur son lit. » — « Le curé de Saint-Paul... fait le petit prélat, dit Guy Patin... Il a une alcôve, tapisserie de haute lice. Il reçoit les dames dans sa chambre à onze heures du soir, lorsqu'il est couché. »

La garniture de la chambre étoit composée, outre le lit, de douze ou dix-huit siéges. « Les siéges sont des fauteuils qui ont un dossier et des bras, des chaises qui n'ont qu'un dossier, des placets et des tabourets qui n'ont ni l'un ni l'autre. » (*Furetière.*) On avoit encore les *siéges pliants*, ou simplement les *pliants*, sur lesquels, munis d'un

1. M. Walckenaër dit avoir en vain cherché ce mot dans les dictionnaires antérieurs à celui de Richelet (1680). Cependant il paroît dans le nouveau dictionnaire des rimes publié en 1647 chéz Courbé, sous la forme *alcauve*, non imprimé en italiques comme le sont à la fois les mots anciens et les mots nouveaux. Ce mot se trouve encore dans les Origines de la langue françoise de Ménage, imprimées en 1650, et dans les poésies de Bois-Robert, achevées d'imprimer le 21 juillet 1646, p. 181.

dos, mais alors sous le nom de *perroquets*, on s'asseyoit à table. C'étoit une grave question que celle des siéges. Les fauteuils, dont les courtisans autrefois se faisoient gloire de confondre le nom avec celui des chaises[1], étoient l'objet de mainte dispute de préséance. Furetière, qui n'est pas méchant comme Richelet, et dont le Dictionnaire n'est pas un recueil d'épigrammes, constate ce résultat de l'étiquette dans un exemple de l'emploi de ce mot. « Plusieurs femmes, dit-il, se sont querellées pour le rang, pour le *fauteuil.* » Voyez un peu comme Mme de la Meilleraie tenoit à être assise plus haut que les dames de Nantes (« c'est son empire »), où son mari étoit gouverneur ! Elle « faisoit asseoir toutes les principales femmes de la ville autour d'elle sur de petits tabourets hauts de demi-pied[2] ». Mme de Brissac arrivoit au même but par un moyen différent. Les dames d'Angers ont-elles des fauteuils au bal, elle s'assied sur le haut du sien « pour être plus haut que les autres, et le lendemain y fait appor-

1. Les Advis de la demoiselle de Gournay, liv. 1, *Deffence de la poésie, second traicté*, p. 443 : « Ce n'est pas merveille que la cour en gros soit subjette aux mauvaises prononciations, outre la gaufferie (le jargon) des particuliers, à cause des nouveaux courtisans baragoins qui surviennent chaqu'un jour... Ignorent-ils quelques mots, le nom de quelque chose, ce qui leur arrive très souvent, c'est badauderie de le savoir... Alléguons un petit exemple. Il est utile et honorable aux langues que chaqu'une chose de forme particulière ait son nom particulier. Les chaises qui costoient les lits, surtout les beaux, sont de cette espèce par leur grandeur et leur ornement ; mais ce monde pensa n'aguère mettre un honneste homme en confusion pour avoir dit qu'elles se nommoient *fauteuils*, d'autant que leur cour douillette l'ignoroit. »

2. Tallemant, édit. in-8, t. 2, p. 58.

ter un tapis et un carreau comme auroit pu faire une reine [1] ».

On n'oseroit s'asseoir chez le roi, mais, chez la reine, le droit d'avoir tabouret étoit un des premiers honneurs du Louvre : il n'appartenoit qu'aux duchesses. Dans les maisons particulières, le fauteuil et la chaise ne s'accordoient pas à tout le monde. M. Tibaudier, simple conseiller à Angoulême, vient-il rendre visite à Mme la comtesse d'Escarbagnas, la comtesse le reçoit avec bienveillance : — « Laquais, donnez un siége à M. Tibaudier. (*Bas à Criquet*, qui apporte une chaise :) Un pliant, petit animal [2] ! »

A la rue, les dames, soit pour se garantir du hâle, soit par modestie pour n'être point vues, soit parce que « le noir du velours des masques fait paroître davantage la blancheur de la gorge », portèrent d'abord des masques carrés, puis des loups qui prenoient du front au menton et qu'elles tenoient dans la bouche avec un bouton ; mais elles se démasquoient en entrant dans les appartements, comme aussi devant la reine et les princesses qui

1. Tallemant, éd. in-8, t. 2, p. 63.

2. Molière, *Comtesse d'Escarbagnas*, sc. 16. — En 1694, Coulanges constate un changement dans les habitudes. (*Chansons*, t. 2, p. 1) :

> Je trouve que les jeunes gens
> Aujourd'hui prennent trop leurs aises ;
> Chez les dames au bon vieux temps
> Prenoient-ils les meilleures chaises ?
> En voyoit-on de renversez
> Les jambes, les genoux croisez ?...

Cf. *le Procez des Pretieuses*, t. 2 de cette édition ; on verra le contraste dans la description d'une ruelle. — Voy. aussi Saint-Amant, *Bibl. elzev.*, t. 1, *le Poëte crotté*, à la fin ; — Scarron, etc.

passoient. Les hommes se découvroient et se tenoient, qui couchés aux pieds des dames sur leurs manteaux —souvenir des camps—, qui assis sur des placets ou des pliants ; assis ceux qui, plus vieux ou moins gracieux, craignoient de trahir leur gaucherie en se baissant ou se relevant. A la comédie que le vicomte donne à la comtesse d'Escarbagnas, « la comtesse, Julie et le vicomte s'asseyent. M. Tibaudier s'assied aux pieds de la comtesse. »

Lorsqu'elles étoient réunies, sans doute les dames ne s'occupoient pas à ces travaux manuels auxquels elles consacroient chez elles leurs loisirs. On le sait, à cette époque « les femmes mesme de qualité prennent plaisir à filer chez elles la toile qu'elles despensent à la maison, et la croyent de meilleur usage que celle qu'on prend chez le marchand[1] » ; elles font des « bourses en broderie[2] » et des « tableaux en broderie[3] ».

Mais, dans les ruelles, leurs réunions, où elles ont pour but de se divertir, imposent à leur temps un autre emploi. Tantôt on écoutera quelque chanson où Mlle Paulet, par exemple, déploiera sa magnifique voix ; tantôt on cherchera dans la chronique scandaleuse quelque méchanceté bien gaie, quelque fait bien extraordinaire, quelque anecdote bien plaisante, et l'on fera la part du diable. Ainsi, la duchesse de Rohan a-t-elle sup-

1. Le Pays, *Amitiez, amours, amourettes*, 3e édit., in-12, 1665, liv. 3, lett. 6, p. 265.— Cf. Recueil de pièces galantes en vers et en prose de Mme la comtesse de la Suze et de M. Pellisson ; Paris, G. Cavelier, 1693, t. 1, p. 30.
2. Le Pays, *ibid.*, lett. 7.
3. *Id.*, *ibid.*, 13, p. 283.

posé un fils, « un vil enfant de la terre, un chétif garçon de boutique, et peut-être le fruit du libertinage ou de la débauche de quelque valet, sans autre dessein que de perdre sa propre fille, dont le mariage avec le duc de Sully, agréé du roy, de la reyne, de M. le duc d'Orléans, applaudi de toute la cour, avoit perverti en elle toutes les affections d'une mère, et lui avoit inspiré toute l'amertume d'une marastre... Son crime l'épouvante, ou luy fait honte », et l'on s'entretient de « son roman dans les ruelles[1] ». Mais le lendemain, sans doute, on la chansonnoit, et cela se faisoit dans les alcôves. Où mieux que là peut avoir été composé ce couplet, l'une des deux ou trois pièces de vers que nous connoissions de Mme de Sévigné ?—l'autre se trouve dans Bussy-Rabutin (*les Amours des Gaules*),—et qui semblent avoir échappé aux savantes recherches de M. Walckenaër? —Mme de Sévigné rappelle la mort de Tancrède, tué dans une sortie pendant la Fronde, en 1649, et dit à Mlle de Rohan-Chabot :

Ouy, vous etiez de la partie
Lorsque l'on fit cette sortie,
Et l'on peut dire avec raison
Que, pour terminer cette affaire,
Vous payates la garnison
Qui tua votre petit frère[2].

Ainsi encore, le grand maître est-il parti pour

1. Patru, t. 1, p. 13, 2 vol. in-4. En l'analysant nous avons conservé les expressions du plaidoyer qui amena jugement le 26 février 1646.

2. Chansonnier Maurepas (Bibl. imp.), à la date de 1649, p. 139. — Une note marginale explique ainsi ce couplet : « Mlle de Rohan-Chabot avoit épousé par amourettes le

apaiser les troubles de Bordeaux, le marquis de Jarzé et le duc de Beaufort se sont-ils querellés, Roquelaure et la Feuillade battus en duel, Loret, à l'affût de toutes les causeries qui peuvent alimenter ses gazettes, ne manque pas de rappeler ces détails, et il ajoute :

A peu près, voicy les nouvelles
Qu'on debite dans les ruelles.

Mais la principale matière des entretiens, c'étoient des questions littéraires. On discutoit certains adoucissements à apporter dans la prononciation. Mme de Rambouillet, par exemple, préféroit *serge* à *sarge*; on lisoit en public les lettres des absents, écrites et polies dans ce but. L'auteur, qui sembloit savoir que les seuls journaux alors étoient les lettres, avoit soin qu'elles fussent bien fournies de traits curieux. Par mille personnalités il se rappeloit au souvenir de ses lecteurs, tantôt badin et léger, tantôt austère et grave, selon qu'il se rattachoit à l'école de Voiture ou à celle de Balzac, les deux auteurs rivaux, les deux beaux-esprits en vogue. Voiture cependant l'emportoit sur Balzac : on aimoit mieux louer Balzac, imiter Voiture. Il est curieux de voir, dans toutes les lettres qui nous sont restées de cette époque, le savoir profond et des hommes et des femmes dans les langues, dans la philosophie ; il n'est

comte de Jarnac, qui par là fut duc de Rohan. Sa mère, piquée de ce mariage et dans le dessein de la déshériter, fit venir un jeune homme de Flandres qu'elle disoit être son fils, ce qui donna lieu à un grand procès qui fut terminé par la mort de ce prétendu fils, tué dans une sortie faite pendant les guerres civiles.»

pas moins curieux de voir avec quel empressement on vante la lettre d'un rival pour recevoir ses éloges par le prochain ordinaire, et combien on est prodigue pour ceux dont on attend beaucoup. Pour connoître bien le XVIIe siècle, avec les chansonniers, qu'il faut feuilleter sans cesse, avec les mémoires, qu'il faut compulser, et le dictionnaire de Furetière, qu'il faut apprendre par cœur, je ne connois pas d'ouvrages plus intéressants que ceux des épistolaires.

Dans toutes ces lettres on retrouve la preuve du grand travail qui s'opéroit alors dans notre littérature; on voit la recherche de l'expression polie plutôt que noble amener le raffinement de la pensée; le désir de plaire aux dames sans effaroucher leur scrupuleuse pudeur voiler le sentiment vrai sous le masque d'une délicatesse empruntée; l'envie de montrer son esprit rencontrer l'afféterie et *la manière*. On vouloit avoir tous les mérites qui manquoient à la période précédente : on les atteignit, puis on les dépassa.

La conversation écrite se modeloit sur la conversation parlée, et de celle-ci nous avons de curieux échantillons. Les dialogues des romans, les scènes des comédies et des tragédies de cette époque, les conversations du chevalier de Méré et du maréchal de Clairambaut, les Entretiens publiés par Mlle de Scudéry, et enfin, et surtout, le livre de l'*Esprit de cour* de René Bary, peuvent nous faire parfaitement connoître le goût des beaux parleurs du temps.

Un des plus curieux des dialogues de Bary (Voy. ce nom, t. 2) est celui où l'auteur parle de l'utilité des romans. C'étoient là, en ef-

fet, les ouvrages les plus courus dans les ruelles ; il semble qu'on les apprît, comme les dialogues de l'Esprit de cour, ce qui devoit rendre les conversations fort naturelles quand on rencontroit quelqu'un qui connût la réplique. Madame, ou plutôt mademoiselle de La Fontaine (puisque son mari n'étoit pas noble), avoit lu tant de fois les vieux romans qu'elle les savoit [1]. La Barigny, femme alors célèbre à Poitiers, « savoit les romans [2] ».

Outre les aventures du jour que l'on retrouvoit sous des voiles fort transparents, on y apprenoit « à faire des billets et des récits, des abords et des sorties; de quel air on doit parler aux princes, de quelle façon on doit déférer aux dames; comment les conditions s'expriment, et comment les sexes se règlent. » Ces ouvrages, lus en public, soumis au jugement des ruelles avant d'être livrés à l'impression, devenoient en quelque sorte une œuvre collective. Nous avons de nombreuses traces de la manière dont se passoient les réunions précieuses. Dans les œuvres de Vion d'Alibray se trouvent quelques dissertations galantes qui n'ont pu se faire ailleurs; c'est là encore que se sont lus, exigés d'avance, les portraits dont la mode étoit venue à la suite du Cyrus et dont il a été publié des recueils. On se donnoit en jouant des sujets à traiter de vive voix, tantôt sans préparation [3], tantôt d'une semaine à l'autre. Plus d'une fois

1. La Fontaine, Voyage en Limousin. — Lettre de Clamart, 25 août 1663.

2. *Id.*, *ibid.*, 2e lettre.

3. V. le prologue du roman de Mathilde par Mlle de Scudéry.

sans doute, avant d'être discutées au Bureau d'adresses, s'agitèrent des questions comme celles qui se traitoient chez Renaudot : Doit-on écrire comme l'on prononce ou suivre l'ancienne et commune orthographe[1] ? Lequel est le plus porté au vice, du savant ou de l'ignorant[2] ? — c'est la question de Jean-Jacques ; — Si les maladies se guérissent par leurs semblables ou par leurs contraires[3], idée anticipée de l'homœopathie.

Il ne faudroit pas croire que la gravité de ces sujets effrayât les dames : elles étoient tout aussi empressées que les hommes à les traiter, et, si les uns avoient l'honneur des décisions au Bureau d'adresses ou à l'Académie, celles-là régnoient sans partage dans les ruelles.

Vingt ans plus tard, le chevalier de Méré, dans sa première conversation avec le maréchal de Clairambaut, se plaint de la perte de cette influence qu'exerçoient les femmes sur les sociétés savantes : c'étoit la marque d'une réaction commencée du temps de Molière et par lui. « On ne veut pas, dit-il, que les femmes soient habiles, et je ne sçay pas pourquoy... Il me semble qu'il n'est pas si rare de voir des dames de bon sens, et je leur trouve une délicatesse d'esprit qui n'est pas si commune aux hommes. » Un peu plus loin, insistant sur l'influence que les femmes ont eue sur la société, quelle qu'elle ait été, il donne à penser que la fausse galanterie qu'elles avoient amenée fut chassée par elles. « Deux ou trois,

1. Recueil général des questions traitées dans les conférences du bureau d'adresse, question 286.
2. *Ibid.*, quest. 239.
3. *Ibid.*, quest. 463.

dit-il, ont commencé, si je ne me trompe, à désabuser la cour de la fausse galanterie, et, s'il n'y avoit ni gloire ni plaisir à se mettre bien auprès d'elles, on ne chercheroit pas tant de détours pour se rendre agréable. Aussi n'est-on jamais tout à fait honneste homme, ou du moins galant homme, que les dames ne s'en soient meslées. »

Tout le monde gagnoit à cette sorte de domination des femmes dans les cercles, et c'est là que commença en France l'esprit de conversation. Sous leur patronage s'est accomplie cette fusion, si nécessaire aux uns et aux autres, des gens de lettres et des hommes puissants par leur fortune et leur crédit; c'est par elles que s'est effacée cette inégalité choquante qui séparoit ceux dont la plume, comme dit Scudéry, étoit au chapeau, de ceux qui la manioient comme une arme.

Dirai-je encore, pour compléter ce rapide exposé des services dont nous sommes redevables aux vraies Précieuses, combien de mots nouveaux et nécessaires, de tours hardis et heureux, de métaphores énergiques, elles laissèrent à la langue? Leurs études venoient au service de leur goût; elles savoient toutes l'italien et l'espagnol, et telle même d'entre elles, Mme de Guémené, par exemple, avoit un professeur de langue hébraïque.

Somaize nous fait assister à la naissance d'une foule de tournures alors nouvelles, et il n'oublie pas d'en nommer les auteurs. Il cite comme de Saint-Amant une *âme roide aux soucis*, *le mot me manque*, l'eau appelée *miroir céleste*. Corneille le premier *revestit ses pensées d'expressions nobles et vigoureuses*. Tel avec qui Mme de

Maulny ne veut pas *s'encanailler* ira plus tard *s'enducailler* avec Chamfort. La *Critique de l'École des femmes* met ce mot, avec celui de *obscénité*, dans la bouche de Climène, « la plus grande façonnière du monde », « précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification. » *Superfluité* appartient à La Mesnardière. Mlle de Scudéry fit-elle si mal de nous faire connoître un *ameublement bien entendu*, un *esprit à expédients*, *de rire d'intelligence* avec nous et de *faire l'anatomie des cœurs?*

Balzac sentoit vivement une *solitude de livres*, et déploroit la *sécheresse de la conversation*, lorsque La Calprenède, l'auteur gascon de Cléopâtre et de Cassandre, *la laissoit mourir* ou *la tyrannisoit*.

Châtier son style, *dépenser une heure*, sont de cette époque, et on les trouve dans Somaize. Deux ans plus tard, la Rhétorique de Bary le précieux, dont le privilége est de 1663, relevoit comme toutes nouvelles les phrases suivantes : — C'est la plus naturelle des femmes. — Il a de la qualité, du bien, de l'esprit. — Il est brouillé avec un tel. — Il est brouillé avec le bon sens. — A ces mots, il se récrie. — Il a le sens droit. — Tour de visage. — Tour de vers. — Tour d'esprit. — Les affaires ont tourné heureusement. — Je me connois un peu en gens. — C'est un coup sûr, jouer à coup sûr. — Il sçait prendre ses mesures. — Il m'a fait mille amitiez. — Il agit sans façon. — Cela est assez de mon goût. — Il n'entre dans aucun détail. — Il s'est embarqué en une mauvaise affaire. — Il a pris le meilleur party. — Il

pousse les gens à bout. — Sacrifier ses amis. — Je ne veux pas être sa dupe. — Cela est fort. — Elle est fort contente d'elle-même.—Je vous sçay bon gré de m'avoir dit vos sentiments. — Briller dans la conversation. — Il s'attire de l'estime. — Il ne faut pas tant raffiner sur la langue. — Etudier le goût des gens. — Faire des avances. — Faire figure dans le monde, — etc.

Quelque reconnoissance que j'aie pour les Précieuses qui nous ont donné toutes ces locutions nouvelles, je ne puis taire l'abus qu'elles firent des mots, les rapprochements bizarres, l'emploi prétentieux; mais ces défauts, comme je l'ai dit, appartiennent plutôt au second qu'au premier âge des Précieuses.

Dans le premier, un esclave ne *voituroit pas aux arrivants les commodités de la conversation;* une femme ne *consultoit* pas *le conseiller des Grâces*. Mais dans le second âge, les précieuses se montrèrent moins scrupuleuses. La mort de Voiture sépare ces deux périodes, qui se distinguent surtout par l'opinion qu'on a de la cour dans les cercles en vogue.

Avant la dissolution des réunions de la Marquise, la cour et l'hôtel de Rambouillet étoient unis par des relations inévitables, dues au rang élevé des visiteurs d'Arthénice. Le mauvais goût étoit chez les familiers du Louvre, et c'étoit Malherbe, un des familiers de la ruelle d'Arthénice, qui les dégasconnoit. Dans la seconde, les alcôvistes des *Femmes savantes* méprisent fort la cour, car, dit Trissotin :

La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit.

A quoi Clitandre, courtisan sensé, répond :

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour,
Et son mal-heur est grand de voir que chaque jour
Vous autres, beaux esprits, vous déclamiez contre elle...
Permettez-moi, monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que vostre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confrères et vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux...,
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flaterie,
Tout le savoir obscur de la pédanterie.

On le voit, les rôles sont intervertis : les jeunes Précieuses ont changé avec l'âge. Les armes que le Dictionnaire de Somaize suppose aux unes et aux autres sont fort curieuses et sont le meilleur commentaire de ces vers. (Voy., t. 1er, le mot *Blason.*)

Mais que devinrent-elles après le grand éclat de 1660?

Molière, qui les avoit frappées un des premiers, leur porta le dernier coup dans *les Femmes savantes.* Divers salons s'étoient formés, dans l'intervalle, dans des hôtels où ne pénétra plus la foule pédante, où la noblesse, plus éclairée, sut se suffire à elle seule. Nous n'avons pas à en parler.

Au XVIIIe siècle, on vit renaître de ses cendres une sorte de préciosité qui alors ne mettoit plus son langage prétentieux au service de sentiments quintessenciés, et ne venoit plus sous la plume que de ces faux esprits qui écrivoient du cerveau. Toutes les affectations, quelle qu'en soit la source, parlent la même langue : l'*oracle roulant du destin*, pour désigner un dé à jouer;

les *chambres garnies*, pour l'hypocrisie des gens au doux parler; ce vers d'Inès :

J'éprouve en même temps mon supplice et ma grâce;

une haie dont on fait le *suisse d'un jardin ;* enfin le *greffier solaire*, toutes ces absurdes périphrases sont de La Motte. Style fut-il jamais plus maniéré que le sien, et peut-on en accuser la galanterie ?

Si, passant du XVIII[e] siècle au nôtre, nous cherchons les derniers vestiges d'une classe nombreuse et puissante, nous ne les trouvons plus que sous nos pas, où les ont jetés sans trop de précautions ces gens qui, sur l'étoffe brillante au loin, ont pu voir seulement la tache. Nous qui avons si longuement parlé des *Précieuses*, qui depuis si long-temps étudions leur époque et leur influence, nous n'avons pu nous résoudre à leur jeter la dernière pierre sans chercher à faire nettement la part qui revient à l'une et à l'autre des deux périodes qui composent leur histoire : l'une calme, respectée, où tout est progrès; l'autre violente, tourmentée, où tout est révolte; l'une avec une tête, l'autre avec vingt chefs; la première qui précède la Fronde, l'autre qui la suit et la reflète : toutes deux curieuses, et par ce qu'elles cherchent et par ce qu'elles combattent.

Si nous avons bien montré cette distinction, si nous avons fait connoître en même temps la situation toute particulière faite aux femmes pendant ces temps, les plus beaux de leur histoire, nous avons rempli notre but et donné au texte de Somaize l'introduction qu'il réclamoit.

Il nous reste à parler maintenant de Somaize lui-même, de ses ouvrages et du travail que nous avons fait sur ceux que nous avons publiés.

Antoine Baudeau, sieur de Somaize, ne nous est connu que par ses œuvres : sa vie privée nous échappe complétement ; nous savons seulement qu'il étoit jeune encore quand il publia son principal ouvrage, le *Grand Dictionnaire des Prétieuses*.

Mais déjà il avoit donné le Dictionnaire et les pièces de théâtre que nous reproduisons en 1659, et en 1660. En 1656, il avoit publié des Remarques sur la Théodore, tragédie de Bois-Robert, où il s'adresse à l'abbé lui-même en termes fort impertinents. Depuis, paroît-il, la paix se fit entre les deux ennemis, car Somaize ne parle plus de *Barsamon* qu'avec éloge dans son grand Dictionnaire.

On croiroit que les ouvrages de Somaize, qui durent mettre en jeu tant de susceptibilités, qui se produisirent sous un patronage si puissant, à en juger par les priviléges si favorables qu'il obtint, firent quelque bruit au moment où ils parurent. On n'en trouve pas trace dans les contemporains ; son nom, ses œuvres, sont constamment oubliés, et, n'étoit, d'une part, la préface d'un des amis de l'auteur, qui nous paroît bien être l'auteur lui-même ; de l'autre, le portrait qu'il fait de lui sous le nom de Suzarion, nous ne saurions pas même qu'il fut secrétaire de la connétable Colonna, Mlle de Mancini, et qu'il l'accompagna en Italie[1].

1. Nous avions espéré trouver dans les registres de

L'absence de l'auteur arrêta probablement les réclamations qu'on n'auroit pas manqué de faire s'il n'eût pas été éloigné. Vainement auroit-il désavoué la clef jointe à son livre : cette clef semble son œuvre comme le livre lui-même, et d'ailleurs les particularités du texte cadrent en général d'une manière si précise avec les renseignements qu'elle nous a permis de prendre, que l'auteur seul nous paroît capable de l'avoir faite.

On y remarque, comme dans le texte, des preuves de la promptitude, de la légèreté de l'auteur; dans le texte, aucun ordre, un style déplorable ; dans la clef, une orthographe presque toujours altérée. — L'absence de Somaize au moment où on l'imprimoit est son excuse, sans doute; qu'elle soit aussi la nôtre si nous avons laissé passer quelques noms obscurs sans les mieux faire connoître, et si nous avons fait quelques restitutions hasardées.

Ce travail, tel qu'il est, nous auroit été à peu près impossible sans Tallemant des Réaux ; or on sait combien de noms sont mêlés à ceux des principaux personnages, et quelle difficulté s'oppose à ce qu'on essaye même de les chercher dans les

l'Académie françoise la preuve du fait avancé dans la préface, que les Quarante se seroient deux ou trois fois réunis à cause de lui. Malgré l'obligeance avec laquelle M. Pingard a bien voulu nous les communiquer, nous avons dû renoncer encore à l'espoir que nous avions eu de voir Somaize en présence de ses contemporains, juges ou amis. Les procès-verbaux des séances ne commencent qu'avec l'année 1672, et encore même se bornent-ils à relever les noms des académiciens qui se sont présentés, et entre lesquels devoit être répartie la valeur des quarante jetons de présence.

dix volumes des *Historiettes*. Nous aurions été réduit à faire une table de son ouvrage, comme nous avons fait celle de tous les poètes contemporains; mais l'obligeance parfaite de M. Paulin Pâris, qui publie avec tant d'érudition et de soin une dernière édition de Tallemant, nous a facilité notre tâche; nous avons pu, à l'aide des tables faites par M. Paulin Pâris lui-même sur l'édition in-18 [1], retrouver un certain nombre de noms qui jusque là nous avoient échappé : qu'il reçoive ici l'expression de toute notre gratitude.

Pour annoter Somaize, dont l'ouvrage est purement anecdotique, Tallemant nous étoit indispensable; mais quelques pages seulement lues dans notre Clef montreront bien qu'il n'a pas été notre source unique : les livres les plus rares, les manuscrits les plus curieux, mis en grand nombre à notre disposition, avec une rare bienveillance, dans nos quatre grandes bibliothèques, nous ont fourni des renseignements qu'on chercheroit vainement ailleurs, et qui nous ont paru à la fois les plus intéressants et les seuls appropriés à l'œuvre légère de Somaize. Il eût été plus facile et plus court de dépouiller les armoriaux, comme si nous avions annoté un historien; nous avons cru devoir faire autrement, pour rester fidèle au caractère du *Grand Dictionnaire*.

Sur près de six cents noms, grâce à tant de

1. De là vient que nous citons cette édition, au lieu de la nouvelle publication, malheureusement encore inachevée, qui paroît à la librairie Techener. Il suffit de les regarder l'une et l'autre pour voir de combien est supérieure la dernière, véritablement indispensable pour la connoissance du XVIIe siècle.

ressources, cinq cents environ ont été l'objet de quelque commentaire. Des autres, les uns ont été volontairement négligés, tels Mazarin, Richelieu, Condé, Montausier, Rambouillet, qui méritent mieux qu'une simple note. Pour d'autres, nous avons renvoyé à des ouvrages spéciaux : tels Mme de Sablé, Mme de Sévigné, La Mothe Le Vayer, Loret, Mme de Scudéry. Pour quelques uns, que Somaize désigne trop vaguement, nous avons multiplié les signes de doute, et laissé sans réponse des questions que nous n'avons pu soulever sans faire de nombreuses recherches. Restent quelques personnages dont nous n'avons rien dit : ce sont ceux-là qui nous ont coûté le plus de travail.

Nous espérons qu'on voudra bien juger avec quelque indulgence un livre auquel depuis plus de cinq années se sont de près ou de loin rattachées toutes nos études. Sans doute, il n'est pas sans défauts : nous sommes le premier à les voir. Puisse donc une seconde édition nous permettre de faire mieux !

CH.-L. LIVET.

AVIS. — Nous avons suivi l'orthographe de Somaize, souvent différente de celle de ses contemporains. Le seul changement que nons ayons fait à son œuvre a pour but d'en faciliter la lecture : nous avons mis au bas de chaque page la clef qui avoit été imprimée séparément, et qu'on avoit jointe au second volume, clef d'ailleurs d'un usage fort incommode, parce qu'elle relevoit les noms à mesure qu'ils se présentoient dans le texte de Somaize, et ne le reportoit point à leur ordre alphabétique.

LE GRAND
DICTIONNAIRE
DES
PRETIEUSES
Ou la Clef de la langue des ruelles

SECONDE ÉDITION
Reveue, corrigée et augmentée de quantité de mots

A PARIS,
Chez Estienne Loyson.
MDCLX.



PREFACE.

Ce seroit me faire une injustice de vouloir que je me rendisse garand du Dictionnaire des Pretieuses : ce n'est pas mon ouvrage, et, bien que j'aye fait un corps des parties qui le composent, je n'en attends pourtant point d'autre avantage que celuy de divertir le lecteur par l'extravagance des mots que j'ay recueillis, et dont elles sont les inventrisses. Cependant, comme le fonds des Pretieuses est inépuisable, les ministres de leur empire, ayant sceu que je travaillois au bien de leur republique et que je rendois leur langue celebre à toute la terre par ce Dictionnaire, ont pris soin de m'envoyer des memoires utiles à ce dessein, qui me sont venus de tant d'endrois et en si grand nombre que je me vois contraint d'adjoûter un second Dictionnaire à ce premier, que je promets dans peu de jours. Les matieres de ce second seront differentes de celles-cy, et les Pretieuses veritables y auront part aussy bien que les ridicules (en attendant, il est bon d'avertir que les ridicules se debitent en vers pour divertir les veritables[1]), que je prie de prendre ce divertissement durant que je mettray cette autre partie en estat de paroistre.

1. Allusion à sa traduction en vers françois qu'il avoit faite des *Précieuses ridicules* de Molière, comme fit plus tard Th. Corneille pour le *Festin de Pierre*.

Là, elles pourront satisfaire tout ce que la curiosité peut exiger sur le chapitre des Pretieuses : car ce nouveau Dictionnaire contiendra leur histoire, leur poetique, leur cosmographie, leur chronologie ; on y verra, de plus, toutes les predictions astrologiques qui concernent leurs estats et empires ; l'on y connoistra aussi ce que c'est que les Pretieuses et leurs mœurs. Il y aura, de plus, un sommaire de leur origine, progrès, guerres, conquestes et victoires, etc..., avec un dénombrement des villes plus remarquables et des princesses du royaume des Pretieuses, comme aussi des autres personnes illustres de ce païs, ensemble les esloges de ceux et celles qui ont excellé en quelque chose ; outre cela, un traité des heresies qui s'y sont glissées, ensemble la description de tous leurs estats, empires, villes, provinces, isles, mers, fleuves, fontaines, et leur geographie, tant antienne que moderne. Peut-estre que ce dessein paroistra assez ample pour faire craindre la fatigue d'une longue et ennuyeuse lecture ; mais je leur fais icy plus de peur que de mal, et je reduirai cet ouvrage en assez petit volume pour servir de divertissement à ceux qui aprehendent le plus les grandes lectures, outre que la diversité des choses qui y seront r'enfermées sera assez plaisante d'elle-mesme pour se faire soufrir, quand elle seroit depourveue de tous les agremens que je tascheray d'y r'enfermer[1].

1. Suit un privilége accordé à Anthoine Baudeau, sieur de Somaize, le 3 mars 1660. — « Et ledit sieur de Somaize a cedé et transporté son privilége à Jean Ribou, — Et ledit sieur Ribou a associé à son privilége Est. Loyson, aussi marchand libraire. — Achevé d'imprimer pour la seconde fois le 20 octobre 1660. »



LE GRAND DICTIONNAIRE DES PRETIEUSES

ou la clef de la langue des ruelles

A

Ajusté[1]. — Cet homme-là n'est pas ajusté : *Cet homme-là est necessiteux d'agrement.*

Asseoir (S'). — Seyez-vous, s'il vous plaist : *Contentez, s'il vous plaist, l'envie que ce siege a de vous embrasser.*

Ajuster. — Je n'ay jamais veu personne qui s'ajusta mieux que vous : *Je n'ay jamais veu personne qui porta plus loin que vous l'elegance de l'ajustement.*

Aimer. — J'ayme beaucoup les gens d'esprit : *J'ay un furieux tendre pour les gens d'esprit.*

1. Nous avons cru faciliter l'usage de ce *Dictionnaire* en indiquant en tête de chaque phrase citée le mot qui fait le sujet de l'article, et en motive la place qu'il occupe dans l'A, le B ou les lettres suivantes. — Ici, d'ailleurs, comme dans l'ouvrage qui suit, l'ordre alphabétique n'est pas rigoureusement suivi.

Achever. — Achevez votre discours : *Rendez votre discours complet.*

Attendrir. — L'amour a bien attendry mon cœur : *L'amour a terriblement deffriché mon cœur.*

Asseoir. — Seyez-vous, monsieur, si vous plaist : *Prenez figure, monsieur, si vous plaist.*

Affaire. — Un homme d'affaire : *Un inquiet.*

Affection. — Vous me tesmoignez une grande affection : *Vous m'encendrez et m'encapucinez le cœur.*

L'almanach : *Le mémoire de l'avenir.*

Les astres : *Les peres de la fortune et des inclinations.*

Ame. — Vous avez l'ame matérielle : *Vous avez la forme enfoncée dans la matiere.*

Amitié. — L'amitié qu'il a pour vous commence trop tard : *Il a pour vous une amitié indue.*

Ce mot a encore une autre signification, et l'on dit aussi : avoir de l'amitié pour des gens qui ne le meritent pas : *Avoir une amitié indue.*

B

Bonne. — Cette odeur est tout à fait bonne : *Cette odeur est tout à fait de qualité.*

Belle. — Estre belle : *Estre dans son bel aymable.*

Boire. — Le boire : *Le cher necessaire.*

Balancer. — J'ay balancé cinq ou six fois avant que de faire cela : *Il m'est passé cinq ou six incertitudes à la gorge avant que de faire cela.*

Belle. — La pluspart de celles qui vous voyent sont moins belles que vous : *La pluspart de celles qui vous voyent vous servent de mouches.*

— Vous avez la bouche belle : *Vous avez la bouche bien façonnée.*

Bien. — Avoir peu de bien : *Estre de la petite portion.*

Belles choses. — Cette personne connoist bien toutes les

belles choses : *Cette personne connoist bien la force des m et le friand du goust.*

Beau. – Ah ! ma chere, je n'ay rien veu de beau aujo d'huy : *Quelle pauvreté! ma chere, je n'ay pas veu une ch raisonnable aujourd'huy.*

Balet. — Le balet à balayer : *L'instrument de la propr*

Boutique. — La boutique d'un libraire : *Le semetierre vivants et des morts.*

C

Choses. — Ces gens-là ne font pas les choses comm faut : *Ces gens-là ont un procedé tout à fait irregulier.*

— Les choses que vous dites sont fort communes : *Les ses que vous dites sont du dernier bourgeois.*

— Il faut avouer que vous dites les choses comme il f *Il faut avouer que vous donnez dans le vray de la chose.*

Canons. — N'avoir point de canons : *avoir la jambe unie.*

Conversation. — Ils n'ont point de conversation *sont secs de conversation.*

Crotter. — Crotter ses souliers : *Imprimer ses souli boue.*

Compliment. — Nous ne sçaurions respondre à le ceur de vostre compliment : *Nous ne sçaurions donner tre serieux dans le doux de vostre flatterie.*

Chaise. — La chaise empesche que l'on ne se cro *chaise est un admirable retranchement contre les ins la boue et du mauvais temps.*

Chandelle. — Laquais, mouchez la chandelle. *otez le superflu de cet ardent.*

Cerveau. — Le cerveau : *Le sublime.*

Chaise. — Des porteurs de chaise : *Des mulets*

Colere. — Je me suis mis en colere contre mad

une telle : *J'ay poussé le dernier rude contre mademoiselle une telle.*

Coiffer. — Vous estes tantot bien et tantot mal coiffée : *L'œconomie de votre teste est tantost bien et tantost mal gardée.*

Coiffes. — Des coiffes noires : *Des tenebres.*

Colere. — Ne vous mettez pas en colere contre moy : *N'excitez pas votre fier contre moy.*

Chandelle. — La chandelle : *Le supplement du soleil* ou *l'ardent.*

Compliment. — Le compliment : *Le paquet serieux.*

Connoissances. — Vous avez des connoissances, mais bien confuses : *Vous avez des lumieres esloignées.*

Chanter. — Vous chantez tout à fait bien : *Vous articulez tout à fait bien votre voix.*

Couches. — Estre en couche : *Sentir les contre-coups de l'amour permis.*

Carrosse. — Un carosse : *L'assemblage de quatre corniches.*

Cheval. — Des chevaux : *Des pluches.*

Colere. — Estre en colere contre quelqu'un : *Avoir du fier contre quelqu'un.*

Chandelle. — Le moucheron de la chandelle : *Le superflu de l'ardent.*

La chaise percée : *La soucouppe inferieure.*

Cul. — Le cul : *Le rusé inferieur.*

Chien. — Vostre chien fait son ordure : *Vostre chien s'ouvre furieusement.*

Cabinet. — Ma suivante, allez querir mon esventail dans mon cabinet : *Ma commune, allez querir mon zephir dans mon pretieux.*

Chien. — La terrible chose de voir un chien qui pisse ! *La terrible chose de voir un chien nû !*

Compagnie. — Une compagnie sans ordre : *Un peuple de frange.*

Cheveux. — Les cheveux : *La petite oye de la teste.*

Le chandellier : *Le soûtien de la lumierre* ou *la commodité de l'ardent.*

Coffre. — Un coffre : *Un bouge portatif.*

Cremaillere. — La craimilliere : *La grimaciere commode.*

Le chapeau : *L'affronteur des temps.*

Les chenets : *Les bras de Vulcan.*

La chemise : *La compagne perpetuelle des morts et des vivants.*

Cannes. — Les cannes remplies de rubans dont on se sert depuis peu : *Les filles de la mode et de la galanterie.*

La commette : *L'interprete du couroux des Dieux.*

Le ciel : *Le muable.*

Concevoir. — Concevoir mal les choses : *Avoir l'intelligence espaisse.*

Canons. — Les canons de linge : *L'ajustement bizare et incommode.*

Cours. — Le Cours : *L'empire des œillades* ou *l'escueil des libertez.*

— Aller au Cours : *Aller à l'escueil des libertez* ou *à l'empire des œillades.*

La comedie : *Le meslange des vices et des vertus.*

La cheminée : *Le siege de Vulcan ou l'empire de Vulcan.*

D

Danser. — Il dance bien : *Il dance proprement.*

Dire. — Etre en humeur de dire de belles choses : *Etre sur son grand fecond.*

— Vous dites de belles choses : *Vous faites despense en beaux discours.*

Les dents : *L'ameublement de bouche.*

Disner. — Nous allons disner : *Nous allons prendre les necessitez meridionnalles* ; ou : *Nous allons donner à la nature son tribut accoustumé.*

Demeurer. — Demeurez avec moi : *Ne vous esloignez pas de la portée de ma voix.*

Demesler. — Demesler les cheveux : *Deslabirinther les cheveux.*

Divertir. — Je ne me suis point divertie jusques icy : *J'ai esté jusques icy dans un jeûne effroyable dè divertissement.*

E

Esprit. — Je n'ay pas l'esprit de respondre à ce compliment : *Je n'ay pas de quoy fournir à ce compliment.*

Mademoiselle une telle a beaucoup d'esprit : *Est un extrait de l'esprit humain.*

Enjoué. — Estre enjoué : *Estre un Amilcar.*

Ceux qui ont leu la *Clelie* sçavent pour quelle raison l'on appelle un homme enjoué un Amilcar.

Encore. — Il faut encore un fauteuil : *Il faut le surcroist d'un fauteuil.*

Esventail. — Un esventail : *Un zephir.*

Eau. — Un verre d'eau : *Un bain interieur.*

Epingles. — Je voudrois bien avoir des espingles : *Je voudrois bien avoir des senceues* [des sangsues].

Esprit. — Mademoiselle une telle a beaucoup d'esprit : *Mademoiselle une telle est un extraict de l'esprit humain.*

Esprit. — Avoir beaucoup d'esprit : *Avoir dix mil livres de rente en fonds d'esprit qu'aucun creancier ne peut saisir ny arrester.*

— N'avoir point d'esprit : *Avoir l'ame bien demeurée.*

— Avoir de l'esprit et n'en avoir point la clef : *Avoir un œuf caché sous la cendre.*

Estimé. — Estre estimé : *Faire figûre dans le monde.*

Eloignement. — Que je serois heureux sans votre esloignement ! *Que je serois heureux sans votre quitterie !*

Echo. — L'esco : *L'invisible solitaire*, ou *le consolateur des amants*, ou *l'entretien de ceux qui n'en ont point.*

Eau. — L'eau : *L'element liquide.*

Esprit. — Faites que vos actions marquent de l'esprit : *Rendez vostre sensible spirituel.*

Ecran. — L'escran : *La contenance utille des dames quand elles sont devant l'element combustible.*

F

Friser. — Ces personnes-là ne sont point frizées : *Ces personnes-là ont la tete irreguliere en cheveux.*

Flatter. — Vous nous flattez par vos civilitez : *Vous poussez vos civilitez jusqu'aux derniers confins de la flatterie.*

Feu. — De grâce, soufflez ce feu : *De grâce, excitez cet element combustible.*

Femme. — Cette femme est jeune : *Cette femme a des absences de raison.*

Faire. — Vous faites les choses tout à fait bien : *Vous faites les choses juste aymablement.*

Les fauteuils : *Les throsnes de la ruelle.*

Farder. — Se farder : *Lustrer son visage.*

Fleurettes. — Conter fleurettes : *Pousser le dernier doux.*

Fenestre. — Une fenestre : *La porte du jour.*

Les femmes : *Les sujets de la belle conversation* ou *l'agrement des societez, la politesse du langage et les divinitez visibles.*

L'on ne peut nier justement que les femmes n'ayent pas toutes ces qualitez, puisqu'il est certain que sans elles les conversations sont sans agrements, les societez sans plaisir; que c'est chez elles que l'on apprend la delicatesse du langage, et, en un mot, qu'elles sont les divinitez de la terre, puisque les hommes les adorent.

Fille. — Une vieille fille, et qui a de l'esprit : *Une pretieuse veritable.*

— Une fille coquette et qui veut passer pour un bel esprit : *Une pretieuse ridicule.*

Forêt. — Une forest : *Un agrement rustique.*

Fortune. — La Fortune : *La deesse des courtisans.*

G

Galanterie. — Ils ne savent pas du tout la galanterie : *Ils sont tout à fait incongrus en galanterie.*

Galand. — Vous allez surpasser tout ce qu'il y a de plus galand dans Paris : *Vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de plus galand dans Paris.*

Grand. — Je vous ay une grande obligation : *Je vous ay la derniere obligation.*

Il faut prendre garde que dans le langage pretieux le mot de *derniere* a plusieurs significations, comme vous allez voir dans les exemples que je vous en vais donner. Il signifie tantost *grand*, comme l'on voit dans cette phrase : *Je vous ay la derniere obligation;* tantost il signifie *tout à fait*, comme l'on peut voir par cet exemple : *Cela est du dernier galand*, pour dire : *Cela est tout à fait galand;* et enfin il signifie *premiere.* C'est pourquoi les Pretieuses disent *la derniere beauté* pour signifier *la premiere.*

J'ay crû que cet advis estoit necessaire, puisque ce mot a jusques icy embarassé plusieurs personnes. Quelques uns tiennent que c'est un des plus anciens mots de la langue pretieuse, quoy qu'il y en ait beaucoup d'autres qui luy disputent.

Garniture. — Ma garniture vient-elle bien à mon habit? *Ma garniture est-elle congruante à mon habit?*

Grands mots. — Vous dites bien des grands mots : *Vous dites bien des mots à longue queue.*

Gants. — Un gand couppé : *Un gand du dernier fendu.*

Galants. — Des galands : *Des alcovistes.*

Galante. — Estre galante : *Estre de la petite vertu.*

Gravement. — Vous lisez gravement : *Vous lisez à pleine bouche.*

Grossesse. — On doit craindre la grossesse : *On doit craindre le mal d'amour permis.*

Gueridon. — Les gueridons : *La petite oye du pretieux.*

Nous avons expliqué ci-devant ce que c'est qu'*un pretieux* [un cabinet].

Guerre. — La guerre : *La fille du Caos* ou *la mere du Desordre.*

H

Heure. — Il y a deux heures que nous sommes ici : *Le temps de quatre postes s'est desja passé depuis que nous sommes icy.*

Hesiter. — S'expliquer sans heziter : *S'expliquer sans incertitudes.*

Habiller. — Vous estes tout à fait bien habillée : *Vous estes tout à fait bien sous les armes.*

Heurter. — On heurte à la porte : *On fait parler le muet.*

Le heurtoir : *Le muet.*

Hermaphrodite. — On soubçonne cette femme-là d'estre hermaphrodite : *On soubçonne cette femme-là d'estre doublée.*

I

Idée. — Les choses que vous m'avez dites me donnent

une idée ridicule : *les choses que vous m'avez dites me font une vision ridicule.*

Juppe. — La juppe de dessus : *la modeste.* — La seconde juppe : *la friponne.* — La juppe de dessous : *la secrette.*

Un justeaucorps : *un suedois.*

Joues. — Les joues : *les throsnes de la pudeur.*

L'on nomme les joues les throsnes de la pudeur par ce que la pudeur rougist cette partie du visage, comme la crainte en rougist le haut, la colere les extremitez, et ainsy des autres passions; et, celle-cy estant plus ordinaire au sexe, qui rougist souvent d'entendre dire ou de voir faire les choses qui luy plaisent le plus, on appelle les joues *les throsnes de la pudeur*, parcequ'elle y regne avec empire.

Jansenistes. — Les jensenistes : *les courtisans zelez de la grace*, ou *les partisans de l'efficacité de la grace.*

La jalousie : *la mere des soubçons*, ou *la perturbatrice du repos des amants.*

La joye : *l'indiscrette.*

On luy donne ce nom par ce que, dans l'espanouissement qu'elle cause, on ne peut rien cacher, et qu'elle decouvre mesme ce qui doit estre le plus secret.

K

Les Pretieuses, qui ne veulent pas que l'on connoisse rien à leurs K, l'ont osté de leur alphabet.

L

Un laquais : *un necessaire*, ou *un fidelle.*

Louer. — Votre complaisance fait que vous nous louez de la sorte : *votre complaisance vous fait pousser ainsi la liberalité de vos louanges.*

Un lavement : *un agrement*, ou *le bouillon des deux sœurs.*

Lit. — Le lit : *le vieil resveur*, ou *l'empire de Morphée.*

La lune : *le flambeau du silence* ou *de la nuit.*

Les larmes : *les perles d'Iris*, ou *les filles de la douleur et de la joye.*

Les livres : *les occupations des beaux-esprits*, ou *les maistres muets.*

L'ongle : *le plaisir innocent de la chair.*

Langue : *l'interprete de l'ame*, ou *la friponne.*

M

Maniere. — Il ne sçait pas du tout la maniere de faire les choses : *il ne sçait pas du tout le bel air des choses.*

Miroir : *le conseiller des graces*, ou *le peintre de la derniere fidelité, le singe de la nature, le cameleon.*

Meilleur. — Je n'ay jamais senti une meilleure odeur : *Je n'ay jamais respiré d'odeur mieux conditionnée.*

Des mouches : *des taches advantageuses.*

Un medecin : *un bastard d'Hypocrate.*

Une maison : *une garde necessaire.*

Marier. — Se marier : *donner dans l'amour permis.*

Main. — Une belle main : *une belle mouvante.*

Mentir. — Sans mentir, vous m'estimez trop : *sans mentir, je suis trop avant dans le rang favory de vostre pensée.*

Menteuse. — Vous estes une grande menteuse : *vous estes une grande dizeuse de pas vray.*

Masque. — Un masque : *le rempart du beau teint*, — ou *l'instrument de la curiosité.*

La Mort : *la toute puissante.*

Melancolique. — Estre melancolique et chagrin : *avoir l'ame sombre.*

La mode : *l'idole de la cour.*

La musique : *le paradis des oreilles.*

N

Un navire : *une maison flotante et aislée.*
Nager : *visiter les Nayades.*
La nuict : *la deesse des ombres*, ou *la mere du silence.*
Les nautonniers : *les sujets de Neptune.*
Le nez : *la porte du cerveau*, ou *les escluses du cerveau.*

O

Obtenir. — On n'obtient rien de vous : *vous estes d'une vertu severe.*

— On obtient tout de mademoiselle une telle : *Mademoiselle une telle est d'une vertu commode.*

Ombre. — Les ombres qui se font durant le jour : *les filles du soleil.*

— Les ombres nocturnes : *les complices innocentes des crimes.*

Par ce mot d'ombre l'on ne veut pas dire les fantosmes, mais les voilles de la nuit.

Les oreilles : *les portes de l'entendement.*
Les oignons : *les dieux des Egyptiens.*

P

Plaire. — Ces personnes-là n'ont point cet air qui plaist : *ces personnes-là n'ont point cet air qui donne bonne opinion des gens.*

Plumes. — N'avoir point de plumes à son chappeau : *avoir son chappeau desarmé de plumes.*

Paris. — Il faudroit n'avoir point de raison pour ne pas confesser que toutes les bonnes choses abondent dans Paris : *il faudroit estre l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles et le centre du bon goust.*

Peupler. — Peupler un bal : *remplir la solitude d'un bal*, ou *remplir ses vuides.*

Des perles : *des graces.*

Un poulet : *un innocent.*

Les pieds : *les chers souffrants.*

Une pretieuse : *une illustre.* (Ici une note qui se trouve dans la préface du grand Dictionnaire.)

Le pain : *le soustien de la vie.*

Le pot de chambre : *l'urinal virginal.*

Paravent. — De grace, ostez-moy ces paravans : *de grace, deslivrez-moy de ces traistres.*

Une porte : *une fidelle gardienne.*

Paroles. — Vous dites bien des paroles superflues : *vous dites bien des inutilitez.*

Pleuvoir. — Il pleut : *le troisième element tombe.*

Pavés. — La superficie des pavez : *l'eminence des grés.*

Presser. — Estre pressé : *ne pouvoir reigler aucune posture.*

Passer.— J'ay bien passé l'apprès disnée avec mademoiselle une telle : *j'ay eu plusieurs conversations avec mademoiselle une telle.*

Peigne.— Apportez-moy un peigne, que je desmesle mes cheveux : *apportez-moy une dedalle, que je delabirinthe mes cheveux.*

Portrait. — J'avoue que ce portrait est tout à fait beau : *J'avoue que ce charmant insensible est furieusement beau.*

Le papier : *l'interprete muet des cœurs*, ou *l'effronté qui ne rougist point.*

Poësie. — La poësie : *les filles des dieux.*

Poivre. — Le poevre : *le subtil.*

Pensée. —Je trouve que cette pensée est belle : *selon moy, cette pensée est belle.*

Quelques uns tiennent que ce mot n'est que demy pretieux.

Un poëte : *un nourrisson des Muses*,

Les poissons : *les habitans du royaume de Neptune.*

Paris : *le centre de la belle galanterie.*

La perruque : *la jeunesse des vieillards*, ou *la trompeuse apparence.*

La paix : *l'idolle des peuples*, ou *le symbole de la joye*, *la nourrisse des vertus.*

Le Parnasse : *l'empire où tout le monde est maistre.*

Le procez : *la source des chagrins.*

Le Pont-Neuf : *les Alpes de Paris*, ou *le pont des bandis françois.*

Perruque. — Avoir une perruque : *avoir les cheveux lustrez.*

Petit. — Avoir la bouche petite : *avoir la bouche bien bornée.*

Parler. — Vous parlez un peu trop lentement : *il semble qu'en parlant vous ayez les gouttes à l'esprit.*

Prendre garde. — Vous prenez garde à toutes sortes de choses et vous les censurez : *vous estes un mouchar de vie et de mœurs.*

Q

Le quadran : *l'immobile qui marche tousjours*, ou bien l'on dit encore : *le memoire des heures et la memoire du jour.*

R

Rubans.—Leurs habits n'ont pas assez de rubans : *leurs habits souffrent indigence de rubans.*

Rire : *perdre son sérieux.*

Railler : *dauber serieusement.*

Reputation. — Avoir de la reputation : *fendre la presse et faire nombre dans le monde.*

Rhume. — Je suis grandement enrumé : *j'ay un grand escoullement de nez.*

Rude. — Ce mot-là est tout à fait rude, et il n'y a pas moyen de le prononcer : *ce mot est capable d'ecorcher en passant un pauvre gosier*, ou *un passage de gens de guerre n'est pas plus rude à pauvres gens*; *il faut avoir humé l'air du Rhin et respiré à l'allemande pour le prononcer*; *il tient long-temps un homme à la gorge, et, sans quelque favorable hoquet, il court grand risque de ne passer jamais.*

Les romans : *les agreables menteurs*, ou *la folie des sages.* Le mot de sage a deux significations differentes, parce que les romans s'appellent folie au regard de deux sortes de personnes, à sçavoir : de ceux qui les composent, qui, pour l'ordinaire, sont des hommes illustres, et de ceux dont ils tracent l'histoire sous des couleurs esclatantes, et qui tiennent quelque chose de la fable, qui sont aussi, pour la pluspart, des personnes extraordinaires qu'ils font agir d'une façon bizarre, et à qui ils font faire des folies pour donner quelques agrements à la grandeur de leurs actions serieuses, dont ils tracent les tableaux.

Rire. — Cela me fait rire : *cela excite en moy le naturel de l'homme..*

Rudes. — Ces mots-là sont tout à fait rudes à l'oreille : *une oreille un peu delicate patit furieusement d'entendre prononcer ces mots-là.*

S

Les sieges : *les commoditez de la conversation.*

Sentir. —Sentez un peu ces gands là : *attachez un peu la reflexion de vostre odorat sur ces gands là.*

Sortie. — Vostre sortie me fera beaucoup pâtir : *je pâtiray beaucoup par le contre-coup de vostre quittement.*

Surpris. — Je suis surprise de cela : *je suis si surprise de cela que les bras m'en tombent.*

Une suivante : *une commune.*

Un sergent : *l'ange du chastelet*, ou *le mauvais ange des criminels.*

Le soleil : *le flambeau du jour*, ou *l'aimable esclairant.*

Soufflet. — Un souflet à soufler le feu : *la petite maison d'Eolle.*

Les soûpirs : *les enfants de l'air.*

Le sel : *l'assaisonnement necessaire.*

Le songe : *le pere des metamorphoses*, ou *l'enchanteur sans charme*, ou *le second Prothée*, ou *l'interprete des Dieux.*

On l'appelle *l'interprete des Dieux* parce que souvent les Dieux nous expliquent leurs desseins durant le sommeil par son moyen.

Le secret : *le sceau de l'amitié.*

T

Tout à fait : *furieusement.*

Epouvantablement et *terriblement* ont aussi la mesme signification.

Furieusement, dans la langue pretieuse, combat d'anti-

quité avec le mot de *derniere*, dont nous avons parlé cy-devant; mais, sans examiner les raisons que l'on allegue, je puis dire que *furieusement* se rencontre plus souvent que *derniere*, et qu'il n'est point de Pretieuse qui ne le dise plus de cent fois par jour, et que ceux qui affectent le langage des Pretieuses l'ont toujours à la bouche.

Taille. — Il est de belle taille : *il a la taille tout à fait elegante.*

Trouble. — J'ay le cœur plein de troubles : *j'ay le cœur enfrangé de mouvemens.*

Termes. — Les termes choisis : *les termes de cabinet.*

— Les termes des pretieuses : *les termes des ruelles.*

— Les termes vulgaires et grossiers : *les termes de corps de garde.*

Les tableaux : *les divinitez des curieux.*

Les tapisseries : *les ornements historiques.*

Une table : *l'universelle commodité.*

Le temps : *l'immortel*, ou *le pere des années.*

Les tetons : *les coussinets d'amour.*

La tristesse : *le partage des vieillards*, ou *l'ennemie de la santé.*

Tête. — Vous avez la teste tout à fait belle : *vous avez les cheveux tout à fait bien plantez.*

Toucher. — Que les baisers d'un mary touchent peu! *que les baisers d'un mary sont fades!*

Tete. — Votre teste n'est point frisée aujourd'huy : *vostre teste est toute unie aujourd'huy.*

V

Vulgaire. — Le procédé de ces messieurs est tout à fait vulgaire : *le procedé de ces messieurs est tout à fait marchand.*

Voir. — Dites-moy, si vous plaist, si l'on peut voir Madame : *dites-moy, si vous plaist, si Madame est en commodité d'etre visible.*

Les violons : *l'ame des pieds.*

Vent. — Le vent n'a point defrizé vos cheveux : *l'invisible n'a point gasté l'œconomie de vostre teste.*

Voir. — Qui est-ce qui vous vient souvent voir ? *qui est-ce qui preside, qui est de quartier chez vous ?*

Vieillir. — Mademoiselle une telle commence à vieillir : *la neige du visage de mademoiselle une telle commence à se fondre.*

Vers. — Ces vers là sont tout à fait rudes : *ces vers-là sont tout à fait espais.*

Vin. — Donnez-moy, si vous plaist, un verre d'eau sans vin : *donnez-moy, si vous plaist, un verre d'eau tout unie.*

Viande. — Cette viande est bien dure : *cette viande n'est pas digerable.*

Les verres : *les fils du vent et de l'argille.*

Vray. — Cela est vray : *cela est constamment vray.*

X

Comme il ne se trouve point de mots dans la langue française qui commencent par X, si ce n'est les noms de villes, les Pretieuses ne se sont pas encore crues assez puissantes pour faire un si grand bouleversement dans le royaume ; c'est pourquoy elles n'ont point voulu changer les noms des villes qui commancent par X.

Y

Les yeux : *les miroirs de l'âme.*

Z

Le zephir: *l'amant des fleurs*, parcequ'il les espanouit. On l'appelle encore *le favory des amans*, à cause que, durant les chaleurs de l'eté, il seconde leurs desirs, ou du moins en favorise l'ardeur, produisant cent petits hazards qui leur descouvrent ce que pour l'ordinaire on leur tient caché.



Les veritables Pretieuses, estant pour l'ordinaire vieilles, ne veulent point de conjonction: c'est pourquoy elles out retranché l'*etc.* de leur alphabet.

FIN.





LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

Les applaudissemens que l'on a donnez au Dictionnaire des Pretieuses et aux Pretieuses en vers ont esté si generaux que non seulement dans Paris, mais encore dans la plus grande partie des villes de ce royaume, mes confreres ont bien ozé les contrefaire, malgré le privilege qui m'en a esté donné. C'est ce qui m'y a fait adjouster plusieurs mots, afin de vous advertir que les veritables Dictionnaires des Pretieuses et les Pretieuses en vers se vendent chez moy, et que ceux que l'on a contrefaits sont remplis de fautes, et mesme deffectueux en beaucoup d'endroits. Je prie aussi ceux qui envoyent si souvent à ma boutique demander le second Dictionnaire des Pretieuses de se donner un peu de patience et de songer qu'il faut non seulement du temps pour le faire, mais encore pour imprimer un ouvrage si grand et si mysterieux. Vous vous estonnerez peut-estre pourquoy l'autheur a retranché quelques mots qui estoient dans la premiere impression de celuy-cy, au mesme temps qu'il y en a adjousté d'autres; mais vous devez estre ravis d'apprendre que ce qu'il en a osté est dans l'autre Dictionnaire que j'imprime, et que là vous apprendrez par quelles personnes ces mots ont esté faits, comment et pourquoy.

Cependant, si vous cherchez à vous divertir, je vous donne advis que, si vous voulez avoir le Cocu et la Cocue

imaginaire, vous ne les devez pas chercher autre part que chez moy, puisque je suis le seul qui ait imprimé ces deux pieces.



Mots pretieux nouvellement adjoustez à ce Dictionnaire.

D'où vient que vous estes si salloppe et que vous n'avez point de linge blanc? *D'où vient que vous estes si salloppe et que vous n'avez point de linge dominical?*

Mademoiselle une telle est allée aux lieux communs: *Mademoiselle une telle est allée à la lucarne des antipodes.*

Tous ces messieurs dont vous me parlez sont des poëtes à la douzaine: *Tous ces messieurs dont vous parlez sont des avorlons du Parnasse.*

Ah! ma chere, nous ne sçaurions sortir, tant le soleil a de chaleur aujourd'huy! *Ah! ma chere, nous ne sçaurions sortir, tant le plus beau du monde est aujourd'hui perçant!*

Donnez-moy ce cousteau, si vous plaist: *Administrez-moy, si vous plaist, ce cousteau.*

Le busque: *Le garde virginal.*

Je ne sçay ce que j'ay, je ne me porte pas bien: *Je ne sçay ce que j'ay, je suis mal conditionné.*

Je viens de prendre tout à l'heure une medecine: *Je viens de prendre tout à l'heure une phisique.*

L'Eternité: *La deesse au grand œil tout voyant*, ou *la reyne et maîtresse des ans, des siecles et des aages.*

Les soûpirs, craintes, soubçons, jalousies, sont appelez tous ensemble en pretieux: *La petite oye de l'amour.*

L'Amour: *Le Dieu de la propreté, de l'invention et de la galanterie.*

Le Destin: *Le favory des poëtes*, ou *leur pis-aller.*

Le Destin est tout à fait bien nommé *le favory des poëtes*, puisqu'il n'est rien de plus confiant, que les poëtes de ce siecle l'aiment beaucoup, et qu'ils ne sçauroient faire un

ouvrage de cent vers sans qu'il y soit placé sept ou huict fois.

Leur *pis-aller* est encore un nom qui ne luy convient pas mal, puisque, dès lors qu'ils ne sçavent plus où ils en sont, ils se jettent aussi tost au collet du Sort et du Destin.

Cette femme est chaste : *Cette femme est une vraye Penelоppe.*

Cet homme est un effeminé : *Cet homme est un vray Sardanapale.*

Laquais, apportez-moy viste les mouchettes : *Necessaire, administrez-moy viste l'ayde de l'element.*

L'esclair : *Le messager de la foudre.*

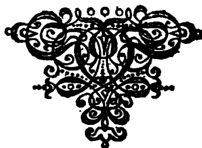
Il me semble, Monsieur, que vous avez des cheveux gris : *Il me semble, Monsieur, que vous avez des quittances d'amour.*

L'argent : *Le tourment de l'avaritieux, l'honneur du liberal.*

Vous estes un veritable amy : *Vous estes un Pilade.*

La dissimulation : *La vertu du siecle.*

L'esperance : *La mere des vanitez* ou *la mere des credules.*



LE GRAND
DICTIONNAIRE
DES
PRETIEUSES

Historique, Poetique, Geographique, Cosmographique, Cronologique et Armoirique

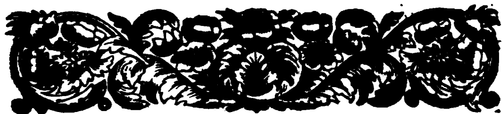
Où l'on verra leur antiquité, coustumes, devises, eloges, etudes, guerres, heresies, jeux, loix, langage, mœurs, mariages, morale, noblesse; avec leur politique, predictions, questions, richesses, reduits et victoires; comme aussi les noms de ceux et de celles qui ont jusques icy inventé des mots pretieux.

Dedié à Monseigneur le Duc de Guise

Par le Sieur DE SOMAIZE,
secretaire de Madame la Conestable Colonna.



A Paris,
Chez Jean Ribou, sur le quay des Augustins, à l'Image Saint Louis.
M.DCLXI.
Avec privilege du Roy.



A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR LE DUC DE GUISE.



ONSEIGNEUR,

La juste crainte que j'avois de ne pouvoir rien offrir à Vostre Altesse qui fust digne d'estre honnoré d'un de ses regards m'a long-temps empesché de satisfaire à mon devoir; mais enfin, après l'avoir bien examiné et avoir connu que j'estois en danger de ne vous jamais rien offrir, ne pouvant rien entreprendre qui eust assez de merite pour vous plaire, je me suis resolu de vous presenter ce livre plustost qu'aucun autre, dans la pensée qu'il vous divertiroit d'autant plus que Vostre Altesse, connoissant tout ce qu'il y a de personnes d'esprit dans le monde, prendroit plaisir à en entendre parler. Je me suis encore imaginé que le grand nombre des interessez luy devant faire avoir un grand debit, j'aurois lieu de faire connoistre à tous ceux qui

liront ce livre que j'ay quelquefois eu l'honneur d'estre favorablement escouté du plus grand et du plus genereux prince de la terre ; et, si la violence de ce desir ne m'eust poussé à cette noble et temeraire entreprise, le grand nombre de ceux qui vous importunent tous les jours de leurs ouvrages m'auroit arresté une seconde fois, de crainte de passer plustost pour importun que pour reconnoissant ; mais enfin j'ay cru que je devois agir comme les autres, puis qu'il n'est point de Muse naissante qui ne fasse tous ses efforts pour estre connue de vous, qu'il n'en est point de chancelante qui n'implore vostre protection, et qu'enfin il n'en est point de si bien affermie qui ne deploye tous ses talens pour vous divertir et vous prier tout ensemble de ne la pas abandonner ; ce qui fait que l'on void peu de livres qui n'ayent en teste le grand et fameux nom de Guise. C'est par ces frequentes dedicaces que l'on peut voir que vous avez toutes les perfections imaginables, puisque, si vostre bonté pousse les uns à vous consacrer leurs ouvrages, vostre douceur, vostre civilité et l'obligeant accueil que vous faites à tout le monde n'y pousse pas moins les autres. D'autre part, vostre generosité fait seule autant que toutes ces choses, et vous rend recommandable dans le mesme temps qu'elle diminue beaucoup de la reputation de ceux que l'interest fait agir. Il y a encore de deux sortes

de personnes qui vous dedient par de plus illustres motifs : les unes sont celles à qui vos eminentes qualitez donnent lieu de faire des panegyriques inimitables, sans avoir besoin que de decrire nuement et sans art une partie de vos esclatantes actions, et les autres celles qui, sçachant que vous n'ignorez rien et que vous avez l'esprit universel, vous apportent leurs ouvrages parce qu'ils sçavent que vous en connoistrez aussi-tost les beautez ; ce qui leur donne plus de satisfaction que toutes les richesses imaginables, et ce qui doit, Monseigneur, faire avouer à vostre modestie que ce n'est pas sans raison que l'on vous rend des hommages de toutes parts, et que, si l'on vous dedie plus qu'à un autre, c'est parce que vous possedez seul plus de qualitez que tous les autres ensemble. Je crois que toutes ces choses font assez voir la veneration que l'on doit avoir pour vous, et que, bien que vos ancestres ayent esté les plus grands hommes de leur siecle, vous ne leur devez rien des louanges que l'on vous donne. Ce que l'on remarque dans leurs vies qu'ils ont eu par dessus tous ceux de leurs temps est ce que vous possedez le plus eminemment : c'est, Monseigneur, les cœurs de tous les peuples, qui ont tant de veneration et d'amour pour vous que vous vous pouvez dire roy de tout le monde, si c'est là (comme l'ont escrit quelques uns des plus grands hommes des siecles

passez) la veritable marque de la souveraineté. Après avoir dit tant de belles et d'illustres veritez, ne puis-je pas, Monseigneur, m'ecrier avec justice que vous estes le plus genereux, le plus galand, le plus civil, le plus vaillant, le plus adroit, le mieux fait, et, pour renfermer dans un mot toutes ces nobles qualitez, le plus accomply de tous les princes de la terre? Je sçay bien que toutes ces paroles sont bientost dites, et qu'il n'y a pas tant de difficulté à les trouver qu'à s'en servir avec justice; aussi ne les presscroy-je pas de la sorte si je n'avois fait voir dans toute cette epistre que c'est avec raison que je m'en sers. Après ce respectueux hommage, toute la grace que je demande à Vostre Altesse est de croire que je suis avec autant de passion que de respect,

Monseigneur,

De Vostre Altesse,

Le très-humble, très-obeïssant et très-passionné serviteur,

SOMAIZE.





PREFACE

D'UN DES AMIS DE L'AUTEUR

Comme l'on ne condamne jamais un homme avant que d'avoir ouy ses deffences, de mesme l'on ne devroit jamais condamner un livre avant que d'en avoir leu la preface, puisque le lecteur seroit bien souvent eclaircy de quantité de choses qui l'embarassent en le lisant, et qui sont cause que, pour n'avoir pas leu quelquefois deux ou trois feuillets, il accuse un autheur, qui auroit sujet de s'emporter contre luy. C'est pourquoy je le prie de lire cette preface, qui, bien qu'elle ne soit pas si belle que si elle estoit sortie de la plume de l'autheur de ce livre, ne laissera pas que de luy faire voir qu'il n'a rien fait qu'avec autant de conduite que de jugement, comme je vous feray voir quand j'auray repondu aux choses que l'on luy pourroit dire touchant la maniere dont il a traité ce dictionnaire : car je me persuade que ceux qui ne sont pas addonnez à la galanterie, et qui n'ont pas l'esprit du monde, diront d'abord, en voyant les deux tomes de ce dictionnaire, que cet ouvrage n'est pas assez serieux pour avoir employé tant de papier, et qu'il ne

traitte que d'une chose dont jusqu'icy l'on n'a pû connoistre que le nom; et comme je sçais que plusieurs autres sont aussi dans cette pensée, je suis resolu de faire voir intelligiblement ce que c'est que pretieuse; et, pour en venir plus facilement à bout, il est necessaire de sçavoir qu'il n'y a que quatre sortes de femmes. Les premieres sont tout à fait ignorantes, ne sçavent ce que c'est que de livres et de vers, et sont incapables de dire quatre mots de suitte. Les secondes ne lisent pas plus que les premieres, et quoy qu'elles ne se meslent ny de juger des vers, ny d'en lire, elles ne laissent pas que d'avoir autant d'esprit que de jugement; et comme elles n'ont point la teste pleine d'une infinité de connoissances confuses qui ne font que charger l'esprit, elles parlent en conversation et repondent à ce que l'on dit avec autant de promptitude qu'elles s'expliquent nettement et avec facilité; et c'est de ces sortes de femmes dont il y a le plus dans le monde et dont nous entendons parler quand nous disons un esprit de femme, c'est-à-dire un esprit borné, qui ne s'eleve ny ne s'abaisse et qui doit tout à la nature et rien à l'art. Les troisiemes sont celles qui, ayant ou un peu plus de bien ou un peu plus de beauté que les autres, taschent de se tirer hors du commun; et pour cet effect elles lisent tous les romans et tous les ouvrages de galanterie qui se font. Toutes sortes de personnes sont bien venues chez elles; elles reçoivent des vers de tous ceux qui leur en envoyent, et elles se meslent bien souvent d'en juger, bien qu'elles n'en fassent pas, s'imaginant qu'elles les connoissent parfaitement parce qu'elles en lisent beaucoup. Elles ne sçauroient souf-

frir ceux qui ne sçavent ce que c'est que galanterie, et comme elles taschent de bien parler, disent quelquefois des mots nouveaux sans s'en appercevoir, qui, estant prononcez avec un air degagé et avec toute la delicatesse imaginable, paroissent souvent aussi bons qu'ils sont extraordinaires; et ce sont ces aimables personnes que Mascarille a traitées de ridicules dans ses Pretieuses, et qui le sont en effect sur son theatre par le caractere qu'il leur a donné, qui n'a rien qu'une personne puisse faire naturellement, à moins que d'estre folle ou innocente. Les quatriesmes sont celles qui, ayant de tout temps cultivé l'esprit que la nature leur a donné, et qui, s'estans adonnées à toutes sortes de sciences, sont devenues aussi sçavantes que les plus grands autheurs de leur siecle et ont appris à parler plusieurs belles langues aussi bien qu'à faire des vers et de la prose. Ce sont de ces deux dernieres sortes de femmes dont Monsieur de Somaize parle dans son dictionnaire sous le nom de pretieuses : les unes sont des pretieuses galantes ou pretieuses du second ordre, et les autres sont de veritables pretieuses. Les premieres sont cause qu'il parle des hommes dans leur histoire, parce qu'elles ont beaucoup de galands, et les secondes parce qu'elles sont visitées de beaucoup d'autheurs, avec qui elles ont un perpetuel commerce d'esprit.

Après avoir fait ce long discours, que je n'ay pas jugé hors de sujet puis qu'il doit faire connoistre ce que c'est que pretieuse à ceux qui jusqu'icy ne l'ont pû comprendre, je crois qu'il est à propos de repon-

Mascarille, Moliere.

dre à ceux qui pourroient dire que cet ouvrage ne meritoit pas que l'on y employast tant de temps, et de leur dire que s'ils sçavoient avec quelle facilité Monsieur de Somaize ecrit et le peu que lui coustent tous les ouvrages qu'il met au jour, ils ne tiendroient pas ce discours. Mais comme cette raison ne suffit pas pour leur faire voir qu'ils se trompent, je leur diray qu'estant constant que les pretieuses dont on a jusques icy parlé comme d'une fable, ont inventé, comme l'on peut voir dans ce dictionnaire, la pluspart des mots qu'on leur impute il y a long-temps, et qu'elles jugent de tout souverainement, il n'y a point eu de siecle où l'on ait ouy parler d'une chose semblable; et que les François, contre l'ordinaire de parler si long-temps d'une chose, en parlans de plus en plus depuis sept ou huit ans, ce nom passera à la posterité comme une chose qui n'a jamais eu d'exemple; qu'ainsi Monsieur de Somaize a eu raison de faire ce dictionnaire, puis qu'il ne traitte plus une bagatelle, mais bien une histoire veritable et dont les siecles futurs doivent s'entretenir.

Après avoir fait voir ce que c'est que pretieuse, et avoir monstré qu'elles sont assez illustres pour meriter que l'on travaille à leur histoire, celles qui sont dans ce dictionnaire auroient tort de s'emporter, puis qu'elles n'y sont que comme tout à fait galantes ou comme tout à fait spirituelles, et que, de quelque maniere que l'on en parle, elles y sont tousjours comme des personnes qui sont au dessus du commun; et ce qui leur doit persuader que c'est la pure verité que ce que je leur dis, c'est que l'autheur n'a pas repondu au desir de toutes celles qui souhaitoient que

l'on parlast d'elles. Ce n'est pas qu'il ne crust qu'il y en a plusieurs de celles dont il parle qui auroient bien voulu que l'on les eust passées sous silence, parce que leur modestie a de la peine à souffrir les louanges qu'elles meritent, et qu'il ne sceust aussi qu'il y en a d'autres qui, s'imaginans que l'on ne peut dire que du mal d'elles, s'emporteront d'abord que l'on leur apprendra qu'elles sont dans ce dictionnaire avant que de voir comment on les traite; mais leur emportement ne servira qu'à faire decouvrir ce que la prudence de l'autheur a voulu cacher. C'est pourquoy nous les laisserons en repos pour repondre à ceux qui pourroient dire que ce dictionnaire a trop de rapport aux portraits qui estoient en vogue il y a quelque temps, bien qu'il y ait une notable difference, puisque les portraits decrivent seulement l'humeur et le visage des personnes qu'ils representent, sans que les incidens qui leur sont arrivez y puissent entrer, ces sortes de choses n'estant pas de la nature du portrait, ce qui se fait le plus souvent dans ce dictionnaire et ce qui fait voir que ce sont plustost des histoires que des portraits. Je sçay bien que, si elles estoient toutes liées ensemble en forme de roman, elles seroient plus divertissantes; mais trois choses ont empesché Monsieur de Somaize de le faire : la premiere, que cela estoit contraire à l'ordre du dictionnaire historique, où l'on doit dire en six lignes ce que les poëtes et faiseurs de romans ne disent pas en cent pages; la seconde, que, Monsieur l'abbé de Pure ayant desjà fait un roman sur cette matiere, c'estoit se beaucoup hazarder que d'en vouloir faire un après les applaudissemens que cet illustre et ga-

land homme a receus du sien, qui a esté trouvé si beau que l'on en a fait plusieurs impressions; la troisiesme est que, pour mettre des histoires en roman, on n'a besoin que des advantures de vingt ou trente personnes pour en composer plus dé dix tomes, ce qui monstre l'impossibilité qu'il y avoit de traitter ce dictionnaire en roman, puisqu'il contient une partie de celles de plus de sept cens personnes. Outre ces raisons, qui font voir que Monsieur de Somaize n'a rien fait qu'avec jugement, comme il sçait que les choses qui sont dans les regles ne sont pas tousjours celles qui plaisent le plus, il en a encore eu d'autres par lesquelles il estoit asseuré de la reussite de ce livre, qui sont la quantité de galanteries qui se trouvent à la teste de chaque lettre, le nombre prodigieux d'incidens veritables qui se rencontrent dans les histoires de celles dont il parle, le desir que plusieurs auront de connoistre l'eslite des plus spirituelles personnes de France, et enfin la quantité de mots pretieux que l'on y trouvera, avec le nom de ceux et de celles par qui ils ont esté inventez, ce qui prouvera plus que tout ce que j'ay dit cy-dessus que le pretieux n'est point une fable. Vous voyez bien par là que Monsieur de Somaize n'a pas entrepris temerairement de traitter ce livre de la maniere qu'il a fait, puisque non seulement il avoit des raisons pour monstrer qu'il est dans les regles et qu'il ne se pouvoit faire autrement, mais qu'il en avoit d'autres qui l'asseuroient que, de quelque maniere qu'il traitta ce livre, sa reussite estoit infaillible. Puis qu'il a si bien sceu ce qu'il faisoit en entreprenant cet ouvrage, vous devez vous persuader qu'il ne l'a pas executé moins pru-

demment qu'il l'a judicieusement entrepris; c'est pourquoy, lorsque vous trouverez des choses qui ne sont pas presentement telles qu'il les raconte, il vous prie de croire que, comme il n'y a rien d'arresté dans ce monde, elles ont changé de face depuis que l'on a commencé à imprimer ce livre, et que plusieurs pretieuses ont en peu de temps quitté le nom de fille pour prendre celuy de femme. Vous devez encore prendre garde qu'il ne dit point si les personnes dont il parle sont mortes ou non, et que, comme il tire l'origine du pretieux du temps de feu Monsieur de Voiture, comme l'on void au commencement de ce livre, il n'entend pas dire qu'une personne soit morte quand il dit qu'elle estoit ou florissoit de ce temps, de mesme qu'il n'entend pas dire aussi qu'elle soit encore au monde, mais bien que dès le regne de feu Monsieur de Voiture elle avoit toutes les qualités necessaires à une pretieuse; et de fait, il ne parle d'aucune de ce temps-là non plus que de celuy-cy qui n'ait tout ce qu'il faut pour l'estre encore, bien que pour divertir le lecteur il raconte quelquefois des incidens qui n'ont rien de pretieux.

Je dois encore vous advertir, avant que de finir cette preface, que Monsieur de Somaize n'a mis dans ce livre que dix ou douze mots pretieux de ceux qui sont dans le Dictionnaire des pretieuses qu'il vous donna il y a un an, parce qu'il n'en a voulu mettre aucun sans sçavoir le nom de celle qui l'avoit fait, si elle s'en estoit servy dans quelque ouvrage ou si elle n'avoit fait que le dire, bien que par des raisons cachées il se soit en quelques endroits contenté de mettre le mot sans en dire davantage. J'ay crû, pour une

plus parfaite intelligence de ce livre et pour vous le mieux faire gouster, il estoit à propos que vous sceussiez toutes ces choses. Je sçay bien qu'il auroit esté plus correct si l'autheur avoit esté en cette ville pendant que l'on l'a imprimé, et qu'il y auroit mesme adjousté des avantures tout à fait divertissantes. Il est bien juste qu'après vous avoir tant parlé de son livre, je vous entretienne un peu de sa personne.

C'est un des galands hommes de ce siecle, et, quoy que ses ennemis n'ayent rien oublié pour noircir sa reputation, il a neantmoins eu l'honneur d'estre estimé de tout ce qu'il y a de personnes de qualité et de gens raisonnables à Paris; et si ses ennemis estoient de ce nombre, le public auroit lieu de croire des personnes desinteressées et dignes de foy; mais comme ce sont des gens de lettres aussi bien que luy, il doit estre glorieux d'en avoir, puis qu'il n'y a rien qui prouve davantage qu'il s'est acquis beaucoup de reputation parmy les honnestes gens, et qu'ils ne sont ses ennemis que parce qu'ils ne peuvent s'elever aussi haut que luy. C'est pourquoy nous les nommerons des envieux et des jaloux de sa gloire. Ils l'ont accusé d'estre satyrique, afin d'avoir quelque pretexte pour couvrir leur envie; mais, bien loin d'avoir cette humeur, il n'a jamais fait de satyres que contre ceux qui font profession ouverte de satyriser les autres, afin de monstrer par là combien il avoit d'aversion pour ce genre d'écrire. Ils ont en suitte dit, comme une chose fort injurieuse, que ses ouvrages ne se vendoient pas au Palais; mais il faut qu'ils ayent esté bien depourveus de jugement en faisant ce reproche, puis qu'ils travaillent

à la gloire de leur ennemy en pensant luy nuire. En effet, y a-t'il rien de plus glorieux pour Monsieur de Somaize que d'avoir fait vendre neuf ou dix ouvrages dans un lieu où l'on n'avoit jamais rien fait imprimer de nouveau, et où ils seroient eternellement demeurez si le merite et la reputation de l'autheur ne les en fussent venus tirer? Et ce qui rend encore cette injure pretendue plus ridicule, c'est qu'après que les premieres editions ont esté vendues en ce lieu, les libraires du Palais se sont accommodez avec celuy de Monsieur de Somaize afin d'avoir part aux secondes. Enfin, jamais homme n'a tant fait de bruit que luy dans un âge si peu advancé. Il a eu l'honneur de faire assembler deux ou trois fois l'Academie françoise; il a fait parler de luy par toute la France; il s'est fait craindre, il s'est fait aimer; il a tousjours paru si peu interessé, quoy que ses ennemis luy reprochent ce vice, qu'ayant refusé des presens d'une genereuse princesse, parce que l'on croyoit que l'interest le faisoit agir, elle trouva cette action si belle et faite si à propos, veu l'imprudence qu'il y a souvent d'agir ainsi, que dès ce temps elle luy promit de faire beaucoup de choses pour luy. Les effects ont de bien près suivy les paroles, puis qu'elle l'a mené en Italie avec elle. Je vous laisse à penser si tous les ouvrages qu'il fera doresnavant ne surpasseront pas tout ce qu'il a fait jusqu'icy, puisqu'outre les lumieres de son esprit, qui sont desjà bien grandes, l'habitude qu'il aura avec les plus grands hommes de ce païs luy donnera de nouvelles connoissances.

Voilà une partie des belles qualitez qui rendent

Monsieur de Somaize recommandable, et, quelque chose que j'en dise, vous en devez croire encore davantage, puisque, quelque chaleur que l'on ait à louer un amy, on en dit tousjours beaucoup moins d'autruy que l'on ne feroit de soy-mesme.

Le libraire m'a prié de vous advertir qu'il vous preparoit une galanterie nouvelle, intitulée *l'Heure du berger*.





PRIVILEGE DU ROY.

Louis, par la grace de Dieu, roy de France et de Navarre, à nos amez et feaux conseillers, les gens tenans nos cours de parlement, maistres des requestes ordinaires de nostre hostel, baillifs, seneschaux, prevosts, leurs lieutenans, etc., tous autres nos officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher et bien amé le sieur de Somaize nous a fait très-humblement remonstrer qu'il a composé un *Dictionnaire des Pretieuses, poetique, cosmographique, geographique, historique, cronologique et armorique*, qu'il desireroit faire imprimer, s'il nous plaisoit de luy accorder nos lettres sur ce necessaires. A ces causes, après avoir veu l'approbation du sieur Ballesdens, nous avons permis et permettons par ces presentes à l'exposant de le faire imprimer, vendre et debiter, dans tous les lieux de nostre obeïssance, en tel volume et caractere que bon luy semblera, pendant le temps et espace de sept ans entiers et accomplis, à compter du jour que ledit livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois, et faisons très-expresses deffenses et inhibitions à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, de l'imprimer, faire imprimer, vendre ny debiter en aucun lieu de nostre obeïssance, sous pretexte d'augmentation, correction, changement de tiltre, fausse marque ou autrement, en quelque sorte et maniere que ce soit, sans le consentement de l'exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de trois mil livres d'amande, payable

par chacun des contrevenans, applicable moitié à nous et l'autre audit exposant, et confiscation des exemplaires contrefaits, et de tous despens, dommages et interests, à condition qu'il sera mis deux exemplaires dudit livre dans nostre bibliotheque, et un en celle de nostre cher et feal le sieur Seguier, chevalier, chancelier de France, à peine de nullité des presentes. Si vous mandons et ordonnons faire jouir ledit exposant de l'effect de ces presentes plainement et paisiblement. Voulons aussi qu'en mettant à la fin ou au commencement dudit livre un extraict desdites presentes, elles soient tenues pour deuement signifiées et que foy y soit adjoustée, et aux coppies collationnées par l'un de nos amez et feaux conseillers et secretaires, comme à l'original. Mandons au premier nostre huissier ou sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous exploits necessaires sans demander autre permission. Car tel est nostre plaisir, nonobstant clameur de haro, chartre normande et autres lettres à ce contraires.

Donné à Paris le quinzième jour de Fevrier l'an de grace mil six cens soixante-un, et de nostre regne le dix-huictième.

Par le Roy en son conseil,

DEFAYE.

Ce Dictionnaire historique des pretieuses est un extraict fidelle de toutes les galanteries qui regardent cette matiere dans les meilleurs romans du temps, et merite d'estre imprimé, afin qu'on connoisse les habitans et la langue du païs des alcoves et des ruelles.

BALLESDENS.

Registré sur le livre de la communauté des libraires et imprimeurs, suivant l'arrest du parlement du 8 avril 1653. A Paris, le 12 may 1661.

Signé : JOSSE, syndic.

Ledit sieur de Somaize a cedé et transporté son privilege à Jean Ribou, marchand libraire à Paris, selon l'accord fait entr'eux.

Les exemplaires ont esté fournis.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 28 juin 1661.





LE GRAND DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES PRETIEUSES

PREMIERE PARTIE.

A

ANTIQUITÉ. Les modes, comme les empires, ont un commencement, un progrès et une fin; et souvent ce qui a le moins fait de bruit à sa naissance vient en un point que tout le monde en parle, et qu'il est generalement suivy.

Les pretieuses, dont je veux prouver l'antiquité, sont de ce nombre. De tout temps on a veu des assemblées, de tout temps on a veu des ruelles, de tout temps on a veu des femmes d'esprit, et par cette

raison il est vray de dire que de tout temps il y a eu des pretieuses. Mais, comme il est constant que la politesse est l'une de ces choses que l'age augmente, il est constant aussi que c'est du temps de Valere que cette belle qualité, à force de vieillir, estant venue à un periode à durer quelque temps dans le mesme estat, fut introduite dans les ruelles, en accrût le pouvoir, et donna commencement à ce qui depuis a si fort esclaté. C'est, dis-je, en ce temps que ces sortes de femmes appellées pretieuses, après avoir esté dans les tenebres et n'avoir jugé des vers et de la prose qu'en secret, commencerent à le faire en public, et que rien n'estoit plus approuvé sans leurs suffrages. Cette puissance, qu'alors elles usurperent, s'est depuis augmentée, et elles ont porté si loin leur empire, que, non contentes de juger des productions d'esprit de tout le monde, elles ont voulu se mesler elles-mesmes d'escrire; et, pour adjouster quelque chose à ce qui avoit parû devant elles, on les a veu faire un nouveau langage, et donner à nostre langue cent façons de parler qui n'avoient point encore veu le jour. L'origine des pretieuses est donc assez ancienne pour ne point mettre en doute leur antiquité; mais, pour de l'origine passer à ce qu'elles sont elles-mesmes, il faut sçavoir qu'elles sont les parties essentielles d'une pretieuse. Quoy que l'on en ait dit, quoy que l'on en ait escrit, quoy que l'on en puisse dire ou écrire, je puis asseurer qu'assez peu de gens s'accordent sur ce point; mais je suis certain que la premiere

* *Valere*, Voiture.

partie d'une pretieuse est l'esprit, et que pour porter ce nom il est absolument necessaire qu'une personne en ait ou affecte de paroistre en avoir, ou du moins qu'elle soit persuadée qu'elle en a. Si l'esprit leur est absolument necessaire, de tout temps on a veu des filles et des femmes spirituelles. Qu'on ne me vienne dont pas conter toutes ces chimeres : que les pretieuses sont des filles qui ne se veulent point marier, qu'il faut qu'elles soient âgées de quarante-cinq ans, qu'elles soient laides, et cent autres choses de cette nature, que l'erreur du vulgaire a produites avec aussi peu de raison que de fondement. Je sçay bien que l'on me demandera si toutes les femmes d'esprit sont pretieuses ; je réponds à cette demande que non, et que ce sont seulement celles qui se meslent d'escrire ou de corriger ce que les autres escrivent, celles qui font leur principal de la lecture des romans, et sur tout celles qui inventent des façons de parler bizarres par leur nouveauté et extraordinaires dans leurs significations. J'adjoûteray à cela qu'il faut encor qu'elles soient connues de ces messieurs que l'on appelle autheurs, et qu'il seroit malaisé ou mesme impossible de parler d'elles sans les y mesler ; qu'ainsi l'on verra dans ce livre que non seulement les autheurs ont donné le jour aux pretieuses, mais encore qu'ils servent à estendre leur empire et à conserver leur reputation et leur puissance : ce qui se fait reciproquement entr'elles et les autheurs. Aussi y en a-il plusieurs dont, si nous consultons les façons de parler, nous les mettrons justement au rang de celles que les pretieu-

ses ont inventées, et, par cette raison, à qui nous donnerons le mesme nom.

ARMOIRIES. Voyez *Blason*.

ARTEMISE est une pretieuse veufve, âgée de cinquante ans, qui loge au quartier de Leolie. Comme cette personne est dans un âge où la plus grande partie de son regne est passée, il ne faut pas s'estonner si je n'en parle point.

ARAMANTE est une veufve de grande extraction et de grand esprit. Elle loge proche de la place Dorique. Elle a de tous temps aimé les lettres aussi bien que son mary.

AMALTHÉE et sa sœur sont deux pretieuses qui regnoient du temps de Valere. Voy. le mesme Valere en ses *Œuvres*.

ALMAZIE, pretieuse du temps de Valere, fut celebre pour sa beauté, son esprit et le credit de son mary.

AMALTIDE est une pretieuse des plus bizarres et des plus spirituelles. Polidate, son amant, ne l'est pas moins qu'elle, et c'est sans doute un grand plaisir de voir les façons d'agir de ces deux personnes. Elle ne le regarde jamais de bon œil que quand il marque avoir de la froideur pour elle, et il n'est jamais dans un plus grand transport d'amour que

Artemise, madame Aragonets. — *Leolie*, le marais du Temple. — *Aramante*, madame la duchesse d'Engoulesme. — *La place Dorique*, la place Royale. — *Amalthée et sa sœur*, mesdemoiselles Atalante. — *Valere*, Voiture. — *Almazie*, madame Aubry. — *Amaltide*, mademoiselle Amory. — *Polidate*, M. de Poinville.

lors qu'il en est meprisé. Aussi la complaisance n'est-elle pas ce qui les lie, et ils seroient tousjours mal ensemble si leurs sentimens n'estoient tousjours opposez. Cette regle ne se dement point lors qu'ils s'écrivent des vers ou de la prose, et c'est un coup seur que, si Polidate escrit des douceurs à son Amaltide, elle luy escrira des injures, et que, s'il en reçoit quelque marque de tendresse, elle en verra de son inegalité. Cependant ils ont tous deux de l'esprit, de l'agrement; ils parlent tous deux fort bien, et disent du moins autant de grands mots que pas uns de ceux dont nous avons parlé et dont nous parlerons; et avec tout cela, ils ne laissent pas de s'aimer comme si ils se haïssoient; et si l'on n'avoit eu de fortes marques de la jalousie qu'ils ont l'un pour l'autre, on les auroit pris pour deux personnes qui se jouent et se haïssent mortellement : tant il est vray que les mesmes passions produisent de differents effects. Cette Amaltide loge en la petite Athenes.

ARGENICE est une pretieuse qui loge proche le grand Cirque. Elle est bien faite de sa personne, elle voit grand monde, et passe pour belle et pour spirituelle. Je ne sçay pas si elle aime la musique, mais je sçay bien que son alcoviste Decebale aime passionnément les violons, et que tous ses esclaves en jouent fort bien. L'intelligence qui est entre eux est en partie un effect du voisinage, en partie de leur simpathie. La ruelle d'Argenice a esté depuis

Polidate, M. de Poinville. — *Amaltide*, mademoiselle Amory. — *La petite Athenes*, le fauxbourg Saint-Germain. — *Argenice*, madame André. — *Le grand Cirque*, l'hôtel de Bourgogne. — *Decebale*, M d'Anglure. — *Esclaves*, serviteurs.

long-temps une des plus galantes d'Athenes, et les jeux et les ris ont fait, il y a plus de cinq ans, eslection de domicile chez elle : aussi peut-on dire qu'elle est plus née pour la joye que pour le chagrin, et ce n'est pas, à mon sens, un petit avantage d'estre de cette humeur; puisque l'on en vist plus long-temps et que la vie en est moins ennuieuse.

ARISTENIE est âgée de vingt-huit ans. C'est une agreable pretieuse, et qui auroit la taille admirable, si par malheur elle ne boitoist pas un peu. Cela ne luy messied pourtant point, et n'empesche pas que Bitrane n'en soit fort amoureux. Aussi a-t'elle des qualitez fort propres à donner de l'amour, car elle a la conversation douce et sçait parler de cent choses differentes; et comme elle a esté à la suitte d'une grande princesse, elle sçait son monde admirablement. Elle escrit avec une facilité si grande, qu'on luy a veu escrire vingt billets differents en une matinée, et mesme en faire quelques uns en vers. Elle touche aussi le thuorbe, et Bitrane, son amant, chante fort agreablement et sçait assez bien jouer de la mandolle; il sçait aussi faire des vers, mais il est paresseux de son naturel, et n'en fait que quand il croit avoir quelque sujet de jalousie, et elle luy en donne rarement occasion, parce qu'elle sçait parfaitement ménager son humeur, et qu'il est de ces gens qui aiment mieux se croire heureux que se rendre eux-mesmes miserables, ce qui vient de cette paresse que j'ay marquée estre en luy, et qu'appa-

La ville d'Athenes, la ville de Paris. — *Aristenie*, mademoiselle Authefeuille. — *Bitrane*, M. Bernard.

ramment il ne changera pas, puisqu'à trente-cinq ans un homme a pris son ply pour toute sa vie.

Un autheur interessé : *Un regratier de gloire.* (De Filante, en son *Histoire des 40 barons.*)

Une grande ame : *Une ame du premier ordre, et veritablement souveraine.* (De Belisandre.)

L'on a crû que cette façon de parler estoit des plus nouvelles, que Sophie l'avoit inventée, et que l'on n'en avoit jamais entendu parler avant que la Romanie eût veu le jour; et cependant il est constant que Belisandre l'avoit mise en usage de son temps.

Accorder tout à un amant : *Ne laisser point de vuide dans les desirs d'un amant* (de Sophie, dans la *Romanie*).

Doride a plus de cinquante ans passez : *Il ne croist plus de fleurs au jardin de Doride* (de Rodolphe).

RODOLPHE, pour n'estre dans ce Dictionnaire que pour quelques mots, ne laisse pas d'estre des plus spirituels de ceux dont nous parlerons, et d'avoir pour temoins de la douceur de ses vers et de l'elegance de sa prose toute l'Europe, qui pourroit en rendre temoignage.

Estre de difficile abord : *Avoir l'abord peu cherchant* (de Thessalonice).

Vous devez penser deux fois à vos actions dans

Filante, M. Furetiere. — *L'Histoire des 40 barons*, l'allégorie de M. Furetiere. — *Belisandre*, M. de Balzac. — *Sophie*, mademoiselle de Scudéry. — *La Romanie*, le roman de Clélie. — *Rodolphe*, M. Robinet. — *Thessalonice*, mademoiselle de la Trimouille.

cette cour : *Vous devez aller fort retenu dans cette cour* (de Gobrias).

Une belle amour : *Une passion bien tournée.*

B


LAZON. Les jeunes pretieuses portent d'argent semé de pierreries au chef de gueule à deux langues affrontées ; pour supports deux Sirennes, et en cimier un perroquet becqué d'or.

Les anciennes pretieuses portent escartelé au premier et quatrieme d'azur au cœur armé à cru; au second et troisieme de gueule à deux pies affrontées, et en cimier un phenix.

Ce blazon, comme les autres, a ses explications allegoriques, et, de mesme que parmy la noblesse la couleur de gueule où le rouge signifie l'honneur, le sang, etc., de mesme icy les couleurs y ont leur explication : l'argent des jeunes denote la beauté et la blancheur du tein ; les pierreries expliquent la richesse des pensées ; le chef de gueule marque leur amour, et les deux langues affrontées signifient leurs conversations, où tout le plaisir depend de la contrarieté des sentimens ; les deux Sirennes decouvrent deux choses : l'une, l'inclination qu'elles ont pour la musique, qui fait un des plus agreables divertissemens de la vie ; l'autre, que les jeunes dames sont dissimulées ; et le perroquet becqué d'or qui est en cimier nous découvre, ce qui se connoist par

Gobrias, M. de Gomberville.

l'experience, que les femmes parlent de tout, bien qu'elles ne sçachent pas toutes choses; et l'or dont son bec est garny monstre que par cette delicatèsse, qui leur est naturelle, des choses mesmes qu'elles ne sçavent pas, elles en parlent d'or.

L'azur qui fait le fond du premier et quatrième des anciennes pretieuses, donne à connoistre l'empire qu'elles ont acquis dans les ruelles; ce cœur armé à cru qui est dessus l'escusson fait voir qu'elles sont au dessus de toutes les attaques, et que les billets doux, les propos tendres, les soupirs ny les larmes, le fer ny la flame, ne peuvent rien sur elles, et que l'estime est la plus grande grace que l'on puisse en esperer; la couleur de gueule qui est au second et troisième denote leurs amours passées; les deux pies affrontées dont l'escusson est chargé denotent leurs entretiens et conversations, où les vieilles font d'autant plus de bruit que, dans cet âge advancé, on les escoute peu; les Muses qui supportent le tout nous marquent leur sçavoir et leur inclination pour les sciences, et sur tout pour la poesie; le phenix qui est en cimier nous apprend que de la cendre d'une pretieuse il en renaist une autre, qu'un sentiment attire un sentiment, qu'une pensée produit une pensée. Ainsi de tout ce qui regarde les pretieuses.

BERILISCE. Cette fille est une des premieres pretieuses de cet empire; elle est aussi des plus anciennes, ayant bien quarante-sept ans. C'est une de celles qui lisent le plus de romans et de nouveau-

Berilisce, mademoiselle Bobus.

tez, et surtout de celles qui critiquent avec le plus de penchant et de facilité. Il est bien vray qu'elle est dans un âge où cela est comme naturel à celles de son sexe.

BEAUMERINE, premiere du nom, pretieuse qui loge au quartier de Leolie.

BELISE et sa sœur sont deux pretieuses âgées, qui jouent fort bien du luth, et qui ont une grande habitude à toucher les instrumens. Elles logent aussi au quartier de Leolie, qui est le lieu où les pretieuses font le plus de bruit.

BRADAMISE est une pretieuse de qualité, âgée de quarante ans. Elle se tient dans l'isle de Delos, où elle reçoit tout le beau monde, et, entre les autres, Persandre et Sestianès sont ses principaux alcovistes.

BERENICE, pretieuse, a l'esprit enjoué et aime les vers burlesques; on dit mesme qu'elle en fait. Elle loge dans Leolie.

BARCINE est une pretieuse âgée de quarante ans. Elle est celebre dans l'isle de Delos, où elle reside.

BARSILÉE est une vieille pretieuse, qui tient alcove dans l'isle de Delos, où elle demeure. Je ne parle point de ses occupations, parce qu'elles n'ont rien qui ne soit commun à toutes les pretieuses.

Beaumerine premiere du nom, mademoiselle de Beaumont, fille de feu M. de Beaumont, premier maistre d'hostel du roy. — *Belise et sa sœur*, mesdemoiselles Bocquet. — *Leolie*, le marais du Temple. — *Bradamise*, madame la marquise de Belvale. — *L'isle de Delos*, l'île Notre-Dame. — *Persandre*, M. le marquis de Persan. — *Sestianès*, M. le comte de la Suze. — *Berenice*, mademoiselle de Bonbon. — *Barcine*, mademoiselle de Beaumesnil. — *Barsilée*, madame de Bouchavalme.

BELINDE est une pretieuse de qualité. Elle loge du costé de la Normanie, proche le palais de Caton. On en parle par tout Athenes, et son faste fait qu'elle n'est inconnue à personne; mais deux choses authorisent sa despence : l'une, sa condition; l'autre, qu'elle a un fonds que l'on sçait assez qui est inespuisable. On la loue d'estre grande politique, et le silence qu'elle observe aisement en est une marque. Ce n'est pas qu'en toutes choses elle s'attache à l'œconomie, qui fait une partie de la politique, car elle suit absolument les modes, quoy qu'il en coûte, et n'espargne rien pour le jeu, qu'elle aime passionnement; elle fait aussi des presens considerables par ce caprice, et oblige de bonne grace quand on la prend dans son humeur obligeante. Le confident de ses affaires, et sur tout de celles qui concernent la pretiosité, se nomme Barsamon; mais comme cet homme a un de ces esprits agreables qui ne font pas grand scrupule de dire les secrets qui ne sont que bagatelles, et que l'on dit qu'il luy en eschape quelquefois d'autres, ce que je ne croy pas, on tient que la politique de Belinde empesche qu'il ne sçache tout. On dit d'elle encore qu'elle ne craint ny la tempeste ny le retour du beau temps, et que son vaisseau est tousjours à l'ancre. En effet, elle a pour devise un vaisseau à l'ancre, et pour ame : *Honny soit qui mal y pense.*

BRISEIS est une jeune pretieuse de la ville de

Belinde, madame la comtesse de Brancas. — *La Normanie*, le quartier Saint-Honoré. — *Le palais de Caton*, le palais Mazarin. — *Athenes*, Paris. — *Barsamon*, M. l'abbé de Boisrobert. — *Briseis*, mademoiselle de Baresme.

Thebes. Son esprit est de ceux qu'il faut avoir pour estre de ce nombre, car elle parle bien, dit des mots extraordinaires et a un procédé qui ne l'est pas moins : aussi son histoire est-elle de ces histoires embarassées qui en enferment trois ou quatre avec elles, et c'est pour cela que je la nomme une pretieuse d'intrigue. L'on peut en effet asseurer qu'il s'en lit dans les romans de moins obscures que la sienne; je n'adjousteray pourtant rien à la verité, et garderay cette fidelité indispensable aux historiens de dire des choses comme elles sont. Pour dire quelque chose de sa naissance, elle est de qualité. Florimon, son oncle, l'esleva dans sa maison à dessein de la marier à Ranulphe, son cousin; mais Briseis, qui aimoit sa liberté, fut bien aise de voir que son inclination l'engageoit allieurs. Il fut malheureux en ses amours, et se vit enfin obligé d'epouser Florice, qu'il n'aimoit point et dont il n'estoit pas aimé. Cette pretieuse estoit esprise des charmes de Dorante de Montenor, nouveau venu d'Athenes, et qui avoit pris le bel air dans cette grande ville. Il estoit bien fait de sa personne, galand, spirituel, et c'est celui dont nous parlerons le plus dans la suite de cette histoire. Ce fut aux noppces de Ranulphe et de Florice que Dorante devint amoureux de Briseis, qui s'y estoit trouvée comme parente de Florice. Je ne diray point que, malgré l'embaras qui est inseparable de ces sortes de fes-

La ville de Thebes, la ville d'Arles. — *Florimon*, M. de Fontanille. — *Ranulphe*, M. de Ravocet. — *Briseis*, mademoiselle de Baresme. — *Florice*, mademoiselle du Flos. — *Dorante de Montenor*, M. Dicar de Montmorency. — *Athenes*, Paris.

tes, ils ne laisserent pas d'avoir des conversations où nos deux pretieuses firent paroistre leur esprit : Dorante fit des vers; en un mot, rien ne s'oublia, ny d'un costé ny de l'autre, pour le plaisir de ceux qui estoient spectateurs de leur galanterie. Florice aimoit Dorante, Briseis en estoit aimée et ne le haïssoit pas, et la jalousie estoit d'autant plus grande et plus juste entre ces deux belles que Dorante estoit en effet partagé entre elles. Il aimoit Briseis, et, comme son ardeur estoit nouvelle, elle estoit violante. Il avoit lié une amitié avec Florice, d'autant mieux cimentée et establie entre eux qu'ils logeoient en un mesme corps de logis. Ainsi, l'habitude de voir l'une et de l'aimer, disputant de rang avec la nouveauté d'adorer l'autre, causoient un embarras en sa personne, une contrainte en ses actions et une incertitude en ses desirs, aussi agreable pour ces deux belles que fascheuse pour luy, qui ne pouvoit faire aucun choix. Ce n'est pas que, parmy cet agrement, la jalousie leur donnast quelque peine; mais l'humeur pretieuse, qui estoit la plus forte en leur ame, estouffoit la violence de tous les autres mouvemens; et, outre cela, Florice, que l'on marioit avec Ranulphe (quoy qu'ils n'eussent point d'inclination l'un pour l'autre), ne combatant plus qu'en retraite la conqueste du cœur que Briseis luy disputoit, elle se vit bientost vaincue, et, dès lors qu'elle eut cédé toutes les justes pretentions qu'une longue amitié luy avoit donnée, Briseis s'en rendit si absolu-

Dorante de Montenor, M. Dicar de Montmorency. — *Florice*, mademoiselle du Flos. — *Briseis*, mademoiselle de Baresme. — *Ranulphe*, M. de Ravocet.

ment maîtresse qu'il ne fit plus rien que dans la pensée de lui plaire, et qu'ils ne firent plus qu'un cœur. Cette union estoit d'autant plus charmante qu'ils avoient tous deux de l'esprit; il venoit d'Athenes, où il avoit appris les belles-lettres et ce que l'usage enseigne à ceux qui sont desjà naturellement esclairez. Elle estoit d'une famille feconde en esprit, et possedoit tout ce que la nature et l'art peuvent donner aux plus accomplies. Toutes ces choses faisoient qu'ils estoient fortement picquez l'un de l'autre. Durant cette intelligence, il y eut des lettres de part et d'autre, des bals, des pourmenades, des conversations frequentes dont je ne parleray point; je diray seulement que cette grande union fut à la fin traversée, et cet agreable commerce rompu par une chose aussi extraordinaire que peu vray-semblable : ce fut un enlevement que Dorante fit de Bradamante, du consentement du frere de cette fille, nommé Bragistane, qui luy livra sa sœur. Il emmena cette fille en sa maison. Elle avoit de l'esprit et assez d'enjouement. Ils furent quelque temps ensemble dans sa maison de campagne en assez bonne intelligence; mais enfin, ou par le remords qu'il eut d'avoir quitté Briseis, ou par le deplaisir de voir qu'elle s'estoit retirée chez une pretresse de Diane, où l'on a crû que le deplaisir de la perte de cet amant l'avoit fait aller, il revint auprès d'elle, et l'intelligence qui se renoua entr'eux dès

Athenes, Paris. — *Dorante de Montenor*, M. Dicar de Montmorency. — *Bradamante*, mademoiselle de Beauvieu. — *Bragistane*, M. de Beauvieu. — *Briseis*, mademoiselle de Baresme. — *Une prestresse de Diane*. l'abbesse d'un couvent.

qu'il reprit sa premiere façon d'agir en est une assez grande preuve, puisque, loin d'avoir diminué l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre, ils furent plus etroittement liez qu'ils n'avoient jamais esté. Dans cette attache reciproque qui s'estoit renouée entr'eux, il survint des rivaux qui troublerent leurs contentemens et qui causèrent à Dorante de grandes inquietudes. Il est vray qu'elles estoient bien justes, puis qu'il y en eût un qui luy deroba sa conqueste : Belisaire et Bradamire furent ces deux rivaux. L'un s'estoit engagé dans les fers de Briseis par la lecture d'une lettre qu'il avoit veu d'elle et qui luy avoit fait naistre l'envie de connoistre celle qui l'avoit ecrite, parce qu'elle estoit tout à fait spirituelle; l'autre l'avoit connue durant l'absence de Dorante. Le premier estoit Belisaire, de qui la mere estoit liée avec Florimon par un mariage secret, et cette raison luy avoit donné un accez facile auprès de Briseis; l'autre estoit Bradamire, qui, par adresse, par presens et par collations, s'estoit acquis la bien-veillance de tous les affranchis et de tous les esclaves de sa maistresse. Mais, quoy qu'il eut avec cet advantage celuy de debiter agreablement, il n'estoit pas si brave que Dorante, et il l'apprehendoit; et ce fut cette bravoure qui luy fut fatale et qui rendit son rival heureux, car le chevalier Bradamire, son frere, s'estant engagé en un com-

Dorante de Montenor, M. Dicar de Montmorency. — *Belisaire*, M. de Baras. — *Bradamire*, M. du Baye. — *Florimon*, M. de Fontanille. — *Briseis*, mademoiselle de Baresme. — *Les affranchis*, les serviteurs. — *Les esclaves*, les serviteurs. — *Le chevalier Bradamire*, le chevalier du Baye.

bat avec Dorante de Montenor, y fut tué; ce qui obligea le vainqueur à quitter pour quelque temps Thebes, et cette absence donna lieu à Bradamire d'adoucir Briseis, qui consentit enfin à l'espouser. Elle a conservé quelque temps après son mariage les sentiments d'inclination qu'elle avoit pour Dorante; mais enfin elle l'a oublié, ou du moins agit comme si elle ne s'en souvenoit point, et mesme elle commence à s'accoustumer à l'humeur fantasque de son mary, ce quy lui est d'autant plus aisé qu'elle est veritablement pretieuse, c'est-à-dire veritablement spirituelle, et qu'un livre agreable peut luy donner tous les plaisirs qu'elle pouvoit attendre de la conservation de cet amant.

BERONICE est une pretieuse âgée de trente-deux ans. Elle a deux amans; le plus consideré et le plus serieux est Licurgus; le plus enjoué est Creon. Elle a de l'estime pour le premier, de l'inclination pour le second. L'un est un homme de merite qui est dans un employ où la doctrine et l'experiance le rendent considerable; l'autre est d'une profession où la bravoure le fait estimer, et il adjouste à cette humeur martialle l'agrement des lettres; et, quoy que d'une Muse cavaliere et plus reglée par le son des tambours que par l'armonie de la lire, il ne laisse pas de conter assez naïvement ses peines. Licurgus fait aussi quelquefois des vers; mais l'embaras des affaires luy en dérobe si fort le temps,

Thebes, Arles. — *Bradamire*, M. du Baye. — *Briseis*, mademoiselle de Baresme. — *Dorante de Montenor*, M. Dicar de Montmorency. — *Beronice*, mademoiselle Bailly. — *Licurgus*, M. Le Lievre. — *Creon*, M. Cousin.

qu'il ne s'y amuse que rarement. Beronice cependant, qui a beaucoup d'esprit et à qui la lecture des romans a donné une incroyable facilité de répondre à toutes les cajolleries, les entretient tous deux dans une telle incertitude, qu'ils ne sçavent s'ils en sont aimez, s'ils peuvent esperer d'elle qu'elle puisse un jour voguer, sous leur conduite, sur les mers du royaume de Tendre, ou s'ils demeureront tousjours au port de l'Estime, où il y a desjà long-temps qu'ils ont ancré leurs vaisseaux : car cette belle fille leur rend des civilitez si reglées et si égales, qu'elle les engage, les embarasse et leur oste tout lieu de se plaindre d'elle. Ils s'efforcent pourtant tous deux de la prendre par son sensible, et, comme ils sont instruits de l'estime qu'elle fait de tous ceux qui parlent bien, et qu'elle-mesme parle à la mode, c'est-à-dire en pretieuse, ils s'attachent tous deux à cette politesse de langage qui les peut faire aimer d'elle; et ce qui est plaisant, c'est que, l'un estant comme abysmé dans les affaires, il ne peut pas si bien estre maistre de sa langue qu'il ne luy echappe des termes inconnus et barbares pour les oreilles d'une fille pretieuse; et l'autre, ayant succé avec le lait l'inclination de la guerre et y ayant passé toute sa vie, mesle assez souvent des mots de cet art, qui ne sont connus que de ceux qui sçavent les mathematiques; et ainsi, n'ayant point davantage l'un sur l'autre de ce costé, Beronice, qui veut absolument qu'on parle purement et à la mode, n'a point encore pu se resoudre à choisir l'un ou l'autre pour son principal alcoviste. Elle fera le choix quand il

Beronice, mademoiselle Bailly.

luy plaira: je la laisse dans cette incertitude où elle vit depuis dix ans, et passe à l'histoire d'une autre.

BERELISE est une pretieuse illustre par sa naissance. Elle loge dans la petite Athenes.

BELARMIS est une pretieuse qui vit en celibat, quoy que son mary soit encore vivant. Son esprit a fait parler d'elle et l'a fait connoistre pour pretieuse, non seulement parcequ'elle parle comme elles, mais encore parcequ'elle ecrit fort bien en vers et en prose. Toute la Grece s'est partagée à l'occasion d'une querelle qu'elle eut avec une autre belle dont je tais le nom; elle tient ruelle et voit des autheurs des plus celebres. Sa demeure est dans le palais que Seneque a fait bastir dans le quartier de la Normanie.

BASILIDE a du merite, et est aussi illustre par toutes ses belles qualitez qu'aucune pretieuse du royaume.

BEAUMERINE, deuxieme du nom, est une pretieuse qui loge proche de la ville d'Acaris. Son esprit, sa jeunesse et son enjouement la rendent agreable à tous ceux qui la connoissent.

BOLISANDRE et sa sœur sont deux pretieuses âgées environ de quarante-trois à quarante-quatre

Berelise, mademoiselle de Brienne. — *La petite Athenes*, le fauxbourg Saint-Germain. — *Belarmis*, madame la comtesse de Bregy. — *La Grece*, la France. — *Le palais que Seneque a fait bastir*, le Palais-Royal, que M. le cardinal de Richelieu a fait bastir. — *La Normanie*, le quartier Saint-Honoré — *Basilide*, madame la marquise de Boisdauphin. — *Beaumerine seconde du nom*, mademoiselle de Beaumont. — *La ville d'Acaris*, la ville de Bordeaux. — *Bolisandre et sa sœur*, mesdemoiselles du Bois.

ans. Elles voyent grand monde ; on joue chez elles, et les sonnets et les elegies qui passent par leurs mains n'en sortent pas comme ils y sont entrez. Il n'en est pas de mesme des libertés, car elles n'ont rien à craindre chez elles, et l'on vit en seureté dans leur maison, qui est vis-à-vis le palais de Seneque.

BARTANE est une pretieuse qui a d'autant plus de connoissance, qu'effectivement elle est sage, et sa prudence est connue de tout le monde. Elle fait profession de dire ingenument son sentiment et de connoistre les belles choses ; elle est âgée de trente-deux ans, et loge proche de la place Dorique.

BARSANE, jeune pretieuse veufve, est une femme de taille mediocre, également belle et spirituelle. Elle voit des gens d'esprit et aime assez les vers : elle s'y connoist et parle avec une politesse plus naturelle qu'estudiée. Elle ne fait pas de mots nouveaux, mais elle se sert frequemment de ceux qui se font ; elle lit beaucoup, et neantmoins plus par divertissement que par estude, ou que par aucune attache qu'elle y ait. C'est une des plus raisonnables que je connoisse et une des plus agreables. Elle peut avoir vingt-huit ans, et loge dans le quartier de la Normanie.

BERNISE, pretieuse entre deux aages, ny belle ny laide, mais dans un certain milieu supportable, qui ne choque ny ne charme, et qui pourtant ne

Le palais de Seneque, le Palais-Royal. — *Bartane*, madame des Brosses. — *La place Dorique*, la place Royale. — *Barsane*, mademoiselle Brisce. — *La Normanie*, le quartier Saint-Honoré. — *Bernise*, madame de Beauregard.

laisse pas d'avoir attaché Licandre auprès d'elle par les qualitez de son esprit. Ce n'est pas qu'elle ne soit quelquefois inégale; mais comme cela est ordinaire à tout le monde, ce n'est pas un defaut, ou, si c'en est un, il est si general qu'on ne le reprend en personne. Elle parle beaucoup, et ces mots : tendrement, furieusement, fortement, terriblement, accortement et indiciblement, sont ceux d'ordinaire qui ouvrent et ferment tous ses sentimens, et qui se fourent dans tous ses discours. Si bien que l'on peut dire d'elle qu'elle parle furieusement, qu'elle ecrit tendrement, qu'elle rit fortement, qu'elle est belle terriblement, qu'elle dit des mots nouveaux frequemment, et qu'elle est pretieuse indiciblement; au moins c'est une verité, si point on ne me ment.

BEROÉ a receu en partage toutes les qualitez qui sont inseparables d'une pretieuse, et qui servent à la devenir quand on ne l'est pas. Elle est fille, et n'a pour parente qu'une tante chez qui elle demeure, et de qui elle fait tout ce qu'elle veut. Cette tante a une amour toute particuliere pour la musique, et la niepce, qui aime generalement tous les arts et toutes les sciences, n'a pas peine à luy fournir toutes les occasions possibles de la contenter; et c'est ce qui a mis Dioclès bien avec elle, car il chante bien, et a tousjours après luy deux ou trois musiciens, et joint avec cela la geographie; si bien que Beroé a appris sous sa conduite, et comme on aime, et comme on chante, et comme on divise les empires, les royaumes, les terres, les mers, et toutes les choses qui

Licandre, M. de la Salle. — *Beroé*, mademoiselle Bourlon. — *Dioclès*, M. Daubigny.

concernent la geographie. Elle a mesme appris de luy quelques regles des fortifications; mais il ne luy a monstré que comme on attaque les places, et ne luy a pas appris l'art de les deffendre. Il est vray que naturellement elle est de celles qui se deffendent bien, et qui ne se rendent jamais que dans les formes et selon les regles. Au reste, cette pretieuse n'a pas fait de roman; mais elle a aidé à un sien parent qui en a voulu mettre un au jonr, et qui peut-estre l'y mettra bien tost, et toutes les conversations qui sont dedans, elle les a reglées et en a composé une bonne partie.

BARCIDIANE est une jeune pretieuse à qui l'amour n'a point encore fait sentir ses atteintes, et qui n'a eu de sensible que pour le seigneur Aronce, heros de la Romanie. Elle ne trouve que luy à son gré : il est seul aimable et seul digne d'estre aimé; elle jure qu'elle n'a pour rivale que Clelie, et elle est si fort persuadée qu'une fille d'esprit et bien faitte, comme elle, ne doit point se marier qu'elle n'ait trouvé un amant aussi parfait que celuy-là, qu'elle a mesme desjà refusé plus de quatre amans dans cette pensée; si bien qu'on peut dire d'elle qu'elle ne fait l'amour qu'en idée. Elle ne laisse pas d'estre fort agreable en conversation et de dire de jolies choses; elle fait mesme des bouts-rimez qui, pour n'estre pas dans toute la justesse qu'exigent les vers, ne laissent pas d'estre assez justes. Elle est aussi fort enjouée, et est d'une humeur agreable en

Barcidiane, mademoiselle de Beaulieu. — *Aronce*, *Clelie*, ne sont pas des noms de la langue precieuse. — *La Romanie*, le roman de Clélie.

compagnie, pourveu qu'on ne luy parle point d'amour : car sur ce chapitre elle n'entend point raillerie, et penseroit faire tort au seigneur Aronce d'escouter des soûpirs d'un hòmme moins parfait que luy.

BARSILÉE est une pretieuse aagée de quarante ans. Elle a toute sa vie esté parmy les lettres, et avoit un amant qui faisoit profession de sçavoir un peu de tout; mais comme cet amant est mort, je n'en parleray point, et diray seulement qu'elle aime les nouvelles, qu'elle parle la langue d'Ausonie aussi bien que celle de Grece, et qu'elle a fait quantité de mots qu'elle a tirez de cette langue pour les rendre propres à la nostre.

BARSINDE est une pretieuse qui a d'autant plus de connoissance qu'elle est naturellement spirituelle, et qu'elle a connu dans Athenes Virginie, qui est une pretieuse des plus considerées de cette grande ville, et que c'est chez elle qu'elle a fait son noviciat. Elle demeure dans Argos.

BOSILINDE, BRITONIDE, sont deux anciennes pretieuses de grande naissance dont on a beaucoup parlé du temps de Valere.

BALANDANE est une pretieuse qui, pour n'avoir pas esté long-temps dans Athenes, n'a pas laissé d'y

Aronce, héros du roman de Clélie; ce n'est pas le nom d'un precieux. — *Barsilée*, mademoiselle Baudoin. — *La langue d'Ausonie*, la langue italienne. — *La langue de la Grece*, la langue françoise. — *Barsinde*, madame de Boismoran. — *Athenes*, Paris. — *Virginie*, madame la marquise de Vilaine. — *Argos*, la ville de Poitiers. — *Bosilinde*, madame la comtesse de Barlemon. — *Britonide*, madame la princesse de Barbançon. — *Valere*, M. de Voiture. - *Balandane*, madame de Balan.

prendre de grandes teintures de pretiosité, et de la devenir avec d'autant plus de facilité qu'elle a naturellement de l'esprit. Elle est belle et chante bien; elle demeure proche d'Argos, et est aagée de vingt-huict ans.

BARISTIDE est une pretieuse qui a plus fait de bruit qu'elle n'en fait à présent; mais chaque chose a son temps.

BARTHENOIDE. Il faut n'avoir jamais ouy parler de pretieuses pour ne pas sçavoir que Barthenoïde est une des plus fameuses et des plus spirituelles de leur empire.

BASINARIS est une pretieuse illustre en beauté, qui est pour le soleil, et non pour la lune; elle a beaucoup de vertu, et une de ses bonnes qualitez est qu'elle a passé le cap de Bonne-Espérance, et qu'elle est arrivée à bon port à l'isle d'Abondance. Son logis est situé dans la petite Athenes.

BLENEINDE est une femme de qualité, pretieuse, d'un esprit agreable.

BRAGAMINTE est une ancienne pretieuse de la ville de Corinthe. Pisandre n'en est pas hay; elle passe pour spirituelle aussi bien que pour amie emportée et violente.

BEAUMERINE, troisiesme du nom, ancienne pre-

Argos, la ville de Poitiers. —*Baristide*, madame de Blerancour. — *Barthenoïde*, madame la marquise de Boudreno. — *Basinaris*, madame de la Basiniere. — *Bleneinde*, madame la comtesse de Blein. — *Bragaminte*, mademoiselle Barjamon. — *La ville de Corinthe*, la ville d'Aix. — *Pisandre*, M. du Pinet. — *Beaumerine, troisiesme du nom*, madame de Beaumont.

tieuse de la ville de Corinthe, est une des plus celebres de ce païs; elle est sœur de Volagès, et l'illustre Valante fut autrefois le doyen de ses alcovistes. Elle n'en a point à present d'ordinaire, tous estants dans une grande egalité auprès d'elle. La pluspart des dames de Corinthe en sont jalouses, et portent une envie extraordinaire à ses belles perfections, à son adresse, à la facilité qu'elle a de bien parler et à tout ce qui luy a acquis la reputation de veritable pretieuse. Elle est encore aujourd'huy au milieu des divertissemens dont elle est protectrice. Sa devise est une estoile au milieu d'un nuage espais, et pour ame: *Mon esclat s'affoiblit.*

BARADONTE est une pretieuse de Corinthe qui a l'esprit vif et turbulent; elle est assez connue dans cette grande ville, où elle se tient d'ordinaire: c'est pourquoy je n'en parle point.

BERTENIE est une pretieuse dont l'esprit est enjoué. Elle a un grand commerce de lettres avec deux pretieuses du quartier de Leolie et avec Philinte, parent de feu Valere, qui la visite souvent. Son mary s'est rendu Brutus à force de la caresser; sa vertu nous fait voir que la victoire de nos passions est en nostre puissance: car naturellement elle a un penchant tout à fait friand pour les choses dont on se passe quand on est separée d'avec son mary.

Corinthe, la ville d'Aix. — *Volagès*, M. de Vauvenargues. — *Valante*, M. le comte de Vaillac. — *Baradonte*, madame de Barbantane. — *Bertenie*, mademoiselle Babinet. — *Leolie*, le marais du Temple. — *Philinte*, M. de Pinchesne. — *Valere*, M. de Voiture. — (*Brutus*, ce nom, dont le sens est facile à comprendre, n'est pas celui d'un precieux.)

Elle a de la beauté ; et l'on peut dire d'elle qu'elle ne fait pas tout ce qu'elle dit, quoy qu'elle dise tout ce qu'elle ne fait pas. Elle est de celles qui ne peuvent demeurer en repos, et à qui l'action est une chose necessaire. Elle loge du costé de la Normanie, et est aagée d'environ trente ans.

BRUNDESIUS est un homme d'esprit, de merite et de qualité, logé au quartier de Leolie. Il est le grand introducteur des ruelles : car c'est chez luy que les jeunes gens de maison vont s'instruire des qualitez necessaires à un homme qui veut hanter les ruelles, et qu'après le noviciat qu'ils font dans sa maison ils sont conduits par cette illustre personne dans toutes les belles assemblées, où il est fort consideré, et où il a une libre entrée.

BUSEUS est un homme agreable, qui a la qualité de grand chansonnier de cet empire, où il est fort estimé pour son esprit. Il donne toutes les chansons qu'il fait à Leonte, et ce charme des musiciens y met des airs qui repondent agreablement à la douceur des paroles que Buseus luy donne, et ainsi ils se procurent l'un l'autre une estime generale de tout ce qu'ils font, et attirent l'inclination de toutes les dames.

BERODATE est un galant preticux qui est entierement attaché à la cour ; il estoit jadis contemporain de Valere, et ce fut luy qui fut son rival. La

Normanie, le quartier Saint-Honoré. — *Brundesius*, M. l'abbé de Belebat. — *Leolie*, le marais du Temple. — *Buseus*, M. de Bouchardeau. — *Leonte*, M. Lambert. — *Berodate*, M. de Benserade. *Valere*, M. de Voiture.

guerre qui se fit à l'occasion de ces deux rivaux est une des plus grandes et des plus celebres qui soit arrivée dans l'empire des pretieuses, qui se diviserent toutes en deux, les unes deffendant le parti de Valere, qui avoit fait le sonnet d'Uranie; les autres celuy de Berodate, qui en avoit fait un dessus Job. Ces deux sonnets ont longtemps fait l'entretien des ruelles et de la cour, et servy d'occupation aux plus delicates plumes. Il est assez connu par son esprit et par toutes les galanteries qu'il fait tous les jours, et qui servent de divertissement au grand Alexandre. Sa demeure est dans le palais d'Athenes.

BARSINIAN est un homme de qualité qui a autant d'esprit qu'on en peut avoir; il fait des vers avec toute la facilité imaginable, et non seulement il en fait de serieux, mais mesme d'enjouez et de satyriques. C'est encore un des introducteurs des ruelles et un des protecteurs des jeux du Cirque; mais toutes ces perfections, qui le rendent considerable et qui le font aimer de toutes les pretieuses, le font en mesme temps craindre de tous ses rivaux, pour qui il est fort redoutable. Il loge derriere le palais de Caton.

BUDINUS, disciple de la pretieuse Doralise, jadis femme de Sestianès. Nous parlerons à son lieu de cette celebre pretieuse.

Valere, M. de Voiture. — *Berodate*, M. de Benserade. — *Le grand Alexandre*, le Roy. —*Le grand palais d'Athenes*, le Louvre. —*Barsinian*, M. l'abbé du Buisson. — *Les jeux du Cirque*, la comédie. -- *Le palais de Caton*, le palais Mazarin. — *Budinus*, M. Boucher. — *Doralise, jadis femme de Sestianès*, madame Dainton [d'Adington], jadis comtesse de la Suze.

BEROLAS est un autheur qui a travaillé pour l'endoctrinement des pretieuses qui ne sçavent point de latin : car il a fait une Philosophie et une Rethorique en nostre langue pour une plus facile intelligence de ces sciences, qu'elles peuvent maintenant apprendre sans peine.

BARSAMON est un ancien et moderne autheur, le ciel luy ayant donné l'avantage de vivre longtemps. Il a cela de particulier en luy qu'il se divertit en divertissant les autres ; c'est la joye des ruelles, où il se fait escouter pour plus d'une raison ; et la principale, c'est qu'il sçait parfaitement la chronique scandaleuse de la ville d'Athenes. Il a de tout temps veu la cour, et il a fait des pieces de cirque, des nouvelles, des galanteries en prose et en vers ; mais surtout il a tousjours reussi à bien faire des contes, ce qui le fait souhaiter dans toutes les ruelles, qu'il frequente autant qu'aucun autre.

BASTRIDE, maison de plaisance où les pretieuses s'alloient divertir du temps de Valere ; autrement dit, reduit de campagne.

Avoir de belles levres : *Avoir des lèvres bien ourlées*. (De Leonice.)

Avoir les lèvres bien faites : *Avoir les lèvres bien bordées*. (De Melinte).

Berolas, M. Bary. — *Barsamon*, M. l'abbé de Boisrobert. — *Bastride, maison de plaisance*, la Bare, maison de plaisance. — *Valere*, M. de Voiture. — *Leonice*, mademoiselle Lartigue. — *Melinte*, mademoiselle Maçon.

Il fait des bastards par tout : *Il laisse par tout des traces de luy-mesme.*

Le bonnet de nuit : *Le complice innocent du mensonge.*

L'on ne trouve rien de bon dans ce livre : *L'on ne trouve point de quoy s'arrester dans ce livre.* (De Crisante.)

Cet homme-là butte où l'on ne croit pas : *Les actions de cet homme sont masquées.*

C



OUSTUME. Comme la coustume, en cet endroit, se prend seulement pour l'habitude, il est certain que chaque pretieuse a la sienne particuliere, que l'on pourra connoistre dans les histoires qui sont dans ce dictionnaire, où l'on depeint la pluspart des pretieuses ; et, pour les generales, on peut dire qu'elles se rapportent à deux ou trois choses, qui sont de voir beaucoup de monde, et sur tout des gens de lettres ; l'autre de parler de toutes choses, et la troisiesme de mettre au monde quelque autheur, ce que chacune d'elles affectent en particulier, faisant gloire de donner de la reputation à ceux qui s'attachent à leur monstrer ce qu'ils font de nouveau. Voyez *Loix.*

CONQUESTES. Voyez *Victoires.*

Crisante, M. Chapelain.

tude. La vertu a fait bien du bruit dans sa maison. Comme elle loge dans l'isle de Delos, elle se sert d'un ancre des plus fermes qui ne luy manque jamais au besoin, et la met à couvert des plus fortes tempestes. Elle est fort recommandable par sa douceur.

CLEOBULIE est une pretieuse dont le nom a jadis fait grand bruit dans Athenes et par toute la Grece. Elle loge à present au quartier de Leolie.

CLARISTÉE est une pretieuse aagée de quarante-cinq ans. Elle est fort bien faite, et l'âge n'a pas encore emporté tous les vestiges de sa beauté. C'est chez elle que l'on garde les livres de vie et de mort. Elle est logée au quartier de Leolie, proche le palais de Marcelle.

CLYTIE et sa sœur sont deux pretieuses vestalles âgées de quarante-six à quarante-sept ans, et cet âge leur a donné la fermeté d'entreprendre ce que de plus jeunes n'auroient osé tenter, et mesme le pouvoir de s'exempter d'une partie des vœux qu'elles ne negligent qu'en ce qui abbaisse la grandeur de leurs esprits, dont elles ont infiniment, et en ce qui contraint cette liberté necessaire aux pretieuses. C'est à dessein d'en jouir qu'elles sont sorties de leur temple pour voir le grand monde et pour en estre

L'isle de Delos, l'isle Notre-Dame. — *Cleobulie*, madame Cornuel. — *Athenes*, Paris. — *La Grece*, la France. — *Leolie*, le marais du Temple.— *Claristée*, madame Chenelou. — *Marcelle*, Son Altesse de Guise. — *Clytie et sa sœur*, mesdemoiselles La Chesnais. — *Des vestalles*, des religieuses.

veues et c'est ce qui les a fait nommer des vestalles revoltées.

CLEONE est une pretieuse aagée de vingt-quatre ans. Elle a beaucoup d'esprit, et est bonne amie à Bradamise; elles ont toutes deux les mesmes alcovistes et sont à peu près de mesme humeur, ce qui fait que, contre la coustume des femmes, elles vivent en une grande intelligence. Elles logent en mesme quartier, dans l'isle de Delos.

CANERIDE est une ancienne pretieuse des plus illustres familles de Corinthe. Sa maison a esté une des plus celebres de toutes celles des pretieuses de cette province. Elle a attiré chez elle par son esprit plusieurs personnes de la plus haute qualité, et, comme elle a le port advantageux, la taille riche, l'esprit enjoué et agreable, et qu'elle est belle, on peut dire qu'elle en a mesme arresté quelques-uns dans ses chaisnes. Son equité lui a fait bien des amis, et la justice a tousjours esté de son costé. Elle est âgée de quarante ans.

CANERIDE, seconde du nom, est une pretieuse de Corinthe qui, par la force de son esprit, se met au dessus de la fortune et se mocque de l'inconstance. Elle a eu de grandes affaires, et sa ruelle est en vogue pour plus d'un accident. Elle est separée d'avec son espoux, ce qui luy donne plus de facilité de recevoir les beaux esprits chez elle.

Cleone, madame de Caravas. — *Bradamise*, madame la marquise de Belvale. — *L'isle de Delos*, l'isle Notre-Dame. — *Caneride*, madame du Canet. — *Caneride seconde du nom*, madame du Canet. — *La ville de Corinthe*, la ville d'Aix.

CLITEMNESTRE est une pretieuse de la mesme ville. Elle voit toutes les personnes de qualité de son païs, qu'elle attire chez elle par la douceur de son esprit. Democrate a long-temps esté son alcoviste, et leurs conversations ont long-temps fait celles de plusieurs autres.

CRISOLIS est une ancienne pretieuse dont la maison a de tout temps esté le sejour de la galanterie et des lettres, et qui l'est encore aujourd'huy. Il y a assemblée chez elle, et les questions galantes y servent de divertissements aux plus spirituels de l'un et de l'autre sexe. Elle loge auprès de la place Dorique, et n'est pas moins connue de tout le monde par sa vertu que par son esprit.

CALPURNIE est une pretieuse connue de toute la Grece. Elle a donné durant quelque temps treve à ses ecrits pour penser aux affaires que luy donnoit son divorce avec Calpurnius, son mary, dont elle est separée; mais enfin elle pense plus que jamais à faire voir la delicatesse de sa plume, et a desjà commancé par les nouvelles qu'elle a données depuis peu de jours au public. Sa ruelle a esté des plus frequentées et des plus fameuses de la petite Athenes, où les pretieuses sont en grande vogue et où elle loge.

CLORESTE est une jeune pretieuse qui parle

Clitemnestre, madame Colongue, de la maison de Foresta. -- *Democrate*, M. le president Dopede. — *Crisolis*, madame de Chavigny. — *La place Dorique*, la place Royale. — *Calpurnie*, madame de Calprenede. — *Calpurnius*, M. de Calprenede. — *La petite Athenes*, le fauxbourg Saint-Germain. — *Cloreste*, mademoiselle Deschamps.

bien, qui sçait plusieurs langues, et qui a enseigné le droit publiquement avant qu'un homme de qualité, qui l'a epousée à cause de son esprit, fust son mary. Elle est assez belle, et logeoit en ce temps proche du grand Cirque, où son pere faisoit comme elle profession d'enseigner les loix.

CANDACE est une femme de grande naissance. Cette ancienne pretieuse ne s'est pas seulement acquis beaucoup d'estime par sa beauté, mais encore par la grandeur de son ame, qui l'a rendue capable des plus hautes entreprises; et son esprit ne s'est pas seulement arresté à la bagatelle et aux sonnets, mais il s'est eslevé jusqu'aux affaires de la premiere importance.

CARINTE est une pretieuse de condition qui aime passionnément les romans. Elle loge sur le rivage, proche une des portes de la petite Athenes.

CLEROPHISE est une ancienne pretieuse d'assez bonne humeur. Elle aime la raillerie, et y réussit assez bien, parce qu'outre qu'elle a de l'esprit, elle a beaucoup d'experience à cause de son aage, qui est de quarante ans. Elle loge devers la place Dorique.

CLIDARIS est une pretieuse du premier rang, et qui, soit pour la naissance, soit pour la beauté, soit

Le grand Cirque, l'hostel de Bourgogne. — *Candace*, madame la duchesse de Chevreuse. — *Carinte*, madame la marquise de Conros. — *La petite Athenes*, le fauxbourg Saint-Germain. — *Clerophise*, madame la mareschale de Castelnau. — *La place Dorique*, la place Royale. — *Clidaris*, madame la duchesse de Chaune.

pour l'esprit, ne le cede pas à une autre. Elle a plus de commerce d'amitié et de lettres avec Sophronie et Bartane qu'avec aucunes autres. Elle n'est mal avec personne, tant la douceur de son esprit a de correspondance à celle de ses yeux, qui la font également aimer et respecter de tous ceux qui la voyent. Elle loge proche le palais de Seneque.

CLEOPHE est une pretieuse remariée. Elle fait des vers et ecrit en prose. Elle a autrefois tenu ruelle du second ordre, et Bracamon a esté quelque temps son alcoviste. Elle est aagée de trente-trois à trente-quatre ans, et logeoit du temps de son premier mary auprès du grand Cirque.

CESONIE est une pretieuse de cour. Elle a beaucoup d'esprit, la gorge belle, et se sert quelquefois des choses que produit l'Hesperie. Elle aime la comedie, et ne tient pas d'alcove reglée, parce que les femmes de cour n'observent point de regles en cette rencontre. Elle loge dans le palais de Seneque.

CASSANDRE est une ancienne pretieuse du temps de Valere. Elle a deux filles, qui sont aussi du nombre des pretieuses, et qui ont toutes deux beaucoup d'esprit.

CELIE est une pretieuse dont l'esprit a tousjours

Sophronie, madame la marquise de Sevigny. — *Bartane*, madame des Brosses. — *Le palais que Seneque a fait bastir*, le Palais-Royal, que M. le cardinal de Richelieu a fait bastir. — *Cleophe*, mademoiselle Colletet. — *Bracamon*, M. Boisleau. — *Le grand Cirque*, l'hostel de Bourgogne. — *Cesonie*, madame de Cominge. — *L'Hesperie*, l'Espagne. — *Cassandre et ses deux filles*, madame la comtesse de Clermont et ses deux filles. — *Valere*, Voiture. — *Celie*, madame de Choisy.

fait grand bruit. L'on sçaura assez qu'elle a de belles qualitez, qu'elle est bien faite et qu'elle a de l'esprit, quand je diray que la princesse Cassandane a fait son portrait, et que la reyne Clorinde ne luy a pas pû refuser son estime, bien que naturellement elle soit fort avare de cette marchandise, et qu'elle trouve plus facilement des matieres pour authoriser l'amour que pour justifier l'estime. Elle est aussi fort considerée de la Bonne Deesse, et certes ce n'est pas sans raison, puisque c'est une verité que ce qu'elle ignore, pas une pretieuse ne le sçaura jamais. Elle loge dans le palais où demeure à present la princesse Cassandane, qui est le plus superbe palais de la petite Athenes. Elle est parente de Brundesius, et sa maison estoit autrefois l'abord general de tout ce qu'il y a de galands et de gens de lettres dans toute la Grece. Sa ruelle n'est pas à present des plus nombreuses, mais bien des plus illustres, soit par la qualité de ceux qui s'y rencontrent, soit par l'agrement des conversations qui s'y font. L'humeur de cette femme est agreable, quoy que naturellement elle soit imperieuse. Elle est bonne amie, mais elle choisit, et ne donne pas aisement son estime. Elle a beaucoup d'attache pour le jeu. Il y a long-temps que l'on parle d'elle, et l'on en parlera encore pendant plusieurs lustres, car on en a parlé de bonne heure, à cause de la beauté de son esprit, qui n'a pas esté de ces esprits tardifs qui ne parois-

La princesse Cassandane, Mademoiselle [de Montpensier]. — *Clorinde*, Christine, reyne de Suede. — *La Bonne Deesse*, la reyne mere. — *La petite Athenes*, le fauxbourg Saint-Germain. — *Brundesius*, M. l'abbé de Belebat.

sent que quand ils sont desjà sur l'aage, et dont l'eclat est tousjours mediocre, mais bien de ces esprits brillants qui se portent jusques dans les yeux de celles qui les ont, et qui font que l'on parle d'elles durant plusieurs siecles. Aussi ses agremens sont-ils les plus solides que l'on puisse avoir.

CLEODARIE est une jeune pretieuse qui fait fort bien des vers, et qui, malgré sa jeunesse, ne laisse pas de tenir pour les anciennes pretieuses, d'avoir aussi bien qu'elles le cœur armé à crû, et de n'avoir de sensibilité que pour celles de son sexe, comme elle-mesme le declare dans ses ecrits.

CLORANTE est une pretieuse veufve de grande qualité. Elle voit grand monde, et plus de gens de province que d'Athenes ; mais elle n'en voit que l'eslite, soit pour l'esprit, soit pour le rang. Aussi est-elle fort considerable elle-mesme par son esprit et toutes ses nobles inclinations, qui sont d'aimer les lettres, de chercher avec empressement tous les ouvrages qui sont estimez, et de donner mesme de l'estime à ceux qu'elle approuve. Elle va peu à la cour, parce que l'embaras et le trouble de ce lieu, tout agreable qu'il est, luy semble contraire à cette douceur de vie que doivent chercher les pretieuses. Elle a cet art de traiter ceux qui la voyent d'une maniere si egale et si franche, que l'on ne connoist point à sa façon d'agir qui sont ceux qui luy touchent le cœur. Ainsi je diray seulement qu'elle loge dans la petite Athenes.

Cleodarie, mademoiselle Canu. — *Clorante*, madame la comtesse de Clers. — *Athenes*, Paris. — *La petite Athenes*, le faux-bourg Saint-Germain.

CAMILLE, ancienne pretieuse, qui fleurissoit du temps de Valere.

CAMILLE, seconde du nom, est une pretieuse âgée de trente-sept à trente-huit ans. Elle est logée hors de la porte Romaine, et logeoit autrefois dans le quartier de la Normanie. Elle a beaucoup d'esprit, parle avec une grande politesse ; elle est passionnée pour les sciences. Elle a esté long-temps fille, et depuis trois ans elle a espousé un estranger fort riche.

CLÉOPHILE est une celebre pretieuse. Elle a deux filles qui ne cedent pas leur part de ce tiltre, et qui ont en elles tout ce qui est necessaire pour le soustenir. Elles logent au quartier de Leolie.

CASSANDACE est une pretieuse illustre du temps de Valere. Son esprit n'a pas fait moins de bruit que sa beauté, quoy qu'elle ait fait parler d'elle tout Athenes, et qu'elle ait tousjours eu la reputation d'avoir le plus beau corps de toute la Grece.

CASIOPPE est aussi une ancienne pretieuse du temps de Valere, et a esté des plus en vogue de son siecle.

CIRCÉ. Si pour estre pretieuse il estoit indispensable de connoistre les plaisirs que l'amour donne

Camille, madame de Carly. — *Valere*, M. de Voiture. — *Camille* [*seconde du nom*], madame la comtesse de Carly. —*La porte Romaine*, la porte Saint-Victor.—*La Normanie*. le quartier Saint Honoré. — *Cleophile et ses deux filles*, madame Cornuel et ses deux filles. — *Léolie*, le marais du Temple. — *Cassandace*, madame de Chalais. — *Athenes*, Paris. — *La Grece*, la France. — *Casioppe*, madame de Cavois. — *Circé*, mademoiselle Chataigneres.

aux amants quand ils sont en bonne intelligence, Circé, qui ne l'a jamais esté six mois de suitte avec qui que ce soit, et qui souvent ne l'est pas avec elle-mesme, ne seroit sans doute point dans ce Dictionnaire ; mais comme la science et l'esprit en sont les parties essentielles, elle y a trouvé place. De toutes celles dont j'ay fait mention, il n'y en a point qui luy ressemble, soit pour la figure du corps, soit pour l'inclination de l'ame. Premierement, elle a le corps fort long, les jambes fort courtes, le nez fort grand, les mains fort petites, la gorge fort pleine, et est fort menue par derriere : si bien qu'elle paroist fort bien faite quand elle est assise, et qu'elle a fort peu de mine quand elle est debout. Avec cela, contre toute apparence, elle ne laisse pas de dancer fort bien, de chanter agreablement. Elle haït pourtant à mort la dance et la musique, ou du moins elle ne les aime que par humeur. Les sciences dont elle fait le plus d'estat sont celles de dire la bonne avanture, de connoistre dans la main, de faire l'horoscope, et sur tout de la chimie (elle a des fourneaux dans sa maison à ce dessein) et travailler perpetuellement à trouver la pierre philosophale. Je ne sçay pas ce qui en arrivera, mais je suis fort instruit qu'elle prend encore quelquefois du temps pour lire les romans, ce qu'elle fait avec tant d'attache quand elle si met, qu'elle en lit plus en un mois qu'une autre en une année. Les compagnies qu'elle voit sont de femmes, et rarement elle souffre celle des hommes, qu'elle ne voit que par ren-

Circé, madame Chataigneres.

contre. Ce n'est pas qu'elle ne les aime quelquefois avec emportement; mais, si tost qu'ils sont devant ses yeux, elle change, et n'en est jamais si fort passionnée que quand ils sont absens. Sa bibliotecque n'est composée que dė livres de chimie, qu'elle a perpetuellement dans les mains.

CLEODAMIE est une pretieuse des plus agreables; son humeur est tousjours dans l'egalité, et la douceur de son esprit ne contredit en rien à celle de ses actions; son penchant est du costé de la melancolie, et les choses serieuses luy plaisent davantage que les enjouées. Les poëmes heroïques font son plus grand divertissement; elle a mesme fait quelques elegies, où elle plaint la mort d'une de ses amies, qui estoit morte huit jours après son mariage, et avec qui elle estoit si bien unie que depuis cette mort elle n'a point voulu entendre parler d'aucunes propositions d'hymen, et mesme elle fuit les amans qu'elle traitoit le mieux.

CARINTE [seconde du nom] est une femme enjouée, pretieuse pour plus d'une raison, puisque non seulement elle a de l'esprit comme les autres, mais encore parcequ'elle voit des autheurs, qu'elle compose des vers et qu'elle lit des romans. Les vers principalement qu'elle fait sont des sonnets, et il y en a mesme d'imprimez d'elle. Elle est aagée de vingt-cinq ans, et avoit un amant qu'elle a perdu à l'armée.

CORBULON est illustre dans l'empire des pre-

Cleodamie, mademoiselle Charron. — *Carinte, seconde du nom*, mademoiselle Chanu. – *Corbulon*, M. de Corbinely.

tieuses pour avoir fait le portrait de Sophronie, où il a parfaitement bien reussi, et pour estre de plus son lecteur. Il est natif de l'Etrurie et fort noble; il a l'esprit fin et beaucoup de douceur; il aime fort la musique, et loge au quartier de Leolie.

CLITIPHON est un autheur qui a beaucoup d'invention; il est en grande guerre avec Sophie pour des epigrammes qu'il a faites dessus elle, ausquelles les amis de cette pretieuse ont repondu mesme à son deçeu. Il y a un gros volume des guerres de ces deux personnes, qui ne se sont pourtant battues qu'à coups de plumes. J'ay depuis entendu parler d'une treve entr'eux, qui ne durera que jusqu'à tant que la demangeaison d'ecrire luy revienne et qu'il n'ait rien autre chose à faire : car, à bien parler, ces petites invectives sont des enfans de l'oisiveté.

CLEOXENE est un fameux ministre des pretieuses qui instruit ceux qui veulent entrer dans les ruelles et parmy le beau monde, comme le temoigne Filante. « La maison de Cleoxene », dit cet autheur, en son *Histoire des Quarante barons*, « est un se-
« minaire d'honnestes gens, qui, après y avoir fait
« leur noviciat pendant quelque temps, sont dignes
« d'entrer au palais de Roselinde, où l'on fait pro-
« fession solemnelle de sagesse, de science, de
« vers et de vertu.»

Sophronie, madame la marquise de Sevigny.—*L'Etrurie*, la Toscane. — *Léolie*, le marais du Temple. — *Clitiphon*, M. l'abbé Cottin. — *Sophie*, mademoiselle de Scudery. — *Cleoxene*, M. Valentin Conrart. — *Filante*, M. Furetiere. — *L'histoire des 40 barons*, l'Allegorie de M. Furetiere. — *Le palais de Roselinde*, l'hostel de Rambouillet.

CLEONYME est un homme de qualité, frequentant les alcoves et cherissant les gens d'esprit; il fait fort bien des vers, et ses œuvres courent parmy les ruelles et ornent les tablettes des plus spirituelles.

CHIPRE est un lieu où les pretieuses s'alloient ordinairement divertir du temps de Valere; c'est un lieu agreable, et qui par ses charmes attiroit toutes les belles, qui faisoient de frequentes parties pour s'y aller pourmener et y prendre les divertissemens de la chasse. Sesostris y a fait parler de luy, et Valere en fait souvent mention dans ses œuvres. Ce palais des plaisirs estoit jadis au grand Montenor.

CORTONE est une maison de campagne appartenant à Bogislas, fort frequentée par les pretieuses, et où jadis elles s'alloient ordinairement divertir.

Je rencontre tousjours cet homme de condition: *Ce demy-dieu borne incessamment ma veue.* (De Corinne.)

Un chapelet: *Une chaisne spirituelle.* (De la mesme.)

Ne sçavoir pas chanter: *Estre vuide de voix.* (De la mesme.)

Exciter son courage: *Ramasser son courage.* (De Vaxence, en son *Heros d'Hesperie.*)

Cléonyme, M. Charleval. — *Chipre*, le chateau de Chantilly. — *Valere*, M. de Voiture. — *Sesostris*, M. Sarrasin. — *Le grand Montenor*, M. le duc de Montmorency. — *Cortone, appartenant à Bogislas*, Auscaves, maison de plaisance appartenant à M. Boutillier. — *Corinne*, madame de Castres. — *Vaxence*, M. Le Vert. — *Le Heros d'Hesperie*, le roman du Toledan.

Leurs compositions sont extraordinaires : *Leurs compositions ont de l'estrange et de l'inouy*. (De Belisandre, en ses œuvres diverses des jeux du Cirque.)

Je fais craindre tout le monde quand je suis en colere : *Mon couroux repand par tout des frayeurs*. (De Bardesanne.)

Une devotion qui n'est pas continuelle : *Une devotion intercadante*. (De Calpurnie.)

Les pretieuses ont esté en conversation toute l'après-disnée : *Les pretieuses ont tenu bureau tout le midy*.

Une chanson faite sur le champ : *Une chanson d'improviste*. (De Sophie.)

Mes cheveux ne sont ny blonds ny roux, mais ils participent de l'un et de l'autre. *Mes cheveux sont d'un blond hardy*. (De Gabine.)

Je n'ay pas encore veu cette chanson : *Cette chanson a pour moy l'air du nouveau*. (De Stenobée.)

Les soins, les complaisances, les soupirs, les desirs et emportemens : *Les meubles d'amour*. (De Cleocrite le jeune.)

Je crains la connoissance des gens qui n'ont pas veu le monde : *Je crains de m'encanailler*. (De Mandaris.)

Je ne me chagrine pas de peu : *J'ay l'ame roide au soucy*. (De Sapurnius.)

Belisandre, M. de Balsac. — *Bardesanne*, M. Brebeuf. — *Calpurnie*, madame de Calprenede. — *Sophie*, mademoiselle de Scudery. — *Gabine*, madame la marquise de la Grenouillere. — *Stenobée*, madame de Saint-Martin. — *Cleocrite le jeune*, M. de Corneille le jeune. — *Mandaris*, madame la marquise de Mony. — *Sapurnius*, M. de Saint-Amant.

Cet effect de vostre bonté m'a fait rougir, dans la connoissance de mon peu de merite : *Cet effect de bonté a fait rougir mon affection, par la connoissance de mon deffaut.* (De Madare.)

Un souper qui n'est pas assez cuit : *Un souper incuit.* (De Beatrix, de la ville de Cæsarée.)

Elle aime la compagnie : *Elle est d'une humeur communicative.* (De Polidor.)

D

DEVISES. Leurs devises estant dispersées selon les histoires de celles qui en ont, on les trouvera dans leurs endroits.

DORISTHENE et sa sœur sont deux pretieuses assez bien faites, mais qui sont desjà sur les frontieres de l'antiquité, ayant l'une trente-trois ans et l'autre trente-quatre. On peut neantmoins dire qu'en elles ce n'est pas un deffaut, puis qu'elles sont fort agreables et qu'elles ne paroissent pas cet aage. Elles logent dans l'isle de Delos, où leur esprit les fait connoistre et chercher de tous ceux et celles qui aiment la conversation des pretieuses.

DAMASTHÉE est une pretieuse bien faite de corps, qui a la voix belle et le port grand ; elle est un peu emportée et ne hait pas la cajolerie ; elle touche un peu le theorbe, et, pour les autres instru-

Madare, M. de Malherbe. — *Beatrix*, mademoiselle Benié. — *La ville de Césarée*, la ville de Tours. — *Polidor*, M. Perrot. — *Doristhene et sa sœur*, mesdemoiselles Dastry. — *L'isle de Delos*, l'isle de Notre-Dame. — *Damasthée*, madame Danty.

mens, elle n'y reussit qu'en partie; mais elle concerte assez agreablement. Elle voit plus d'hommes que de femmes; elle est un peu changeante, et cela vient de la vivacité de son esprit, qui ne s'est pas si tost arresté sur un object qu'il en cherche un autre. Ses alcovistes sont rarement bien avec elle longtemps; mais l'on peut dire que leurs divorces sont agreables, et que chez elle tout doit ceder au plaisir de se r'accommoder. Elle logeoit autrefois hors une des portes d'Athenes, proche de celle à qui Seneque a donné son nom.

DALMOTIE est une illustre pretieuse qui a beaucoup d'esprit; elle n'est pas seulement propre pour les ruelles, où elle est fort estimée, mais encore pour la cour, où elle a beaucoup d'amis; elle est encore celebre pour avoir mis au monde un autheur qui chanceloit sans son secours; ce jeune homme a fait parler de luy dans toute Athenes, et a, sans mentir, eu plus de bonheur que de merite. Les derniers succès de ses ouvrages en font foy, et nous font assez connoistre qu'il faut quelque autre chose que la routine ordinaire de faire des vers pour bien traitter des allegories. Cet autheur s'appelle Quirinus, et a autrefois esté à Tisimante, gentilhomme fort estimé parmy le grand monde pour les beaux ouvrages qu'il a faits, et dont Quirinus s'est assez bien servy. Cette aimable pretieuse le releva de son penchant, il y a environ trois ans, qu'il tournoit vers son occident. Elle

Athenes, Paris. — *Seneque*, M. le cardinal de Richelieu. — *Dalmotie*, madame Doradou. — *Quirinus*, M. Quinaut. — *Tisimante*, M. Tristan.

est logée dans le palais de Jupiter, et est aagée d'environ trente-deux ans.

DORINDE est une pretieuse de la ville de Corinthe, dont la ruelle est fort frequentée des estrangers. Elle sçait beaucoup, et a fait assez d'experiences pour passer pour sçavante en plus d'une chose.

DIOCLÉE est une jeune pretieuse agreable et bien faite. Elle a fait des portraits en vers, à quoy elle reussit fort bien; entre les autres elle a fait celuy de Leonce, à qui elle dit fort agreablement ses veritez. Elle est intime amie de Melanire et de Daphné. On la croit rivalle de Melise; mais, pour moy qui ne crois pas qu'elle soit fort sensible à l'amour, je m'imagine que, comme elle estime Leonce, la jalousie qu'elle a de luy n'est qu'une jalousie galante, qui ne met ny haine ny division entre elle et Melise. Elle sçait parfaitement la langue d'Hesperie et d'Ausonie.

DORALISE est une pretieuse de qualité qui a autant fait parler d'elle que pas une femme du royaume. Ses ecrits sont agreables et touchans; elle reussit fort bien en prose, mais elle charme en vers. Tout ce qu'il y a de gens de lettres dans Athenes et de galands ont suivy cette belle. On dit mesme qu'elle a ecouté les soupirs de quelques uns; mais

Le palais de Jupiter, l'arsenac. — *Dorinde*, madame Daumelas. — *La ville de Corinthe*, la ville d'Aix. — *Dioclée*, madame Deshouliers. — *Leonce*, M. de Lignieres. — *Melanire*, madame de Monbas. — *Daphné*, madame Daniere. — *Melise*, madame de Monbel. — *L'Hesperie*, l'Espagne. — *L'Ausonie*, l'Italie. — *Doralise*, madame Dainton (d'Aington), jadis comtesse de la Suze. — *Athenes*, Paris.

il ne le faut pas croire. Elle a longtems demeuré du costé de Cæsarée, où elle estoit fort estimée de toute la province, et surtout de Licidas, qui a un chasteau dans ce païs. Elle s'appelloit autrefois Sestiane, parcequ'elle estoit mariée avec Sestianès; mais un divorce est survenu, qui luy a rendu cette liberté necessaire à une pretieuse. Elle a logé dans le quartier de la Normanie; à present elle habite celuy de Leolie, et sa ruelle est tousjours une des plus considerables de l'empire des pretieuses.

DAPHNÉ est une jeune pretieuse, fille, dont les charmes attachent quantité de beaux esprits auprès d'elle. Il est vray que ceux de l'esprit estant en elle soutenus de ceux de la beauté, il ne faut pas s'etonner si elle a l'art de plaire, mesme sans dessein; elle a pour amie Dioclée et Leonce, et est de leur cotterie.

DEMOPHONTE est aagée d'environ vingt-cinq ans; elle est plus belle que laide, et, comme elle a de là naissance, de l'esprit, qu'elle voit des gens de lettres, qu'elle aime la lecture, il ne faut pas s'estonner si elle est pretieuse et si elle parle leur langage; sa reputation est establie dans Athenes comme d'une personne egalement vertueuse et spirituelle. Elle loge du costé de la Normanie, dans la rue où est le palais de Solon.

Cesarée, Tours. — *Licidas*, M. le comte du Lude. — *Sestiane, jadis femme de Sestianes*, madame Dainton (d'Adington), jadis comtesse de la Suze. — *La Normanie*, le quartier Saint-Honoré. — *Leolie*, le marais du Temple. — *Daphné*, madame Daniere. — *Dioclée*, madame Deshouliers. — *Leonce*, M. de Lignieres. — *Demophonte*, madame la marquise d'Humieres. — *Athenes*, Paris. — *Le Palais de Solon*, l'hostel Seguier.

DAMOPHILE est une pretieuse qui voit grand monde. Elle loge auprès du grand palais d'Athenes. C'est une grande œconome; elle sait bien les mecaniques et parle fort bien la langue d'Hesperie.

DIOPHANISE, premiere du nom, est une fille qui m'a fait pester, bien que je ne l'aye jamais veue; aussi n'est-ce pas se mocquer d'escrire à un homme: « Je vous prie de ne pas oublier Diophanise dans vostre dictionnaire des pretieuses; elle l'est en verité », et d'adjouster: « Je suis vostre », etc., sans me mander si elle est belle ou laide, jeune ou vieille, grande ou petite, si elle n'a qu'un alcoviste ou si elle en a plusieurs, comme si j'avois le don de deviner toutes ces choses sans qu'on me les eut dites? Ainsi, si je ne dis rien d'elle, sinon qu'elle aime passionnement lés romans, qu'elle n'en hait pas la conclusion et qu'elle est vrayement pretieuse, ne vous en plaignez pas à moy, car je voudrois vous en pouvoir dire davantage; mais à l'impossible nul n'est obligé.

DIOPHANISE, seconde du nom. Comme je ne l'ay veue qu'une fois en passant, je ne voudrois pas asseurer que ce fut une beauté achevée; mais je suis certain qu'elle est plus belle que laide, et que ses yeux pourroient faire des conquestes sans le secours de son esprit. Ainsi il est bien naturel de dire qu'elle a des amans, puis qu'il n'est rien de si conforme à la nature que d'aimer; mais, comme l'amour n'est pas la

Damophile, madame du Buisson. — *Le grand palais d'Athenes*, le Louvre. — *L'Hesperie*, l'Espagne. — *Diophanise*, 1re *du nom*, mademoiselle Dupré. — *Diophanise*, 2e *du nom*, mademoiselle Dupré.

partie la plus absolument necessaire à une pretieuse, et que c'est assez qu'elle en sçache ce qu'il en faut pour soustenir la conversation, je ne parleray ny de ses amours ny de ses amans, ne voulant pas mesme asseurer qu'elle ait jamais rien aimé. Je diray seulement d'elle qu'elle fait profession ouverte de science, de lettres, de vers, de romans et de toutes les choses qui servent d'entretien ordinaire à celles qui sont pretieuses. Quand je dis qu'elle fait profession, je n'entends pas seulement qu'elle lit, mais encore qu'elle compose, ce qui est très-constant, puisque ses vers sont comparez à ceux de nos meilleurs escrivains. Elle loge dans le circuit des Saliens.

DORISTENIE est une pretieuse qui a toute l'obligation de ce titre à sa mere : car, après l'avoir tenue dans l'oisiveté de toutes choses jusqu'à quatorze ans, et voyant que cette fille n'avoit point l'esprit du monde et ne sçavoit rien dire en conversation, elle s'imagina que les romans pourroient servir à changer en elle cette stupidité naturelle, que la crainte et la jeunesse causoient plutost que le manquement d'esprit. Et dans cette pensée elle luy a tant fait lire de romans, de vers et de toutes sortes d'autres livres, qu'à present qu'elle a dix-neuf ans, il n'y a point de fille dans Athenes qui ait tant leu ny qui ait une plus parfaite connoissance de toutes les galanteries qui occupent les pretieuses qu'elle; et ce que d'abord elle ne faisoit que par complaisance,

Le circuit des Saliens, le cloistre Saint-Germain l'Auxerrois. — *Doristenie*, mademoiselle Desmarets. — *Athenes*, Paris.

elle le fait aujourd'huy avec estude et par attache. Ce qui est de singulier en elle, c'est que, comme dans les romans, si l'on y peint un heros, on le fait brave extraordinairement; si l'on y trace un homme galand, on le fait comme n'ignorant rien de ce qu'un parfait galand doit sçavoir; en un mot, que la plupart des tableaux que l'on y dessine sont des originaux achevez, de là vient que, par la longue lecture, elle s'est si bien imprimé ces differantes images que, quelque homme qu'elle voye, pourveu qu'elle s'imagine qu'il reussit parfaitement en quelque chose, elle est aussi-tost capable de tendresse pour luy. Si bien que, si elle n'avoit pas ce penchant à changer, qui fait que la derniere idée efface tousjours la precedente, on la verroit aimer tout à la fois celuy qui feroit profession des armes, et celuy qui seroit attaché aux affaires publiques, et celuy qui ne feroit profession que de galanterie.

DOROTHÉE est une pretieuse de la ville de Narbis; elle a infiniment de l'esprit, et elle reussit fort bien en tout ce qu'elle entreprend; une des plus grandes marques de la vivacité de son imagination et de la facilité de son genie, c'est qu'elle fait des vers sur-le-champ, et qu'elle fait response sur l'heure à ceux que l'on luy escrit. Il ne faut pas douter qu'elle n'ait quantité d'alcovistes, estant dans une ville des plus galantes, et où l'amour se fait avec plus de liberté qu'en ville de Grece. Mais, comme elle est un peu esloignée d'Athenes, et que, quand bien je nommerois ses amans, à peine les y connoistroit-on, puisque

Dorothée, Mlle Dauceresses. — *Narbis*, la ville de Narbonne. — *La Grèce*, la France. — *Athenes*, Paris.

l'on ne se connoist pas souvent dans une mesme rue, ainsi je me contenteray de dire qu'elle a quelque commerce de lettres avec Madate.

DIRCÉ est une pretieuse qui, pour vivre plus en repos, veut estre separée de son mary; elle est à present chez des vestalles; sa ruelle est en desordre depuis ces embaras, qui finiront quand ils pourront; ce n'est pas là mon affaire, et ses alcovistes s'en mettront plus en peine que moy. Pour elle, ayant beaucoup d'esprit, elle se tirera aisement de ces pas, quoy qu'apparemment ils soient fort glissans.

DORENICE est une pretieuse dont l'esprit ne le cede à pas une et l'emporte sur la pluspart. Sa naissance respond à son merite, et sa qualité ne fait point de honte à la grandeur de son ame. Elle a long-temps veu l'elite d'Athenes, et voit encore la pluspart des plus galands et des plus galantes de cette grande ville. Cependant la plus noire medisance ne l'a jamais pu accuser que de trop de froideur, tant sa vertu est connue de tout le monde, et tant l'on en est bien persuadé. Ce n'est pas qu'elle soit de ces femmes qui sont sages par force, car les charmes de son visage ont dequoy disputer avec ceux des plus belles; mais c'est quelle a receu du ciel une ame dont l'harmonie s'accorde si bien avec celle de son corps qu'elles forment ensemble un concert charmant de belles qualitez. Elle escrit fort bien en prose, et discerne admirablement les bons vers d'avec les mauvais.

Madate, M. de la Menardiere. — *Dircé*, madame Descluzel. — *Des vestalles*, des religieuses. — *Dorenice*, madame la duchesse d'Arpajon. — *Athenes*, Paris.

DORIDE est une ancienne pretieuse, qui fleurissoit du temps de Valere.

DINAMISE est une pretieuse agée de vingt huit ans, logée près du palais de Jupiter; elle fait des vers et compose des romans; elle a fait bruit dans Athenes, depuis peu de jours, par des Jouissances qui passent pour fort agreables; elle advoue dans ses escrits qu'elle est fort sensible aux charmes de Tircis, et, puis qu'elle le dit elle-mesme, nous ne lui ferons point de tort d'avancer qu'elle a un grand penchant à l'amour; elle a esté fort bien avec l'illustre Melinde; mais on dit que cette charmante personne a maintenant quelque froideur pour elle. Cette Dinamise a eu bien des amans et en a encore à present; entre ceux là, le nommé Sidroaste n'est pas le moins extraordinaire de ceux qui la servent: c'est un sçavant qui compose les antiquitez de la ville d'Athenes; comme il a du merite, il veut que l'on ait de la defference pour luy, et je ne sçay si ce n'est point pour cette raison que Dinamise et lui ont desjà esté plus de cent fois mal ensemble; comme il est volage, l'on peut dire qu'Eole est un dieu dont il fait grand cas; rarement le calme est chez luy, et il est mal aisé de luy plaire, et fort aisé de faire le contraire: c'est ce qui cause ces frequents divorces entre eux. Elle a encore un autre amant, cavalier de profession, attaché au service du grand Alexandre : ce cavalier

Doride, madame Dangesnes. — *Valere*, Voiture. — *Dinamise*, mademoiselle Desjardins. — *Le palais de Jupiter*, l'Arsenac. — *Athenes*, Paris. — *Tircis*, M. de Villedieu. — *Melinde*, mademoiselle de Monbazon. — *Sidroaste*, M. Soval. — *Un chevalier de la garde d'Alexandre*, un mousquetaire du Roy.

a esté troublé en ses amours par une prison dont on ignore la cause, et qui a donné lieu à des billets doux, à des vers, à des plaintes faites sur ce sujet. Pour elle, elle se picque d'ecrire fort tendrement; et, en effet, elle reussit mieux en ce genre qu'en pas un autre; elle a un roman sous la presse qui verra bientost le jour.

DORISTÉE est une jeune pretieuse de Thebes; elle est de bonne maison, et des plus belles de cette ville; malgré sa grande jeunesse, il y a près de six ans qu'elle est mariée avec Doristenius; sa taille est mediocre, mais elle a beaucoup de douceur, et cette douceur n'est pas de celles que la stupidité cause en la pluspart des femmes; au contraire, elle a infiniment de l'esprit. Autrefois ses parens avoient donné esperance au jeune Ranulphe, gentilhomme bien fait de sa personne et fort galand, mais qui n'a pas tout le brillant d'esprit possible, et dont la conduite n'est pas des plus reglées, ce qui a fait que depuis ils se resolurent, par des raisons considerables, de la donner à Doristenius, ce qui pacifia ces deux grandes familles, que les guerres civilles avoient desunies. Le jeune Ranulphe fut bien affligé de cet accident, et sa conduite un peu trop emportée occasionna deux combats, que Doristenius le jeune fit, et où ce malheureux amant fut toutes les deux fois mal heureux, et les blessures du dernier l'ont rendu plus moderé qu'il n'estoit auparavant. Doristenius, cependant, vivoit avec une tendresse pour Doristée

Doristée, mademoiselle de Grille. — *La ville de Thebes*, la ville d'Arles. — *Doristenius*, M. de Grille. — *Ranulphe le jeune*, M. Ravocet le jeune.

que rien ne pouvoit, ce semble, alterer; mais, comme cette jeune personne attiroit par sa beauté et par son esprit tout ce qu'il y avoit de gens les plus accomplis dans la ville, et qu'elle avoit des commerces innocens de lettres galantes, on fut fort estonné de voir que tout d'un coup elle s'eclipsa des compagnies et ne receut plus de visites, n'escrivit plus de billets, et ne conversa plus qu'avec des livres. Tous les gens d'esprit de la ville la trouverent bientost à dire dans les ruelles, on murmura contre le mary; mais ces murmures augmentoient sa jalousie. L'origine de cette passion venoit d'un jeune cavalier inconnu, bien fait de corps et d'esprit, qui composoit bien en vers et en prose, et qui estoit fort galand et intime amy de l'oncle de cette femme. Cet inconnu avoit, en effect, beaucoup d'estime pour elle; mais la vertu de Doristée ne donnoit point de lieu à son esperance, et ainsi leur intelligence estoit fort innocente et n'avoit point de plus ferme fondement que celuy que les lettres establissent entre les gens d'esprit; et ce commerce neantmoins augmenta estrangement les soubçons du mary : car, un jour que cette belle ne sortoit point, et qu'il ne l'abandonnoit plus de veue, un esclave de son oncle luy vint apporter un tome de la Persaïde, de la part de son maistre. Le mary le receut, et, par malheur, il y trouva un billet du cavalier inconnu; alors il ne douta plus qu'il n'eut intelligence avec Doristhée, et osta dès ce jour tout le reste de liberté qu'elle pouvoit avoir,

. *Doristhée*, mademoiselle de Grille. — *La Persaïde*, le roman de Cyrus.

ne luy donnant pas mesme celle de voir ses parens. Cela obligea nostre inconnu d'aller faire un voyage en Ausonie, d'où il est revenu il n'y a pas fort longtemps. Mais, à son retour, n'ayant point d'espoir de vaincre les obstacles que la jalousie du mary et la vertu de cette aimable pretieuse mettoient à sa passion, et voyant bien qu'encore qu'elle fût capable d'aimer ses vers et sa prose, elle ne l'estoit pas d'aimer sa personne, ou du moins de luy faire paroistre, et d'ailleurs le mary en estant tousjours fort amoureux et l'ayant emmenée à la campagne, où ils passent une partie de l'année, ce cavalier s'est marié à une jeune heritiere fort riche, ce qui fait que Doristenius commence à donner quelque relasche à ses soubçons et à rendre une partie de la liberté à Doristée, ce qui fait qu'elle a renouvellé son ancien commerce de lettres avec les plus spirituelles de Thebes: car, pour d'hommes, elle en voit peu.

DORIMÈNE. On pouroit douter que Dorimene fût pretieuse si l'on ne la voyoit qu'une fois en sa vie, et que l'on ne l'entendit parler que dans une seule conversation : car elle parle peu et ne dit jamais que oui et non la premiere fois que l'on la void. Si bien qu'un jour un homme, estant fort amoureux d'elle, et voulant se declarer, chercha les moyens de la voir, et, en ayant trouvé l'occasion, il fut bien surpris de voir qu'une fille qu'on lui avoit faite passer pour spirituelle ne repondoit à toutes ses douceurs et à tout ce qu'il luy disoit que oui et non. Il

L'Ausonie, l'Italie. — *Doristenius*, M. de Grille. — *Doristée*, mademoiselle de Grille.

crut qu'elle estoit stupide, et voulut la pousser plus loin, pour connoistre s'il se trompoit; et, à ce dessein, il luy escrivit un billet à peu près en ces termes :

Je vous ay veue, aimable Dorimene, et ne vous ay pas trouvée où vous estiez : au moins je vous y ay si peu trouvée à vous-mesme que j'ay eu tout sujet de penser que vous croyiez estre seule, ou qu'en effect vous pensiez estre ailleurs. Cela m'a surpris, et ne vous estonnez pas que je vous en donne des marques par ce billet, dont j'espere responce.

ALPICE.

Il luy escrivit ce billet seulement pour voir comme elle le recevroit, et si elle luy repondroit comme elle avoit fait lors qu'il l'avoit veue; mais il changea bien de pensée quand il vist que cette fille luy envoyoit avec la réponce de son billet les raisons qui l'obligeoient à en user ainsi, et qu'elle adjousta aux motifs de son silence son portraict. Comme cet homme est de mes amis, j'ay tiré de luy et son billet et la réponce qu'elle y fit.

Response de Dorimene à Alpice.

Le silence que j'ay fait paroistre à vos yeux n'est pas si fort un effect de ma stupidité que de l'habitude que j'ay contractée de ne parler jamais devant ceux que je ne connois point. Si vous me demandez la cause de cette habitude, elle me vient d'une hu-

Dorimene, mademoiselle Dumont. — *Alpice*, M. Almera.

meur craintive qui est née avec moy, et qu'une marastre que j'ay a encore augmentée; et cette crainte ne me quitte qu'à mesure que je prens confiance en ceux que je vois. Ce n'est pas que je ne discerne assez bien ce qui fait l'agrement d'un homme, et que je ne me veuille du mal de ne me pouvoir vaincre en de certaines rencontres; mais, d'un autre costé, je m'en suis si bien trouvée, et j'ay si souvent estonné ces diseurs de fleurettes qui aiment toutes celles qu'ils n'ont jamais veues, et qui en content en tous lieux, que vous ne devez pas vous estonner si je vous ay donné lieu ou de me prendre pour stupide, ou de croire que j'avois l'esprit fort esloigné de mon corps. Cependant, comme vostre billet me donne à connoistre que ma façon d'agir vous a scandalisé, voicy à peu près comme je suis faite; c'est à vous de prendre vos mesures là-dessus et de voir ce que vous voulez que je pense de vous par ce que vous penserez de moy. Mon visage vous est connu, et vous sçavez aussi bien que moy si je suis plus belle que laide, ou si la laideur en moy l'emporte sur la beauté : ainsi je n'ay rien à vous dire, sinon que je suis plus grasse que maigre, que ma peau s'est assez esloignée de mes os pour en cacher la grosseur; et, du reste, vous l'avez pu presumer, ou vous pouvez vous l'imaginer tel qu'il vous plaira. Je n'ay donc qu'à vous parler de mon esprit, et, pour ne vous pas ennuyer et ne vous en dire que ce qu'il faut pour vous oster quelque chose de la mauvaise impression que vous a laissée ma premiere veue, vous sçaurez que je suis melancolique par habitude, et neantmoins que je penche du costé de la joye; que j'ayme les livres et vou-

drois en pouvoir lire autant que l'on en fait; que je suis craintive, deffiante et soupçonneuse, et que, comme j'ayme à dire des choses agreables et nouvelles, je ne parle jamais que devant ceux que j'ay veus plusieurs fois, et que je croy qui auront quelque indulgence pour moy, car je suis tendre à là raillerie et ne la puis souffrir. Reglez-vous là-dessus, et pardonnez le silence à une personne qui craint tout ce qu'elle ne connoist pas, et qui se persuade qu'il est mal aisé de connoistre bien l'esprit d'un homme.

DORIMENE.

Comme cet homme ne m'a jamais voulu dire autre chose de cette fille, et qu'il s'est contenté de m'assurer qu'elle estoit vrayement pretieuse, ce que je me suis aisement persuadé par sa façon d'escrire, je finis son histoire à ce qu'il m'en a dit, n'en sçachant pas davantage.

DIDON est une pretieuse de qualité qui, pour avoir eu trop d'amans et les avoir traittez trop mal, a presque esté abandonnée de tous : car en ce temps la mode est venue que les amans ne veulent plus estre si mal traittez; qu'il faut leur promettre, ou leur donner lieu d'esperer, la fierté et la froideur n'estant plus des vertus propres à les conserver, dans un temps où la cruauté n'est plus de mise; aussi a-t'elle un peu changé cette façon d'agir qui la faisoit passer pour la moins reconnoissante femme du monde, et, depuis que Theagene luy rend ses assiduitez, elle est un peu plus traittable; et ce n'est

Dorimene, mademoiselle Dumont. — *Didon*, mademoiselle Dorgemont. — *Theagene*, M. Talon.

pas sans raison qu'elle le traitte moins mal que les autres, puis qu'il est bien fait, qu'il a une complaisance aveugle pour elle, qu'il ne se fait point de nouveauté qu'aussi tost il ne luy apporte, et qu'il n'oublie rien de ce que peut faire un galand homme pour se mettre bien auprès d'une maistresse ; qu'avec cela il a un esprit enjoué et si inventif qu'en une après-dinée ils ont inventé ensemble plus de vingt façons de parler nouvelles, plus de quinze manieres d'escrire des billets doux, sans que d'autres y pussent rien connoistre qu'eux, et ainsi de toutes les choses qui peuvent donner des preuves d'une invention admirable. Elle de son costé se picque de faire aussi bien une lettre que fille de Grece, et mesme elle a fait des remarques sur celles de Belisandre et de Valere, qu'on parle de mettre au jour. Elle est âgée de vingt-neuf ans, et a pour devise une montagne où plusieurs personnes veulent monter par un mesme chemin, mais qui en sont empeschez par celuy qui occupe le passage; et pour ame : *Plusieurs le tentent, mais un seul l'occupe.*

Si cette devise n'est pas dans toute la rigueur des regles, je n'en dois pas estre accusé, puis que je ne fais pas les choses, et que je les raconte simplement; mais, pour en oster toute l'obscurité, il ne faut que sçavoir que cette montagne, c'est son cœur; le chemin, les moyens de luy plaire; ceux qui taschent d'y monter, tous ses amans; celuy qui l'occupe, Theagene.

La Grece, la France. — *Belisandre*, M. de Balsac. — *Valere*, M. de Voiture. — *Theagene*, M. Talon.

DIDACERIE, pretieuse du temps de Valere, frequentoit le palais de Rozelinde, et en estoit fort considerée.

DORINICE est une pretieuse de grand esprit et de grande naissance; cette fille voit le grand monde et escrit fort bien en vers et en prose.

DINOCRIS est une pretieuse, prestresse d'un temple de vestalles qui est dans la ville d'Abascene; elle a beaucoup de feu et de brillant d'esprit. Le lieu où elle rend ses oracles est des plus frequentez, non seulement de toute la ville, mais de toute la province; les estrangers s'escartent d'ordinaire de leur chemin pour la venir voir : aussi les reçoit-elle parfaitement bien. Elle parle beaucoup, mais avec sens, et sa conversation est des plus agreables et des plus eslevées; elle sçait aussi fort bien jouer du luth, et le tour de son esprit est fort touchant; elle escrit facilement et a un fort grand commerce de lettres en plusieurs provinces; ce n'est pas une des plus scrupuleuses prestresses du monde, ce qui ne vient pas d'un manque de vertu, mais d'une inclination très-forte qu'elle a pour elle-mesme, ce qui ne l'empesche pas d'estre bonne amie.

DORANIDE est une pretieuse des plus fameuses de cet empire, et son nom la fait assez connoistre sans qu'il soit besoin d'y adjouster son histoire.

DIOPHANTE est une pretieuse d'assez belle taille;

Didacerie, madame Destrade.— *Valere*, M. de Voiture. —*Rozelinde*, madame la marquise de Rambouillet. — *Dorinice*, mademoiselle Daumalle. — *Dinocris*, madame l'abbesse Dépagne. — —[*Pretresse d'un temple de*] *vestalles*, [abbesse d'un couvent de] religieuses. — *Abascene*, Abbeville. — *Doranide*, mademoiselle d'Hocour. —*Diophante*, mademoiselle du Fargis.

elle est de celles qui s'expliquent par de grandes periphrases, et elle lit des romans autant que pas une autre. Voicy ce qui luy arriva dans le fameux Licée, qui ne commence que devers le temps des Bacanales, et où elle se trouva avec Cleobuline, aussi pretieuse de ses amies : ces deux personnes après en avoir consideré avec admiration toutes les richesses, Diophante voulut achepter des vases de pourcelaine, et, en effet, elle entra chez un marchand, et, comme elle les marchandoit, Cleobuline dit à celuy qui en estoit le maistre : « Monsieur, cela est bien fragile », et Diophante luy respondit : « Ah ! ma chere ! cela est fragile comme la nature humaine ». Il est aisé de voir par cet exemple qu'elles parlent d'une façon toute singuliere.

DISIMENE est une pretieuse de Lacedemone qui a fait un poeme appelé Judic ; elle est fille, et voit tout ce qu'il y a de plus accomply dans cette grande ville où elle demeure.

DINAMON est un jeune homme fort estimé des pretieuses, qui fait quantité de petites pieces qui courent de ruelle en ruelle ; il a l'esprit vif, parle bien en public, et il voit fort clair, bien qu'il n'ait pas les yeux fort bons.

Le Licée, la foire Saint-Germain. — *Le temps des baccanales*, le carnaval. — *Cleobuline*, mademoiselle de la Croix. — *Diophante*, mademoiselle du Fargis. — *Disimene*, mademoiselle Desloges [madame de Calages]. — *Lacedemone*, la ville de Tolose. — *Dinamon*, M. l'abbé Dupille.

Il me demanda pourquoy je changeois mon histoire : *Il me demanda pourquoy je débiaisois mon histoire.* (De Vaxence, en son *Histoire d'Hesperie.*)

Il faut que ce cœur soit noury et accoustumé à souffrir ces disgraces : *Il faut que ce cœur ait pris une habitude de fermeté contre ces disgraces.* (De Belisandre, *Lettre au grand Valerius.*)

Le discours : *Le visage de l'ame.* (De Demophon, en ses *Entretiens.*)

Vos yeux peuvent disputer avec ceux de Philis : *Vos yeux peuvent faire assauts d'appas avec ceux de Philis.* (De Leonce, dans ses *Portraits.*)

Dancer : *Tracer des chiffres d'amour.* (De Gallus, en son *Ovide moderne.*)

Les paroles de Tircis donnerent quelque relasche à la douleur d'Aminte : *Les paroles de Tircis firent naistre des intervalles et des suspensions à la douleur d'Aminte.*

Je veux que vos desirs soient satisfaits : *Je ne veux pas que vos desirs languissent dans une situation incertaine.*

Digne de nos desirs : *Digne de nos anciens.* (De Martianus, en ses *Œuvres.*)

Vaxence, M. le Vert. — *Le heros d'Hesperie*, le roman de Toledan. — *Belisandre*, M. de Balsac. — *Le grand Valerius*, Monseigneur le cardinal de la Valette. — *Demophon*, M. Dumas. — *Leonce*, M. De Lignieres. — *Gallus*, M. Gilbert. — *L'Ovide moderne* l'art de plaire. — *Martianus*, M. le president Mainard.

E

ELOGES. Les eloges que l'on donne aux pretieuses sont differents, parce que les pensées que l'on en a ne se rapportent pas toutes; mais les plus ordinaires sont d'aimer fort la lecture, les vers et sur tout la conversation, qui fait le principal de leurs divertissemens, comme aussi la plus belle de leurs occupations. On les loue encore de sçavoir bien coucher par ecrit, d'avoir de grandes connoissances, de faire des romans, de bien parler et de sçavoir inventer des mots nouveaux. Voy. *Antiquité*.

ESTUDE. Leur estude est un rien galand, un je ne sçay quoy de fin et le beau tour des choses.

EMILIE et Leostene sont deux des plus illustres pretieuses dont j'aye encore parlé; je les joins dans cette histoire, qui leur est commune, et que je ne mets icy que pour faire voir que ce n'est pas une fable de dire qu'il y a des pretieuses. En effet, il est bien aisé de juger qu'elles le sont autant que l'on peut l'estre par ce qui suit.

Un jour Felix, qui les voit souvent, estant chez Emilie, où Leostene se trouva, et voyant qu'elle luy parloit d'une façon extraordinaire, il se mit à les railler dessus leur langage comme il avoit coustu-

Emilie, mademoiselle Espagny.— *Leostene*, mademoiselle Lanquets.— *Felix*, M. Foucaut.

me. Elles se deffendirent d'autant mieux qu'elles ont beaucoup d'esprit, et de celui qui est vif et propre à soûtenir la conversation. La dispute fut si loin qu'il fut dit que le lendemain elles se deffendroient par l'exemple des autheurs qui parloient aussi extraordinairement qu'elles, et qu'il n'auroit qu'à les attaquer de mesme. Felix y consentit et les quitta là dessus, parcequ'il se faisoit tard. Nos deux pretieuses demeurerent aussi embarassées que vous pouvez vous l'imaginer; neantmoins il fallut faire de necessité vertu, et à ce dessein elles resolurent de coucher cette nuit ensemble, afin de lire quelque livre pour en tirer dequoy se deffendre et justifier leur langage. Le Criminel innocent, qui est le dernier ouvrage de Cleocrite l'aisné, fut le livre qu'elles choisirent pour cet effet, a cause de sa nouveauté et de la grande reputation de son autheur; elles le leurent et en tirerent les remarques que vous verrez dans la suite, et qui firent le sujet de la dispute qui continua le lendemain entre ces trois personnes. Je ne parleray point de tout ce qu'elles dirent en lisant cette piece; et, pour passer tout d'un coup à ce qui se fit le lendemain, je diray que, Felix s'estant rendu à l'issue du disner chez Emilie, il fut question de parler tout de bon de ce qu'ils avoient desjà agité entr'eux; chacun de son costé se tenoit le plus fort; nos deux pretieuses avoient de leur part les remarques qu'elles avoient ecrites, et Felix, de son costé, avoit le Dictionnaire où sont

Felix, M. Foucaut. — *Le Criminel innocent*, la tragedie d'Œdipe. — *Cleocrite* l'aisné, M. de Corneille l'aisné. — *Emilie*, mademoiselle Espagny.

contenus les mots des pretieuses. Il commença le premier à les attaquer, et à l'ouverture du livre il leur fit voir toutes les façons de parler bizarres que vous pouvez lire dans ce Dictionnaire des mots, qui se vend où tout le monde sçait. Elles advouerent qu'elles parloient ainsi, et, pour luy monstrer qu'elles avoient raison, elles luy firent voir ce qui les avoit occupées tout le soir precedent; leurs remarques commençoient par ces vers :

Mais aujourd'huy qu'on voit un heros magnanime
Témoigner pour ton nom une toute autre estime
Et répandre l'eclat de sa propre bonté
Sur l'endurcissement de ton oisiveté.

Felix n'eut pas leu ces quatre lignes qu'il connut qu'elles estoient du remerciement que Cleocrite fait à l'illustre Mescene, à la teste de son Criminel innocent; si bien qu'il s'ecria : Quoy! vous vous attaquez à ce grand homme! Ah! vous deviez mieux choisir. — Nous ne pouvions, interrompit Leostene : et plus la reputation de cet autheur est grande, et mieux nous pourrons faire voir que nous avons raison d'enrichir la langue de façons de parler grandes et nouvelles, et surtout de ces nobles expressions qui sont inconnues au peuple, comme vous en pouvez remarquer dans ce que ce que vous venez de lire au second vers. *Temoigner une autre estime*, pour dire *une estime toute differente*, ou, si vous voulez, *une plus grande estime*; et comme vous pouvez voir encore aux vers trois et quatre,

Felix, M. Foucaut. — *Cleocrite*, M. de Corneille. — *Mescene*, M. le surintendant des finances. — *Le Criminel innocent*, la tragedie d'OEdipe.

où il y a *repandre l'eclat de sa bonté sur l'endurcissement de l'oisiveté.* Il prend en cet endroit *l'eclat de sa bonté* pour dire *les presents et les faveurs*, et *l'endurcissement de son oysiveté*, pour dire *un homme qui ne travaille plus*; si bien que l'on peut dire, avec l'authorité de ce grand et fameux autheur, en parlant nostre vray langage : « Cette personne me fait de grands presents afin que je quitte la paresse qui m'empesche de travailler... Cette personne repand l'eclat de sa bonté sur l'endurcissement de mon oisiveté. » — Et ensuitte ce mesme autheur adjoûte, s'ecria-elle : *Il te seroit honteux d'affermir ton silence*, pour dire *garder plus longtemps le silence.* Felix voulut parler en cet endroit; mais Emilie le pria de differer et de l'ecouter encore quelque temps, disant qu'elle luy monstreroit des façons de parler bien plus extraordinaires, comme par exemple dans les vers suivans :

Ce seroit presumer que d'une seule veue
J'aurois veu de ton cœur la plus vaste estendue.

Il est aisé de voir, poursuivit Emilie, que par ces mots, *d'une seule veue*, il pretend dire *au premier aspect je te connoistrois entier* : car il ne faut pas douter qu'en cet endroit il n'ait pris *veu* pour *connu*; ce que je dis, adjoûta-elle, se montre par deux vers qui sont plus bas :

Mais, pour te voir entier, il faudroit un loisir
Que tes delassemens daignassent me choisir.

Il explique par cette pensée qu'il faudroit pour le connoistre entier qu'il luy donnat plus de temps à le

Felix, M. Foucaut. — *Emilie*, ademoiselle Espagny.

considerer, et il faut que vous m'avouiez qu'elle ne reçoit d'eclat que de son expression extraordinaire : *Un loisir que tes delassemens daignassent choisir.* Icy Felix rendit justice au merite de Cleocrite, et, après avoir dit que les grands hommes pouvoient basarder des choses que l'on condamneroit en d'autres, il advoua que ce qu'elles avoient remarqué estoit asseurement extraordinaire ; mais il dit que dans la prose il n'auroit pas tant donné à l'expression, et se seroit rendu plus facile à entendre que dans cette petite piece dont elles avoient tiré ce qu'elles alleguoient. Leostene repondit à ce que luy objectoit Felix que dans la prose elles ne trouveroient pas moins lieu de se defendre que dans ces vers ; puis elle poursuivit ainsi : C'est ce que je vous monstre dans l'endroit de la preface de cet illustre, dont je n'allegue les façons de parler extraordinaires et delicates que pour nous justifier de vos accusations, et non pour les condamner, et vous le pouvez lire vous-mesme. Felix prit le papier et leut ce qui suit : « Et qui n'ait rendu les hommages que nous devons à ce concert eclatant et merveilleux de rares qualitez et de vertus extraordinaires, etc. » Emilie prit la parole en cet endroit et dit : Eh bien ! brave Felix, qu'en dites-vous ? *un concert eclatant de rares qualitez et de vertus extraordinaires*, pour dire *un grand homme ou un homme parfait.* En faisons-nous de plus nouvelles ? et n'avons-nous pas pour guides les grands hommes quand nous faisons des mots nouveaux ? Mais, si nous lisons la mesme pre-

Felix, M. Foucaut. — *Cleocrite*, M. de Corneille. — *Leostene*, mademoiselle Lanquets. — *Emilie*, mademoiselle Espagny.

face, ne trouverons-nous pas encore qu'il adjoûte : *le sang feroit soulever la delicatesse de nos dames*, pour dire *le sang feroit horreur à nos dames.* Felix, qui, quelques raisons qu'elles lui alleguassent, ne pouvoit digerer que le grand Cleocrite parlat pretieux, voulut lire luy-mesme les endroits dont elles avoient tiré ces exemples; mais Leostene l'arresta et luy dit qu'elles n'avoient pas encore fait, et que, lors qu'elles auroient tout dit, elles luy feroient voir ce qu'elles luy disoient, et comme elles ne luy imposoient point en cette rencontre. Puis, poursuivant, elle adjoûta : Vous pouvez lire les remarques que nous avons faites dans la piece, ensuitte de celles de la preface, qui ne font pas moins pour nous que les precedentes. Felix y consentit et trouva ensuitte ces deux vers :

Et par toute la Grece animer trop d'horreur
Contre une ombre cherie avec tant de fureur.

Il n'eut pas finy ces deux vers qu'Emilie prit la parole, et luy dit : Pourquoy voulez-vous que nous ne disions pas *terriblement beau*, pour dire *extraordinairement*, puisqu'il met bien *une ombre cherie avec fureur*, pour dire *avec tendresse*, ou, si vous voulez, *avec emportement?* et plus bas nous trouvons encore :

J'ay pris l'occasion que m'ont faite les Dieux,

Pour dire *que m'ont presentée les Dieux*. Il se sert encore plusieurs fois de cette façon de s'enoncer;

Felix, M. Foucaut. — *Cleocrite*, M. de Corneille. — *Leostene*, mademoiselle Lanquets. — *Emilie*, mademoiselle Espagny.

mais, avant de vous en donner d'autres exemples, je vous en veux monstrer un autre, que je trouve d'autant plus beau qu'il est extraordinaire :

A ce terrible aspect la reine s'est troublée,
La frayeur a couru dans toute l'assemblée.

N'est-il pas vray que cette maniere n'a rien de commun, et qu'il est nouveau de s'exprimer comme il fait par ce dernier vers : *La frayeur a couru*, etc., pour dire *la frayeur a saisi tous les cœurs de ceux qui estoient presens?* Il ne fait pas encore difficulté de prendre *dans* pour *parmy*. Celle qui suit est comme je vous en ay desjà cité, et il se sert encore du mot *faire* pour dire *causer*, comme il a desjà fait cy-devant pour dire *donner*.

Et j'aurois cette honte en ce funeste sort
D'avoir presté mon crime à faire vostre mort,

pour dire *à causer vostre mort*. Felix dit alors qu'elles ne devoient pas s'estonner qu'il se servît d'une façon de parler commune à plusieurs nations, et que c'estoit ce que l'on devoit admirer en ce grand homme, de ce qu'il rendoit si naturellement toutes les pensées des estrangers. Leostene luy repartit aussi-tost : Aussi voulons-nous nous deffendre par son exemple, non pas l'attaquer, et plus nous irons avant, et plus il nous sera facile de vous prouver que nous parlons comme les grands autheurs, et je vous donneray encore plusieurs preuves de cette verité par les exemples qui suivent :

Je n'ose demander si de pareils advis
Portent des sentimens que vous ayez suivis.

Felix, M. Foucaut. — *Leostene*, mademoiselle Lanquets.

Vous voyez qu'il dit *portent* pour dire *marquent*, et qu'avec cela il ne fait pas difficulté, pour s'exprimer d'une façon peu commune, de mettre *advis* comme s'il pouvoit servir de nominatif au verbe *portent*. Mais, sans m'arrester à cela, je passe plus outre pour vous lire ce vers, où j'ay trouvé :

Qu'un frere a pour des sœurs une ardeur plus remise.

Il dit que les ardeurs d'un frere sont *remises*, pour dire qu'un frere aime avec moins de chaleur, ou, pour l'expliquer autrement, pour dire qu'un frere n'aime pas une sœur avec tant de force ny de violence. Celuy que voicy n'est pas moins extraordinaire que les autres, et, pour vous parler comme vous nous faites souvent, n'est pas moins pretieux :

Vous n'estes point mon fils si vous n'estes méchant :
Le ciel sur sa naissance imprima ce penchant.

Et, selon ma pensée, nous ne faillons pas quand nous disons, pour dire *elle s'est mariée, elle a donné dans l'amour permis*, puis qu'il ne fait pas de difficulté de dire *imprimer un penchant sur une naissance*, pour dire *recevoir une inclination à sa naissance* ou *estre incliné par l'astre qui preside à sa naissance*. Mais voyez encore par ce qui suit qu'il nous imite ou que nous suivons de bien près ses sentimens, puis qu'après avoir mis *c'est d'amour qu'il gemit*, etc., il adjoute plus bas dans le mesme sens :

De mes plus chers desirs ce partisan sincere.

Par cette phrase il entend l'amour, comme nous faisons quand nous disons, pour appeler un lacquais, *un necessaire*; l'amour, *le partisan des de-*

sire. Emilie, qui ne vouloit pas que Leostene eut toute la gloire de cette conversation, prit alors la parole et dit qu'elle ne trouvoit pas cette façon de parler moins nouvelle ny moins belle que les autres. *Transmettre son sang*, pour dire *faire des enfans*, c'est ce que Cleocrite fait quand il dit :

Et s'il faut après tout qu'un grand crime s'efface
Par le sang que Layus a transmis à sa race,

pour dire *par les enfans de Layus*. Plus bas, adjousta la mesme, nous trouvons encore un exemple de la raison qu'il y a de se servir en vers et en prose de ces grandes et hardies expressions, quelque estranges qu'elles paroissent :

Osez me des-unir
De la necessité d'aimer et de punir,

pour dire : *Ostez-moi la necessité d'aimer et de punir*, et neantmoins ne m'avouerez-vous pas que sans cette hardie façon de parler il n'eut jamais achevé ce premier vers : *Osez me des-unir*. Pour moy, dit Leostene, je ne me suis point estonné de voir Cleocrite s'enoncer par des paroles semblables à celles qui nous sont ordinaires. Mais celles-cy m'ont donné de la surprise :

Et leur anthipatie inspire à leur colere
Des preludes secrets de ce qu'il vous faut faire.

Ce n'est pas que par ces mots de *preludes secrets*, etc., je ne presume qu'il entende quelque chose de fort energique, et que je ne sache par

Emilie, mademoiselle Espagny. — *Leostene*, mademoiselle Lanquets. — *Cleocrite*, M. de Corneille.

moy-mesme que nous disons quelquefois des mots qui expliquent assez obscurement ce que nous pensons, et qu'il n'y a que nous qui les entendons; c'est ce qu'il fait en cet endroit. Il n'en va pas de mesme de la pensée qu'il met dans ces deux vers:

Vous, Seigneur, si Dircé gardo encor sur vostre ame
L'empire que luy fit une si belle flame.

Car j'entends bien que par ces mots, *l'empire que luy fit*, etc., il veut dire *que luy donna*. A peine Leostene avoit-elle achevé de parler qu'Emilie s'ecria : Il est temps de donner treve à Felix; et, quand je luy auray monstré la derniere de nos remarques, je luy donneray toute la liberté de nous dire que nous parlons un langage que l'on n'entend point, et tout ce qu'il nous reproche d'ordinaire.

La surprenante horreur de cet accablement
Ne couste à sa grande ame aucun egarement.

Il faudroit estre bien obstiné, poursuivit-elle, pour dire que nous faisons des façons de parler bizarres et inouies, après ces deux vers, qui ne signifient rien, sinon que celuy dont Cleocrite parle en cet endroit ne s'effrayoit point à la veue d'un malheur. *L'horreur de l'accablement ne luy couste aucun egarement. L'horreur de ce malheur ne l'estonne point.* Alors Felix avoua que, de la façon qu'elles le prenoient, elles avoient raison, et que sans doute il n'y avoit point d'autheur qui n'eut ces façons de parler particulieres et extraordinaires, soit qu'il escrivit en prose ou en vers. Ils s'estendirent quelque temps sur cette

Leostène, mademoiselle Lanquets. — *Emilie*, mademoiselle Espagny. — *Felix*, M. Foucaut. — *Cleocrite*, M. de Corneille.

matiere, et ensuite la conversation prit un autre tour, et l'on changea de sujet. Mais enfin l'on en revint sur les louanges de Cleocrite, et chacun d'une mesme voix dit que c'estoit le plus grand homme qui ait jamais escrit des jeux du cirque; enfin il fut question de se separer, et Felix ayant dit adieu à Emilie, et Leostene en ayant fait autant, elle sortit avec lui, qui la ramena chez elle. Ainsi finit la conversation, où je finis mon histoire.

ERIMANTE est un de ceux qui a le plus de pouvoir parmy les pretieuses, et, comme il estoit dans un rang fort consideré auprès d'elles dès le temps de Valere, il a (depuis que Valere et Sesostris, son successeur, sont morts) partagé une bonne partie du gouvernement avec les autres dont j'ay parlé dans leur endroit; c'est un des plus galands hommes d'Athenes, et qui a dans sa personne, outre cent belles qualitez qui le font cherir des dames, et surtout des pretieuses, un esprit qui ne l'abandonne jamais.

Cet homme-là n'est pas enjoué: *Cet homme-là est de ces gens de bon sens qui ne divertissent guere.* (De Calpurnius.)

Avoir l'esprit dur: *Estre de dure comprehension.* (De Vaxance, en son *Heros d'Hesperie.*)

Avec toutes ses troupes il s'estendit dans la cam-

Cleocrite, M. de Corneille. — *Felix*, M. Foucaut. — *Emilie*, mademoiselle Espagny. — *Leostene*, mademoiselle Lanquets. — *Erimante*, M. Esprit.—*Valere*, M. de Voiture.—*Sesostris*, M. Sarrasin.— *Athenes*, Paris.— *Calpurnius*, M. de Calprenede,— *Vaxence*, M. le Vert. — *Le Heros d'Hesperie*, le roman de Toledan.

pagne; *Avec toutes ses troupes il fit un grand desbordement dans la campagne.* (De Filante, en son *Histoire des quarante barons.*)

L'eau : *Le miroir celeste.* (De Sapurnius.)

Je sçay bien ce que je veux dire, mais je ne puis m'expliquer comme je voudrois : *Je sçay bien ce qu je veux dire, mais le mot me manque.*

Un homme qui a infiniment de l'esprit : *Un concert eclatant de rares qalitez et de vertus extraordinaires.* (De Cleocrite l'aisné, en son *Criminel innocent.*)

Expliquer ses pensées avec energie : *Revestir ses pensées d'expressions nobles et vigoureuses.*

Entrer dans les sentiments d'une personne : *Estre penetré des sentiments d'une personne.* (De Sarsanne.)

L'embonpoint unit le teint et en augmente la blancheur : *L'embonpoint fournit un fond de blanc et de poly.* (De Paliante, en ses *Portraits.*)

L'eau est calme et sans vague : *L'eau est egalée.* (De Crisante en son *Heroine.*)

J'ay trouvé en cette personne de l'esprit, mais j'ay reconnu en elle quelque chose de provincial et de deffectueux : *J'ai trouvé en cette personne un rayon d'esprit assez beau, mais brouillé et engagé dans un principe provincial et necessiteux.*

Filante, M. Furetiere. — *L'Histoire des 40 barons*, l'allégorie de M. Furetiere. — *Sapurnius*, M. de Saint-Amant. — *Cleocrite l'aisné*, M. de Corneille l'aîné. — *Le Criminel innocent*, la tragedie d'OEdipe. — *Sarsanne*, M. le marquis de Sourdy. — *Paliante*, M. Perein. — *L'Heroïne de Crisante*, la Pucelle de M. Chapelain.

L'eau courre avec rapidité : *L'eau roule à sauts murmurans*. (De Madate.)

Ce malheur ne l'estonne point : *La surprenante horreur de cet accablement— Ne couste à sa grande ame aucun égarement*. (De Cleocrite l'aisné, en son *Criminel innocent*.)

F

eur FOY n'abonde qu'en la creance qu'elles ont de donner la vogue à tout ce qu'elles approuvent.

FLORINIE est une pretieuse âgée de trente-huit ans ; elle est connue par un menton fait à la Diane, quand elle n'est pas en son plein. En recompense, elle a le tein admirablement beau, et pourroit aisement cacher cinq ou six années de son âge, sans que son visage accusât sa bouche du mensonge qu'elle feroit. Elle est celebre dans les ruelles par le nombre de pretieuses qu'elle voit, et qui luy rendent visite. On a parlé d'elle autant que d'aucune autre pour cent belles qualitez qu'elle possede. Elle est plus grande que petite, et un habit un peu large ne luy est pas mal propre. Elle a les yeux fort doux ; mais, pour moy, qui ne parle des choses qu'avec connoissance, je ne diray rien de la douceur de son

Madate, M. de la Menardiere. — *Cleocrite l'aisné*, M. de Corneille l'aisné. — *Le Criminel innocent*, la tragedie d'Œdipe. — *Florinie*, madame du Four.

ame. Il y a d'autres personnes qui en parleront avec plus de connoissance que je ne sçaurois faire. Elle est logée derrière le grand palais d'Athenes.

FELICIANE est une pretieuse aimable, jeune et spirituelle, d'un esprit enjoué, d'un abord agreable; elle est civile, obligeante et un peu railleuse; mais elle raille de si bonne grace qu'elle se fait aimer de ceux qu'elle traitte le plus mal, ou du moins qu'elle ne s'en fait pas haïr. Elle ecrit bien en prose, comme il est aisé de voir par le portrait qu'elle a fait de Sophronie, dont elle est intime amie. Elle loge en la petite Athenes.

FLORESTIE est une jeune pretieuse qui fait des vers, et qui réussit admirablement bien dans ce genre d'ecrire.

FELIXANE est une pretieuse de qualité, qui est celebre par la quantité de portraits que l'on void de sa façon. Cette pretieuse a infiniment d'esprit.

FELICIE est une pretieuse de haute naissance, qui fleurissoit du temps de Valere, bien qu'elle fût dans un age où à peine les autres sçavent-elles parler. Sa ruelle est encore aujourd'hui la plus frequentée de tout Athenes, et l'esprit de cette illustre femme est generalement cherché de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus spirituel dans cette grande ville. Les autheurs les plus connus et qui ont le plus

Le grand palais d'Athenes, le Louvre. — *Feliciane*, madame de la Fayette. - *Sophronie*, madame la marquise de Sevigny. — *La petite Athenes*, le fauxbourg Saint-Germain. — *Florestie*, mademoiselle de Flers. — *Felixane*, madame la marquise du Fresnoy. — *Felicie*, madame la comtesse de Fiesque. — *Valere*, M. de Voiture. — *Athenes*, Paris.

de reputation font gloire de soumettre leurs ouvrages à son jugement; aussi a-elle des lumieres qui ne sont pas communes à celles de son sexe, ce qui est aisé de juger par les visites que les deux Scipions luy rendent, et que son esprit a attirez chez elle; en effet, il est constant que son merite a rendu sa maison la plus frequentée de toutes celles des pretieuses. La belle Dorimenide est une de ses plus intimes amies.

FESTINE est une pretieuse fort spirituelle; on la loue surtout de deux choses, d'une grande curiosité et d'une grande constance. Elle sçait toutes les nouvelles de son quartier, et souvent elle s'imagine en sçavoir plus qu'il n'y en a; elle fait aussi fort frequemment des mariages à quoy personne ne pense qu'elle. Elle écrit des lettres avec une facilité tout à fait grande, et est âgée de trente-huit bonnes années; son alcoviste se nomme Metane, et leur occupation est de lire des nouvelles et de jouer au trique-trac, ce qui fait son principal divertissement depuis sept ans que ses maladies l'empeschent d'aller dans les ruelles, comme elle avoit coutume, et de faire toutes les fonctions d'une veritable pretieuse.

FLORELINDE est une pretieuse entre deux âges, ny jeune ny vieille, ny belle ny laide; elle demeuroit autrefois chez l'illustre et spirituel Tiridate, son cousin, protecteur des jeux du cirque et sur tout de

Les deux Scipions, Monseigneur le Prince et Monseigneur le duc d'Énghien. — *Dorimenide*, madame Dollonne. — *Festine*, mademoiselle Forcade. — *Metane*, M. Montiramon. — *Florelinde*, mademoiselle de Fouril. — *Tiridate*, M. Testu, chevalier du guet.

ceux de l'autheur Quirinus. Aux nopces de cette pretieuse, qui fut mariée chez luy, il ne manqua pas de faire jouer une piece de ce mesme Quirinus, dont les ouvrages ont plus d'obligation aux louanges de ce galand homme qu'à leurs naturels agremens. Mais, pour les laisser en paix avec leur autheur et retourner à Florelinde, elle est bien faite de corps, elle l'est encore mieux d'esprit; je puis dire, pour l'avoir entendue, qu'elle parle bien, qu'elle est d'une humeur tout à fait obligeante, et que si Cleophon, son mary, ne valoit pas tout ce qu'il vaut, je plaindrois egalement et les ruelles d'Athenes d'estre privées de cette illustre et spirituelle personne, et elle-mesme de l'estre d'Athenes, pour qui je croy qu'elle n'a point d'aversion; mais le plus fort l'emporte, et il faut ceder au destin, qui la veut à la campagne, où Cleophon, son mary, a estably sa residence ordinaire.

FELIXERIE est une pretieuse dont l'humeur est, à mon sens, des plus singulieres; l'on void pourtant tous les jours des dames qui affectent son caractere et qui s'efforcent d'avoir par estude ce qu'elle a naturellement, c'est-à-dire d'estre insensible à l'amour. Peut-estre que ce que je dis icy touschant la froideur apparente qu'elles affectent s'adresse à plus que je ne croy; mais, comme je parle d'une personne vrayement insensible, je laisse ces humeurs fardées, pour decrire celle d'une fille en qui l'indifference n'est ny une vertu, ny un vice; puisque, comme elle est

Quirinus, M. Quinaut. — *Florelinde*, mademoiselle de Fouril. — *Cleophon*, M. le marquis de Chambonard. — *Athenes*, Paris. — *Felixerie*, mademoiselle Ferrand.

innocente de ce que la nature luy a donné de contraire et d'opposé à la douceur des passions les plus fortes et les plus agreables, elle ne tire point d'avantage de la facilité qu'elle a d'eviter les piéges que l'amour tent tous les jours aux belles, qui sont presque inevitables, et dont les accidents ne deviennent jamais heureux ny mal-heureux que par la suitte, et que l'evenement seul rend agreables ou fascheux. Pour moy, qui la connois, j'avoue que, si un autre me faisoit le portrait d'une personne qui luy ressemblast, je le prendrois pour une idée, et le regarderois comme la figure d'une chose impossible. En effet, le moyen de se persuader qu'une fille belle, enjouée, spirituelle, environnée de plusieurs amans, et à l'aage de vingt-six ans, n'ait jamais eu le moindre mouvement d'amour, et qu'elle proteste elle-mesme qu'elle ne sçait ce que c'est que cette passion, dont on luy parle sans cesse; que toutes ses actions, tous ses gestes, toutes ses paroles, tout ce qu'elle écrit, et le témoignage general de tous ceux qui la connoissent, fassent voir que c'est une verité? Il ne faut pas s'imaginer que cette insensibilité vienne en elle de n'avoir pas veu le monde, de n'avoir pas esté cajollée, de n'avoir pas veu les romans et les comedies, qui sont, à bien parler, les semences les plus fortes de cette passion; puis qu'il n'y a point de fille qui soit plus souvent dans les compagnies, ny qui frequente davantage les ruelles, qu'elle fait; puis qu'elle voit ce qu'il y a de plus accomply parmy celles de son sexe, et que ceux qui sont attachez auprès d'elle sont les hommes les plus capables de donner de l'amour; qu'ils n'epargnent rien ny pour

la divertir, ny pour la toucher, et qu'estant de qualité, elle est sans cesse parmy ceux qui peuvent servir à son instruction et à ses plaisirs ; qu'elle-mesme a tout mis en usage pour connoistre si elle seroit capable d'en concevoir les premiers sentiments, soit en lisant toutes les nouveautez, soit en voyant toutes les comedies et les romans, et, en un mot, en cherchant toutes les occasions dont l'amour a coustume de se servir pour ranger les cœurs sous son pouvoir. Et il semble que ce dieu ait refusé cette conqueste parcequ'elle estoit volontaire, et que Felixerie cherchoit les occasions de perdre sa liberté : en effet, elle a tout mis en usage pour connoistre ses mouvemens, soit par la pensée d'en sçavoir les plaisirs, soit par celle d'en connoistre les mal-heurs, et elle a esté long-temps dans le dessein de sçavoir les plaisirs et les chagrins des amans, et pour cela elle a marqué de la complaisance à ceux pour qui elle n'avoit que de la civilité, et s'est efforcée de rendre veritable ce qui n'estoit qu'artificiel en elle, et la curiosité d'eprouver une passion si naturelle à celles de son sexe l'a souvent irritée contre elle-mesme de s'en voir privée. Cependant tous ses efforts, toute son estude et tous ses soins jusqu'icy ont tous esté inutils et vains, et elle confesse que, si elle n'aime pas, ce n'est pas sa faute, puis qu'il luy est si impossible de le faire ; qu'elle ne conçoit pas seulement ce que c'est que l'amour, et qu'elle s'est souvent examinée elle-mesme pour voir ce qu'elle estoit, croyant que, puisque l'on luy disoit sans cesse que l'amour ne respec-

Felixerie, mademoiselle Ferrand.

toit personne; que tout le monde suivoit son pouvoir; que c'estoit une loy indispensable d'aimer, et qu'elle s'en trouvoit incapable, il falloit absolument qu'elle fut d'un genre tout particulier, et qu'il y eust quelque chose d'extraordinaire en sa personne. Voilà, pour le temperamment, quelle est Felixerie, qui, avec toute cette froideur et cette insensibilité, ne laisse pas de marquer une forte estime pour les autheurs, et d'avoir pour eux des sentimens dont on la croiroit peu capable. Mais deux choses causent en elle cette estime et cette veneration : l'une, l'amitié et l'attache qu'elle a pour tout ce qu'ils composent; l'autre, qu'elle est fortement persuadée que c'est d'eux absolument que depend la reputation non seulement de celles qui se picquent d'esprit et de galanterie, mais encore des autres, et, dans cette pensée, elle les voit et les considere avec toute la satisfaction et l'empressement qu'une insensible peut avoir. Sa devise est un cœur contre qui l'amour espuise son carquois, et dont toutes les flesches ne peuvent aller jusqu'à luy; cette devise a pour ame : *Je connois ses desseins et ne sens point ses coups.*

Faire des complimens : *Se fonder en complimens.* (De Vaxance, en son *Heros d'Hesperie.*)

Faire fuir ses ennemis : *Tourner en fuitte ses ennemis.* (Varsamon, en son *Histoire de Mauritanie.*)

Cet homme est intrepide à l'une et à l'autre for-

Felixerie, mademoiselle Ferrand. — *Vaxance*, M. le Vert. — *Le Heros d'Hesperie*, le roman de Toledan. — *Varsamon*, M. de Vaumoriere. — *L'histoire de Mauritanie*, le roman de Scipion.

tune : *Les succès irreguliers ne dementent point les conjectures de cet homme.* (De Belisandre, en son *Prince des Muses.*)

Des figures de marbre : *De beaux aveugles ou des muets illustres.* (De Megaste, en ses *Passions.*)

Une belle fille : *L'aliment d'amour.* (De Rodolphe.)

Les Filous : *Les braves incommodes.* (De Gallus, en ses *Vrayes et fausses Pretieuses.*)

Que les baisers des marys sont fades : *Que les baisers permis touchent peu.* (De Beaumerine, seconde du nom.)

Il daigne me faire des presens et me regarder de bon œil, encore que je ne travaille plus : *Il repand l'éclat de sa propre bonté sur l'endurcissement de mon oisiveté.* (De Cleocrite l'aisné, dans son *Criminel innocent.*)

G

Leurs GUERRES. Elles font une guerre continuelle contre le vieux langage, l'ancien stile, les mots barbares, les esprits pedants et les modes passées. Leur humilité les a mesme fait declarer ennemies de tous ceux qui les appellent du nom de pretieuse, que leur esprit seul leur a fait donner.

Belisandre, M. de Balsac. — *Le Prince des Muses*, le Mecenas de M. de Balsac. — *Megaste*, le P. Lemoine. — *Rodolphe*, M. Robinet. — *Gallus*, M. Gilbert. — *Beaumerine, seconde du nom*, mademoiselle de Beaumont. — *Cleocrite l'aisné*, M. de Corneille l'aisné. — *Le Criminel innocent*, la tragédie d'Œdipe.

GARSILÉE est une pretieuse de naissance, spirituelle et bien faite de corps; elle a l'ame grande et belle, et aime les gens de lettres; mais il faut qu'ils joignent la galanterie à la science et à l'etude. Elle loge dans la Normanie, du costé du palais de Caton.

GALERICE est une pretieuse logée en l'Isle de Delos. Elle est bien faite, a l'ame grande, et ne voit point d'entreprise difficille; mais, bien que son corps ait des qualitez à donner de l'amour, qu'il soit accomply, on ne laisse pas de dire qu'elle est bien plus considerable par son esprit: car sa beauté luy est commune avec toutes les belles; mais elle a cette qualité qui luy est particuliere, ou du moins qu'elle partage avec peu d'autres, d'apprendre la philosophie, et elle a un maistre qui vient tous les jours luy enseigner, comme aussi pour les mathematiques, pour la magie blanche, pour la chiromancie, la physionomie, le droict et les langues d'Ausonie et d'Hesperie, et pour chaque chose elle a une personne differente qui lui monstre; si bien qu'elle donne tous les jours la meilleure partie de son temps à ces differentes estudes, et ce qui est de remarquable en elle, c'est qu'elle n'a pas encore vingt-six ans; mais ce n'est pas d'aujourd'huy qu'il se trouve des pretieuses admirables.

GRIMALTIDE est une pretieuse âgée de vingt-

Garsilée, madame la marquise de Gesvres. — *La Normanie*, le quartier Saint-Honoré. — *Le palais de Caton*, le palais Mazarin. — *Galerice*, madame de Guedreville. — *L'isle de Delos*, l'isle Nostre-Dame. — *L'Ausonie*, l'Italie. — *L'Hesperie*, l'Espagne. — *Grimaltide*, mademoiselle de Grimault.

huit ans; elle loge en l'Isle de Delos chez Barsilée, et ce sont les deux inseparables.

GALATHÉE est une femme de qualité, qui voit les plus celebres pretieuses d'Athenes. Il y a mesme assemblée chez elle, et elle est frequemment visitée des plus grands ministres de cet empire; elle loge dans la place Dorique.

GALILIANE est une pretieuse de la petite Athenes, qui n'est pas des moins celebres d'entr'elles; l'on pourra juger par son histoire quelle est son humeur. Pour en jetter les fondemens, je diray que, si la beauté est un object necessaire à l'amour, il faut absolument qu'elle en ait. Ce fondement jetté, il ne reste plus qu'à sçavoir qu'un homme estant fort amoureux d'elle la visita fort souvent, et apparemment plus au contentement de l'un que de l'autre, comme la suitte le decouvre. Cet amant, après quelque temps d'assiduitez, de respects et d'offres de services, la pressa fort de luy donner son portrait. D'abord ce fut en vain; mais il l'importuna tant qu'à la fin elle se resolut de se deffaire d'un homme qui l'importunoit, et le moyen dont elle se servit est assez spirituel pour paroistre agreable et extraordinaire; car cette pretieuse se resolut de promettre toute chose, pour ne rien accorder; et pour le tromper plus facilement, elle luy demanda le sien. Je vous laisse à penser quel prejugé c'est

L'isle de Delos, l'isle Nostre-Dame. — *Barsilée*, mademoiselle Baudoin. — *Galathée*, madame la comtesse de Saint-Gerand. — *Athenes*, la ville de Paris. — *La place Dorique*, la place Royale. — *Galiliane*, madame Gouille. — *La petite Athenes*, le fauxbourg Saint Germain.

quand une maistresse demande à un amant son portrait. Cet apas surprit ce pauvre mal-heureux, et il pensa faire enrager son peintre à force de le presser. Jugez, quand il fut fait, quelle fut sa joye et son esperance; mais elles ne seront pas de longue durée : il s'en est trop promis pour en avoir long-temps. Et de vray, quand il luy porta, il fut bien estonné que Galiliane lui dit de le mettre entre les mains de son portier. Du commencement, ne sçachant ce que cela vouloit dire, il voulut se le faire expliquer; mais l'enigme ne dura pas long-temps, et il vit bien qu'elle n'avoit dissimulé quelque temps que pour l'eloigner avec plus d'outrage, lors qu'ayant pris ce portrait et fait monter son portier, elle luy donna et luy dit de le mettre dans sa chambre et de le consulter bien toutes les fois que l'on la demanderoit, afin de ne point laisser entrer celuy à qui il ressembloit. Il ne faut pas demander ce que fit cette harangue: elle eloigna cet amant. Pour les suittes, je les ignore, et je sçay seulement que Galiliane tient sa ruelle dans la petite Athenes, et qu'elle visitte souvent une grande princesse dont nous parlerons en son lieu.

GREMIONE est une pretieuse enjouée; elle aime la satyre et ne s'espargne pas elle-mesme. Elle écrit bien en prose, et l'on peut bien le connoistre par son portrait qu'elle a fait.

Galiliane, madame Gouille. — *La petite Athenes*, le fauxbourg Saint-Germain. — *Gremione*, madame la marquise de la Grenouillere (Renouillere).

GALILÉIDE est une ancienne pretieuse du temps de Valere.

GARAMANTIDE, de la ville de Corinthe, est une ancienne pretieuse qui a de l'esprit, qui parle bien, qui écrit de mesme. Son nom a fait grand bruit dans tout ce païs, et l'on a sur tout loué sa bonté et sa douceur. Elle a pour devise un amour qui tient d'une main un flambeau allumé, de l'autre un vase plein d'eau, et l'ame de cette devise est : *J'ai dans mes mains le mal et le remede.*

GELINTE est une pretieuse qui est de haute naissance, qui sçait beaucoup, qui parle bien, et dont la vertu n'est pas moins connue que la beauté; mais, comme elle a maintenant d'autres occupations que les divertissemens, je ne veux point l'en detourner pour voir icy ce que je dirois d'elle, estant satisfait de rendre seulement un leger et sincere temoignage à son merite.

GABALIDE est une jeune fille pretieuse, qui a un pere fort amoureux du sexe, et qui est panegyriste de toutes les dames, dont il a fait les eloges. Il ne faut pas demander si cette fille est sçavante, puisqu'elle est fille d'un autheur, et que, sans tirer cette consequence, il est vrai de dire qu'elle sçait beaucoup; elle loge au quartier de la Normanie.

GADARIE est une ancienne pretieuse des plus celebres et des plus sçavantes; elle a beaucoup

Galiléide, mademoiselle Gradafilée. — *Valere*, M. de Voiture. *Garamantide*, madame Guidy. — *Corinthe*, la ville d'Aix. — *Gelinte*, madame la princesse de Guimeray. — *Gabalide*, mademoiselle de Saint-Gabriel. — *La Normanie*, le quartier Saint Honoré. — *Gadarie*, mademoiselle de Gournay.

escrit, et ses œuvres sont des marques de son esprit comme de sa pretiosité.

GALAZIE est une pretieuse qui, devant que d'estre mariée, s'appelloit Policrite : elle estoit auprès de la Bonne Deesse considerée pour son esprit. Elle est raisonnablement belle, mais un peu trop pleine, toutefois fort agreable. Elle a tousjours aimé les vers, soit à les lire, soit à les entendre reciter; mais à present la complaisance qu'elle a pour son mary l'empesche d'y donner tout le temps qu'elle y employoit autrefois, et mesme de voir ceux qui pouvoient luy faire lire toutes les nouveautez; et cela vient de ce qu'il est un peu sensible à cette passion qui suit tousjours la violente amour; et l'on sçait assez que cette ardeur emportée ne consulte pas tousjours s'il y a sujet d'en avoir ou non, et qu'il n'est point d'antidote contre la peur.

GALAXÉE et sa fille sont deux pretieuses logées derriere le grand palais d'Athenes. Pour la mere, comme son temps commence à pencher vers la retraitte et qu'elle est sur son declin, nous n'en dirons mot en cet endroit; il suffit seulement de sçavoir qu'elle ne cede point sa part des divertissemens, et qu'elle n'a pas moins d'attache pour les plaisirs honnestes que sa fille, qu'elle esléve et qu'elle a tousjours eslevée en veritable pretieuse, et pour cela elle luy a donné des maistres, soit pour les langues, soit pour les arts galands, et mesme pour la philosophie,

Galazie, autrefois *Policrite*, madame la chevaliere Garnier, autrefois mademoiselle de la Porte, fille d'honneur de *la Bonne Deesse*, la Reyne-Mere. — *Galaxée et sa fille*, madame la baronne de la Garde et mademoiselle sa fille. — *Le grand palais d'Athenes*, le Louvre.

et cette fille reussit à toutes ces choses avec une facilité incroyable. Elle n'a pas tout l'éclat de la beauté, mais sa jeunesse fait qu'elle ne laisse pas de plaire, et ses mains sçavent prendre les cœurs, et ne font point de plus grands larcins que quand on les regarde attentivement. Elle a esté mariée à Sigismond, senateur de Rotemburge, et à present elle est veufve, bien qu'il ne soit pas mort depuis ce veufvage, arrivé environ au bout de l'année de son himen. Elle a esté parmy des vestalles; mais elle a trouvé cette residence trop contraire à la liberté des pretieuses pour y demeurer long-temps, et elle en est bien-tost sortie pour estre plus dans le monde que jamais. Sa rueile est frequentée des autheurs, qui luy lisent leurs ouvrages, et sur tout les pieces destinées pour le Cirque. On a donné une devise à Sigismond, jadis son mary, qui est une fontaine glacée, et pour ame : *Mon eau ne coule point.*

A cette devise on a ajouté celle de Galaxée, et c'est du mont qui jette des feux sur un estang glacé, et ces mots luy servent d'ame : *Mon feu ne la peut fondre.* Elle n'est âgée que de dix-huict ans.

GLICERIE est une prétieuse âgée de quarante ans, qui loge dans Leolie : elle est de la grande caballe; mais à cette âge l'on ne parle plus d'alcoviste, et c'est une vieille coustume de ne s'en point passer; et qui dit pretieuse explique tout ce que

Sigismond, M. de Saint-Movieux. — *Rotemburge*, Rouen. — *Le Cirque*, le théâtre. — *Galaxée*, madame la baronne de la Garde. — *Glicerie*, mademoiselle Le Gendre. — *Leolie*, le marais du Temple.

l'on peut dire sur ce chapitre et sur celuy de l'esprit.

GALACERIE est une pretieuse bien faite de corps, aussi bien que d'esprit, et, bien qu'elle soit d'une qualité à satisfaire celles qui aiment l'éclat et le grand monde, elle ne laisse pas d'agir d'une maniere qui marque encore une âme au dessus de tout ce qu'elle est; et en effect l'abbaissement est si opposé à son humeur qu'elle ne rend jamais aucune visite, et par là il est aisé de juger qu'elle n'est pas fort visitée de celles de son sexe, qui s'attachent fort à ces petits points d'honneur. Mais, si elle voit peu de femmes, sa maison en recompense est une retraite de tous les galands de la cour, qui luy rendent leurs assiduitez; et, quand elle n'est pas dans cette occupation continuelle de visites ou de jeu, Ligdamon ne luy manque jamais au besoin, et ils s'occuppent sans cesse ensemble à lire les romans. J'aurois peine à vous dire dans quelle pensée ils les lisent : car Galacerie a un esprit si délié qu'elle trouve peu de chose à son gré; et, puis que Ligdamon est si fort dans ses interests et dans ses sentimens qu'il ne l'abandonne presque point, il y a grande apparence qu'il participe beaucoup de cette delicatesse scrupuleuse, qui fait qu'elle trouve souvent des deffauts dans des ouvrages les plus approuvez, et qu'on la peut nommer un juge un peu trop severe, et dire qu'elle est assez attachée à son opinion pour ne pas donner beaucoup au plus de voix, quand le nombre n'est pas de son costé.

Galacerie, madame Galois. — *Ligdamon*, M. de Lanoy.

GESIPPE est une pretieuse dont le fort n'est pas de beaucoup lire, ny de romans, ny de vers, ny mesme d'autres livres, et si quelquefois elle s'y divertit, ce n'est que pour bien peu de temps. Il est vray que, comme le monde est un livre bien grand, et où l'on apprend tous les jours de bien differentes choses, et qu'elle est perpetuellement en compagnie, cela n'empesche pas qu'elle ne soit sçavante et qu'elle ne parle avec autant de facilité de toutes choses que si elle avait passé toute sa vie à lire; et mesme son experience l'a rendue docte en de certaines affaires que d'autres qui ont la reputation de ne rien ignorer ne sçavent pas si bien qu'elle. La pluspart des galands de la cour ont esté ses alcovistes : aussi a-t'elle passé pour une des plus belles femmes d'Athenes, et pour avoir le teint aussi uny et estre aussi superbe en propreté et ajustemens de nuict que femme de Grece. Elle loge dans le quartier du palais de Caton.

Je goustay ces raisons : *Ces raisons décendirent profondément dans mon imagination.* (De Vaxance.)

Un gueux : *Un enfant de la necessité.*

Cette personne n'est pas si genereuse qu'elle paroist : *Cette personne n'a que le masque de la generosité.* (De Demophon, en ses *Entretiens.*)

Gouster les plaisirs comme il faut : *Mitonner les plaisirs.*

Gesippe, madame Gayllonnet. — *Athenes*, Paris. — *La Grece*, la France. — *Le palais de Caton*, le palais Mazarin. — *Vaxance*, M. Le Vert. — *Demophon*, M. Dumas.

Un jeune cœur gouste mal les plaisirs et ne les connoist pas : *Un jeune cœur n'a qu'un goust vert et des plaisirs informes.*

H

HERESIES. Leurs heresies sont en assez petit nombre, parce qu'elles n'ont pas beaucoup de choses à croire. On ne laisse pas de tenir pour heretique toute pretieuse qui ne s'habille pas à la mode, eut-elle cinquante ans passez, comme aussi tous ceux et celles qui n'estiment pas la Persaïde et la Romanie, et generalement tout ce que font Sarraidès et sa sœur Sophie, et tous leurs cabalistes, qui sont les plus puissans de l'empire des pretieuses, et qui asseurément ont beaucoup de merite. Depuis quelque temps, il s'est encore glissé une opinion parmy elles qui a divisé ce grand corps en deux, et la question sur quoy elles sont partagées est de sçavoir si les ouvrages de Quirinus sont bons ou s'ils ne le sont pas, et ellez croyent toutes separement que celles qui ne sont pas de leur party sont dans l'erreur. Il faudroit avoir entendu les raisons des unes et des autres pour en juger, et pour moy, qui ne suis qu'historien, et non pas juge de leurs affaires, j'en laisse le discernement au lecteur et advoue inge-

La Persaïde, le roman de Cyrus. — *La Romanie*, le roman de Clelie. — *Sarraidès*, M. de Scudery. — *Sophie*, mademoiselle de Scudery. — *Quirinus*, M. Quinaut.

nuement que, quoy que je sçache bien lequel est le plus juste party, je ne voudrois pas neantmoins contraindre personne à croire ce que j'en dirois; mais, avouant que la chose est en doute, il m'est permis de rendre temoignage à la verité, et de dire que l'opinion qui les condamne est soutenue et authorisée de l'aveu des plus celebres pretieuses et de celles à qui l'on doit le plus de defferance et de respect, comme l'on pourra lire dans la suite de ce livre.

HESIONIDE est une pretieuse agée de trente-quatre ans. Elle n'est pas de celles qui lisent beaucoup de livres differents: car, quoy qu'elle aime la lecture, il n'y a que les œuvres de Crisante et de Valere qui luy plaisent et qui luy servent d'entretien quand elle est seule, ce qui ne luy arrive pas souvent, puisque c'est une des femmes du monde qui aime le plus la societé : non que l'embaras du grand monde ait pour elle de fort grands agremens, mais elle se passe malaisement de quatre ou cinq personnes ; encore est-elle fort aise de ne pas voir tousjours les mesmes visages, ce qui luy vient d'une pente au changement qui luy est commune avec quantité d'autres personnes de l'un et de l'autre sexe ; ce qu'elle ne conserve pas seulement à l'egard des gens qu'elle voit, mais encore à l'egard des divertissemens, qui ne luy plaisent jamais qu'un temps; à l'egard des vers, qu'elle trouve bons la première fois qu'elle les voit, et qu'elle desapprouve ensuite;

Hesionide, mademoiselle Hardy. — *Crisante*, M. Chapelain. — *Valere*, M. de Voiture.

en un mot, à l'egard generalement de toutes choses, n'ayant de fermeté pour quoy que se soit que dans l'estime qu'elle a conceue de Crisante et de Valere, et pour les façons de parler qu'elle a mises au jour, qui sont à peu près celles-cy: *effrayer un cœur à force de fleurettes*, pour dire surprendre un cœur, etc.; *des yeux à faire pester l'indifference et à crever la froideur*, pour dire des yeux capables d'inspirer de l'amour aux plus froids et aux plus indifferends ; et ainsi des autres.

HERMIONE est une ancienne pretieuse de la plus haute qualité, celebre dans les écrits de plusieurs, dans toutes les ruelles, à la cour et à la ville, et generalement par tout l'empire des pretieuses. Straton en donne des preuves dans tous ses ouvrages.

Les hommes de bronse et de marbre : *Les idoles des curieux*. (De Megaste.)

Quoy qu'il habilla ses lacquais de gris, on ne laissa pas, etc : *Quoy qu'il se servit de la mode desbauchée d'habiller ses lacquais de gris*.

Le sang feroit horreur à nos dames : *Le sang feroit soûlever la delicatesse de nos dames*. (De Cleocrite l'aisné, en son *Criminel innocent*.)

L'histoire : *Le témoin des temps, le memoire des âges, la maistresse des ans, le tableau des humains, le miroir des ignorans, la vie des morts*. (De Pharnace.)

Crisante, M. Chapelain. — *Valere*, M. de Voiture. — *Hermione*, madame Hautefort. — *Straton*, M. Scarron. — *Megaste*, le P. Lemoine. — *Cleocrite l'aisné*, M. de Corneille l'aisné — *Pharnace*, M. de la Porte.

L'homme : *L'aisné de la nature.*

Rien ne m'a si fort touché que l'excez d'honneur que vous m'avez fait : *Rien ne m'a si fort touché comme la superfluité d'honneur que vous m'avez fait.* (De Madare.)

I



SLES. Il y a plusieurs isles dans l'empire des pretieuses, mais l'Isle de Delos est la plus considerable.

JEUX. Elles n'admettent point les jeux publics, que les spectacles du cirque ; mais elles souffrent le jeu de deux, pour qui elles ont grande inclination.

ISTRINE est une pretieuse âgée de trente-deux ans ; elle a veu dans les fers Sidroaste, qui l'a aimée quelque temps, et qui l'aimeroit peut-estre encore s'il avoit trouvé en elle autant de douceur que d'esprit : ce n'est pas que la chronique n'allegue une autre raison de ce changement, et que les sentimens ne soient partagez en ce rencontre ; mais, quelque chose que l'on puisse dire à son desavantage, l'on n'est pas tousjours caigneux pour l'estre estimé, et il ne faut pas tousjours croire l'apparence. Et, pour finir cette paranteze, cette pretieuse, comme beaucoup d'autres, loge dans l'isle de Delos.

ISTERIE. Je ne sçay point l'âge de cette pretieuse.

Madare, M. de Malherbe. — *L'isle de Delos*, l'isle Nostre-Dame. — *Istrine* [la clef porte *Isménie*], mademoiselle Juvigny. — *Sidroaste*, M. Soval. — *Isterie*, mademoiselle Isignis.

Son humeur m'est inconnue, et tout ce qu'un rapport confus m'en a pu apprendre n'est pas assez fort pour en tirer aucune conjecture juste; neantmoins, puis qu'elle est dans le rang de celles dont je suis obligé de parler, je diray d'elle, suivant la connoissance confuse que j'en ay, que c'est une fille bien faite, dont l'esprit est vif, qui reçoit et écrit quantité de lettres, ayant de grands commerces avec ceux que nous appellons des autheurs modernes.

IRIS, premiere du nom, à present Menopée, est une pretieuse qui, après avoir vescu jusqu'à l'âge de trente-trois ans, s'est alliée de deux autres pretieuses. Elle a pour partage une grande douceur d'esprit dans la conversation; elle aime la lecture, et a semblé, jusqu'au jour de son himen, n'avoir nul penchant pour le nœud conjugal; cependant, soit par grandeur d'ame, soit par une force de raisonnement, soit pour satisfaire aux prieres de ses amis, son mariage a esté conclu en fort peu de temps; cela ne l'empesche pas de faire tout ce qu'elle faisoit avant que d'estre mariée; au contraire, elle en voit avec plus de facilité les belles compagnies de son quartier. Elle est de taille mediocre, assez deliée et suffisamment bien faite pour donner de l'amour à un indifferent. Elle a le tein beau et le tour du visage raisonnablement bien pris, n'y ayant point de defaut considerable; elle parle avec facilité, et, quoy qu'elle ait la langue un peu grace ou qu'elle feigne de l'avoir, elle ne laisse pas de dire

Iris, premiere du nom, à présent Ménopée, mademoiselle Josse, à present madame Melson.

des mots extraordinaires et de pousser les grands sentimens. Elle loge sur les frontieres de l'isle de Delos.

IRIS, seconde du nom, est une pretieuse qui n'est ny du nombre de celles qui écrivent, ny du nombre de celles qui lisent extraordinairement; pour écrire, elle y reussiroit sans doute avec beaucoup de facilité si elle l'entreprenoit; pour lire, comme elle est delicate, elle ne trouve pas aisement des livres assez attachans pour se passionner pour eux, et ne le fait qu'aux heures perdues; et pour juger des choses, on peut dire que cela luy est naturel, puis qu'elle se trompe rarement, et que, deslors qu'elle porte jugement d'une chose, les plus delicats pouroient suivre ses sentimens sans se faire tort. Elle est enviée de celles de son sexe et estimée des hommes, qui ont beaucoup de respect pour elle. Elle a l'intelligence fine, et auroit entendu la malice aussi bien que fille du royaume si elle s'y estoit autant attachée qu'elle s'en est eloignée. Il faut avouer que les contraires se trouvent quelquefois en nous, et cette verité se manifeste à tous ceux qui la connoissent : car d'un costé elle a tant de douceur qu'il seroit malaisé de rencontrer un esprit plus doux que le sien, et de l'autre tant de fierté qu'il est impossible de trouver une personne plus serieuse et plus fiere qu'elle; si son esprit est bien fait, et si elle a asseurement les deux parties necessaires à une fille vertueuse qui voit le grand monde, elle n'a pas moins celle du corps : car elle est grande et d'une

Les frontieres de l'isle de Delos, le quartier de Nostre Dame. — *Iris, seconde du nom*, mademoiselle Josse.

taille aisée; elle a les yeux beaux et le tour du visage agreable, la bouche petite et l'air d'une personne de qualité; aussi est-elle bien avec tous ceux qui la voyent, et Celie l'a tousjours considerée pour son esprit et pour toutes ses bonnes qualitez. Elle ne voit pas tant de monde qu'elle en a veu, et le nombre des autheurs qu'elle considere est assez petit. Sa devise est un Amour dont le flambeau est presque esteint, et qui est languissamment couché sur un tombeau. L'ame de cette devise est : *L'Amour ne peut rien sur la Mort.* Cette devise luy a esté donnée parce qu'elle consideroit fort un gentilhomme qui est mort, et qui en estoit fort amoureux et fort aimé.

ISMENIUS est un homme qui visite plusieurs pretieuses illustres, à qui il montre toutes les galanteries qu'il fait chaque jour. Il reussit bien en prose et en vers, et pour cette raison il est estimé d'elles.

Cet emmeublement est bien imaginé : *Cet emmeublement est bien entendu.* (De Sophie.)

Il commence à faire jour : *Le ciel est gros de lumiere, ou l'ombre se descolore et se des-espesoit.* (De Crisante.)

Je suis icy absent de mes Muses, estant à quatre lieues de mon cabinet. Quelle peine pour un homme d'esprit! quelle disette d'entretien et quelle indigence de livres ! *Je suis icy absent de mes Muses, estant à quatre lieues de mon cabinet. Bon Dieu! quel exil*

Célie, madame de Choisy. — *Ismenius*, M. Issare [Izarn]. — *Sophie*, mademoiselle de Scudery. — *Crisante*, M. Chapelain.

pour une ame raisonnable ! quelle secheresse de conversation et quelle solitude de livres ! (De Belisandre, en sa *Reponce à Priscus.*)

Quand je n'aurois pas desjà fait voir l'antiquité des pretieuses, et par consequent celle de leur langage, cet exemple suffiroit à prouver l'un et l'autre, puisque c'est de cet endroit que l'on a tiré ce que l'on a fait dire de plus extraordinaire, et l'on pourroit adjouster qu'il n'y a pas plus d'injure de dire d'une personne qu'elle parle pretieux que si l'on disoit qu'elle parle Belisandre.

Imiter un autheur : *Parler la maniere d'un autheur.*

Un esprit d'intrigue : *Un esprit d'expedient.* (De Sophie.)

L'imprimerie : *La sœur des muses, ou la fille de memoire.* (De Pharnace.)

K

KUNIGONDE est l'unique pretieuse dont le nom commence par K. Elle est celebre dans l'empire des pretieuses ; mais comme son nom luy est particulier, et qu'il ne faut point craindre qu'on la prenne pour une autre, je n'en diray rien.

Belisandre, M. de Balsac. — *Priscus*, M. Presac. — *Sophie*, mademoiselle de Scudery. — *Pharnace*, M. de la Porte. — *Kunigonde*, mademoiselle de Kercy.

L

LIMITES. Les limites de leur empire sont aussi vastes qu'il est de grande estendue : du costé d'orient il est borné par l'Imagination, du couchant par le Tendre, du nord par les costes de la Lecture, et du midy par la Coquetterie.

Leur LANGAGE est nouveau, et elles ont condamné toutes les phrases anciennes. Il n'en est point qui se soient pu garentir de leur censure; il n'y a eu que le seul *Vous m'entendez bien* et le *Et cætera* à qui elle n'ayent rien trouvé à dire.

LOIX. Les loix des pretieuses consistent en l'observance exacte des modes, en l'attache indispensable de la nouveauté, en la necessité d'avoir un alcoviste particulier, ou du moins d'en recevoir plusieurs ; en celle de tenir ruelle, ce qui peut passer pour la principale : car, pour estre pretieuse, il faut ou tenir assemblée chez soy, ou aller chez celles qui en tiennent. C'est encore une loy assez receue parmy elles de lire toutes les nouveautez, et sur tout les romans, de sçavoir faire des vers et des billets doux.

LERINE a passé, jusqu'à dix-huit ans, sa vie dans un lieu où l'on ne connoist le monde que par un bruit confus et des rapports incertains; mais à cet

Lerine, mademoiselle de La Martiniere.

âge ses parents, l'ayant fait venir dans Athenes, l'ont si fort mise dans le grand monde et parmy les gens d'esprit, qu'elle en a plus veu en un an que d'autres, qui y sont nées, n'en voyent en toute leur vie : si bien que Lerine, qui, pour n'avoir pas veu le monde, ne laissoit pas d'avoir l'esprit fort agreable et de mesler dans ses discours de certaines ingenuitez où celles qui n'ont pas esté elevées dans la cour et parmy les compagnies tombent aisement, estoit devenue l'object des soupirs et des vœux de tous ceux qui la voyoient. Elle se trouvoit dans toutes les assemblées, et l'on trouvoit en cette personne des agrements d'autant plus naturels qu'ils estoient peu estudiez. Il est vray que cela ne dura pas long-temps, et qu'elle changea bien-tost cet air qu'elle avoit pris dans la solitude. Ce n'estoit plus la mesme : elle ne disoit plus les choses qu'avec un esprit et une delicatesse incroyable ; ce n'estoit plus que vers faits à sa gloire, que billets doux, que vœux declarez, que respects apparens, que rivaux en campagne, et, de simple qu'elle avoit paru d'abord, elle devint en moins de quinze mois une des plus grandes pretieuses qui fut et qui sera jamais, et commença à donner des regles de ce qu'auparavant elle avoit tousjours ignoré, et mesme elle fit une description des differentes sortes d'estimes qu'à peine auroit-on pu attendre du plus spirituel de ses amants et de la plus delicate pretieuse d'Athenes. Celuy qu'elle avoit choisi pour confident me les envoya, et je fus obligé d'estimer à

Athenes, Paris. — *Lerine*, mademoiselle de La Martinière.

la mode de cette belle. — Voicy la copie que j'en ay gardée :

« *Differentes manieres d'estime, de Lerine à Anaxandre.*

Vous m'ecrivez, illustre Anaxandre, que vous souhaittez que je vous donne mon estime ; mais sçavez-vous bien que je ne croy pas que vous ayez trop bien pensé à ce que vous me demandez, puis qu'à mes yeux l'on peut estimer d'une façon que je trouverois aussi dangereuse que le mepris, encore qu'asseurement elle ne nous fist pas tant d'injure ; mais, comme je vous ay quelque obligation, je veux bien vous donner lieu d'y penser en vous envoyant ce que je croy des différentes sortes d'estime, afin que vous voyez de laquelle vous voulez que j'aye pour vous ; et, pour vous le dire en peu de mots, je vous diray que j'en trouve de neuf sortes : la premiere est l'estime *d'inclination*, celle *de preoccupation*, celle *d'interest*, celle *de reconnoissance*, celle *d'amitié*, celle *d'amour*, celle *d'alliance*, celle *de complaisance* et celle *de jalousie*.

« Je vous écris bien en combien de façons l'estime se glisse dans nos cœurs, et combien de motifs la rendent legitime ; mais j'apprehende horriblement de ne vous pouvoir expliquer ma pensée sur toutes ces differentes manieres. Toutefois le precipice que l'estime me prepare est trop beau pour me laisser

Lerine, mademoiselle de La Martiniere. — *Anaxandre*, M. Amat.

emporter à la surprise qu'il me cause, et, quand je devrois faire naufrage sur cette matiere, je veux bien vous en dire ma pensée. Je commenceray par l'estime d'inclination.

« L'estime que l'inclination forme en nos cœurs est, selon moy, la plus naturelle et la plus aisée à concevoir ; elle ne nous laisse point la liberté d'examiner le sexe, ny la condition et la conformité d'humeur, où les rapports inconnus des sentimens en sont pour l'ordinaire caûse. C'est cette estime qui lie les premieres amitiez et qui forme les premiers nœuds des societez, qui produit les confidences et qui fait que, sans sçavoir pourquoy, nous nous abandonnons presque entiers à ceux que nous estimons de cette maniere.

« La seconde est celle de preoccupation, et l'on la peut nommer estime aveugle, puisque tous ses fondemens les plus solides ne sont establis que sur le bruit que l'on fait des personnes qui nous forcent à les estimer sans que nous les connoissions, et dont la renommée exige de nous cette estime de preoccupation qui nous conduit dans les païs inconnus, où nous n'avons pour guides que l'opinion generale et où nous aurions bien de la peine à dire ce que nous estimons et pourquoy nous le faisons ; et c'est là proprement l'estime que produit en nous l'ignorance ou le torrent des applaudissemens publics (si l'on peut parler ainsi), et souvent elle regne avec tant d'empire sur l'esprit du peuple, qu'elle luy fait approuver dans une personne des défauts qu'il condamneroit en tout autre ; et c'est à cette estime, que la fortune produit presque aussi souvent que le me-

rite, que plusieurs hommes ont dû ces epitetes advantageux de *grand*, d'*illustre* et d'*incomparable*.

« En suitte de l'estime de preocupation vient celle d'interest, et c'est celle dont les ames basses sont capables, et qui ne laisse pas de se glisser souvent dans les esprits les plus espurez et de former des nuages et des erreurs en des personnes fort considerables.

« C'est cette estime qui fait donner le pas aux richesses devant les vertus, et qui fait que l'on considere plutost un homme parce qu'il a fait sa fortune que parce qu'il est honneste homme. Cette estime a rendu à la noblesse un bien presque imaginaire, faisant mepriser ceux de qui il n'y a rien à esperer, quelque nobles qu'ils soient, pour suivre ceux de qui l'on attend quelque recompense; elle met aussi au jour les flatteries, les faux respects et les encens, et c'est un poison si fort qu'il se rend souvent naturel en ceux chez qui il n'estoit qu'estudié; et nous voyons des partisans de la fortune se rendre si fort esclaves de l'estime qu'ils ont conceue pour ceux que le sort favorise, qu'on les a veu capables de tout entreprendre pour leur en donner des marques. Il y a encore d'autres interests qui font naistre l'estime; mais, comme ils tombent sous d'autres manieres d'estimer, je n'en parle point et passe à l'estime que je nomme de reconnoissance.

« Il est si vray que la reconnoissance cause de l'estime, que c'est mesme une verité qu'elle produit l'amour, au moins à ce que l'on dit: car je n'ay jamais eu assez de reconnoissance pour concevoir ce que l'on appelle du nom d'amour; mais, pour expliquer ce que c'est, je diray que c'est un certain mouve-

ment que la veue d'un bien fait ou d'une estime reciproque excite en nous, qui fait que nous y sentons un certain je ne sçay quoy, à l'aspect de ceux qui le font naistre, qui ne se peut expliquer; et c'est ce mouvement qui nous met des paroles obligeantes dans la bouche, qui nous ouvre le visage et qui nous fait, pour ceux que nous estimons ainsi, tous autres que nous ne sommes pour le reste de ceux que nous voyons, et c'est celle-là que causent generalement toutes les obligations que l'on nous donne et tous les services que l'on nous rend.

« L'amitié produit aussi une sorte d'estime qui luy est particuliere, et qui se regle à la force de ces mouvemens. Cette estime est la plus connue et la plus commune, car tous les amis en ont pour leurs amis, et c'est, à bien parler, un commerce eternel et reciproque entre ceux qui sont liez de ces agreables nœuds.

« L'amour traisne aussi une estime avec luy qui n'a rien de semblable à toutes celles dont j'ay parlé, car, comme ses transports et ses effects sont meslèz avec cette passion, qui n'en laisse jamais aucune sans l'alterer et la corrompre, aussi est elle plus emportée et plus violente que les autres. Je dis que l'amour a une estime en luy qui luy est attachée, et je mets une difference entre ces deux choses, qui, ce semble, sont inseparables, parce qu'il est constant que l'amour n'en est pas tousjours accompagné, et que l'on peut quelquefois aimer un homme bien fait ou une belle femme sans en aimer le merite, ou plus tost sans y en voir. Ce n'est pas que l'amour puisse jamais estre parfait s'il n'est joint avec elle; mais il

n'est pas tousjours vray qu'ils soient inseparables. Aussi faut-il avouer que cette sorte d'estime est un peu trop inquietante et que son penchant est trop dangereux pour ne la pas eviter, et je vous avoue que c'est celle dont je me defieray toute ma vie avec le plus de soin.

« L'alliance en fait aussi fort souvent naistre, et ce n'est pas une chose fort nouvelle de voir des personnes en estimer d'autres parce que ce sont leurs parents, à qui elles ne penseroient pas sans l'alliance qui les unit; et cette estime, penchant un peu du costé de l'interessée, a de grands rapports avec elle. Il est vray que, comme l'honneur en forme les mouvemens, ils sont plus excusables et l'estime qu'ils produisent plus juste.

« La complaisance, aux yeux de ceux qui en connoissent le pouvoir, est assez forte pour leur faire voir la necessité qu'il y a qu'elle produise une estime particuliere; aussi en fait-elle naistre une d'autant plus delicate qu'elle est inconnue à ceux mesme qui ne font profession que d'estimer. Le merite ne la fait pas naistre et n'en est pas tout à fait separé; l'amour ne la met pas au jour et peut aisement se rencontrer avec elle. L'interest n'est pas aussi ce qui la cause; aussi n'en est-il pas si fort eloigné que, comme l'interest produit quelquefois la complaisance, il soit absolument banny de l'estime que la complaisance fait naistre en nos cœurs. C'est donc une chose qui est une et qui participe neantmoins de toutes les autres. Le merite n'en est pas l'autheur, car la complaisance ne s'attache pas tousjours à la raison ni au merite; l'amour ne l'est pas non plus, puisqu'il est certain que l'on a

souvent de la complaisance pour ce que l'on n'aime pas, au moins de cet amour de passion à qui l'on peut seul donner ce nom. L'interest ne peut pas la former seul, puisque la complaisance interessée est si fort esloignée de celle dont je parle qu'elle la detruit. C'est doncque une certaine habitude qui est attachée à. de certaines humeurs qui en sont seuls capables, ou du moins qui en conçoivent le plus facilement, et c'est cette habitude qui fait l'agrement des compagnies, qui se glisse dans l'ame d'un amant, qui en conçoit les pensées avec d'autant plus de facilité que l'amour est luy-mesme attaché à la complaisance; ce qui fait qu'un amant estime non seulement ce qui est estimable en sa maistresse, mais encore tout ce qu'elle estime. Ce que je dis de l'amour se peut dire des autres motifs qui nous donnent de la complaisanee, et j'auray expliqué entierement l'estime de complaisance quand je vous adjoûteray qu'il s'en trouve de si peu attachés à leurs sentimens qu'ils sont capables de complaisance pour tout ce qu'ils n'haïssent pas, et par consequent qui estiment generalement tout ce que les autres approuvent; et, à bien parler, cette approbation, et cette estime, et cette complaisance, sont des enfans jumeaux de la civilité, et dont l'empire ne s'estend que sur les choses indifferentes et bagatelles.

« L'estime de merite, ou de justice, est, à proprement parler, celle qui a donné l'estre à tout ce qui s'appelle estime, et c'est de cette maniere que la vertu est estimée, que l'amitié est honorée et que l'on fait estat de toutes les choses de cette nature,

et elle ne se refuse à qui que ce soit, et mesme nous la donnons souvent malgré nous. Je n'ay plus à vous parler que de l'estime que j'ay nommée estime de jalousie.

« Vous aurez peut-estre de la peine à concevoir que la jalousie produise de l'estime; il est pourtant tout vray qu'elle en fait naistre en nos cœurs de très-legitimes, et, pour en parler plus proprement, elle cause cette emulation qui n'est formée que de l'estat que l'on fait de quelque chose que l'on n'a pas; et, pour rendre la pensée plus manifeste par un exemple, une femme sera jalouse d'en voir une plus belle, plus enjouée et plus spirituelle qu'elle n'est, et cette jalousie ne part que de l'estime qu'elle fait de la beauté; il semble mesme que ces desirs jaloux expliquent avec plus d'energie la passion avec laquelle elle regarde cette perfection, qui est moindre en elle qu'en la personne dont elle est jalouse. Il arrive le mesme d'un homme à un autre : l'un sera jaloux de ce que celuy-là aura mieux fait sa charge, sera plus galand ou aura plus d'esprit que luy. Cette jalousie ne formera point de fougues en son cœur, et les plus forts mouvemens qu'elle produira se borneront à souhaitter ses qualitez, et s'attacher à reussir aussi bien que luy. Ainsi, estant jaloux sans haine, il aura infailliblement de l'estime pour l'object de sa jalousie.

« Voilà, brave Anaxandre, ce que j'avois à vous dire des differentes manières d'estimer, et dont vous pouvez choisir; et je vous promets que je vous diray

Anaxandre, M. Amat.

sincerement si celle que je consens d'avoir pour vous aura du rapport à celle que vous exigerez de moy. Mais, en vous envoyant cette carte blanche, pour ainsi dire, et vous laissant la liberté du choix, j'attends de vous la mesme chose à l'egard de vos soupirs, et, puis qu'il faut en escouter, je veux avoir du moins le choix de ceux à qui je dois prester l'oreille.

« LERINE. »

Après ce que cet amy m'avoit fait voir de cette pretieuse (car, ensuite de ce que vous venez de lire, ce seroit luy faire injure de douter qu'elle ne le fust), j'eus une curiosité fort grande de voir ce qu'Anaxandre luy repondroit, et, par le moyen de cet amy de qui je tenois ces differentes manieres d'estimer, je tiray une copie de la response :

« *Response d'Anaxandre à Lerine.*

Je ne vous dis rien, charmante Lerine, de l'admiration que vostre lettre m'a causée, puisque je suis persuadé que tout ce que vous faites en donne à tous ceux qui vous connoissent, et qu'il est egalement impossible de vous voir sans vous aimer et de vous connoistre sans vous admirer; mais, pour repondre juste à ce que vous m'avez fait la grace de m'escrire, je vous diray, pour commencer à vous répondre par où vous finissez, que je tascheray de vous demander une estime que

Lerine, mademoiselle de La Martiniere. — *Anaxandre*, M. Amat.

vous ne me puissiez refuser. Après cette protestation, permettez-moy de vous dire que, dans vostre estime de jalousie, qui est la derniere dont vous me parlez, et qui est l'estime que vous causerez à toutes celles de vostre sexe, je me suis fort estonné que vous n'ayez point parlé de celle dont on est capable pour ses rivaux, qui tomboit à mon sens sous cette derniere; comme en vous aimant il est impossible que l'on n'en aye une infinité, et que, parmy le grand nombre, il est bien mal aisé qu'il ne s'en trouve d'assez accomplis pour nous forcer à les considerer malgré nous. J'avois une forte passion de voir de quelle estime vous vouliez que l'on fut capable pour eux, et si vous jugiez à propos que l'on leur en donnast, ou si vous estiez du sentiment de ceux qui disent que l'on ne doit estre capable que de haine en leur endroit, ou si vous vouliez que l'on suivist indispensablement cette aveugle generosité qui nous ordonne d'estimer en tous temps et en tous lieux tous ceux qui sont estimables. De là, montant à celle qui est au dessus, je vous avoue que la plus grande de mes peines est que vous ne puissiez pas trouver en moy assez de choses pour l'obtenir de vous après que je vous l'ay donnée preferablement à toute autre personne.

« Pour cette estime de complaisance, encore que j'en conçoive fort difficilement pour bien des gens, je puis vous jurer que vous m'en ferez tousjours facilement concevoir les sentimens; mais, quand je l'ay pour vous, je ne vous demande pas que vous l'ayez pour moy: je suis trop juste pour exiger de vous ce que je ne merite pas. Pour celle

d'alliance, je ne vous en parle point, et, l'amour et le sang n'estant pas souvent bien ensemble, je ne puis estre marry, dans les sentimens que j'ay pour vous, de voir cette estime bien esloignée de celle dont nous pouvons estre capables l'un pour l'autre.

« Pour ce qui regarde l'estime d'amour, vous ne voulez pas que l'on vous en parle. Ainsi, sans faire qu'un souhait que je crains inutile, je vous jure de l'avoir toute ma vie pour vous. Ce sera assez vous en dire si vous avez les moindres sentimens de bonté pour moy. L'estime d'amitié me semble un peu trop froide pour la souhaitter fort ardamment. Ces nœuds n'ont rien qui me plaise quand il s'agist d'estimer une belle personne, et je ferois en verité infiniment plus d'estat de celle de reconnoissance si, par mes services, je pouvois vous obliger d'en avoir pour moy. Je croirois me faire tort de parler de celle d'interest, tous les interests estant sans doute absolument condamnables, excepté celuy de l'amour. L'estime que la reputation produit est trop legere, trop infructueuse et trop vaine pour la desirer; et, quoy que ce soit un grand bien de preoccuper les esprits par le bruit de son nom, il est, à mon sens, bien plus advantageux de ne pas tant promettre et de donner davantage, soit dans la conversation, soit autrement, que de former de grandes esperances dans les esprits et ne les pas remplir suffisamment.

« Mais si je mets dans l'indifférence ce que la preoccupation donne d'estime, celle que l'inclination produit dans les cœurs a des charmes pour moy si grands que je me tiendrois heureux d'en avoir fait naistre en vous les premiers sentimens. Voilà, belle

Lerine, ce que j'avois à vous repondre touchant vos differentes manieres d'estimer; et il vous sera aisé de juger celle que je souhaitte de vous. Je n'ay plus qu'à vous répondre touchant mes soûpirs, et, bien que je pûsse vous dire justement que je n'en conte que d'une sorte, je veux bien pourtant vous dire de combien de façons je croy que l'on peut soûpirer.

« La commune opinion, touchant les soûpirs, est que l'on le fait en deux manieres : ou en secret, ou en public; mais, comme cette difference n'est pas assez vaste et ne dit pas assez à mon sens, puisque les soûpirs publics eschappent aussi facilement en secret que les secrets le font à la veue de tout le monde, je diray, pour vous expliquer ma pensée tout au long, que l'on soûpire en douze façons, et qu'il y a douze raisons qui arrachent des soûpirs de ceux-mesme qui sont les moins accoustumez à les laisser eschapper, et je les appelle du nom qu'ils reçoivent de leurs motifs. Ainsi, quand un homme soûpire pour de beaux yeux, je dis que ce sont *des soupirs d'amour*; et de mesme de tous les autres, que je nomme à dessein de rendre ma pensée plus visible.

« Je dis donc qu'il y a le *soûpir d'amour*, le *soûpir d'amitié*, le *soûpir d'ambition*, celuy *de douleur*, celuy *de jalousie*, celuy *de crainte*, celuy *de vengeance*, celuy *de joye*, celuy *d'impuissance*, celuy *d'incertitude*, celuy *de pitié*, et le dernier, que je nomme *de cour*.

Lerine, mademoiselle de La Martiniere.

Naturellement l'on soûpire par douze motifs differends; mais mesme l'amour nous fait souvent soûpirer de plus d'une façon. En effect, quand l'amour est volontaire, l'on soûpire volontairement; quand il est forcé, et que c'est une chose nouvelle pour nous de sentir ses atteintes et d'éprouver sa tyrannie, que nous voulons nous en défaire ou en combattre le pouvoir et les mouvemens, alors les soûpirs qu'il nous fait pousser sont involontaires et forcez. L'on en pousse encore qui different de ceux dont je viens de parler, et ce sont ceux qui nous eschappent lorsque, par respect ou par crainte, ou par quelque autre raison puissante, nous voulons cacher nostre passion, encore qu'elle nous flatte et nous plaise ; et ces soûpirs ne sont pas seulement dissemblables par le temps et la maniere de les former, mais encore par leur propre nature. Je sçay bien que cette matiere est un peu delicate, qu'elle poura paroistre bizarre aux yeux de bien des gens; mais, si ceux qui sont amoureux s'estudient bien eux-mesmes et s'ils consultent les effects de cette passion, ils verront bien que je dis vray; et pour vous rendre cette verité sensible, je n'ay qu'à vous expliquer comment ils different en nature.

Il n'est pas besoin d'une fort grande estude ny d'une fort grande application, et il ne faut que s'estre examiné soy-mesme et avoir une legere connoissance des passions, pour sçavoir et pour estre persuadé qu'il ne faut qu'une circonstance pour en changer la nature, pourveu qu'elle en soit inseparable et essentielle. Or il n'y a point de doute que, dans ces trois differentes manieres de soûpirer, il ne s'en rencontre

d'essentielles et d'inseparables, et c'est ce qui me fait dire qu'il est constant que ces soûpirs different en nature.

La circonstance essentielle que je remarque dans les soûpirs qu'un amant forme aux yeux de sa maistresse, et qui en est inseparable, c'est le plaisir : je dis le plaisir, et non pas la joye, car je soûtiens qu'il y a des plaisirs dont la joye est bannie, et c'est ce que j'expliqueray en parlant des soûpirs de joye. Je dis donc que le plaisir est attaché à ces premiers soûpirs, et la raison qui me le fait advancer est que c'est tousjours un plaisir fort grand de donner à celle que l'on aime des marques de sa passion, et que, puisque les soûpirs que nous faisons en presence de celle pour qui nous avons de l'amour en sont tousjours des tesmoins asseurez, il est tousjours vray que, quelque autre masque dont on les deguise, le plaisir et la satisfaction en est tousjours inseparable. Ainsi, quelque triste qu'un amant paroisse, quelque plaintifs et languissans que soient ses soûpirs, il a tousjours necessairement du plaisir quand il les forme devant l'object de sa flame.

La circonstance qui suit necessairement et inseparablement les soûpirs que l'amour forme dans nos cœurs et met dans nostre bouche, quand nous ne suivons ses lois qu'à regret, est la violence qu'ils nous font à nous-mesme ; et l'on peut les nommer des enfants illegitimes, puisqu'ils sont produits d'un accouplement involontaire, et que l'amour, qui les engendre, pour parler ainsi, le fait malgré la volonté qui leur sert comme de mere ; et l'on ne peut pas douter que la difference ne soit essentielle entre

le mouvement volontaire et le mouvement forcé; qu'ainsi, consequemment, il ne s'en rencontre entre les soûpirs dont je parle et ceux dont j'ay parlé cy-dessus, et que ce ne soit une difference naturelle, effective et specifique, qui les rende dissemblables les uns des autres. Il ne me reste plus à parler que des soûpirs volontaires que nous formons en secret, et que nous nous attachons à cacher avec soin, et qui ont une nature qui leur est toute particuliere, en ce qu'ils sont despourveus de l'esperance et de toutes les autres qualitez qui peuvent rendre les soûpirs utiles : car enfin on ne temoigne point par eux sa passion, on n'attend point de soulagement d'eux, et ils ne doivent le jour qu'à un mouvement aveugle qui les forme sans object; ce sont des enfants qui meurent en naissant, qui ne voyent jamais le jour, et qui, produits dans les tenebres, semblent estre destinez à la mort; ce sont des tristes victimes qu'on immole en secret, et qui n'ont rien de semblable aux autres que l'estre et le sentiment qui les produit.

L'amitié nous arrache des soûpirs, mais ce sont pour l'ordinaire des soûpirs de complaisance; leur principe est honneste, leurs mouvemens temperez et leur empire est borné, ou, pour m'expliquer plus clairement, ce sont des soûpirs qui n'ont qu'un temps et que l'on donne aux deplaisirs de ses amis, et qui ne sont produits en nous-mesme que par le contre-coup que nous sentons des mal-heurs que ceux à qui nous avons donné nostre amitié ressentent.

L'ambition porte aussi naturellement avec elle des soûpirs, puis qu'il est certain que toutes les fortes passions en ont qui leur sont naturels, et de qui

elles sont inseparables, ou, pour m'expliquer mieux, que leur mouvement et leur empire produisent necessairement, et que l'ambition est une des plus violentes et des plus fougueuses dont une ame puisse estre tourmentée; c'est mesme, en quelque façon, celle qui peut servir d'antidote à l'amour, et dont la tyrannie luy peut estre comparée.

La douleur explique assez quels sont ses soûpirs; personne n'en a éprouvé les atteintes qui ne sçache de quelle maniere on les forme, et je ne croy pas à propos de vous en entretenir.

Les soûpirs que forme la jalousie, bien qu'aussi communs, ne sont pas neantmoins si aisez à expliquer que ceux de la douleur : car il semble qu'ils soient absolument unis à ceux que l'amour cause en nous, bien qu'ils soient tout à fait dissemblables les uns des autres. J'avoueray bien qu'ils tirent leur origine d'une mesme cause; mais les soûpirs d'amour sont tous pleins de tendresse et d'agremens, et ceux de la jalousie sont tous remplis d'inquietude et de fureur. La tendresse s'y mesle bien, mais elle perd son nom dans les fougueuses agitations et dans les violentes incertitudes que cause la jalousie, et les soûpirs que cette passion nous arrachent retiennent si peu de la douceur des autres qu'on les meconnoist et qu'on les prendroit bien souvent pour des enfans de la haine, bien qu'ils soient fort amoureux. Il est vray qu'il ne faut pas s'en estonner, et que, comme ils participent de la passion qui les forme, ils ne peuvent estre que violens et dereglez, puis qu'ils ont pour compagnons inseparables et le trouble du cœur, et le changement du visage, et, en un mot, l'alteration generale

de toute l'harmonie du corps humain ; avec tout cela, pour estre irreguliers, ils ne laissent pas d'estre bien communs, et il est si mal aisé de s'en garentir qu'il n'y a que les heureux qui en echappent. La jalousie est un mal, mais c'est un mal inevitable, et cependant la cure en est aussi difficile que la pente en est aisée. Je pourois mettre encor au rang des soûpirs de jalousie ceux que l'emulation exige de nous, et les desirs ou de paroistre autant qu'un autre, ou d'estre autant estimé, en pouroient former qui seroient bien nommez des soûpirs jaloux ; mais comme je ne parle que de celle que l'amour fait naistre, je laisse les autres, qui peuvent plus naturellement tomber sous ceux de l'ambition.

Pour les soûpirs qu'on forme dans la crainte, ce sont des soûpirs passagers, et qui sont plus froids que ceux de la jalousie, avec qui ils se meslent quelquefois si bien qu'on a de la peine à les connoistre ; on les peut pourtant discerner à cette marque, qui est qu'ils sont plus serrez que les autres, et qu'ils ont plus de ressemblance avec ceux de la douleur, bien qu'ils ne soient pas si plaintifs et qu'ils soient plus pleins d'erreur, parce que la crainte, pour l'ordinaire, s'emparant de l'imagination, la remplit d'images qui dissipent la raison, ce que ne fait pas la douleur, qui n'agist en nous qu'après la connoissance des malheurs qui la produisent.

Puisque tous les mouvemens naturels produisent naturellement des soûpirs, et que la vengeance est une des passions la plus naturelle et dont le penchant est plus facile, il est bien juste de dire qu'elle nous fait soûpirer d'une façon toute differente de

toutes celles dont j'ay parlé; aussi dit-on, pour en exprimer le desir, alors qu'il presse un cœur avec violence, *il soûpire une vengeance* ; ou, pour parler plus juste, *il soûpire après une vengeance.*

Vous n'aurez pas bien de la peine à croire que la jalousie, la crainte et la vengeance exigent de nos cœurs des soûpirs; mais peut-estre aurez-vous quelque scrupule en voyant que j'avance que la joye en produit aussi dans nos cœurs; mais, si vous songez bien qu'il n'y a point de mouvement violent qui n'ait besoin de soûpirs pour delivrer le cœur des oppressions que les grands transports luy causent, vous jugerez bien-tost que, puisque la joye est assez forte pour causer la mort, il n'est pas fort mal aisé qu'elle ait des mouvements assez grands et assez puissants pour causer des soûpirs. J'ay fait une difference du plaisir à la joye et de la joye au plaisir, qu'il faut selon moy que je mette dans son jour, et cette difference vient de ce que la joye produit toujours le plaisir, et qu'il est constant que le plaisir ne produit pas toujours la joye : comme, par exemple, l'on trouve du plaisir à se plaindre, et ce n'est pas toujours une verité de dire que ce plaisir cause de la joye; et ainsi de tout ce que je pourois alleguer en cette rencontre.

L'impuissance fait aussi que l'on soûpire, et, si l'impuissance generalement prise est le plus grand de nos malheurs et celuy qui nous marque nostre foiblesse avec des caracteres plus honteux, il est bien vray qu'elle nous fait soupirer, puisque l'on ne peut refuser de soûpirs aux grands malheurs.

Je conte encore une maniere de soûpirs, qui n'est

pas moins extraordinaire en apparence qu'en effet elle est naturelle et commune à tout le monde, et c'est celle que je nomme d'embaras ou d'incertitude; et ces soûpirs sont ceux qui se forment dans les ruptures que les amans font avec leurs maistresses, et presque dans tous les demeslez qui arrivent dans la vie, lors que l'on veut des choses dont l'execution est difficile et où la volonté se trouve combatue par quelque autre sentiment qui cause cette incertitude et cet embaras qui nous fait soupirer.

La pitié a aussi le privilege de nous arracher des soûpirs; et ceux qu'elle nous fait pousser sont assez connus, et se donnent d'ordinaire à la veue des grands mal-heurs qui arrivent aux personnes qui nous sont estrangeres.

Il ne me reste plus qu'à vous entretenir des soûpirs de cour; ils sont mal-aisez à deffinir, parce qu'ils n'ont point de regle certaine, et, pour vous en dire la verité, ces soûpirs sont, pour en bien parler, les enfans bastards de toutes les passions; et, s'il s'en forme de naturels, ce sont ceux de l'ambition : car dans ce lieu l'on n'est amoureux que par politique, jaloux que par grimace, amy qu'en apparence; la pitié y est feinte, la douleur y est estrangere, et mesme l'embaras dont j'ay parlé ne s'y rencontre presque jamais, car l'on a dans ce lieu une pente si grande au changement et une telle facilité à tourner à tout vent que l'on ne s'y surprend de rien et que rien n'y paroist embarrassant; en un mot, toutes les passions y sont peintes avec des couleurs inconnues, et les tableaux qu'elles forment sur le front des courtisans sont des tableaux en des-

trempe, qui ne sont qu'à l'epreuve d'un peu d'eau. Les soûpirs qui s'y forment sont d'ordinaire des soûpirs trompeurs et dangereux, et qui expliquent assez ce que l'on en doit attendre par le nom qu'ils portent : ce sont des soûpirs de cour.

Belle Lerine, après vous avoir obey assez aveuglement pour ne pas examiner dans mon obeissance ce que je faisois contre moy, permettez que je laisse aller quelquefois jusqu'à vous ces soûpirs que la tendresse forme dans les cœurs, et qui sont les plus touchans quand un respect comme le mien les accompagne.

ANAXANDRE.

Comme le commerce qui est entre ces deux personnes est assez nouveau pour n'y avoir point encore d'aventure plus remarquable que celle-cy, je finis leur histoire, et je croy qu'après ce que l'on a veu d'eux, on ne peut pas douter que je n'aye eu raison de les mettre dans le Dictionnaire des pretieuses.

LUCELLIE est une fille agée de trente-deux ans, qui est dans le dessein de ne se marier jamais, et qui, dans cette pensée, cultive toutes les choses qui concernent les pretieuses et traitte tous ses amans avec egalité, n'en ayant point qu'elle voye de meilleur œil que les autres ; que si quelquefois elle a une estime plus declarée pour quelqu'un de ceux qui la servent, elle ne vient que de ce qu'elle croit

Anaxandre, M. Amat. — *Lucellie*, mademoiselle La Flotte.

qu'il a plus d'esprit que ses rivaux, et non de ce qu'elle l'aime davantage : car, comme la conversation est ce qui luy donne le plus de plaisir et ce qu'elle souhaitte conserver avec plus d'attache, elle considere davantage ceux qu'elle croit les plus capables d'y fournir; elle fait cas sur tout de ceux et de celles qui ont l'esprit universel et qui parlent de tout, et se persuade que c'est la plus belle qualité que l'on puisse avoir, ne trouvant rien, à son gré, si insupportable que d'estre avec ces gens qui ne sçavent parler que de rubans, de juppes et de bagatelles. L'histoire est son occupation ordinaire; l'on dit qu'elle en cherche une qui puisse servir de sujet à un roman, mais que sa peine est de n'en trouver point qui luy fournisse de heros comme elle en voudroit choisir un, qui est un heros sans amour, au moins sans amour violent, et qui ne fut pas si sujet à ces larmes et à cette tendresse qu'elle juge indigne d'un grand homme; et une heroïne, un peu moins foible et moins sujette aux enlevements que celles dont jusqu'icy elle a veu les portraits; et, en attendant qu'elle les ait trouvez, je passe plus loin.

LEONDICE, pretieuse logée dans la place Dorique, âgée de trente ans; elle tient alcove, et l'assemblée qui se trouve chez elle est une des plus considerables de toute cette place; aussi a-t'elle bien plus d'une belle qualité pour attirer le monde, puis qu'elle est bien faite, qu'elle a beaucoup d'esprit et qu'elle fait cas de tous ceux et celles qui en ont.

Leondice, madame la presidente Larcher. — *La place Dorique*, la place Royale.

LIGDARIDE est une pretieuse dont l'esprit est connu de tout le monde, et qui est estimée pour cette raison de plusieurs personnes illustres, qui la considerent parce qu'elle en a infiniment. Ses passions dominantes sont les lettres et le jeu. Elle loge dans le quartier de la Normanie, proche le palais de Caton. Elle est âgée de trente-sept ans, et a toujours passé pour une fort belle personne.

LIGDAMIRE est une pretieuse d'un rang à n'en point parler, de crainte de n'en pas assez dire de bien, ou du moins de ne le pas dire assez bien ; si pourtant on peut donner un eloge à celles qui sont au-dessus de toutes louanges, je diray qu'elle est de celles qui font bien tout ce qu'elles font, et que, du temps de Valere, lorsqu'elle donnoit un peu plus de son temps à la galanterie, c'estoit chez elle que la parfaite se pratiquoit, et qu'à present qu'elle a d'autres pensées, c'est chez elle que l'on apprend les plus austeres vertus. Mais, comme cette matiere est esloignée de celle que je traitte, je la quitte pour passer outre, après cette marque d'un respect aussi sincere pour elle qu'elle le merite veritablement, et par ce qu'elle est et par ce qu'elle fait.

LICINE est une ancienne pretieuse de la ville de Murcie. Elle loge dans Athenes, chez deux pretieuses ses niesces, vis à vis le palais de Seneque.

Ligdaride, madame de Launay-Gravé. — *La Normanie*, le quartier Saint-Honoré. — *Le palais de Caton*, le palais Mazarin. — *Ligdamire*, madame la duchesse de Longueville. — *Valère*, M. de Voiture. — *Licine*, madame de Lorme. — *La ville de Murcie*, la ville de Moulins. — *Athenes*, Paris. — *Le palais de Seneque*, le Palais-Royal.

LISIMENE est une pretieuse des plus considerées de tout Athenes. Elle est belle, et, avant que d'estre dans l'embarras où elle est, sa ruelle estoit une des plus agreables et des plus frequentées. Elle aime la musique et protege les autheurs, et surtout ceux qui travaillent pour les jeux du cirque.

LEONTINE, jeune pretieuse d'auprès du palais de Solon, est remarquable par sa douceur et sa grande docilité. Elle est belle et voit quelques-uns de ceux qui font des vers galands et enjouez. Elle joue de l'angelique, et aime à lire des romans, et s'y attache assez pour en faire une partie de son occupation. Elle a une sœur qui est aussi pretieuse, et fille comme elle; mais, comme je connois moins son humeur, je n'en diray rien. J'ay parlé cy-devant d'une pretieuse qui est aussi sa sœur, et l'on peut voir ce que j'en ay dit où j'ay parlé de Camille.

LIDASPASIE et sa sœur sont deux pretieuses, l'une agée de vingt-cinq ans, l'autre de vingt; leur maison est d'autant plus la maison des divertissemens qu'elles sont maistresses de leurs volontez, et que, n'ayant point de mere et aimant les grandes compagnies, les pourmenades, et generalement tous les plaisirs honnestes, elles ne rebutent personne de ceux qui peuvent contribuer à leur en fournir les occasions; et, bien que l'humeur enjouée de l'aisnée soit differente de celle de la cadette, qui est plus

Lisimene, madame la mareschale de l'Hospital. — *Athenes*, Paris. — *Leontine*. mademoiselle Le Hou. — *Le palais de Solon*, l'hostel Seguier. — *Camille*, madame la comtesse de Carly. — *Lidaspasie et sa sœur*, (au lieu de ce nom, la clef porte *Lisellie et sa sœur*, et traduit par) mesdemoiselles Leseville.

melancolique, elles ne laissent pas de s'accorder en ce point et de chercher egalement et les plaisirs, et les assemblées, et les modes nouvelles, qu'elles ne suivent pas seulement, mais encore qu'elles inventent pour l'ordinaire, ayant toutes deux une invention toute particuliere pour imaginer de nouveaux ajustements, ce qui se remarque sur tout pendant le temps des Bacanalles, où elles changent presque tous les jours d'habits, n'allant jamais deux fois dans un bal dans le mesme equipage. C'est aussi dans ce temps que la galanterie de leurs amans éclatte avec plus de pompe, puis qu'ils ont un soin tout particulier de sçavoir où elles vont; et, comme durant ce temps on masque et l'on se deguise, ils ne manquent pas d'avoir le signal pour les connoistre et pour les faire remarquer dans l'assemblée, et en mesme temps les faire admirer. Ils font faire des vers que l'on peut appeller des manifestes de leurs perfections: car c'est à qui fera imprimer les plus galands et qui aura trouvé de meilleurs panygeristes, et ils jettent ces vers dans les assemblées alors qu'elles y arrivent. Ce n'est pas qu'elles soient les deux plus belles personnes d'Athenes, puisque l'aisnée n'a pas asseurement tous les agremens du visage necessaires pour faire mesme une mediocre beauté; mais en recompense elle a la taille fort degagée et est fort bien faite, ce qui, joint à une humeur agreable et enjouée, suffit sans doute pour avoir des amans et pour faire des conquestes. La cadette n'est pas de si bonne humeur : elle est plus melancolique, mais elle est plus belle; ce-

Le temps des Bacanalles, le carnaval. — *Athenes*, Paris.

pendant, quoy que leurs charmes ne paroissent pas tout d'un coup, qu'elles n'ayent pas ces brillans qui surprennent, il est pourtant vray que, si on conte leurs appas par le nombre et la foule de leurs adorateurs, on verra bien tost qu'il faut qu'elles en ayent infiniment, puis qu'il y a peu de filles qui en ayent plus qu'elles. Entre les autres Bristennius tient le premier rang, et pour la constance, et pour l'assiduité, et pour les marques frequentes qu'il donne de son amour, au moins si c'est une verité que les presens sont de sensibles preuves de cette passion. Democare y est encore fort attaché, et sa façon d'agir ne marque guere moins d'empressement que celle de Bristennius. Ces deux premiers sont attachez aupres de l'aisnée; et l'on remarque entre ceux de la cadette un homme nommé Maxime, qui est officier du grand Alexandre, et celui-là fait de plus grandes demarches qu'aucun de ses rivaux, du moins de plus apparentes. L'aisnée, à qui un carosse paroist absolument necessaire pour la douceur de la vie, et qui, bien qu'elle ait du bien, ne croit pas en avoir assez pour espouser un homme qui luy en donne un bien fondé : car de ces carosses à toutes mains qui ne servent qu'en hiver à la ville, et l'esté sont à plus d'un usage à la campagne, Lidaspasie n'en veut point; et, dans cette veue, elle a formé le dessein de vivre encore cinq ou six ans de l'air qu'elle fait aujourd'huy, c'est à dire dans la joye et les plaisirs, et puis de faire une banque-

Bristennius... (au lieu de ce nom, la clef porte *Britomare*, qui est traduit par) M. Baurin. — *Democare*, M. de Bonneval. — *Maxime*, M. Morin. — *Le grand Alexandre*, le Roy.

route au monde et se retirer parmy des Vestalles. Pour la cadette, comme elle parle fort peu, il est bien mal-aisé de deviner ses pensées; et en effet on remarque une chose toute particuliere en elle, qui est que, quoy que vous luy disiez, elle est un quart-d'heure à vous repondre, et n'est pas moins de temps à faire sa reponse qu'à la chercher; et, quand ses bons amis luy en demandent la raison, elle dit que c'est que l'on ne parle que de bagatelles et de choses inutiles: ce qui ne peut partir que de l'esprit d'une veritable pretieuse, comme elles le sont toutes deux. Au reste comme elles n'ont point de temps de reste, et que tout se consomme chez elles à voir et à estre veues, elles ne lisent pas extraordinairement: non qu'elles n'ayment les livres, et sur tout les comedies et les romans; mais c'est qu'on ne peut pas faire tant de choses differentes à la fois. J'ay oublié, en parlant de leurs alcovistes, d'y mesler Polixenide et Carimante; mais, comme leurs vœux sont incertains, et qu'ils semblent partagez entre la cadette et l'aisnée, je n'ay point trouvé de lieu plus propre à les nommer que celuy-cy. Elles logent sur la rive d'Athenes, proche le grand palais d'Alexandre.

LENODARIDE est une veufve pretieuse, aagée de quarante ans; son humeur est differente des autres, en ce qu'elle ne trouve rien de toutes les nouveautez qui se font à son goust, excepté les mots nouveaux:

Des Vestales, des Religieuses. — *Polixenide*, M. Pajot. — *Carimante*, M. Cheziers. — *La rive d'Athenes*, le quet de la Tournelle. — *Le grand palais d'Alexandre* [? le palais de justice].— *Lenodaride*, mademoiselle Lavergne.

car, pour le reste, Theagène et Cariclée et les autres romans de cet age luy plaisent plus que la Persaïde, la Romanie et la belle Egyptienne. Theophraste a mieux fait des vers que tous ceux qui s'en meslent aujourd'hui; en un mot, il faut que l'autheur soit dans le tombeau afin que l'ouvrage luy plaise. Il n'en va pas de mesme pour ce qui est des amans: car elle veut qu'ils soient jeunes, parce qu'elle croit qu'il est plus aisé de les attacher, avant qu'une longue experience leur ait appris la methode de changer et de se rendre les maistres, que d'attendre qu'ils soient tout à fait instruits de ces regles qui ne se sçavent que trop tost, à son sens. Les plus seurs moyens de luy plaire sont d'estre fort assidu auprès d'elle, d'estre fort soumis à tous ses sentimens lors qu'on se trouve avec elle en compagnie: car elle est aussi jalouse de ce qu'elle dit et de ce qu'elle approuve que pretieuse qui soit. Comme elle n'est pas tousjours dans Athenes, et qu'elle va tantost d'un costé, tantost de l'autre, en differentes maisons de campagne, je ne dis point où elle demeure.

LEONIDE est une de ces pretieuses d'autant plus agreable qu'elle est en parfaite liberté: car Leonidus, son mary, estant fort grand amy des lettres galantes et les aimant à la maniere des femmes, rien ne l'empesche de recevoir generalement tout ce qu'il y a de gens de l'un et de l'autre sexe qui en ont profession. C'est dans l'isle de Delos où elle de-

La Persaïde, le roman de Cyrus. — *La Romanie*, le roman de Clelie. —*La belle Egyptienne*, le roman de Cleopatre.— *Theophraste*, M. Theophile. — *Athenes*, Paris.— *Leonide*, madame de Lucques. — *Leonidus*, M. de Lucques.— *L'isle de Delos*, l'isle Notre-Dame.

meure, et où toutes les personnes d'esprit sont bien receues.

LISE a sans doute plus d'esprit que de beauté; mais cette pretieuse est si melancolique qu'à moins de la voir hors de ce grand abatement où elle est d'ordinaire, il est mal-aisé de se le figurer. Cette melancolie luy est pourtant funeste, en ce qu'elle altere la beauté de son tein et le colore d'un jaune qui fait penser d'elle tout ce qui n'est point. Elle a pourtant des jours assez enjouez, et, lors qu'elle s'echauffe en conversation, elle fait voir que, sous une froideur apparente et une languissante humeur, elle cache tout ce qui fait les plus grands agremens des ruelles: car elle parle bien, et, comme dans cet abatement où elle vit elle est quasi tousjours attachée à lire, elle a beaucoup appris; il n'est rien dequoy elle ne parle fort juste; outre cette qualité, elle a encore celle de conter une histoire avec tout l'agrement possible; aussi semble-il que ce soit une chose attachée aux personnes melancoliques de faire des contes plus agreablement que les autres; c'est ce qui arrive à cette pretieuse toutes les fois qu'elle recite quelque adventure.

LISIDE est une jeune pretieuse âgée de vingt-quatre ans, et, malgré cette jeunesse, elle n'ignore presque rien; mais ceux qui la voyent ne s'en estonnent pas, d'autant qu'elle porte dans les yeux toutes les clartez dont son esprit est advantagé. L'amour se traite chez elle d'une façon toute particuliere, et, bien que les plaisirs n'y soient pas permis,

Lise, mademoiselle La Haye. — *Liside*, mademoiselle La Chapelle.

les soûpirs y sont si fort defendus, et l'usage en est si fort interdit à ceux qui la servent, que c'est une necessité pour eux de marquer tousjours de la joye, mesme dans leurs plus grands chagrins. Quelques-unes de ses amies luy ont demandé la raison de cette politique, et elle leur a fait connoistre que c'estoit l'invention du monde la plus propre pour n'estre jamais embarassée. En effet, elle en use de cette maniere pour oster tout l'espoir à ses amans d'obtenir d'elle les dernieres faveurs : car, comme, pour les demander, c'est en quelque façon une necessité de se plaindre et de languir, et qu'elle ne souffre point de languissans auprès d'elle, elle n'est jamais embarassée, outre que sa methode est de n'avoir jamais pour un amant à la fois, et de n'en recevoir jamais chez elle lors qu'elle est seule, tenant pour maxime asseurée que toute pretieuse qui veut avoir du plaisir en conversation, qui veut estre servie sans interest, et que l'on l'aime constamment et sans espoir de recompense, doit oster toute occasion à ses amans de se plaindre d'elle, de luy rien demander, et n'en jamais voir que lors qu'ils sont deux ensemble, parce que, par la veue l'un de l'autre, ils s'animent davantage à luy plaire et à luy donner des marques et de leur amour et de leur esprit. De cette maniere elle vit contente, ne manque point de compagnie, est tousjours dans les conversations agreables, ne laisse aucun sujet de se plaindre d'elle et n'expose jamais que les dehors. Il est vrai qu'elle reçoit des billets ; mais elle n'y repond que lorsqu'ils sont dans les termes de l'estime, faisant tousjours semblant de n'avoir pas veu les au-

tres, et s'exemptant, par cette adresse, de repondre aux emportemens de ceux qui luy écrivent; elle les embarasse, les laisse dans l'incertitude et se divertit des maux dont ils n'osent se plaindre.

LUCIPPE est une fille de trente-cinq ans, la beauté ne fait pas son advantage; aussi ne fait-elle pas peur et ne laisse-t'elle pas de se faire souhaiter de ceux qui la connoissent, et par son humeur complaisante et par son enjouement. Elle fait raillerie de tout, et commence d'ordinaire par elle-mesme; sa raillerie n'est pourtant point choquante, et elle a cela de bon, qu'elle ne dit jamais rien des gens qu'en leur presence et le fait d'une maniere à ne les pas pousser à bout. Elle aime à lire, et surtout quand elle a quelqu'une de ses amies avec elle: car, son humeur estant agreable, elle prend plaisir à se divertir de ce qui fait l'admiration des autres, non qu'elle n'en connoisse la beauté, mais c'est qu'elle croit que l'on lit plus les livres de galanterie, les romans et les autres semblables pour se divertir que pour s'instruire. Sur tout elle raille la valeur de ces heros dont les romans font les portraits; elle se mocque de leur constance, se rit de leurs respects, se raille de leur melancolie, et ne trouve de juste dans leur procedé que leurs sentimens, leur politesse et l'agrement de leurs conversations. Elle loge dans le quartier de la Normanie. Pour d'amans, je n'en connois point qui soient attachez auprès d'elle: aussi seroient-ils en mechante main pour estre heureux, puisque c'est la fille du monde

Lucippe, mademoiselle Langeois. — *La Normanie*, le quartier Saint-Honoré.

la plus propre à se rire des langueurs et des languissans.

LICASPIS est une jeune pretieuse qui aime la musique et les vers ; elle n'est pas insensible à l'amour, mais elle sçait bien dissimuler : ce n'est pas que l'on ne dise qu'elle en a donné des marques à un de ses amans ; mais, comme son infidelité ne peut venir du manque de beauté de cette fille, qui est asseurement belle, il est plus juste de croire que la fierté de cette pretieuse ait occasionné le changement de cet infidelle ; et le peu de chagrin que son eloignement à causé à Licaspis est une marque qu'il n'a pas esté si heureux que l'on dit. On tient pourtant qu'ils sont prest à renouer ; mais elle s'eloigne fort des propositions que l'on luy fait de relier avecque ce volage ; et Leonte, second du nom, qui est presentement son alcoviste, luy rend des assiduitez si reglées et des respects si charmans, et y mesle tant d'esprit, qu'il pouroit bien nuire à ce racommodement. Ce Leonte est un homme bien fait de taille, qui fait bien des vers, quoy qu'il ne s'y soit occupé que depuis qu'il est amoureux de Licaspis ; mais l'amour est un grand maistre, et, comme cette fille les aime, et qu'elle en fait, ce n'est pas une chose fort surprenante que Leonte se soit estudié à lui en écrire. Ce commerce continue entr'eux, et il semble qu'elle prenne plaisir à l'entretenir avec plus de soin, pour oster la pensée que l'on pouroit avoir qu'elle garde encore l'idée de son premier

Licaspis, mademoiselle de Lestre. — *Leonte* [*second du nom*], M. Lambert.

amant, que je ne nomme point, pour des raisons que je ne puis dire, ou, si le lecteur veut, parce que je ne sçay pas son nom. Elle loge dans le quartier de Leolie.

LEONCE est un fort galand homme qui passe pour fort inconstant, et qui s'est peint luy-mesme avec tant d'art que je ne voudrois pas gaster sa peinture par aucun de mes traits; aussi seroit-ce luy faire tort, puis qu'assez de belles ont pris ce soin pour m'empescher de le faire quand je serois persuadé d'y reussir parfaitement. Il suffit de dire qu'il voit quantité de pretieuses des plus jolies et des plus spirituelles d'Athenes, a qui il sert d'alcoviste par quartier.

LEPANTE est un homme qui voit des pretieuses, et qui a sans doute l'esprit fort galand et fort propre à converser avec elles. Il est connu de Sophie, et l'Almanach d'Amour, dont il est autheur, fait assez voir qu'il aime et reussit bien à la galanterie.

L'or et l'argent sont les nerfs du commerce, et sont absolument nécessaires à la navigation : *L'or et l'argent sont les dieux du commerce, les seconds soleils des villes, et les jumeaux qui president à la navigation.* (De Megaste, en ses *Passions.*)

Il a bien laissé des enfans : *Il a bien transmis du*

Leolie, le Marais du Temple. — *Leonce*, M. de Lignieres. — *Lepante*, M. Lontier. — *Sophie*, mademoiselle de Scudery. — *Megaste*, le P. Lemoine.

sang à sa race. (De Cleocrite l'aisné, en son *Criminel innocent.*)

L'amour : *Le partisan des desirs.* (De Cleocrite l'aisné, en la mesme piece.)

Vous estes trop longues à donner des louanges : *Le contre-coup de vos louanges donne jusques dans la conversation.*

Cet homme est long-temps à lire ce livre : *Cet homme fait un grand sejour sur ce livre.*

Une laide : *Une belle à faire peur.* (De Mitrane, dans un de ses sonnets.)

L'encens : *Le conducteur des vœux.*

Cleocrite l'aisné, M. de Corneille l'aisné. — *Le Criminel innocent*, la tragédie d'OEdipe. — *Mitrane*, M. l'abbé Montreuil.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.



LE GRAND
DICTIONNAIRE
DES
PRETIEUSES

Historique, Poetique, Geographique, Cosmographique, Cronologique et Armoirique

Où l'on verra leur antiquité, coustumes, devises, eloges, etudes, guerres, heresies, jeux, loix, langage, mœurs, mariages, morale, noblesse; avec leur politique, predictions, questions, richesses, reduits et victoires; comme aussi les noms de ceux et de celles qui ont jusques icy inventé des mots pretieux.

Dedié à Monseigneur le Duc de Guise

Par le Sieur DE SOMAIZE,
secretaire de Madame la Conestable Colonna.



A Paris,
Chez Jean Ribou, sur le quay des Augustins, à l'Image Saint Louis.
M.DC.LXI.
Avec privilege du Roy.



LE GRAND DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES PRETIEUSES

DEUXIEME PARTIE.

M



MŒURS. Les mœurs de celles qui affectent de passer pour pretieuses sont duplicité, grimace, fausse affectation de bonté.

MERS. Les mers de leur empire sont ventueuses, profondes, et portent par tout.

MARIAGES. Dans tous les empires et parmy tous les peuples, il y a de certaines façons de s'allier les uns aux autres, et d'entretenir l'amitié chez soy; et, comme celuy des pretieuses est fort en vogue depuis quelques années, il n'est pas hors de sujet de monstrer comment elles s'unissent, et ce

qui les a rendues puissantes; c'est ce que l'on ne peut mieux faire qu'en expliquant de quelle façon on se marie chez elles, et de quelle sorte d'alliance elles font plus d'estat. Comme tous les habitans de cet empire sont fort spirituels, aussi leurs alliances sont-elles fort detachées de la matiere et fort spirituelles. Parmy le commun des hommes, on se prend par les yeux; mais icy ce n'est que par les oreilles; ailleurs on soûpire, icy l'on écrit, et les langueurs et les transports qui servent aux amans d'interpretes ne sont autres icy que les vers et les billets, et l'on n'y languit jamais que sur le papier. Leur coustume generale est de s'unir seulement d'esprit, non de corps, et, quand elles se dispensent de cette coustume, ce n'est que par droit de *committimus*.

MORALE. Chez les pretieuses comme ailleurs, la morale est, à bien parler, la science des mœurs; et quoy que ce soit une chose qui ait des regles generales et infaillibles, il est pourtant certain que chacun, en se les appropriant, les change et s'en fait de particulieres. Ces regles s'appellent du nom de maximes, et ces maximes sont en tout temps et en tous lieux presque differentes les unes des autres : ainsi l'on pourroit dire que chacune a la sienne particuliere; mais, comme en toutes choses il faut des principes qu'on tienne asseurez, je mettray icy leurs maximes generales.

MAXIME I.

Comme la liberté, sur tout des pensées, des paroles et des inventions, est la chose du monde la plus

respectée parmi elles, aussi leur gouvernement n'est-il pas monarchique, et c'est une maxime establie dès le commencement de leur Empire de ne recevoir point d'autre gouvernement que le libre.

II.

Encore que leur gouvernement soit libre, leur morale est pourtant de reconnoistre quelque puissance de qui, du moins en apparence, elles suivent les ordres; et l'on n'arrive à ce degré de pouvoir que par l'estime generale que l'on s'attire, et cette estime ne s'acquiert que par la beauté des ouvrages.

III.

Leur troisième maxime est de refuser les dehors à l'amour, parce qu'elles sont persuadées qu'on ne peut les accuser que de ce qui est visible.

IV.

Le quatrième point est de donner plus à l'imagination à l'egard des plaisirs qu'à la vérité, et cela par ce principe de morale que l'imagination ne peut pescher reellement.

V.

C'est encore un point de morale bien approuvé entr'elles, de ne dire leurs sentimens que devant ceux qu'elles estiment, et de ne dire jamais les deffauts d'une personne sans y joindre quelque louange, et cela pour adoucir l'aigreur de la critique.

VI.

La sixième maxime qu'elles suivent est de faire

tousjours plus d'estat du present que du passé ny que de l'avenir, et principalement en ce qui est du langage et des modes.

VII.

La morale qu'elles ont encore, en ce qui est des amitiez, est fort observée de toutes les veritables pretieuses, qui ont cette maxime de donner en ce rencontre beaucoup à l'apparence, tenant pour une verité constante qu'il ne faut jamais lier si fort en effet avec une personne, que la separation et la mesintelligence puisse troubler l'ame ou alterer le divertissement necessaire de la conversation.

VIII.

Elles sont encore fortement persuadées qu'une pensée ne vaut rien lors qu'elle est entendue de tout le monde, et c'est une de leurs maximes de dire qu'il faut necessairement qu'une pretieuse parle autrement que le peuple, afin que ses pensées ne soient entendues que de ceux qui ont des clartez au-dessus du vulgaire; et c'est à ce dessein qu'elles font tous leurs efforts pour détruire le vieux langage, et qu'elles en ont fait un, non seulement qui est nouveau, mais encore qui leur est particulier.

IX.

L'esprit estant le fondement de tout ce qui regarde les Pretieuses, et le silence en dérobant la connoissance, elles ont cette maxime de n'en observer jamais sans l'accompagner de gestes et de signes par où elles puissent découvrir ce qu'elles ne disent

pas, et qui mettent sur leur visage les sentimens qu'elles ont, ou de ce qui se dit, ou de ce qui se fait devant elles.

X.

Leur gouvernement estant paisible, leur politique est d'estudier les moyens de detourner toutes les divisions et toutes les guerres de leur empire, et pour cela leur morale est d'attirer dans leur party toutes les personnes de qualité, afin d'avoir l'empire dessus toutes les alcoves considerables et d'estre en estat de gouster en repos le plaisir de tenir de paisibles assemblées, et où les combats ne soient que comme des jeux de barriere, d'où les vainqueurs et les vaincus sortent en bonne intelligence.

MELAZIE est une pretieuse qui fait sa plus grande passion des jeux du cirque, qu'elle prefere à tous les autres divertissemens, pour suivre celuy qu'apporte ce spectacle; et la raison qu'elle allegue pour les preferer aux romans est que les amours romanesques sont trop embarassées, que les intrigues en sont trop confuses, les actions des heros trop extraordinaires, les vertus que l'on y pratique, et principalement la constance à souffrir les malheurs y est d'un trop difficile usage pour divertir l'imagination par des peintures et des idées qui sont trop confuses pour les debrouiller aisement; elle dit qu'il n'en va pas de mesme de ce spectacle; qu'il commence et finit dans le mesme jour, et que, quelque peine ou quelque pitié que l'on ait eu de ceux que l'on represente sur la scene, elle est tousjours

Melazie, madame Morin. — *Les jeux du cirque*, la comedie.

effacée par les plaisantes images que les dernieres scenes laissent au spectateur; que si quelquefois un coup de foudre en forme la catastrophe, il est bien plus ordinaire de voir des constans que des malheureux; qu'outre cela, dans ces courtes images, l'on void souvent la vertu recompensée et le crime puny, ce qui n'arrive pas dans les romans de la mesme maniere : car, si l'on y donne des peines et des recompenses selon le merite, c'est après une longue suite de travaux; que l'on n'est presque plus capable d'en gouster la douceur, et que lire dix ou douze volumes meslez de bonnes et de mechantes choses est sans doute trop achepter le plaisir que peut donner la pensée qu'un heros et sa maistresse gousteront enfin les plaisirs que goustent les amans les plus heureux.

MENECLIDE et NOROMANTE sont deux pretieuses que je mets dans le mesme endroit parce qu'il y a un extreme rapport en leurs humeurs, en leurs actions, et qu'elles sont toutes deux egalement critiques : en effet, cette passion de reprendre les accompagne tellement qu'il est presque impossible de leur monstrer quatre lignes où elles ne trouvent à redire, et il leur arriva un jour que, s'estant trouvées dans une assemblée où un des plus celebres musiciens d'Athenes se trouva, comme, par complaisance, il se fut mis à chanter, l'on fut tout estonné que l'on entendit un murmure semblable à celui d'un echo, qui repetoit mot à mot toutes les paroles qu'il proferoit. C'estoit nos deux pretieuses

Meneclide, mademoiselle Morel. — *Noromante*, mademoiselle Neuilly. — *Athenes*, Paris.

qui, à mesure qu'il chantoit, critiquoient les paroles de sa chanson, au lieu de penser à la douceur de la voix de celuy qui les proferoit, qui est pourtant des plus douces et des plus charmantes. Cette demangeaison ne les tient pas seulement en ce qui est des vers ou de la prose, mais leur critique s'estend encore sur les actions et sur les visages de tout le monde, et les traits les plus reguliers ne sont pas exempts de leur censure ; et si quelque belle femme se presente à leurs yeux, au lieu de rendre justice à ses charmes, elles s'éforceront d'y rencontrer des defauts : ce n'est pas qu'elles soient belles, mais c'est qu'elles seroient bien faschées de voir ou d'approuver en autruy ce qu'elles n'ont pas.

MELISE peut passer pour une des plus raisonnables pretieuses de l'isle de Delos, où elle loge ; je ne sçay pas si elle est belle ou laide, car je ne l'ay jamais veue ; je la verray quand elle voudra, et diray avec connoissance ce que je n'ecris icy que sur la foy de mes memoires, qui est qu'elle a beaucoup d'esprit, qu'elle voit des gens qui s'en piquent, etc.

MELITE est une ancienne pretieuse dont Lisippe est le heros. En effet, rien n'est bien fait au logis si Lisippe ne l'aprouve, rien n'est beau que ce qu'il juge beau, rien n'est bien écrit que ce qu'il écrit. Il est pour elle l'unique philosophe d'Athenes, il sçait seul les belles sciences, et, pour ne rien obmettre, et dire en peu de mots la verité comme elle est,

Melise, madame de Motteville. — *L'isle de Delos*, l'isle Nostre-Dame. — *Melite*, madame Mareschal. — *Lisippe*, M. de Lesclache. — *Athenes*, Paris.

tout est bien fait quand Lisippe y met la main, et tout est mal lors qu'il n'y touche pas. Il faut que tous ceux qui la visitent applaudissent aux bons sentimens qu'elle a pour luy, s'ils veulent avoir la paix avec elle, et elle n'est de bonne humeur que quand elle l'a veu; mais sur tout ce qu'elle prise en luy, c'est qu'il sçait parfaitement la phisique, soit en ce qui regarde la theorie, soit en ce qui est de la pratique. Ils logent tous deux dans l'isle de Delos, où ils sont estimez et connus de tout le monde.

MELINTE, pour avoir plusieurs années de veufvage, n'en paroist ny moins belle, ny plus chagrine, ny moins jeune: aussi a-t'elle esté mariée dans un age où à peine est-on encore sorty de l'enfance. Elle a esté fort peu de temps mariée, et par là elle a eu de bon-heure cette liberté necessaire à une pretieuse, de voir tous ceux qu'elles veulent; et, comme elle a beaucoup d'esprit, ceux qui ont l'esprit bien fait, ont tousjours esté les bien venus chez elle. Les passions ne lui font point la guerre; elle dit qu'elle est insensible à l'amour, et en use d'une maniere à en convaincre ceux qui en voudroient douter. La vengeance pouroit luy plaire, si son humeur nonchalante ne lui faisoit voir trop de difficulté de la pousser à bout. Les plaisirs luy sont indifferents et les déplaisirs ne la troublent point; son plus grand divertissement consiste à lire des romans et à voir compagnie; mais, bien qu'elle l'aime fort, elle ne se déplaist pas neantmoins dans

Lisippe, M. de Lesclache. — *L'isle de Delos*, l'isle Nostre-Dame. — *Melinte*, mademoiselle Maçon.

la solitude. L'ambition seroit sa plus grande passion : car elle ne hait pas le faste, et je la croirois plus sensible à ses promesses qu'à toutes les autres, si tout ne luy estoit comme indifferend. Il est pourtant vray qu'elle ne se laisse point toucher à ses faux brillans et qu'elle en a souvent meprisé de solides, puis qu'il est constant qu'elle a veu une partie de ce qu'il y a de plus galand et de la plus haute qualité d'Athenes sans en beaucoup ecouter. Elle aime les jeux du Cirque, les vers, et generalement tous les divertissemens spirituels. Elle n'a pas encore trente ans et loge au quartier de Leolie.

MARIANE est une jeune pretieuse qui a eu le surnom de belle et qui le conserve encore. Il est assez mal-aisé de dire absolument quelle est son humeur, et quoy que l'on n'y remarque point de defaut, je ne croy pas que bien des gens de sa connoissance puissent se vanter de la connoistre. Au reste elle a la taille belle et le port d'une personne qui estoit née pour quelque chose de plus grand, et elle est de celles à qui la fortune, après avoir long-temps fait bonne mine, mesme rendu justes leurs plus hautes esperances, les trahit plustot par cette inegalité dont elle est inseparable que par aucune justice; mais, si l'éclat ne l'accompagne pas en toutes choses, au moins est-il fort inseparable de toutes ses actions, car naturellement elle agist en princesse. Elle est autant spirituelle qu'elle est bien faite, et n'a pas le goust des lettres moins delicat que la peau deliée; mais il ne faut pas s'en

Athenes, Paris. — *Les jeux du Cirque*, la Comedie. — *Leolie*, le Marais du Temple. — *Mariane*, mademoiselle Magnon.

estonner, puisque, si la science se communique, elle a un mary qui ne promet que des prodiges. Sa ruelle ne pesche pas en quantité; mais ceux qui luy rendent visite sont des plus honnestes gens d'Athenes et le cedent à peu d'autres du costé de la naissance.

MELANIRE est une pretieuse dont j'ay desjà parlé dans l'histoire de Dioclée. Elle fait fort bien des vers; elle est plus belle que laide; l'on peut voir par ce que j'ay dit cy-devant quelles sont les personnes de sa caballe, et l'on pourra voir dans le portrait de Leonce, que cette femme a fait, et dans celui que Leonce a fait pour elle, qu'ils se voyent ordinairement. Il suffit de sçavoir que Dioclée lui reproche fort spirituellement qu'elle aime un inconstant, et que l'amour a conduit son pinceau dans le portrait qu'elle en a tracé.

MANDARIS est une femme de qualité, pretieuse des plus spirituelles. Ses actions sont reglées, ses conversations agreables, et elle a une œconomie la plus juste du monde pour les choses de sa maison. Elle n'aime pas les gens de basse naissance, et les mots qu'elle a inventés pour marquer son adversion en sont des temoins fort convaincans, comme on peut lire dans ce dictionnaire. Elle aime le jeu et se partage toute à quatre choses : à ses amis, dont elle n'aime pas le grand nombre; à sa lecture, à son jeu et à ses affaires domestiques.

MENALIPPE est une jeune fille qui fait des vers

Athenes, Paris. — *Melanire*, madame de Monbas. — *Leonce*, M. de Lignieres. — *Dioclée*, madame Deshoulieres. — *Mandaris*, madame la marquise de Mony. — *Menalippe*, mademoiselle de Milac.

et qui a sans doute tout l'esprit d'une veritable pretieuse.

MYRICE, pretieuse d'esprit, loge vis à vis les ecuries de la Bonne Deesse, dans un canton fort agreable, et où il y a trois ou quatre pretieuses des plus celebres. La grandeur de son ame passe jusque sur son visage, qui conserve parmy les charmes naturels aux femmes quelque chose de masle; aussi s'est-elle genereusement des-unie d'avec son espoux, trouvant quelque honte à ne pas commander. Ses passions sont pour les galanteries nouvelles, et sur tout pour le jeu, qui la domine. Galaxée ayant de semblables inclinations, et leur himen ayant eu à peu pres la mesme destinée, elles ont aussi les mesmes attaches, sont toutes deux bonnes amies et ont toutes deux epousé le jeu à la place de leurs maris. Sa devise est une riviere qui perd ses eaux dans une autre, et pour ame : *Sans fruit j'ay perdu mon nom.*

MERONTE est une des belles femmes d'Athenes et celle qui fait le plus de bruit dans le quartier de la Normanie. Cette pretieuse a une douceur egalement grande dans sa conversation et dans ses yeux; sa maison est un sejour agreable et un abord de tout ce qu'il y a de plus galand et de plus spirituel dans son quartier. Elle parle bien, et les jugemens qu'elle porte des choses sont accompagnez de tant d'esprit et de tant d'agrement qu'on trouve du plaisir à les

Myrice, madame de Moncontour. — *La Bonne Deesse*, la Reyne-Mere. —*Galaxée*, madame la baronne de la Garde.—*Meronte*, madame Moron. — *Athenes*, Paris. — *La Normanie*, le quartier Saint-Honoré.

suivre. Aussi a-t'elle le discernement juste et ne dit jamais rien qu'avec une connoissance toute particuliere. Elle est de l'humeur des autres pretieuses qui aiment les nouveautez et qui lisent des vers et des romans.

MENALIDE et STEPHANIE sont deux des premieres pretieuses et des plus considerées qui ayent jamais esté; et, pour authoriser cette verité d'un temoignage illustre et irreprochable, tiré de la preface de Philinte qui est au devant des œuvres de Valere, voicy ce qu'il en ecrit : « Melanide et Stephanie ne sont pas si-tost nommées que nostre ame se remplit de l'image de deux personnes accomplies en elles-mesmes et dans toutes les belles connoissances. Je n'entreprends pas leurs eloges ; mais je sçay que des princes, des ambassadeurs et des secretaires d'estat gardent leurs lettres comme le vray modelle des pensées raisonnables et de la pureté de nostre langage. » Je croy que ce temoignage est suffisant de monstrer que leurs ruelles sont des plus fraquentées et des plus illustres, et que le palais de Rozelinde, où Menalide loge, est l'endroit le plus connu de tout l'empire des pretieuses. Aussi Menalidus, son mari, est-il la personne du monde qui joint le plus de lettres et de connoissance des belles choses à plus de valeur : car il ne sçait pas moins bien connoistre un ouvrage, soit galand, soit serieux et docte, qu'il sçait attaquer une place et rompre un

Menalide, madame la marquise de Montausier. — *Stéphanie*, madame la marquise de Sablé. — *Philinte*, M. de Pinchesne. — *Valere*, M. de Voiture. — *Le palais de Rozelinde*, l'hostel de Rambouillet. — *Menalidus*, M. le marquis de Matausier.

escadron ; il ne sçait pas moins faire une ode ou une elegie que former un siege, et n'est pas moins un bon amy qu'un grand capitaine ; mais ce n'est pas icy le lieu de s'estendre sur des veritez dont l'histoire peut estre pleine.

MELEAZIE est une pretieuse du temps de Valere.

MEGISTE est une pretieuse du mesme temps.

MADONTE est une femme de qualité, âgée de soixante ans, pretieuse, par consequent, des plus anciennes. Elle a de tout temps passé pour une des plus spirituelles d'Athenes. Les lettres ont fait ses divertissemens durant les frequentes maladies de sa jeunesse ; à present elle mene une vie des plus extraordinaires, faisant du jour la nuict et de la nuict le jour, disnant à cinq heures du soir et soupant à deux heures après minuit. Elle loge au quartier de Leolie.

MELINDE est une pretieuse de naissance, parfaitement belle, grande et d'un port de princesse. Aussi est-elle d'un rang où elle n'en voit pas beaucoup au dessus d'elle. Je ne diray rien autre chose de cette illustre pretieuse, parce que Dinamise l'a choisie pour l'heroïne du roman qu'elle fait imprimer, et que je luy veux laisser l'avantage d'avoir peint et decrit une personne egalement accomplie de corps et d'esprit ; et en cette rencontre je luy rends un office d'autant plus grand, à mon sens, que je me

Meleazie, madame Mandat. — *Valere*, M. de Voiture. — *Megiste*, madame la comtesse de Moret. — *Madonte*, madame la comtesse de More. — *Athenes*, Paris. — *Leolie*, le Marais du Temple. — *Melinde*, mademoiselle de Montbazon. — *Dinamise*, mademoiselle Desjardins.

fais une grande violence en ne disant pas avec combien d'estime, de respect et d'inclination (puisque je ne puis me servir d'un autre terme) je considere cette charmante fille.

MAXIMILIANE. Si toute l'Europe ne connoissoit pas les belles qualitez qui rendent Maximiliane une des plus admirables personnes de son sexe, j'aurois de la peine à me resoudre à la mettre dans ce dictionnaire, n'ignorant pas que l'on n'auroit pas manqué de publier que j'estois obligé de dire du bien de celle de qui j'en ay tant receu; mais, puisque la connoisance que chacun a de son merite a levé cet obstacle, je puis dire, sans estre soubçonné de flaterie, que c'est la personne du monde la plus spirituelle, qu'elle n'ignore rien, qu'elle a leu tous les bons livres, qu'elle écrit avec une facilité qui ne se peut imaginer, et, qu'encore qu'elle ne soit pas de Grece, elle en sçait si bien la langue que les plus spirituels d'Athenes, et ceux mesme qui sont de l'assemblée des quarante barons, confessent qu'elle en connoist tout à fait bien la delicatesse; de quoy Madate, qui avoit l'honneur de la voir souvent, peut rendre temoignage. J'oseray adjouster à cecy que le ciel ne luy a pas seulement donné un esprit propre aux lettres, mais encore capable de regner sur les cœurs des plus puissans princes de l'Europe. Ce que je veux dire est assez connu sans qu'il soit besoin de m'expliquer davantage.

Maximiliane, mademoiselle de Mancini, à présent madame la conestable Colonna. — *La Grece*, la France. — *Athenes*, Paris. — [*Les quarante barons*, l'Académie françoise]. — *Madate*, M. de la Menardiere.

MENOPPÉE et sa sœur sont deux filles pretieuses logées proche le grand Cirque. Elles sont assez bien faites, et, pour de l'esprit, elles en ont asseurement beaucoup. Ce sont elles qui donnerent à Quirinus le sujet d'une allegorie intitulée *l'Empire de la mode*; et l'on tient mesme qu'elles y mirent beaucoup du leur, et cela est assez vray-semblable, puis qu'elles font bien des vers et qu'elles se piquent de reussir en prose aussi bien que pas une de leur sexe. Je ne parle point de leur âge, n'en sçachant rien de certain. Tout ce que je puis dire d'elles est qu'elles ont fait alliance, il n'y a pas longtemps, avec une pretieuse des frontieres de l'isle de Delos.

METROBATE est un homme de qualité qui fait fort bien des vers: le Songe qu'il a fait, et dedié à Galerius, en est une illustre marque pour luy, et je croy qu'il est peu de louange plus considerable que celle de dire qu'il en est consideré, puisque l'estime de Galerius peut passer pour celle d'un des hommes le plus accomply de la cour. Ces galanteries n'en sont pas moins les justes marques que ses grands emplois; et l'estime generale que tout le monde en fait, accompagnée de cette joye qu'il porte dans tous les lieux où il va, nous fait assez connoistre qu'il faut que Metrobate soit fort accomply, puis qu'il en est consideré.

MENODORE est une personne d'esprit qui sans

Menoppée et sa sœur, mesdemoiselles Melleson. — *Le grand Cirque*, l'hostel de Bourgogne. — *Quirinus*, M. Quinaut. — *L'isle de Delos*, l'isle Nostre-Dame. — *Les frontieres de l'Isle de Delos*, le quartier de Notre-Dame. — *Metrobate*, M. de Montplaisir. — *Galerius*, M. le mareschal de Grammont. — *Menodore*, M. de Mayenville.

doute fait fort bien des vers, ou du moins qui sçait fort comme il se faut prendre pour en faire, et je tire cette consequence de ce qu'il est sur mes memoires; mais, puisque l'on ne m'a pas dit autre chose de luy, je suis d'avis, pour me venger de ces gens chiches d'écrire deux lignes, de n'en pas dire davantage.

MELANDRE est un homme qui a du moins autant d'esprit que celuy qui est cy-dessus, dont je n'ay rien voulu dire. Il loge dans l'isle de Delos, chez Megistane. Il est fort bien fait de sa personne; je veux croire qu'il le sçait bien, car rarement l'on ignore ces sortes de choses. Il sçait fort bien faire des vers, aime les jeux du Cirque et juge des ouvrages avec une grande connoissance; mais il n'y est pas moins delicat qu'il est fier. On l'accuse d'estre un peu inconstant; je n'asseurerois pas que cela fut aussi vray que cela l'estoit autrefois, et même je dirois s'il vouloit qu'il n'en est rien, et si je croyois par là obliger ses amis. Il voit grand monde, et est receu dans les plus belles assemblées des pretieuses.

MENOCRATE est un homme aussi spirituel qu'il est enjoué. Il est des plus agreables d'entre ceux qui entent les ruelles, et c'est une des personnes du monde qui entend le mieux la belle galanterie. Il ecrit egalement bien en vers et en prose; le grand Scipion

Melandre, M. l'abbé de Mareuil. — *L'Isle de Delos*, l'isle Nostre-Dame. — *Megistane*, mademoiselle Metay. — *Les jeux du Cirque*, la comedie. — *Menocrate*, M. de Marigny. — [*Le grand Scipion*, monseigneur le prince de Condé.]

le considere, et l'on peut dire qu'il merite infiniment l'estime des honnestes gens, puisqu'il est fort honneste homme.

MENANDRE est un des plus grands ministres des pretieuses; il est des plus galands d'Athenes, et dans l'empire des lettres on parle de luy comme d'un homme universel : aussi fait-il des vers en toutes sortes de langues; il est des plus considerez dans les ruelles, et, quoy qu'il ait une mine judicieuse, un port grave et une grande doctrine, on ne laisse pas de voir qu'il est né pour la galanterie. Il est dans l'amitié de Sophie, qu'il visite souvent, et tout ce qu'il y a de femmes spirituelles en font estime. Aussi est-il considerable pour bien des raisons : car, outre qu'il fait autant de pieces nouvelles et galantes que pas un autre, il est encore, pour ainsi dire, le juge de ce que les autres font, et tient une academie en sa maison, frequentée des plus beaux esprits.

MITRANE est d'une profession qui semble estre attachée à la galanterie; aussi est-ce un fort galand homme. Il a un art tout particulier pour se faire estimer des dames; entre les autres, Bertaminde est une de celles dans la confidence de qui il a esté le plus avant ; je ne voudrois pas dire qu'il en ait esté aimé, car je jure qu'il ne m'en a jamais fait de confidence; mais je sçay bien qu'il a fait des vers fort touchans et fort estimez de tout le monde, que l'on disoit estre faits à ce sujet. Il reussit admirablement

Menandre, M. Menage. — *Athenes*, Paris. — *Sophie*, mademoiselle de Scudery. — *Mitrane*, M. l'abbé de Monstreuil. — *Bertaminde*, madame Burin.

en matiere de tendresse, et se tire à son honneur de tout ce qu'il entreprend dessus d'autres matieres.

Mon crime est cause de vostre mort : *J'ay pressé mon crime à faire vostre mort.* (De Cleocrite l'aisné, en son *Criminel innocent.*)

Je ne sçay pas comment cette personne a pu se marier avec un homme qui n'a point d'esprit : *Ah ! ma chere ! je ne sçay pas comment nostre chere a pû se resoudre à brutaliser avec un homme purement de chair.*

Ce mot a esté mis en usage au mariage d'une des plus fameuses pretieuses de tout leur empire, et dit par une des plus celebres et des plus connues.

Donner un coup d'espée mortel : *Enfoncer une espée jusqu'au siege de la vie.* (De Calpurnius.)

Le mariage : *L'amour finy.*

Les pretieuses ont donné ce nom au mariage, parce qu'il semble que ses nœuds ne soient faits que pour en allentir la force et finir la tyrannie.

Un homme mal fait : *Un homme de chetive representation.* (De Belisandre.)

Avoir des mouvemens dereglez : *Avoir des mouvemens irreguliers.* (De Vaxence.)

Estre melancolique : *Avoir le front chargé d'un sombre nuage.* (De Vaxence.)

On dit encore, pour dire un cocu : *Un homme qui a le front chargé d'un sombre nuage.*

Cleocrite l'aisné, M. de Corneille l'aisné. — *Le Criminel innocent*, la tragedie d'OEdipe. — *Calpurnius*, M. de Calprenede. — *Belisandre*, M. de Balsac. — *Vaxence*, M. Le Vert.

Vous ne dites mot : *Vostre bouche est en silence.* (De Crisante.)

Une montre : *La mesure du temps.* (De Rodolphe.)

Estre marry de la prosperité d'autruy : *Estre maigre de la prosperité d'autrui.*

Juger d'un grand mal-heur : *Juger d'un haut malheur.* (De Cleocrite le jeune.)

Des mots à la mode : *Des mots du bel usage.*

Decrire les mouvemens d'un cœur : *Faire l'anatomie d'un cœur.* (De Sophie.)

Le mariage : *L'abysme de la liberté.*

Se marier : *Donner dans l'amour permis.* (De Neophise.)

Le Marais : *La republique de Platon.*

N



OBLESSE. Parmy les pretieuses il y a deux sortes de noblesses spirituelles : l'une hereditaire, l'autre que l'on obtient par lettres. L'hereditaire est celle qui est de droit chez certaines pretieuses, comme par exemple quand la mere d'une pretieuse est ou a esté de ce nombre; alors elle est noble d'extraction, et l'esprit est un fief inseparable de sa maison. D'autres qui,

Crisante, M. Chapelain. — *Rodolphe*, M. Robinet. — *Cleocrite le jeune*, M. de Corneille le jeune. — *Sophie*, mademoiselle de Scudery. — *Neophise*, madame de Nouveau.

ayant passé une partie de leur vie sans estre tout à fait dans le grand monde, et qui n'ont frequenté les ruelles que quand le goust des lettres et de la galanterie les a fait sortir de leur premiere oisiveté; et pour lors, après quelque temps, pour ainsi dire de noviciat, elles sont admises dans toutes les assemblées, et ont voix deliberative dans toutes les alcoves quand il s'agit d'y juger des ouvrages qu'on y examine, et sont reconnues pour nobles par lettres, et jouissent de tous les privileges des autres. Cette seule difference se rencontre parmy elles: car il n'y a point de roturiers dans leur empire, les sciences et la galanterie n'ayant rien que d'illustre et de noble.

NERESIE. Quand Neresie ne seroit pas dans ce Dictionnaire, chacun sçayt assez qu'elle est veritable pretieuse.

NITOCRIS. Je n'aurois garde de parler de cette illustre personne si je n'avois par advance destrompé le peuple de l'opinion ridicule qu'il a conceue du nom de pretieuse, et si je n'avois fait voir que l'esprit en fait la plus essentielle partie, et comme il est certain que les connoissances sont d'ordinaire proportionnées à la naissance, il ne faut pas s'estonner que le nom de l'illustre Nitocris se rencontre dans un rang que son esprit lui a donné, puis qu'asseurement il n'est rien de plus avantageux pour les femmes spirituelles, soit celles qui écrivent ou celles qui se contentent de lire et de connoistre le bon et

Neresie, mademoiselle Nervese.—*Nitocris*, madame la duchesse de Nemours.

le mauvais, le fort et le foible des ouvrages qu'elles lisent, que d'avoir à leur teste l'illustre Nitocris, qui sans doute ne voit presque point d'égale ny pour la naissance, ny pour les clartez et les lumieres de son esprit. Au reste elle ne voit pas seulement ceux qui composent des vers et de la prose, mais mesme elle sert de sujet et d'idée à ceux et celles qui nous tracent des heroïnes, et qui nous donnent des objets pour servir de modelle à ceux qui aspirent à la perfection. Je finirois avec cette verité, si je ne m'estois engagé cy-devant de monstrer que le nombre des personnes d'esprit qui sont du party contraire à Quirinus, et qui n'estiment pas ses ouvrages, est plus grand et plus considerable que celuy de ceux qui le soustiennent : c'est ce que je monstre par l'exemple de Nitocris, qui s'est pour ainsi dire repentie d'avoir applaudy à la representation de ses deux plus belles pieces, où sans doute ceux qui les representoient s'acquirent toute la reputation imaginable; et je mettray icy ses propres termes, pour n'estre suspect ny de haine ny d'envie : « Je ne me pardonneray jamais d'avoir applaudy à de si mechantes choses », dit-elle un jour à une de celles qui jouent aux jeux du Cirque qui est dans le quartier de Leolie, « et en verité j'ay esté deceue à la representation de ces deux pieces. » On peut voir par là quelle opinion l'on a de luy, et en mesme temps que l'on peut bien surprendre les personnes de cette qualité, mais qu'on ne peut pas les tromper long-temps, et qu'elles distin-

Nitocris, madame la duchesse de Nemours.—*Quirinus*, M. Quinaut. — *Une de celles qui jouent aux jeux du Cirque, au quartier de Leolie* [*du marets*, dit la clef], mademoiselle des OEillets.

guent bien-tost le veritable éclat d'avec les faux brillans.

NIDALIE, autrement LIGDAMISE. C'est une etrange chose que le penchant que nous avons à juger des gens par l'apparence, et qu'elle l'emporte presque tousjours sur la raison. Ce prelude peut-estre semblera inutile en parlant d'une pretieuse; mais, à le bien examiner, l'on verra que, parlant de Nidalie, j'avois sujet de poser ces fondemens, puisque ceux qui l'ont mal connue l'ont voulu faire passer pour tout ce qu'elle n'est point; mais, pour en parler plus juste que ceux-là n'ont fait, je diray que c'est une fille fort rêveuse, et qui se laisse aller à une melancolie dont ceux qui ne la verroient qu'en compagnie la croiroient peu capable, car elle y paroist agréable, et y marque une vivacité d'esprit qui la fait chercher de tous ceux qui sçavent gouster le plaisir de converser avec les personnes spirituelles. Pour de la beauté, quoy que l'on soit assez instruit qu'elle en a ce qu'il en faut pour donner de l'amour, il faut pourtant avouer que son esprit est plus charmant que son visage, et que beaucoup échaperoient de ses fers s'ils ne faisoient que la voir, qui ne s'en pouroient pas defendre s'ils l'entendoient parler, tant il est vrai qu'elle parle bien; et c'est cette aimable qualité qui a si long-temps attaché Gabinius auprès d'elle. Cette illustre personne est connue pour un des plus accomplis courtisans de la cour d'Alexandre, et il est vray qu'il ne la cherchoit que pour son

Nidalie, autrement Ligdamise, mademoiselle Ninon, autrement de Lenclos. — *Gabinius*, M. le comte de Guiche. — *Alexandre*, le Roy.

esprit, non pas dans la pensée que beaucoup ont eue, qu'il y avoit quelque intrigue entr'eux, ce que l'on n'a jamais que soupçonné sur les conjectures de ses visites. Je sçay bien que qui voudroit écrire tout ce que l'on pouroit dire d'elle n'auroit jamais fait; qu'on l'a soupçonnée d'avoir eu des amans qui n'estoient pas mal auprès d'elle; qu'on l'a mesme accusée d'avoir des emportemens pour eux; mais moy, qui n'aime à parler des choses qu'avec connoissance, je me contente d'adjouster à ce que j'en ay dit qu'elle loge proche la place Dorique.

NEOPHISE est une pretieuse de la place Dorique, qui est aussi connue que pas une autre de ce quartier. Elle est belle et a beaucoup d'esprit; on ne laisse pas de l'accuser d'estre un peu inégale; mais, comme j'aurois tort de m'en plaindre, je la croiray, si elle veut, la plus constante personne du monde.

NERINE est une pretieuse du temps de Valere.

NERINE, seconde du nom, est une fille qui a beaucoup d'esprit, et l'on peut dire de cette pretieuse qu'il est hereditaire dans sa maison, qui est une des plus considerables de la Grece. Elle a veu grand monde et voit encore ceux qui sont dans la galanterie; et les belles lettres, qu'elle aime passionnement, en font foy; elle a l'humeur douce, elle s'emporte quelquefois avec facilité, et je pense mesme qu'elle aime la vengeance; mais ce n'est pas sa plus grande passion, puisque le jeu est la plus forte qu'elle aye.

La place Dorique, la place Royale. — *Nerine*, mademoiselle de Neuville. — *Valere*, M. de Voiture. — *Nérine*, *seconde du nom*, mademoiselle de Neuville. — *La Grece*, la France.

Un nouvel amant : *Un novice en chaleur*. (De Rodamire.)

O


RTOGRAPHE. L'on ne sçauroit parler de l'ortographe des pretieuses sans rapporter son origine et dire de quelle maniere elles l'inventerent, qui ce fut et ce qui les poussa à le faire. C'estoit au commencement que les pretieuses (par le droit que la nouveauté a sur les Grecs) faisoient l'entretien de tous ceux d'Athenes, que l'on ne parloit que de la beauté de leur langage, que chacun en disoit son sentiment et qu'il faloit necessairement en dire du bien ou en dire du mal, ou ne point parler du tout, puisque l'on ne s'entretenoit plus d'autre chose dans toutes les compagnies. L'éclat qu'elles faisoient en tous lieux les encourageoit toutes aux plus hardies entreprises, et celles dont je vais parler, voyant que chacune d'elles inventoient de jour en jour des mots nouveaux et des phrases extraordinaires, voulurent aussi faire quelque chose digne de les mettre en estime parmy leurs semblables, et enfin, s'estant trouvées ensemble avec Claristene, elles se mirent à dire qu'il faloit faire une nouvelle ortographe, afin que les femmes peussent écrire aussi asseurement et

Rodamire, madame Roger. — [*Les Grecs*, les François.] — *Athenes*, Paris. — *Claristene*, M. Le Clerc.

aussi corectement que les hommes. Roxalie, qui fut celle qui trouva cette invention, avoit à peine achevé de la proposer que Silenie s'écria que la chose estoit faisable. Didamie adjoûta que cela estoit mesme facile, et que, pour peu que Claristene leur voulut aider, elles en viendroient bien-tost à bout. Il estoit trop civil pour ne pas repondre à leur priere en galand homme; ainsi la question ne fut plus que de voir comment on se prendroit à l'execution d'une si belle entreprise. Roxalie dit qu'il faloit faire en sorte que l'on pût écrire de mesme que l'on parloit, et, pour executer ce dessein, Didamie prit un livre, Claristene prit une plume, et Roxalie et Silenie se preparerent à decider ce qu'il faloit adjouster ou diminuer dans les mots pour en rendre l'usage plus facile et l'ortographe plus commode. Toutes ces choses faites, voicy à peu près ce qui fut decidé entre ces quatre personnes : que l'on diminueroit tous les mots et que l'on en osteroit toutes les lettres superflues. Je vous donne icy une partie de ceux qu'elles corrigerent, et, vous mettant celuy qui se dit et s'écrit communement dessus celuy qu'elles ont corrigé, il vous sera aisé d'en voir la difference et de connoistre leur ortographe.

Teste	autheur
tête.	*auteur.*
prosne	hostel
prône.	*hôtel.*

Roxalie, madame Le Roy. — *Silenie*, mademoiselle Saint-Maurice. — *Claristene*, M. Le Clerc. — *Didamie*, mademoiselle de la Durandiere.

raisonne
résonne
supresme
supréme.
meschant
méchant.
troisiesme
troisiéme.
deffunct
défunt.
patenostre
patenôtre.
dis-je
dî-je.
pressentiment
présentiment.
esclairée
éclairée.
extraordinaire
extr'ordinaire.
efficace
éficace.
respondre
répondre.
extresme
extréme.
s'esleve
s'éleve.
esloigner
éloigner.
seureté
seûrté.

resjouissances
réjouissances.
escloses
écloses.
s'esvertue
s'évertue.
flustes
flûtes.
tousjours
toûjours.
goust
goût.
d'esclat
d'éclat.
escrits
écrits.
solemnité
solennité.
estale
étale.
establir
établir
eschantillon
échantillon.
l'aisné
l'aîné.
effarez
éfarez.
plust
plût.
s'esriger
s'ériger.

nostre
nôtre.
mareschal
maréchal.
des-ja
dé-ja.
estrange
étrange.
espanouir
épanouir.
aussi-tost
aussi-tôt.
tesmoigner.
tëmoigner.
esclaircissement
éclaircissement.
treize
tréze.
esvaporez
évaporez.
sixiesme
sixiéme.
desbauchez
debauchez.
taist
tait.
diadesme
diadéme.
estoit
étoit
masles
mâles.

adjouste
adjoûte.
lasches
lâches
esblouis
éblouis.
veu
vû.
chrestien
chrétien.
aroist
parét.
accommode
acomode.
grands
grans.
defferat
déferat.
thresors
trésors.
entousiasme
entousiâme.
huictiesme
huictiéme.
escuelle
écuelle.
jeusner
jûner.
blesmir
blémir.
effroy
éfroy.

reprend / repren. sçavoir / savoir.

reprend	sçavoir
repren.	*savoir.*

OXARIS et sa sœur sont deux filles aussi pretieuses l'une que l'autre, et, comme le droit d'aînesse ne se distingue presque plus entr'elles, aussi leurs sentimens sont-ils à peu près de mesme âge, une année faisant toute la difference qui est entr'elles. Il ne faut pas demander si elles ont voix dans les ruelles, puis qu'elles peuvent passer maintenant pour doyennes des assemblées, ayant l'une quarante et l'autre trente-neuf ans. D'alcovistes, elles n'en ont point d'aresté, et, pour l'ordinaire, c'est à elles que va l'écart, ou pour m'expliquer mieux, elles ont presque toujours ce que les autres ne veulent pas, en ce qui est des amans : car, pour d'amis, elles en ont beaucoup. Sidroaste est de leur caballe, et les regalla à la superbe et magnifique entrée d'Alexandre et de la divine Olimpe. Elles logent dans l'isle de Delos.

A Rome l'on est toujours oisif : *L'oisiveté est à Rome nuit et jour occupée.* (De Belisandre.)

Un ouy qui a fait de la peine : *Un ouy façonné.*

Oxaris et sa sœur, mesdemoiselles Ogier. — *Sidroaste*, M. Seval. — *Alexandre*, le Roy. — *Olimpe*, la Reyne de France. — *L'isle de Delos*, l'isle Nostre-Dame. — *Belisandre*, M. de Balsac.

P

OLITIQUE. (Voy. *Loix*, *Coustumes et Mœurs.*)

PROGREZ. (Voy. *Victoires.*)

PRÉDICTIONS touchant l'empire des pretieuses.

I.

Environ l'an 1647, Valere, le grand ministre des pretieuses et le fondateur de leur empire, passera la barque inevitable. Cette mort causera un fort grand trouble parmy elles jusqu'à l'eslection d'un nouveau ministre.

II.

Dans la mesme année, on fera eslection de Sesostris à la place de Valere, ce qui donnera de la jalousie à plusieurs.

III.

Sesostris, après son eslection, songera aux funerailles de Valere, et, avec l'aide de quelques anciens autheurs Ausoniens, publiera sa Pompe funebre, ce qui fera l'entretien de toutes les ruelles.

IV.

Soubçons contre Sesostris, qui sera accusé de jalousie à l'endroit de feu Valere.

Valere, M. de Voiture. — *Sesostris*, M. Sarrasin. — *Ausoniens*, Italiens.

V.

Mort de Sesostris environ l'an 1655, qui sera regrettée d'une partie des pretieuses.

VI.

La mort de Partenie ne leur causera pas moins de regret.

VII.

En l'an mil six cens quarante-quatre, il naistra une Heroïne qui apprendra aux Pretieuses et à leurs alcovistes à bien faire l'amour, et jusque là que l'on fera des chansons pour monstrer son pouvoir.

VIII.

Ensuite le mesme autheur donnnera la belle Egyptienne, et, dans la septiesme année de son âge, elle attirera les yeux de tout le monde sur elle; mais la fin ne sera pas si heureuse, et, les deux dernieres années de son regne, son pouvoir s'affoiblira.

IX.

La Persaïde verra le jour et s'introduira dans les ruelles sous les auspices du grand Scipion.

X.

Naissance de la Romanie, en l'année mil six cens cinquante-quatre. Royaume de Tendre en vogue.

Sesostris, M. Sarrasin. — *Partenie*, mademoiselle Paulet. — *Heroïne qui enseigne à faire l'amour*, le roman de Cassandre. — *La belle Égyptienne*, le roman de Cleopastre. — *La Persaïde*, le roman de Cyrus. — *Le grand Scipion*, le prince de Condé. — *La Romanie*, le roman de Clelie.

XI.

Horace sera mal avec Sophie à l'occasion de ce royaume, dont il dira avoir trouvé l'origine avant elle.

XII.

Froideur entre quelques autheurs pretieux.

XIII.

En l'année 1655, l'Heroïne de Crisante fera l'entretien des pretieuses, et on y verra les advantures d'une celebre guerriere de la maison de Leonidas. Partialitez sur ce sujet.

XIV.

Froideur entre Sophie et Crisante.

XV.

Crisante cherchera les moyens d'accommoder.

XVI.

Treve arrivera entre Sophie et Crisante; mais ce sera sans entrevue.

XVII.

Les amis de cet autheur le condamneront d'avoir rompu avec cette charmante fille.

XVIII.

Les pretieuses viendront en une si grande vogue

Horace, M. Hedelin, abbé d'Aubignac.— *Sophie*, mademoiselle de Scudery. — *L'heroïne de Crisante*, la pucelle de M. Chapelain. — *Leonidas*, M. le duc de Longueville. — *Crisante*, M. Chapelain.

en l'année 1656, et leur empire s'estendra si fort dans les ruelles, que l'on en fera des chroniques aussi spirituelles que pleines des mysteres.

XIX.

Troubles impreveus à l'occasion des fausses Pretieuses.

XX.

Les Pretieuses se verront dans une consternation fort grande, lorsque les Ausoniens se serviront de leur nom pour attirer le monde dans leur cirque et pour rendre leurs spectacles plus agreables.

XXI.

En ce temps, la connoissance qu'elles auront que Prospere n'aura voulu attaquer que les fausses pretieuses dans le jeu du Cirque qu'il aura composé rendra le calme à leurs esprits. Fausses pretieuses en déroute.

XXII.

Grand trouble parmy les Pretieuses à l'occasion de Clitifon, qui fera de grands remuements contre Sophie. Ses amis voudront la deffendre, et elle les en destournera.

XXIII.

L'année 1656 donnera naissance au Dompteur de villes, qui sera protegé par l'incomparable princesse Cassandride.

[*Les Ausoniens*, les acteurs de la troupe italienne.] — *Prospere*, M. l'abbé de Pure. — *Clitifon*, M. l'abbé Cottin. — *Sophie*, mademoiselle de Scudery. — *Le Dompteur de villes*, le roman de Scipion. — *Cassandride*, madame la princesse de Conty.

XXIV.

Clorinde visitera le conseil privé des autheurs, et y presidera. Madate luy fera une harangue au nom de la compagnie, et l'on disputera à l'ordinaire en sa presence, et cela dans l'année 1658.

XXV.

En l'an 1659, l'Invisible paroistra sous les auspices de Guenemonde, et ceux qui auront assez d'esprit pour en connoistre le fin s'y divertiront beaucoup.

XXVI.

Les Pretieuses seront de nouveau inquiettées en l'an 1659 par où elles l'avoient esté quelque temps auparavant, c'est-à-dire parce que leur nom servira une seconde fois à attirer le monde dans le Cirque des Grecs, comme auparavant dans celuy des Ausoniens. Grand concours au Cirque, pour voir ce que l'on y joue sous leurs noms.

XXVII.

Elles interresseront les galands à prendre leur party. Un Alcoviste de qualité interdira ce spectacle pour quelques jours. Nouveau concours au Cirque lorsqu'elles reparoistront.

XXVIII.

Gallus voudra faire paroistre au Cirque un ou-

Clorinde, Christine, reyne de Suede. — *Le conseil privé des autheurs*, l'Academie françoise. — *Madate*, M. de la Menardiere. — *L'Invisible*, l'histoire du siecle futur de M. l'abbé de Pure. — *Guenemonde*, M. de Gouvernet. — *Le Cirque des Grecs*, l'hostel de Bourgogne. — *Le Cirque des Ausoniens*, le theâtre italien. — *Gallus*, M. Gilbert.

vrage à la louange des Pretieuses ; mais le succez de la satyre sera plus heureux que celuy du panegyrique.

XXIX.

Enfin les Pretieuses feront tant quelles establiront leur langage et le feront recevoir partout ; l'on fera mesme le Dictionnaire de leurs mots, ce qui arrivera dans l'année 1660.

XXX.

Sarraïdès promettra de faire voir par son Histoire des Mores que, du temps de la Romanie, l'empire des lettres estoit tombé en quenouille.

XXXI.

La princesse des Mores sera en guerre avec celle de la Romanie : cette cadette voudra disputer de rang avec son aisnée ; mais elle sera releguée dans le pays de Mauritanie.

XXXII.

L'année 1660, la Belle Reyne taschera de faire parler d'elle.

XXIII.

La mesme année, le Recit des honneurs funebres rendus à Straton fera assembler les quarante barons ;

[*Le Cirque*, le theatre.] — *Sarraïdès*, M. de Scudery. — *L'histoire des Mores*, le roman d'Almaïde. — *La Romanie*, le roman de Clélie. — [*La princesse des Mores*, Almaïde.] — [*La princesse de la Romanie*, Clelie ?] — *La Belle Reyne*, le roman de Laodice. — *Les honneurs rendus à Straton*, le livre intitulé : La Pompe funebre de Monsieur Scarron en prose. — *Les quarante barons*, Messieurs de l'Académie françoise.

les autheurs les plus celebres ne s'en choqueront point ; mais ceux qui aspirent à cette dignité feront du bruit à leur confusion.

XXXIV.

Calpurnie mettra un livre de divertissemens au jour en l'année 1661.

XXXV.

Dinamise fera paroistre la Princesse des Canariens, sous le plus bel habit qu'elle luy poura donner, et cela dans la mesme année.

XXXVI.

L'amour se deffera de sa puissance entre les mains de Camma et luy donnera tout ce qu'il possede, ce qui s'appellera du nom de Metamorphose galante.

XXXVII.

Dans la mesme année 1661, les dames pouront choisir des galands, et l'on fera un traitté des qualitez qu'ils ont et des differends caracteres de ceux qui aiment. Peu de temps après les galands auront leur tour, et pouront choisir des maistresses, puis qu'on leur donnera le moyen de se satisfaire, quelque choix qu'ils ayent fait.

XXXVIII.

La Cadette de la Romanie paroistra en 1661.

Calpurnie, madame de Calprenede. — *Dinamise*, mademoiselle Desjardins. — *La princesse des Canariens*, le roman de mademoiselle Desjardins. — *Camma*, madame la duchesse de Chastillon. — *La metamorphose galante*, le livre intitulé : La lotterie d'amour. — *La Cadette de la Romanie*, la Celinte de mademoiselle de Scudery.

XXXIX.

Dans le milieu de cette année, le grand Dictionnaire s'achevera, et, si l'on en croit le libraire, il s'en vendra plus de cent mille.

XL.

En la mesme année l'on parlera des Victoires de l'illustre Gaulois, dernier ouvrage de Calpurnius.

XLI.

En l'annee 1661, les Entretiens de Victorianus seront en lumiere.

XLII.

Sur la fin de l'année 1661, le Pere et l'enfant de tout le monde se divertira aux depens de ceux et de celles qui n'y pensent pas, et fera un grand ravage dans le monde.

La pluspart des livres qui sont dans ces Predictions estant du gibier de Pretieuse, elles les liront dans leurs assemblées, et donneront des arrests en pleine ruelle pour faire connoistre s'ils seront bons ou mauvais, ce qui souvent ne plaira pas aux libraires.

PANTHÉE est une jeune pretieuse du quartier de la Normanie qui aime les livres et la conversation;

L'illustre Gaulois, le roman de Pharamond. — *Calpurnius*, M. de Calprenede. — *Les entretiens de Victorianus*, les Evenemens de M. Le Vasseur. — *Le Pere et l'enfant de tout le monde*, c'est un livre qui courre, en manuscrit, nommé l'Amour eschappé, gallanterie allegorique de mademoiselle Petit. — *Panthée*, mademoiselle Petit. — *La Normanie*, le quartier Saint-Honoré.

elle sçait les langues, et sur tout elle possede fort bien les mathematiques. On peut mesme dire qu'elle feroit aussi bien un coup d'espée qu'un homme; cela n'empesche pas qu'avec cette humeur martialle, elle n'ait l'agrement, la douceur et la civilité attachée à celles de son sexe.

PARTHENIE. Rousses, voicy votre consolation, et Parthenie, dont je parle, et qui a eu les cheveux de cette couleur, est une pretieuse dont l'exemple suffit pour faire voir qu'elles sont autant capables de donner de l'amour que les brunes et les blondes. Cette beauté regnoit du temps de Valere, qui luy adressoit une partie de ses lettres, et qui avoit un commerce de galanterie avec elle qu'on a rarement quand on est indifferend. Aussi, bien loin de l'éstre pour elle, il en estoit fort amoureux. Fulcinian, dont les ecrits ont tant fait de bruit, cet illustre chronologiste qui tenoit academie chez luy, en a esté puissamment amoureux. Aussi avoit-elle deux cordes à son arc dont il est mal-aisé de se parer: une extreme blancheur de tein, et une extreme vivacité d'esprit; ce qui l'a fait considerer par les plus illustres de son siecle, et qui nous apprend, par consequent, qu'on peut aimer les rousses, et que les belles qualitez, et les plus propres à faire naistre cette passion, se rencontrent quelquefois avec autant d'avantage chez elles que chez les autres beautez. Il seroit inutile d'ajouster à cecy qu'elle ecrivoit galamment: le commerce qu'elle avoit avec Valere, et presque generalement avec tous les amis et les

Parthenie, mademoiselle Paulet. — *Valere*, M. de Voiture. — *Fulcinian*, M. Le Febvre.

amies de ce galand homme, en est une assez grande preuve, et, si ce que j'en dis icy n'est pas suffisant, les œuvres de cet agreable escrivain vous en diront plus que moy.

PARTEMIONE est une pretieuse de la ville de Thebes. Elle est fort bien faite, et Giridate en a esté long-temps amoureux; mais, comme la bravoure de ce galand eloignoit tous les autres, il estoit un peu à charge à cette belle, parce qu'il lui ostoit cette liberté necessaire à une pretieuse, qu'il faut qu'elles ayent necessairement pour entretenir cet agreable commerce de lettres et d'esprit. Depuis sa mort, elle a renoué avec ses amans, qui craignoient en Giridate un des plus braves de la ville : en effect il estoit si redouté, mesme des dames, que celles qui ne souffroient personne auprès d'elles estoient obligées d'avoir de la complaisance pour luy. Cette belle Partemione s'est veue maltraitée de son mary, qui, jaloux de voir le grand nombre d'amans que son esprit et sa beauté lui attiroient, l'a plusieurs fois enfermée, et mesme tenté quelque chose de plus violent contr'elle; mais à present ses transports se refroidissent, et ils commencent à vivre en bonne intelligence.

POLENIE est une pretieuse fort spirituelle, qui a beaucoup de merite, et qui voit quantité de gens d'esprit de l'un et de l'autre sexe. Barsamon est de ses bons amis, et il est peu d'autheurs qui ne cherchent ses bonnes graces.

Partemione, mademoiselle Perrin. — *Thebes*, la ville d'Arles. — *Giridate*, M. de Grille. — *Polenie*, madame Paget. — *Barsamon*, M. l'abbé de Boisrobert.

PHILOCLÉE, ancienne pretieuse du temps de Valere. C'estoit une fille d'esprit et du beau monde, qui se mesloit d'escrire. (Le mesme Valere, en *Ses Œuvres*).

PHILODICE est une pretieusé du mesme temps, et l'on poura connoistre qu'elle estoit souhaittée des plus belles ruelles, si l'on en consulte le mesme autheur.

PHILODAMIE est si connue par elle-mesme qu'il est inutile d'entreprendre de la rendre plus celebre par ce que j'en dirois icy. C'est assez de sçavoir qu'elle preside dans les ruelles avec la mesme authorité que son mary fait en d'autres lieux, et son esprit ne fait pas moins de bruit à la cour qu'à la ville. Elle est, comme beaucoup d'autres, séparée d'avec son mary.

PHEDIME est une pretieuse bien faite de corps, agée de vingt-neuf à trente ans. La suite fera assez voir quelle est son humeur, et que c'est une des plus curieuses femmes de tout l'empire des Pretieuses; et la question qu'elle proposa en pleine assemblée est une marque puissante qu'elle est des plus railleuses et qu'elle penche un peu du costé de la satire, puisqu'un jour, après plusieurs interrogations sur cent choses differentes, comme : sçavoir si la raison fait plus de bien que de mal; si les chiens ont de l'esprit; si le plaisir des hommes en amour est plus grand que celuy des femmes, et cent autres de cette nature, elle demanda audiance et

Philoclée, mademoiselle Dupin. — *Valere*, M. de Voiture. — *Philodice*, mademoiselle Du Plessis. — *Philodamie*, madame de Pomereuil. — *Phedime*, mademoiselle de la Parisiere.

dit qu'elle avoit une proposition à faire, capable de donner matiere à une longue et agreable conversation. Comme elle est de celles qui se font ecouter malgré que l'on en ait, et qu'encore qu'elle parle trop pour dire tousjours de bonnes choses, elle ne laisse pas d'en dire le plus souvent les plus plaisantes du monde, ce qui fit que l'on luy donna l'audiance qu'elle voulut, alors elle commença ainsi sa proposition: « Je fais plus d'estat de l'agreable, en faict de conversation, que de l'utile, et la moralité n'est pas mon faict si elle n'est galante; ainsi je croy que ceux qui me connoissent ne s'estonneront pas que je propose une question plus divertissante qu'utile; c'est ce que je fais en vous demandant lequel, à vostre advis, est plus injurieux pour un homme d'épouser une femme qui luy apporteroit en dot un panache de bois, et qui, estant marié, ne luy donneroit point de nourriture pour le faire croistre, ou d'une autre qui, en suitte du mariage, luy feroit cette belle acquisition. Le ris que cela fit naistre n'estoit pas cessé que l'on vit toute l'assemblée se separer en deux, et ce qui fut de plus plaisant est que dans cette compagnie il y avoit des hommes et des femmes, des garçons et des filles; que les hommes et les filles furent d'un party, les femmes et les garçons de l'autre, chacun ayant des interests differends. Les premiers disoient qu'il valoit mieux qu'une femme eut fait galanterie et eut une intrigue devant le mariage qu'après, et les hommes disoient cela pour detourner l'orage qui leur pend en tout temps sur la teste. Les filles, dans la pensée qu'il ne leur seroit pas advantageux que l'on

y regarda de si près, et qu'il y en auroit bien qui ne seroient jamais mariées si l'opinion contraire avoit le dessus ; d'autre part les femmes, qui font cas de leur liberté et qui s'imaginent que c'est beaucoup pour elles d'avoir esté sages estant filles, deffendoient leurs interest ; et les garçons, qui estoient dans la juste pensée qu'un mal douteux et incertain n'est que demy mal, soutenoient si opiniastrement le party des femmes qu'on eut cru mesme qu'ils avoient quelque interest plus fort que celuy dont je viens de parler. Ainsi cette grande question ne fut point decidée, et l'on dit seulement que les premiers avoient raison et que les derniers n'avoient pas tort. Au reste cette pretieuse a pour alcoviste Procule ; elle a mesme une devise dont on ne m'a pas voulu dire le corps ; mais je say bien qu'elle a pour ame : *De tout bois je fais flesches.*

PHILIDIE est une pretieuse remariée qui a un esprit plus propre à l'enjouement qu'aux choses serieuses ; elle parle beaucoup et dit des mots qui luy sont particuliers ; son penchant est, à l'egard des divertissemens, du costé du changement, et elle n'aime pas à prendre deux fois de suite les mesmes. Elle est assez belle pour attirer les yeux dans les assemblées où elle se rencontre, ce qui luy arrive ordinairement, puisqu'elle masque durant les bacanales autant qu'aucune pretieuse. Philidias, son mary, est heureux aux jeux de hazard et ne contredit point aux volontez de sa femme, si bien qu'il est

Procule, M. de Pequiny. — *Philidie*, madame Pariseau. — *Les bacanales*, le carnaval. — *Philidias*, M. Pariseau.

facile de croire qu'ils vivent en grande intelligence et qu'ils sont tous deux fort amis de la joye.

POLEMONIE est une pretieuse dont l'esprit est agreable et qui est fort celebre dans la Romanie.

PALLIANTE est le grand peintre des Pretieuses; c'est un galand homme, qui voit grand nombre de femmes et qui a fait quantité de leurs portraits, tandis qu'ils estoient à la mode; il a de l'esprit et sçait fort bien le monde.

PISISTRATE est un homme d'esprit qui voit souvent Sophie; il est de taille mediocre; il a les cheveux blonds; mais il ne fait point de contracts pour surprendre ses maistresses, et, s'il change en amour, on le peut louer d'estre le plus ferme amy du monde. Comme le premier aspect d'une dame le surprend aisement, un nouvel object efface facilement de son imagination l'idée du premier : ce n'est pas que, durant qu'il est amoureux, il ne fasse tout ce que l'amant le plus constant a coutume de faire, puisqu'il est certain qu'il encherit encore par dessus les plus adroits ; et je croy que le ciel ne luy a donné cette pente au changement que pour sauver de ses mains celles qu'il attaque et pour l'empescher de rendre tous ses rivaux malheureux : car il a dans sa personne la plus grande partie des qualitez necessaires pour surprendre et pour attaquer. Il est bien fait dans sa taille, il est propre, il est enjoué quand il le faut estre, il est complaisant, il est liberal, il chante agreablement, il dance de mes-

Polemonie, mademoiselle Pillois. — *La Romanie*, le roman de Clelie. — *Palliante*, M. Perrin. — *Pisistrate*, M. Ponce. — *Sophie*, mademoiselle de Scudery.

me; il écrit fort bien en prose et fait des vers aussi galamment que pas un de ceux qui s'en meslent, et avecque une facilité extraordinaire; et comme il n'en fait pas profession, il n'en feroit jamais si cela luy donnoit la moindre peine. Il a un commerce de lettres avec Sophie, et c'est assez de le dire pour faire connoistre qu'il est fort agreable, puisqu'ils ne font rien ny l'un ny l'autre qui ne le soit. Je diray encore de luy qu'il a l'humeur tout à fait egale et que c'est un de ceux qui ennuient le moins dans la conversation. Il loge au quartier de la Normanie.

PHILEMON est un galand homme qui a esté rival de Straton dans la composition de la Gazette burlesque, qu'il a faite durant quelque temps sous le nom de la Muse de la cour. On pouroit dire encore quantité de choses de luy; mais je me contente de dire qu'il loge dans la petite Athenes, sçachant qu'il est assez connu.

POLIDOR est un jeune homme d'esprit et de mérite, qui a fait des galanteries en vers et en prose, entre autres un dialogue estimé dans toutes les ruelles, et le portrait d'Iris, qui est un des plus beaux qui aient esté faits, et que Quirinus s'est longtemps attribué, ne faisant pas difficulté de publier chez des princes qu'il en estoit l'autheur, et mesme d'en donner des copies; mais en cela je le loue d'avoir au moins une fois en sa vie connu les belles choses.

Sophie, mademoiselle de Scudery. — *La Normanie*, le quartier Saint-Honoré. — *Philemon*, M. Dupin, aide des ceremonies. — *Straton*, M. Scarron. — *La petite Athenes*, le fauxbourg Saint-Germain. — *Polidor*, M. Perrot. — *Quirinus*, M. Quinaut.

POLIGENE est un homme d'esprit, estimé des dames pour plusieurs raisons : car il parle bien en public et en particulier, et fait des vers et a des commerces de lettres et de galanteries avec les plus agreables et les plus spirituelles femmes d'Athenes.

PROSPERE est un homme de qualité de qui l'on ne peut parler sans parler de son esprit, puisqu'il est certain que c'est le plus inventif et le plus agreable de tous ceux qui se meslent d'ecrire. On peut adjouster à cela que la nature luy a donné le privilege d'achever ses ouvrages dès la premiere fois qu'il y touche, puis qu'encore qu'il ne relise jamais deux fois ce qu'il écrit, nous ne laissons pas de voir des pieces de luy où l'on trouve tout le plaisir et tout l'utile qui se rencontre dans celles des autres après qu'ils ont mis la derniere main. Les preuves de son esprit l'accompagnent egalement dans les compagnies où il se trouve et dans le cabinet où il se divertit, et pas un de ceux qui l'ont connû ou qui ont veu ses écrits n'en ont souhaitté de plus grandes pour les mettre au rang de ceux qui se font toujours souhaiter. Son invention ne luy a jamais fait faux bon, et il semble qu'il soit né plus pour inventer que pour imiter ; et cela se voit par les Chroniques des Pretieuses, et encore plus recemment par son Histoire de l'Invisible, qui est sans doute une des plus belles inventions que l'on ait jamais trouvées. Aussi a-t'il un discernement admirable pour les

Poligene, M. Pontacle. — *Athenes* ; Paris. — *Prospere*, M. l'abbé de Pure. — [*Les Chroniques des Pretieuses*, le roman intitulé : la Pretieuse ou le Mystere des ruelles.] — *L'Invisible*, l'Histoire du siecle futur.

bonnes choses, et une complaisance qui fait qu'il excuse plustost les mechantes qu'il ne les condamne; aussi son humeur est-elle d'obliger tout le monde et de ne desobliger personne. Quand j'ay dit qu'il avoit composé la Chronique des Pretieuses, j'ay assez expliqué qu'il les connoissoit.

Je ne croy pas à propos de nommer celle qui se mesla un jour dans une conversation de vouloir excuser une pièce en vers intitulée *le Priapisme*, disant que celuy de Burcinus n'estoit pas celuy de Solinus. Je mets seulement ce leger temoignage d'une adventure fort celebre parmy les pretieuses, qui sçauront bien de qui je parle, et qui verront bien que je suis historien fidelle.

Cet homme ne parle point en conversation : *Cet homme laisse mourir la conversation.* (De Calpurnius.)

Cette personne parle trop en compagnie : *Cette personne tyrannise la conversation.*

Le discours d'une femme qui parle trop est tousjours plain de mechantes choses : *Le discours d'une femme qui parle trop est un torrent de bagatelles.*

La pudeur : *Le vermillon de la honte.* (De Melisandre.)

La poësie de cet homme est bien nette : *La poësie de cet homme est bien chastiée.* (De Madate.)

[*Les Chroniques des Pretieuses*, le roman intitulé : la Pretieuse ou le Mystere des ruelles.] — *Burcinus*, M. de Bussy. — *Solinus*, monseigneur S***. — *Calpurnius*, M. de la Calprenede. — *Melisandre*, M. La Motte Le Vayer. — *Madate*, M. de Menardiere.

Passer une heure à une chose : *Despenser une heure à une chose.*

Quelles sont les pensées secrettes : *Quels sont les particuliers de vostre ame.*

Les peintres : *Les poëtes muets.* (De Brundesiane.)

La peinture : *La sœur de la poësie, la seconde rivale de la nature.* (De Gobrias, dans son *Miroir de l'ame.*)

Pester contre une personne et n'oser ouvrir la bouche pour se plaindre : *Jurer entre cuir et cher.* (De Bartanide.)

Si je n'ay point parlé de cette pretieuse en son lieu, c'est qu'elle n'estoit point encore sur mes memoires ; elle est une des plus grandes pretieuses d'Athenes, quoy qu'elle n'ait point encore trente ans. Elle loge dans le circuit des Saliens.

On parloit de la chose du monde la plus agreable : *La conversation avoit pris un penchant friand.*

Un mauvais poëte : *Un bastard d'Apollon.*

Sçavoir les particularitez d'une maison : *Sçavoir le fin du domestique.*

Le procez : *L'hidre françois.* (De Pharnace.)

Manger des confitures avec une fourchette, c'est pecher contre la desbauche : *Manger des confitures avec une fourchette, c'est faire une impieté en desbauche.* (De Vristane.)

Brundesiane, mademoiselle Le Brun. — *Gobrias*, M. de Gomberville. — *Le Miroir de l'ame*, le livre de la Doctrine des mœurs. — *Bartanide*, mademoiselle Bardou. — *Le circuit des Saliens*, le cloître Saint-Germain l'Auxerrois. — *Athenes*, Paris. — *Pharnace*, M. de la Porte. — *Vristane*, mademoiselle de Villebois.

Q

UESTIONS. Entre toutes les questions douteuses qui sont entr'elles, et dont elles ne conviennent point, il y en a deux principales : l'une, sçavoir si la grimace sied ou non ; l'autre, si la reigle des Arnophiliens, qui ordonne des vestes trouées aux femmes, laisse une idée supportable ou non.

QUARTIERS. Leurs quartiers principaux :

La Petite Athenes,
La place Dorique,
L'Isle de Delos,
Et le quartier de Leolie.

QUISIDACE est une femme de qualité, pretieuse de grand merite ; autrefois elle a esté dans le commerce agreable des lettres avec ceux et celles qui faisoient des vers et de la prose, j'entends de celle que l'on imprime ; je croy qu'elle a quitté ces occupations pour d'autres sérieuses.

QUIRINUS est un jeune autheur dont je ne diray pas grande chose, parceque je ne croy pas qu'il y en ait beaucoup à dire de luy, tout le monde commençant assez à sçavoir quel il est, que les pretieuses l'ont mis au monde, et que tant qu'il a trouvé jour à debiter la bagatelle, il a eu une approbation

Les Arnophiliens, les Jansenites. — *Des vestes*, des chemises. — *La petite Athenes*, le fauxbourg St-Germain. — *La place Dorique*, la place Royalle. — L'isle de Delos, l'isle Nostre-Dame. — *Leolie*, le marais du Temple. — *Quisidace*, madame de Quergray. — *Quirinus*, M. Quinaut.

plus generale qu'elle n'a esté de longue durée. Il pille si adroitement les vers et les incidens de ceux qui l'ont devancé, qu'on l'a souvent crû autheur de ce qu'il s'estoit adopté ; ce n'est pas qu'il n'ait de l'esprit, qu'il n'invente quelquefois ; mais il luy faut pardonner : cela ne lui arrive pas souvent. Pour son humeur, il se vante d'estre d'une complexion fort amoureuse et d'estre fort brave auprès des dames. Il est plus grand que petit, et, si l'on ne sçavoit parfaitement la mort du roy d'Hetiopie, on le prendroit aisement pour luy : car il est fort noir de visage, il a la main fort grande et fort maigre, la bouche extraordinairement fendue, les lèvres grosses et de costé, la teste fort belle, grace au perruquier qui lui en fournit la plus belle partie, ou, si vous voulez, grâce à des coins ; sa conversation est douce, et il ne romp jamais la teste à personne, parcequ'il ne parle presque point que lorsqu'il récite quelques vers ; ses yeux sont noirs et enfoncez, petillans et sans arrest. Au reste, il est d'une fort belle encolure, et dans son deshabillé on le prendroit presque pour Adonis l'aisné.

Voir les belles qualitez d'une personne :
Voir les mieux d'une personne.

R

RICHESSES. Leurs richesses consistent en mots nouveaux, vers bien tournés, propos tendres, doux sentimens, dont elles font commerce public dans les ruelles, et ce, sous l'authorité de celles qui commandent ou qui sont les plus considerées dans leur empire.

REDUITS. Les reduits chez les Pretieuses sont des places fortes où l'on s'assemble, autrement dit des ruelles illustres où elles tiennent conversation. Et voicy les plus connus et les plus considerables, que j'ay cru estre obligé de mettre en cet endroit, ayant desja mis une partie de ceux de campagne.

La maison de SALMIS.
Celle de SARRAIDE.
Celle de SOPHIE.
Celle de l'illustre CELIE.
Celle de STRATONICE.
Celle de la charmante FELICIANE.
Celle de l'aimable SOPHRONIE.
Celle de FELICIE.
Le palais de ROZELINDE.

Salmis, mademoiselle de Sully.—*Sarraide*, madame de Scudery. — *Sophie*, mademoiselle de Scudery.—*Celie*, madame de Choisy. — *Stratonice*, madame Scarron. — *Feliciane*, madame de La Fayette. — *Sophronie*, madame la marquise de Sevigny. — *Felicie*, madame la comtesse de Fiesque. — *Rozelinde*, madame la marquise de Rambouillet.

La maison de STENOBÉE.

Celle de DALMOTIE.

Celle de TIRIDATE, qui est celebre parce que toutes les pieces destinées pour le Cirque se lisent chez luy.

Celle de POLENIE.

Celle de MADONTE, vulgairement appellée *le Palais nocturne*, pour les raisons qu'on peut lire dans son histoire.

Celle de GALAXÉE.

Celle de DORALISE.

Celle de NIDALIE.

Celle de l'incomparable VIRGINIE.

Et celle de CALPURNIE.

Il y en a encore quantité; mais, n'ayant pas jugé à propos de les mettre, je les ay obmis.

ROXANE, comme l'on peut juger par les quarante-cinq ans dont elle datte son age, n'est pas des moins anciennes pretieuses d'Athenes aussi a-t-elle toute la connoissance que peut apporter une longue experience, et pourroit enseigner publiquement tout ce qui concerne les Pretieuses; elle a beaucoup d'esprit, et est des bonnes amies de la docte Sophie, qui luy fait une confidence generale de tous ses ouvrages: elle loge dans Leolie.

Stenobée, madame de Saint-Martin. — *Dalmotie*, madame Doradou. — *Tiridate*, M. Testu, chevalier du guet. — [*Le Cirque*, le theatre.] — *Polenie*, madame Paget. — *Madonte*, madame la comtesse de More. — *Galaxée*, madame la baronne de la Garde. — *Doralise*, madame la comtesse de la Suze. — *Nidalie*, mademoiselle de Lenclos. — *Virginie*, madame la marquise de Vilaine. — *Calpurnie*, madame de Calprenede. — *Roxane*, mademoiselle Robineau. — *Athenes*, Paris. — *Sophie*, mademoiselle de Scudery. — *Leolie*, le marais du Temple.

RODIANE est une fille de naissance qui loge proche le grand palais d'Athenes, qui depuis trente ans fait des vers, ayant commencé dès l'âge de dix ans à faire des sonnets et toutes sortes d'autres pieces de cette nature; jugez de là si elle y reussit parfaitement, puisque, quand elle n'auroit pas autant d'esprit qu'elle en a en effet, elle en pouroit faire en perfection après une si longue habitude; aussi y est-elle tellement accoustumée qu'elle en fait aussi aisement que de la prose. On dit mesme d'elle qu'elle fait des factums, placets et requestes en vers, et que, si tous ceux qui ont des procez luy ressembloient, on plaideroit en rimes; mais les chicaneurs ne cherchent les veines que d'argent et que l'ouverture des bources, non pas la veine poetique ny l'ouverture de l'esprit ou des belles imaginations.

RODAMIRE est une pretieuse qui est âgée de quarante-six ans; elle a esté fort belle, et a tant de peine à l'oublier qu'elle agist encore comme si cela estoit aussi vray qu'autrefois, et elle écoute une galanterie avec le mesme plaisir que si elle n'avoit que vingtcinq ans. Elle ne peut souffrir que l'on ait plus de defference pour les autres que pour elle, et mesme elle ne pouvoit s'empescher de marquer quelque joye quand Oxaraste luy donnoit quelque marque d'estime, tout son parent qu'il estoit. Elle se pique d'estre fort discrette, et l'on peut dire qu'elle a tousjours quantité de ces petits secrets de reserve dont elle fait confidence à tout le monde. Elle ne fait pas de vers; mais elle voudroit bien en sçavoir faire, et

Rodiane, mademoiselle de Batilly. — *Le grand palais d'Athenes*, le Louvre. — *Rodamire*, madame Roger. — *Oxaraste*, M. Oduille.

s'en piqueroit aussi aisement qu'elle fait d'avoir tousjours soumis dessous son pouvoir tous ceux qui l'ont veue, ce que je veux bien croire. Il n'est pas fort mal-aisé de luy mettre dans l'esprit que l'on la respecte, puis qu'elle ne voit pas grande difficulté à s'imaginer que l'on l'aime, et que le moindre serrement de main passe chez elle pour un puissant aveu de la passion que l'on luy porte. Au reste, si les autres pretieuses composent des livres, celle-cy regle les mœurs, et les deux Melegare et Meleagiste, qu'elle a formez au bel air du monde, en sont de suffisans exemples, puis qu'ils ont esté ses deux escoliers, comme elle le dit elle-mesme. On la peut louer d'une grande complaisance en compagnie, puis qu'elle souscrit tousjours à tout ce que celles de son sexe exigent d'elle. Elle repond aussi avec douceur aux douceurs qu'on luy dit, et l'on peut adjoûter que ses amans seroient tousjours heureux si le plaisir de l'oreille estoit l'objet de leurs desirs; mais du reste, il n'y a rien à esperer. Elle a pour sa devise un bois desert, au fond duquel on voit la teste d'une femme, et pour ame : *Je responds à tout.*

Cette devise fait assez voir que ceux qui sçavent son humeur l'ont comparée à l'Echo, qui est cette femme qui fait le corps de sa devise, et qui n'a que la teste, comme elle n'a que des paroles.

ROZANIDE. Si la beauté de Rosanide repondoit à celle de son esprit, elle seroit une des plus belles personnes de l'Europe, aussi bien qu'elle est une des plus spirituelles.

Meleagre et Meleagiste, messieurs de Machaux. — *Rozanide*, madame la marquise de Rambure.

ROZELINDE est une pretieuse de grande naissance, dont la maison est la plus connue de cet empire. Elle a deux filles, l'une dont nous avons desjà parlé sous le nom de Menalide, et l'autre qui a espousé depuis peu le brave Gariman. La premiere avoit espousé Menalidus, et ces deux personnes sont estimées, non seulement de tous ceux qui les connoissent, mais encore de ceux qui ne les connoissent pas, et leur nom n'est pas moins celebre parmy les gens de lettres que celuy des plus grands capitaines parmy leurs soldats; et ce qui est d'admirable en Menalidus, c'est qu'il joint les choses qui semblent les plus eloignées: car il est vaillant et docte, galant et brave, fier et civil; en un mot, c'est un homme accomply. J'en parlerois plus au long si je n'avois pas dit cy-devant une partie de ces belles veritez. Pour Menalide, c'est une necessité indispensable à tous ceux qui veulent parler d'elle de faire son panegyrique, car on ne dit rien d'avantageux de personne, soit à l'egard de l'esprit, soit à l'egard du corps, que l'on ne soit obligé de le dire d'elle. C'est ce qui obligea l'agreable Valere à la prendre pour son heroïne en toutes les idées qu'il nous a tracées d'une fille parfaite; et c'est à elle qu'il adressoit la pluspart de ses lettres, et de qui il en recevoit fort souvent. Toutes ces belles qualitez rendirent Menalidus amoureux d'elle; il soûpira long-temps avant de la posseder; mais comme un grand merite en luy secondoit une grande passion,

Rozelinde, madame la marquise de Rambouillet. — *Menalide*, madame la marquise de Montauzier. — *Gariman*, M. le marquis de Grignan. — *Menalidus*, M. le marquis de Montauzier.

quelque estime qu'elle fit de sa liberté, elle crut qu'elle ne pouvoit l'engager plus heureusement qu'en l'immolant aux soins de cet illustre amant. Damoxede, qui les consideroit tous deux infiniment, voulut estre temoin de leur alliance, et ce fut dans sa maison de campagne que leur himen s'accomplit avec toute la magnificence que l'on peut s'imaginer d'une personne de sa naissance en une occasion semblable. Je ne parleray point des jeux, des festes et de toutes les choses qui le suivirent, et je passeray à Rozelinde, sa sœur, qui a aussi beaucoup d'esprit, et dont le merite a attaché Gariman, qui, après luy avoir donné des marques de son estime, a enfin receu sa main pour recompense de ses services. Cette maison a de tout temps esté le sejour des Muses, l'azile des gens d'esprit; le merite y a tousjours esté en estime, et la vertu y est encore aujourd'huy en la mesme consideration que du temps de Valere.

ROSENIRE et sa sœur sont deux pretieuses de Lacedemone qui ont beaucoup d'esprit et de noblesse, mais peu de bien. Rosenius, leur pere, enseigne la langue d'Hesperie. Merogaste, leur frere, fait des vers; mais, pour retourner à elles, je diray que le feu de leur esprit a consommé leur graisse et les a rendues un peu maigres; mais cet effect de leur temperamment n'empesche pas qu'elles ne

Damoxede, madame la duchesse d'Aiguillon. — *La maison de campagne de Damoxede*, le chasteau de Ruel. — [*Rozelinde*, mademoiselle de Rambouillet.] — *Gariman*, M. le marquis de Grignan. — *Rosenire et sa sœur*, mesdemoiselles de Ricardy. — *Lacedemone*, Toloze. — *Rosenius*, M. de Ricardy. — *L'Hesperie*, l'Espagne. — *Merogaste*, M. Mayolas.

soient assez blanches et qu'elles n'ayent quelques agremens. Elles parlent aussi extraordinairement qu'aucune pretieuse, et le soleil se mesle si souvent dans leurs discours et de telle maniere, qu'elles éblouissent les oreilles comme cet astre fait les yeux ; ou, pour parler plus clairement, elles ont des pensées si hautes et les expliquent de [telle] façon qu'on ne les entend guere. Elles chantent et jouent des instrumens, et voyent plus de Lacedemoniens que non pas de ceux d'Athenes.

Rire spirituellement : *Avoir le ris fin.*

Regarder avec precipitation : *Regarder en sursaut.* (De Vaxence.)

Une rage ouverte : *Une rage deployée.*

Je serois mal conseillé de me presenter sur la carriere et de vouloir estre vostre rival de reputation : *Je serois mal conseillé de me presenter sur la carriere et de vouloir faire assaut de reputation avec vous.* (De Belisandre.)

On me reproche que je ne suis pas reconnoissante ; mais, à dire vray, c'est plûtost par un je ne sçay quel oubly paresseux que par meconnoissance : *On me reproche certaine secheresse de reconnoissance ; mais, à dire vray, c'est plûtost paresse et absence de cœur que dureté et secheresse.* (De Feliciane.)

Il repartit serieusement aux paroles enjouées de Damon : *Il repartit d'un serieux contrepointé au bel air guay de Damon.*

Lacedemoniens, Tolosains. — *Athenes*, la ville de Paris. — *Vaxence*, M. Le Vert. — *Belisandre*, M. de Balsac. — *Feliciane*, madame de La Fayette.

Estre deux de concert pour railler une personne : *Rire d'intelligence d'un autre avec quelqu'un.* (De Sophie.)

S



ÇAVOIR. L'objet de leur sçavoir est tout.

SILENCE. Le silence, chez les pretieuses, est un effort de nature dont elles souffrent infiniment, qui ne reçoit de soulagement que de certaines grimaces affectées qui en disent autant que le babil.

SINESIS est une pretieuse de grande naissance qui est logée dans la petite Athenes. Elle est belle ; plus serieuse qu'enjouée ; elle escrit bien en prose, mais elle ne veut pas que ce qu'elle fait paroisse dans le grand jour, et se contente de le mettre en lumiere parmy ses amis. Elle est estimée de tout le monde par sa haute vertu, qui ne l'empesche pas de donner quelques momens au divertissement de la lecture et des lettres. Elle est plus proche de la partie qui confine à l'Imagination, qui est une des limites de l'empire des pretieuses, que de toutes les autres.

SOSIANE est une femme qui ne se picque pas de beauté, mais qui a cet advantage de passer pour la personne du monde qui reçoit de meilleure grace ceux qui la visitent. Elle voit autant de compagnies

Sophie, mademoiselle de Scudery. — *Sinesis*, madame la duchesse de Saint-Simon. — *La petite Athenes*, le faubourg Saint-Germain. — *Sosiane*, madame Salo.

que pretieuses d'Athenes, et sa ruelle est souvent le lieu de la scene de cent conversations differentes; aussi, Beaumerine, quatriesme du nom, en estant pour l'ordinaire l'agrement le plus considerable, il ne faut pas en estre fort surpris, puis qu'elle est belle, et que la beauté fournit tousjours cent occasions de parler de choses agreables. La maison de Sosiane est encore considerable parce que l'on y joue beaucoup.

SARRAIDE, femme de Sarraidès, et non pas sa sœur, est une personne qui peut se vanter de quelque beauté; mais son esprit l'emporte sur les traits de son visage. Aussi est-elle une des plus grandes pretieuses du royaume: car non seulement elle voit tous ceux et celles qui se meslent d'escrire, mais encore elle aide à Sarraidès, qui est un des plus fameux autheurs que nous ayons; et l'on peut dire d'eux que leur mariage s'est plustost fait et lié par leurs escrits que par les nœuds ordinaires: car leurs inclinations ne sont venues que de la simpathie de leur stile, qui du moins a precedé leur hymen. On a imprimé un roman de Sarraidès des guerres des Mores en Hesperie, qui ne peut estre que beau, puis qu'il vient de luy, et que Sarraide y a mis la main. Puis que nous en sommes sur leurs louanges, il n'est pas hors de sujet de dire que Sarraidès est l'homme du monde qui entend le mieux les termes des arts. En effect, j'ay veu dans un livre de luy quarante termes particuliers de l'art de la peinture

Athenes, Paris. — *Beaumerine, quatriesme du nom*, mademoiselle de Beaumont. — *Sosiane*, madame Salo. — *Sarraide*, madame de Scudery. — *Sarraidès*, M. de Scudery. — *L'histoire des Mores*, le roman d'Almaïde.

sur un seul portrait. Pour ceux de marine, il les sçait comme celuy qui les a inventés, et ceux qui le connoissent ne s'en estonnent pas, sçachant qu'il a commandé sur la coste.

SOPHIE. Si tous les historiens estoient obligez de suivre les inclinations de ceux dont ils ont à parler, ils se tairoient souvent contre leur gré, et parleroient aussi souvent sans dessein; mais peut-estre que jamais aucun ne s'est trouvé dans la peine où je suis, par le motif qui m'embarasse, et qu'il est à naistre qu'une personne ait apprehendé de dire la verité d'une autre où il s'agissoit de la louer. Cependant c'est ce qui m'embarasse, et, si l'envie de rendre justice à l'illustre Sophie ne l'emportoit dessus la connoissance de sa modestie naturelle, je me verrois obligé de passer sous silence la plus remarquable de toutes les Pretieuses. En effect, Sophie l'emporte sur toutes celles de son sexe à l'egard de l'esprit, de la facilité d'escrire en vers et en prose, et de toutes les connoissances qui rendent un esprit accomply, et n'en voit point ou peu parmy les hommes les plus habiles qui ne la regardent comme une digne rivale; mais cette vivacité ne luy attire la haine de personne, et cause de l'admiration à plusieurs et de l'estime à tous, et elle n'a d'ennemis que ceux qui le sont du merite et de la vertu. L'on sçait assez comme elle est faite, sans que j'aye besoin d'en parler, et, pour ses alcovistes, on ne les peut conter que par le nombre de ceux qui la connoissent, sa douceur et son esprit attirant chez elle la plus grande

Sophie, mademoiselle de Scudery.

et la plus illustre partie de ceux qui écrivent. Menalidus, dont j'ay parlé cy-devant, l'a tousjours considerée pour les belles qualitez de son esprit. Menandre est aussi de ses amis, et plusieurs autres dont le nombre est si grand qu'à peine pourrois-je trouver place pour dire que je l'estime, si je les voulois tous nommer. Elle loge au quartier de Leolie, et ses œuvres font le divertissement et l'occupation de toutes les ruelles de la Grece, et l'on en vend un depuis peu d'elle où l'on voit une admirable peinture de l'entrée du grand Alexandre et de la reyne Olimpe dans la ville d'Athenes.

SITALIE est une pretieuse de la ville de Corinthe. Elle est fort brune, elle a de l'esprit et de l'enjouement, et ne passe pas pour la plus cruelle personne du monde. Doroaste a esté de ses alcovistes, et leur intrigue a fait bruit dans la ville d'où ils sont. Sa devise est un soleil en son midy qui frappe un arbre de ses rayons, et cette devise a pour ame : *Il noircit autant qu'il esclaire.*

SIDNON est une jeune pretieuse, fille de Fulcian, de la ville d'Argire. C'est une dame fort jeune, d'une maison fort illustre, d'un esprit fort agreable et fort enjoué ; elle tient quelque chose de l'amazonne et réussit fort bien, [soit] dans la conversation, soit à faire des lettres, des vers et d'autres galanteries de

Menalidus ; M. le marquis de Montauzier. — *Menandre*, M. de Menage. — *Leolie*, le marais du Temple. — *La Grece*, la France. — *Le grand Alexandre*, le Roy. — *Olympe*, la Reine de France. — *Athenes*, Paris. — *Sitalie*, madame de Saint-Clement. — *Corinthe*, la ville d'Aix. — *Doroaste*, M. Dudon. — *Sidnon*, mademoiselle Sciroeste. — *Fulcian*, M. de La Flasche. — *La ville d'Argire*, la ville d'Avignon.

cette nature. C'est une des plus belles personnes de la province, et, ce qui est de plus estimable en elle, c'est que sa beauté est accompagnée d'une haute vertu. Aussi est-elle aimée de tous ceux qui la connoissent. Entre les autres, le grand Mitridate luy a donné des preuves de la sienne par ses visites; Diophante de Cleonidas n'a rien negligé pour luy faire connoistre la sienne. Cependant cette jeune amazonne demeure ferme et voit sans orgueil et sans foiblesse les soins et les soupirs de ceux qui la servent; en un mot, elle est une de celles que l'on peut proposer pour un exemple de vertu, de sagesse, d'agrement, de beauté, et generalement de tout ce que l'on peut s'imaginer d'accomply.

SCIBARIS et ses trois filles font quatre, comme je croy. De ces quatre, il y en aura trois dont nous parlerons, et une dont nous ne dirons rien; et, pour commencer par la mere, c'est une pretieuse qui, bien qu'elle soit dans un âge advancé, et qu'elle ait desja quelques plis sur le frond, ne laisse pas de vouloir passer pour jeune et de souffrir dans cette humeur tous ceux qui en content à la jeune Scibaris. Cette fille sert d'exemple à rendre vrayes et probables toutes les metamorphoses, puisque, de noire qu'elle estoit autrefois, l'art de sa mere l'a rendue si blanche que, quand la Bonne Deesse, revenant de Lacedemone, la vit, elle fut surprise de sa grande blancheur et voulut voir si elle avoit la gorge comme

Mitridate, M. le duc de Mercœur. — *Diophante de Cleonidas*, M. Doraison, marquis de Cadnet.— *Scibaris et ses trois filles*, mesdemoiselles La Sonniere. — [*La jeune Scibaris*, mademoiselle La Sonniere la jeune.] — *La Bonne Deesse*, la Reyne-Mere. — *Lacedemone*, la ville de Toloze.

le visage. Avec ce grand fons de blanc, elle a encore un grand fons des instructions de sa mere, pour ainsi dire, auquel elle s'attache, ne pouvant faire autrement parcequ'elle est auprès d'elle. Cette fille a de l'esprit, fait des vers du mieux qu'elle peut, ou, pour mieux dire, a voulu tascher d'en faire. Elle a pour amant Pausanias, qui a esté receu depuis cinq ou six mois, et que la mere voit de meilleur œil que son rival, dont il a troublé l'intrigue par des rubans, mouchoirs et autres bagatelles. La fille en vaut la peine, car elle n'a pas dix-huict ans et a beaucoup d'esprit. Cette Scibaris a encore une sœur, qui est son aisnée, qui a esté quelque temps mal avec son mary. Ils sont à present en paix. C'est une personne spirituelle qui n'ignore rien de ce qui peut faire une veritable pretieuse. Elle a eu autrefois trois amans rivaux l'un de l'autre : le premier estoit un jeune homme marié qui en estoit passionnement amoureux ; mais, comme il ne parloit point et qu'il écrivoit peu, elle a long-temps ignoré sa passion ; mais le frere de la demoiselle n'en faisoit pas de mesme, car il prenoit un plaisir singulier à recevoir les presens de dentelles, d'estoffes et de bijoux que cet amant, nommé Cleobis, envoyoit à sa sœur ; et si quelquefois ils estoient accompagnez de lettres, il faisoit reponce au nom de sa sœur, et se servoit des presens qu'on luy faisoit pour faire ses affaires en d'autres lieux, cependant que Scibaris ne sçavoit rien de tout ce qui se passoit ; mais comme elle estoit extremement belle, Cleobis ne se rebutoit

Pausanias, M. Pin. — *Scibaris*, mademoiselle La Sonniere. — *Cleobis*, M. de Chastillon.

point, outre que rarement on cede sa maistresse à ses rivaux, et qu'il n'y a point de femmes mieux aimées ny mieux servies que celles qui ont plusieurs amans. Il apprehendoit de faire aimer ses rivaux en l'abandonnant. Deidamas, de la race des pacifiques, est le second, et l'autre est Bellofon. Le premier de ces deux estoit le mieux receu de cette fille, parcequ'il écrivoit galamment; mais, comme j'ay desjà dit, il estoit pacifique, et mesme s'eloignoit quelquefois de sa maistresse pour eviter les querelles. Toutes ces choses demeurerent quelque temps dans le mesme estat, la belle estant tousjours servie de ses trois amans, que la mere entretenoit dans d'egalles esperances; mais enfin, je ne sçay par quelle pensée ny pourquoy, un soir, en revenant du bal, Bellofon l'enleva, du consentement de la mere, et ne l'emmena qu'à un demy mille du lieu où il l'avoit prise, et huit jours après le mariage fut rendu public. Depuis, les deux autres ont obsedé la maison du plus heureux, mais en vain, la conduite de Scibaris leur ostant tout lieu d'esperer; et quoy que ce dernier fust le moindre party, elle ne laissa pas de s'en tenir là avec beaucoup de conduitte. Elle a elle-mesme écrit ses advantures en prose et en vers, et, par les railleries qu'elle a faites de tout ce qu'il luy est arrivé, elle a donné à connoistre qu'elle estoit une des plus spirituelles pretieuses de Thebes.

SALMIS est une pretieuse de qualité. Cette fille, apparemment, n'a pas grand dessein de se marier.

Cleobis, M. de Chastillon. — *Deidamas*, le cadet d'Arlatan. — *Bellofon*, M. Boue [ou Bove]. — *Scibaris*, mademoiselle La Sonniere. — *Thebes*, la ville d'Arles. — *Salmis*, mademoiselle de Sully.

Elle est des mieux alliées de la Grece; sa maison est ouverte aux gens d'esprit; elle a de l'inclination pour la poesie, connoist fort bien les vers et juge juste de la prose, et l'on peut dire qu'il est peu de personnes de sa naissance qui en usent aussi obligemment qu'elle, et qui meslent plus de douceur à plus de cette fierté de bien-sceance, ce qui part non de son orgueil, mais de la connoissance de son rang.

STATIRA est une pretieuse d'Islande. Les écrits de cette fille sont connus de tout le monde, et personne n'ignore qu'elle ne soit une des [plus] sçavantes pretieuses qui ait jamais esté. Elle a composé des livres en plusieurs langues, et Cleophus en a traduit quelques uns en la nostre.

SIRANIDE est une pretieuse qui florissoit du temps de Valere, et, puis qu'il luy rendoit ses assiduitez, il ne faut pas mettre en doute qu'elle n'eust beaucoup d'esprit, car il en voyoit peu d'autres.

SPURINE est une femme de qualité qui a tousjours passé pour belle, et qui l'est en effet. La vie de cette pretieuse est aussi particuliere qu'on se la puisse imaginer; mais il n'est pas permis de dire tousjours toute chose, et c'est assez que je rende un temoignage sincere de son esprit et de sa beauté, sans aller penetrer les particuliers de son domestique; et, quoy que l'on veuille dire de la froideur qui est entr'elle et son mary, je sçay qu'ils vivent dans une intelligence fort grande, et qu'ils s'écrivent deux

La Grece, la France. — *Statira*, mademoiselle de Scureman [Schurmann]. — *L'Islande*, la Hollande. — *Cleophus*, M. Colletet le pere. — *Siranide*, mademoiselle Saint-Megrein. — *Valere*, M. de Voiture. — *Spurine*, madame de Saint-Ange.

ou trois fois la semaine, ce qui ne peut partir que d'une union accompagnée d'une civilité et d'un esprit fort agreable, qui marquent une galanterie qu'il faut que tout le monde estime.

STATENOIDE est une pretieuse du temps de Valere et de celuy-cy. L'amitié qu'elle a eue pour ce galand homme est trop connue pour ne la pas mettre icy. Elle conserve son portrait comme la chose du monde qui luy est la plus chere, et elle l'a si bien gravé dans son esprit, qu'encore qu'il soit mort il y a plus de douze ans, elle ne le veut pourtant pas croire et ne se le peut imaginer. Elle a tourmenté pendant plus de six mois Beaumerinus pour sçavoir de luy ce qu'il estoit devenu, tant elle est bien persuadée de la pensée qu'il vit encore. Elle dit à tout le monde que c'est un infidelle, et qu'il est accoustumé à en user ainsi avec toutes ses maistresses, qu'il abandonne souvent pour suivre d'autres apas; que les Honneurs funebres que l'on luy a rendus ne sont que des stratagesmes dont on s'est servy pour l'abuser, et que l'on a porté une busche en terre, feignant que ce fust son corps; qu'il reviendra quelque jour; et mesme, dans l'impatience de le revoir, elle a fait un voyage aux costes d'Hesperie pour le chercher, et elle n'en est revenue que depuis fort peu de jours. Au reste, si vous la separés de cette forte imagination, c'est une femme fort spirituelle, qui parle bien de toutes choses, et qui ne paroist

Statenoide, madame de Saintot. — *Valere*, M. de Voiture. — *Beaumerinus*, M. de Beaumont. — [*Les honneurs funebres rendus à Valere*, la pompe funebre de Voiture, par M. Sarrasin.] — *L'Hesperie*, l'Espagne.

point du tout susceptible d'une impression de cette nature.

SOPHRONIE est une jeune veufve de qualité. Le merite de cette pretieuse est egal à sa grande naissance. Son esprit est vif et enjoué, et elle est plus propre à la joye qu'au chagrin; cependant il est aisé de juger par sa conduite que la joye, chez elle, ne produit pas l'amour: car elle n'en a que pour celles de son sexe, et se contente de donner son estime aux hommes, encore ne la donne-t'elle pas aisement. Elle a une promptitude d'esprit la plus grande du monde à connoistre les choses et à en juger. Elle est blonde, et a une blancheur qui repond admirablement à la beauté de ses cheveux. Les traits de son visage sont deliez, son tein est uny, et tout cela ensemble compose une des plus agreables femmes d'Athenes; mais, si son visage attire les regards, son esprit charme les oreilles, et engage tous ceux qui l'entendent ou qui lisent ce qu'elle écrit. Les plus habiles font vanité d'avoir son approbation. Menandre a chanté dans ses vers les louanges de cette illustre personne; Crisante est aussi un de ceux qui la visitent souvent. Elle aime la musique et hait mortellement la satyre; elle loge au quartier de Leolie.

STRATONICE est une jeune pretieuse des plus agreables et des plus spirituelles. Elle est veufve sans avoir esté femme: l'on sçaura assez le sens de

Sophronie, madame la marquise de Sevigny. — *Athenes*, Paris. — *Menandre*, M. Menage. — *Crisante*, M. Chapelain. — *Leolie*, le marais du Temple. — *Stratonice*, madame Scarron.

cette enigme quand on sçaura que Straton estoit son mary. Elle est native d'auprès d'Argos; elle a de la beauté, et est d'une taille aisée. Pour de l'esprit, la voix publique en dit assez en sa faveur, et tous ceux qui la connoissent sont assez persuadez que c'est une des plus enjouées personnes d'Athenes. Elle sçait faire des vers et de la prose, et, quand elle n'auroit que les connoissances qu'elle a acquises avec Straton, elle y reussiroit aussi bien que pas une autre de celles qui s'en meslent. Son humeur est douce, et elle a fait voir par sa façon d'agir qu'elle voyoit le monde plus par une bien-sceance civile que par une attache particuliere, en se retirant dans une maison de Vestalles après sa mort.

STENOBÉE est une pretieuse dont la ruelle est des plus frequentées; mais ce ne sont pas les autheurs qui en font la plus grande foule, et les gens qui composent la plus grande partie de ceux qui la voyent sont des courtisans. Elle ne fait pas profession ouverte d'écrire, et ne se picque ny de vers ny de prose; mais, pour le langage, elle parle aussi bien que pas une de son sexe, et dit une quantité de mots nouveaux et extraordinaires. Elle lit prodigieusement, et il n'est point de romans vieux ny nouveaux, ny de galanteries de cette nature, qu'elle n'ait leues. Elle est de celles dont le visage plaist et dont il ne faut pas examiner les trais separement, et il est certain qu'il y a plus de belles personnes

Straton, M. Scarron. — *Argos*, la ville de Poitiers. — *Athenes*, Paris. — *Des Vestalles*, des religieuses. — *Stenobée*, madame de Saint Martin.

de ce genre de beauté que d'aucune autre. Elle loge derriere le grand palais d'Athenes.

STENOBEE, seconde du nom, est une pretieuse du temps de Valere, et, puisque son siecle est passé, nous n'en dirons rien.

SINAIDE est une pretieuse de qualité fort spirituelle et fort sage, et qui écrit fort poliment en prose.

STRATONICE, seconde du nom, est une pretieuse sœur de feu Straton. Elle a beaucoup d'esprit, et l'on dit que son nom de Stratonice s'est metamorphosé en celuy de Theomede par un nœud secret; mais sur ce sujet on n'avance rien de certain : l'on asseure seulement que son humeur agreable, la vivacité de son esprit et sa facilité à reussir à tout ce qu'elle entreprend luy ont acquis ses soins depuis long-temps, et qu'il est son alcoviste ordinaire ; qu'elle a receu de luy de sensibles marques d'estime. Elle est âgée de trente-huit à trente-neuf ans.

SPAGARIS de Britonide, fille de Cayus, sœur de Domitia et de Theodamie, est une pretieuse bien alliée. Elle est âgée d'environ trente-trois ou trente-quatre ans, mais elle n'en paroist pas plus de vingt-six. Elle n'est ny trop grande ny trop petite, mais elle est fort bien faite dans sa taille ; son embonpoint est en elle un fort grand agrement et luy

Le grand palais d'Athenes, le Louvre. — *Stenobée, seconde du nom*, mademoiselle de Saint-Martin. — *Valere*, M. de Voiture. — *Sinaide*, madame la marquise de Saint-Chaumont. — *Stratonice, seconde du nom*, mademoiselle Scarron. — *Straton*, M. Scarron. — *Theodeme*, M. le marquis de Termes. — *Spagaris de Britonide*, madame de Saint-Germain-Beaupré. — *Cutus*, M. Le Coigneux. — *Domitia*, madame Duxelles. — *Theodamie*, madame du Tillet.

sied fort bien. Elle a un grand fonds de blancheur, les yeux fort beaux, et dance admirablement bien. Toutes ces perfections ensemble la font aimer passionnement de son mary Sporus Britonidus, qui en est jaloux, et qui dans les accez de ce mal, qui suit d'ordinaire le grand amour, la fait observer ; et il semble estre dans la crainte perpetuelle de perdre ce bien qu'il possede, et que l'on ne luy peut oster. Elle a veu autrefois quantité de personnes du premier rang, qui ont cherché sa bienveillance et soupiré pour elle. Ce sont, à bien parler, de ces messieurs que l'on appelle des galands de la belle volée, ou des alcovistes rivaux, qui aspirent à la qualité de confidence, ou, pour parler comme celles dont j'écris l'histoire, qui veulent estre des galands de plein pied. Entre les autres, l'illustre Brundesius luy a longtemps rendu ses assiduitez, et pour le present, Dametus est un de ceux qui marque le plus d'empressement pour obtenir cette place et sçavoir le secret de cette charmante pretieuse ; mais ses desseins sont traversez par les soins que Basian, son rival, luy rend de son costé. Ce rival est frere de Cassander, et Dametus et luy sont les deux qui temoignent le plus hautement le respect qu'ils ont pour elle. Il faut encore sçavoir qu'elle a un esprit agreable, qu'elle écrit galamment, et qu'elle est si enjouée de son naturel, qu'ellé ne marque aucun chagrin de toutes les jalousies de son mary. Il est vray qu'elle est pretieuse, et que sa vertu les luy rend d'autant plus

Sporus Britonidus, M. de Saint-Germain-Beaupré. — *Brundesius*, M. l'abbé de Belesbat. — *Dametus*, M. le marquis d'Aluy. — *Basian*, M. de Bercy. — *Cassandre*, M. le cômte de Clers.

supportables qu'elle n'en a rien à craindre, et que dans le fond ce sont des preuves convaincantes de la passion qu'il a pour elle. Je croy que c'est assez en parler, et que je puis finir ce que j'en écris en mettant qu'elle a la gorge admirable, et où l'on ne peut trouver de defauts; et comme à cette marque on peut juger de toutes les autres beautez de son corps que je n'ay point veues, et dont personne ne peut parler que par conjecture, je les laisse à conjecturer, et advoue seulement que si j'estois en la place de son mary, je ne posséderois pas avec moins de jalousie que luy tous les aimables tresors dont il est le maistre.

SILENIE, femme de Procas, est une pretieuse des mieux faites. Elle a l'esprit vif aussi bien que les yeux, et n'attache pas moins par la conversation que par la veue. Son merite luy a attiré grand nombre de soûpirans. L'espée a plus fait de bruit chez elle que la robe. Comme cette pretieuse est plus de cour que de ville, je ne parleray point de ses alcovistes, ny des lettres galantes dont elle fait commerce; je ne diray rien non plus de l'histoire des trois rivaux, ny de ce qu'ils firent pour se mettre bien auprès d'elle. Comme j'en ignore le succez, j'en veux taire les advantures, et me contente de dire qu'elle est belle, spirituelle, et qu'elle loge proche du palais basty par Seneque. Elle a pour sa devise un Cupidon qui traisne après son char une troupe de guerriers, et cette devise a pour ame : *Je fais ceder Mars a l'Amour*.

Silenie, madame de Saint-Loup. — *Procas*, M. Le Page. — *Le palais basti par Senèque*, le Palais-Royal.

SUZARION. Je ne sçay pas si Suzarion est du nombre de ceux que l'on doit appeler pretieux, mais je sçais bien que, si l'on merite ce tiltre par la frequentation et par la connoissance des pretieuses, il peut sans doute trouver sa place dans le lieu où l'on parle d'elles, puisqu'il en voit quelques unes, qu'il en connoist la plus grande partie, et qu'avec cela il a fait leur histoire. C'est un jeune homme qui fait des vers et de la prose avec assez de facilité; son penchant est du costé de la raillerie, et il se persuade qu'il est bien difficile de ne point écrire de satyres; mais, quelque plaisir qu'il trouve à dire les veritez des autres, il sçait pourtant bien cacher celles que l'honneur nous oblige à taire, et n'a pas assez de malice pour inventer une fausseté, ni pour asseurer une chose douteuse, quelque plaisante qu'elle fust. Cependant il passe pour l'homme du monde qui laisse le moins échaper les occasions de se divertir aux depens d'autruy, et, deslors qu'il se fait quelque piece satyrique, il en est aussi-tost accusé; mesme il est souvent arrivé que l'on luy a fait dire des choses à quoy il n'avoit pensé de sa vie. On passe plus loin, et l'on veut encore, lors qu'il fait des panegyriques, que ce soit des satyres, et l'on cherche des sens dans ses ecrits qui sont fort eloignez de ses pensées, pour trouver des railleries dans les louanges qu'il donne; toutefois l'on peut dire de luy qu'il est veritable amy et qu'il sçait aussi bien les loix d'une parfaite amitié qu'il sçait bien les maximes d'une legitime guerre; qu'il n'est jamais

Suzarion, M. de Somaize.

traistre, et que l'on ne peut accuser ses actions que d'une franchise trop ouverte, soit à servir ceux qu'il estime, soit à pousser ceux qui le meprisent; et cette franchise a donné lieu de croire de luy des choses dont il ne fut jamais capable. On luy a donné pour devise un soleil en son midy qui brusle une vaste campagne, et l'on a adjousté à cette devise : *Il brusle autant qu'il esclaire.*

Mes complimens sont sinceres : *Mes complimens ne travestissent point ma pensée.* (De Martianus, en ses lettres.)

Amarante veut des amans spirituels et exempts de foiblesse : *Amarante veut des amans d'esprit degagez de la foiblesse des sens et des impuretez de la matiere.*

Ma curiosité n'est pas entierement satisfaite : *Il reste des vuides à ma curiosité.* (De Belagius.)

Les secrets de consequence se gardent aisement : *Les gros secrets se gardent aisement.* (De Sophie.)

Faire des soûpirs par compliment : *Soûpirer ceremonieusement.* (De Vaxence.)

Un soûris forcé : *Un soûris amer.* (De Vaxence.)

Bien qu'elle fust serieuse, elle ne put s'empescher de rire : *Il échapa un rire de son serieux.*

Dire rarement ses sentimens : *Estre sobre dans ses sentimens.*

Ma chere, le soleil est bien chaud aujourd'huy :

Martianus, M. Mainard. — *Belagius*, M. Bonnard. — *Sophie*, mademoiselle de Scudery. — *Vaxence*, M. Le Vert.

Ah! ma chere, le plus beau du monde est aujourd'huy bien pressant.

Un soûris dédaigneux : *Un bouillon d'orgueil.*

Avoir la gorge unie et bien faite : *Avoir le sein fin et delicat.* (De Berelise.)

J'aime mieux estre seule avec une personne que d'estre en grande compagnie : *Le teste à teste me plaist infiniment plus que le corus.* (De Gabine.)

Un homme qui fait profession de soûpirer en tous lieux : *Un soûpirant d'office.* (De Cleocrite le jeune.)

Le soleil : *L'espoux de la nature.* (De Madate.)

La frayeur a saisi toute l'assemblée : *La frayeur a couru dans toute l'assemblée.* (De Cleocrite l'aisné, en son *Criminel innocent.*)

Un silence obstiné : *Un silence affermy.* (Du mesme, en la mesme piece.)

Je ne sçay pas pourquoy cet homme est si beste, veu qu'il sort de gens assez spirituels : *Je ne sçay pas pourquoy cet homme est si beste, veu qu'il sort d'une estampe assez correcte.*

Berelise, mademoieelle de Brienne.— *Gabine*, madame la marquise de La Grenouillere. — *Cleocrite le jeune*, M. de Corneille le jeune. — *Madate*, M. de la Menardiere. — *Cleocrite l'aisné*, M. de Corneillé l'aisné.—*Le Criminel innocent*, la tragedie d'OEdipe.

T


RAFIC. Voy. *Richesses*.

TRASIMENE est une pretieuse de qualité qui loge au quartier de Leolie. C'est une femme qui voit autant de gens d'esprit que pretieuse du monde; la robe est plus en estime chez elle que l'espée: aussi les gens de lettres se jettent-ils plustost de ce costé que de celuy de la guerre. On parle de sa galanterie, qui passe, au sentiment des plus connoissans, pour de la plus fine et de la plus agreable. Il est certain que les vers, la musique et les cadeaux sont ses divertissemens ordinaires, et que Lucilius est un de ses premiers alcovistes : sa qualité et l'estime où son esprit l'ont mis en sont des raisons assez grandes sans que je sois obligé d'en alleguer d'autres, que je veux ignorer et que peu de gens peuvent sçavoir.

TIMOCLÉE n'est pas une des plus jeunes pretieuses de celles dont j'ay parlé, puis qu'il y en a de dix-huit, de vingt, de vingt-deux, de vingt-six, de trente et de quarante [ans], et qu'elle en possede quarante-cinq à sa part, comme mes memoires me l'apprennent. Ce n'est pas asseurement estre à la fleur de son âge que d'estre arrivé jusques là; et ainsi, sans parler d'alcovistes ny d'amans, de vers ny de galanterie, je me contente de dire qu'elle a

Trasimene, madame de Toussy. — *Leolie*, le marais du Temple. — *Lucilius*, M. de la Riviere.— *Timoclée*, madame Tarteron.

de l'esprit, qu'elle parle extraordinairement et qu'elle loge au quartier de Leolie.

THIAMISE. Si la beauté estoit une partie necessaire aux pretieuses, Thiamise, qui ne peut pas passer pour belle, ne seroit sans doute point de ce nombre; mais comme l'esprit en est la plus essentielle, et qu'en avoir beaucoup, faire des vers ou des romans, écrire ou parler extraordinairement, suffisent pour estre mise dans ce rang, elle a tout le droit possible d'y pretendre, puis qu'elle parle d'une maniere qui ne tient rien de la commune. Pour ses alcovistes, je ne les conte point, de peur d'estre trop long: car on ne parle pas de moins que d'un regiment, et ces histoires fournissent d'entretien à la pluspart de ceux de Corinthe, d'où elle est.

TAXILÉE, niepce de Garamantide, est une pretieuse aussi de Corinthe; elle est jeune, elle est belle, elle est spirituelle, elle est galante, elle fait des vers, elle parle gras, elle dit des mots nouveaux, elle a des amans, elle a un mary, elle a un alcoviste, elle simpatise avec Garamantide, et, si l'une a l'humeur docile, la fierté de l'autre n'est pas insuportable. Aussi l'on peut conclure sans medisance que sa conversation est fort tendre, et que Memnon, qui est de tous ceux qu'elle voit celuy qu'elle considere le plus, n'est pas un des plus malheureux de ceux à qui l'amour a fait sentir son pouvoir, puisque, quand on est le mieux traité de ses

Leolie, le Marais du Temple. — *Thiamise*, mademoiselle Thomassin. — *Corinthe*, la ville d'Aix. — *Taxilée*, madame de Templery. — *Garamantide*, madame Guidy. — *Corinthe*, la ville d'Aix. — *Memnon*, M. Maubousquet.

rivaux, on a tousjours lieu d'estre fort satisfait.

THESSALONICE et sa fille sont deux pretieuses de grande naissance, l'une du temps de Valere, l'autre est encore aujourd'huy une des agreables personnes de son siecle. Elle écrit galamment en prose, et elle a fait elle-mesme son portrait.

TISIMENE, fille de Metrobarzane, est une pretieuse âgée de trente ans. Sa beauté et sa naissance ont tout le rapport imaginable, et son enjouement a toujours donné des marques de son esprit; c'est encore aujourd'huy une des plus agreables femmes de la cour; mais, puis qu'elle est fille de Metrobarzane, il ne faut pas s'en estonner : car c'est un homme fort galand, et qui fait fort bien des vers; aussi Tisimene a-t'elle conservé cette inclination pour les lettres et l'estime pour tous ceux qui s'en melent, qu'elle voit d'assez bon œil, pourveu qu'ils ayent quelque enjouement : car les choses trop melancoliques luy deplaisent. A present elle n'a point d'alcoviste particulier, et conserve une grande egalité pour tous ceux qui la voyent.

TIMARETE est assez connue par son nom, et l'on sçait assez qu'elle est belle et que les gens d'esprit sont bien venus chez elle. Le voyage de Bracamon en sa maison de campagne a fait assez de bruit sans qu'il soit besoin d'en parler; il suffit de dire que Barsamon et Bracamon sont les deux autheurs

Thessalonice et sa fille, madame et mademoiselle de la Trimouille. — *Valere*, M. de Voiture. — *Tisimene*, madame de Tiange. — *Metrobarzane*, M. de Mortemart. — *Timarete*, madame la presidente de Thoré. — *Bracamon*, M. Boileau. — *Barsamon*, M. l'abbé de Boisrobert.

qu'elle voit le plus souvent; l'on peut inferer de là que les choses satyriques et enjouées ont plus d'agrement pour elle que les serieuses et les melancoliques.

THEODAMIE, sœur de Spagaris, est une de ces pretieuses de qui l'on ne parle point, de crainte d'en trop dire.

TOXARIS est une pretieuse du quartier de Leolie qui voit toutes les pretieuses de son quartier, et l'amour qu'elle a pour les vers, et sur tout pour les jeux du cirque, est connu de tous ceux qui la visitent; elle en est mesme protectrice, et ne voit pas seulement les autheurs, mais mesme Bavius est logé dans sa maison. C'est un homme qui fait fort bien des vers et qui a du merite; mais, ô temps mal-heureux! ô modes etranges! les applaudissemens s'acheptent à force de lectures, il les faut briguer, et Quirinus a amené cette coustume ridicule de mandier les approbations, et l'a si bien establie qu'il faut que les autres la suivent. Bavius, malgré sa fierté naturelle, y a esté contraint, et Toxaris a bien fait son devoir à vanter ses ouvrages; mais au moins avoit-elle cette consolation que leurs beautez propres authorisoient ses soins, et luy celle de voir que l'on faisoit quelque difference des siens avec ceux de celuy dont j'ai parlé cy-dessus, et que ses partisans soutenoient en luy le merite, et non la bagatelle.

TIRIANE. Je ferois un grand peché si je parlois

Theodamie, madame du Tillet. — *Spagaris* [*de Britonnide*], madame de Saint-Germain-Beaupré. — *Toxaris*, madame Tallement. — *Leolie*, le marais du Temple. — *Bavius*, M. Boyer. — *Quirinus*, M. Quinault. — *Tiriane*, mademoiselle Tournon.

de cette pretieuse, puisqu'il n'y a rien de si dangereux que de s'engager à parler de ce que l'on ne connoist pas, et que c'est de toutes celles dont j'ai parlé celle que je connois le moins; je la veux pourtant croire fort accomplie, puisque l'on nous ordonne de croire tousjours du bien de nostre prochain.

TIRIDATE II, de Memnon, est un homme fort galand, qui frequente toutes les belles ruelles de la ville d'Athenes, et qui fait plus de petites pieces galantes en vers que pas un de ceux dont on en imprime tous les jours.

TIRIDATE, troisième du nom, est un homme dont l'esprit est connu de toutes celles qui tiennent alcoves, qui le reçoivent avec d'autant plus de joye qu'il porte avec luy tous les agrements qu'on peut attendre d'un parfait galand. Il luy est arrivé une avanture qui fera voir qu'il est peu de personnes qui voyent plus de pretieuses que luy, et qui montrera en mesme temps que non seulement les femmes s'assemblent dans Athenes, mais encore qu'elles le font à la campagne. En effet, elles s'assemblerent un jour pour achepter une place à la campagne, pour y bastir une maison qui fust en commun et où chacune eust son appartement; et, n'ayant pas seulement proposé l'affaire, mais mise en execution, et ayant convié Tiridate d'y faire faire un appartement pour luy, il leur dit qu'il n'avoit point d'argent. Alors une d'entre elles luy dit qu'il n'avoit qu'à y faire bastir,

Tiridate II, de Memnon, M. l'abbé Testu Monroy. — *Athenes*, Paris. — *Tiridate, troisieme du nom*, M. l'abbé Testu, frere du chevalier du guet.

et qu'elle satisferoit les ouvriers : ce que Tiridate executa aussi-tost ; mais, la dame s'estant dedite à la fin du payement, Tiridate fit une epigrame par laquelle il fit connoistre à tout le monde son ressentiment, disant que cette femme batissoit aisement, son mary ne manquant point de bois ny elle de plastre.

Cet homme-là n'a aucune tendresse et n'est capable d'aucune passion : *Cet homme a l'ame paralytique.* (De Sophie.)

Le trouble de la cour : *La turbulence de la cour.* (De Crisante.)

La foudre : *Une ardeur penetrante, un orage fumant, une brulante vague, un torrent enflamé.* (De Bardesane.)

Tuer plusieurs personnes : *Faire un meurtre espais.* (Du mesme.)

Traiter mal un amant : *Faire des rudesses à un amant.* (De Sophie.)

La terre : *Le pied d'estail du bas monde.* (De Madate.)

Il faudroit que vous me donnassiez vous-mesme le temps de vous considerer : *Il faudroit, pour vous voir entier, que vos deslassemens daignassent me choisir un loisir.* (De Cleocrite l'aisné, en son *Criminel innocent.*)

Une ombre cherie avec tendresse : *Une ombre cherie avec fureur.* (Du mesme, en la mesme piece.)

Tiridate, M. l'abbé Testu. — *Sophie*, mademoiselle de Scudery. — *Crisante*, M. Chapelain. — *Bardesane*, M. Brebeuf. — *Madate*, M. de la Menardiere. — *Cleocrite l'aisné*, M. de Corneille l'aisné. — *Le Criminel innocent*, la tragedie d'OEdipe.

U-V

VICTOIRES. Elles ont gaigné en divers combats l'auriflame du bien dire, emporté d'emblée quelques alcoves, et reduit en deux batailles rengées toutes les Ruelles considerables sous une domination, et y ont estably l'ancien culte de la galanterie, et ont rappellé la liberté des conversations, que la rudesse des esprits en avoit bannie.

URIONE est de ces pretieuses qui n'attendent pas qu'elles ayent quarante ans pour se mesler des lettres, puisque, encore qu'elle n'aye que dix-neuf à vingt ans, elle ne laisse pas d'en avoir la connoissance, et de sçavoir distinguer les bonnes choses d'avec les méchantes; mais, comme elle est belle, cela ne me surprend pas, puisque, encore qu'il y ait de belles stupides, il est bien plus naturel et bien plus ordinaire que les belles soient spirituelles. Au moins cela se rencontre-t'il chez elle, puisqu'elle a egalement de l'esprit et de la beauté. Ces fondemens promettent d'elle tout ce que l'on peut attendre de la pretieuse la plus parfaite; et si à present elle lit les romans, les galanteries de vers et de prose, nous avons lieu d'esperer qu'elle y mettra quelque jour la main. Comme elle est belle, ses propres adventures luy en donnent assez de matiere, puisque la beauté en fournit souvent aux moins intrigantes,

Urione, mademoiselle Le Vieux.

outre que les siennes ont desjà commencé en la personne de son alcoviste, Megaclès, qui cherche avec tout l'empressement possible les moyens de luy donner des preuves de son estime, et que cela suffit pour occasionner tous les jours entr'eux cent petites galanteries spirituelles, dont ils nous feront part quand ils voudront : car, s'ils ne sont pas d'humeur à le faire, je ne suis pas d'humeur à decouvrir leurs secrets, malgré qu'ils en ayent ; et je borne ce que j'en veux dire au lieu mesme où elle fait sa residence ordinaire, qui est sur un des fossez d'Athenes.

VARSAMENE est une illustre pretieuse de la ville de Lescalle. Elle passe six mois de l'année à Athenes. C'est la femme de Grece qui a le plus de passion pour le jeu, aussi bien que Varsamon son mary. Elle est de la cotterie de Lidaspasie et de sa sœur, dont nous avons parlé cy-devant, et ce sont elles, à ce que l'on dit, qui luy ont inspiré l'humeur pretieuse. Cette Lidaspasie et sa sœur sont souvent visitées du chevalier Galerius, qui est un des plus galands, des plus lestes, des plus enjouez et des plus spirituels courtisans du grand Alexandre.

URISTÈNE et sa sœur logent dans l'isle de Delos, elles passent toutes deux vingt ans, et ont toutes les qualitez necessaires à deux pretieuses : car, pre-

Megaclès, M. l'abbé de Moicy. — *Athenes*, Paris. — *Varsamene*, madame de Vlogny. — *Lescalle*, la ville de Dijon. — *La Grece*, la France. — *Varsamon*, M. de Vlogny. — *Lidaspasie*, mademoiselle Leseville. (Voy. p. 142, clef.) — *Le chevalier Galerius*, M. le chevalier de Grandmont. — *Le grand Alexandre*, le Roy. — *Uristene et sa sœur*, mesdemoiselles de Villebois. — *L'isle de Delos*, l'isle Notre-Dame.

mierement, elles n'ont point de mere, elles ont beaucoup d'esprit, aiment fort les vers et les romans; mais, pour reprendre plus au long leur histoire, il faut sçavoir que la grande naissance chez elles n'a pas esté suivie des grands biens, ou du moins que la guerre les a empeschées d'en jouir jusqu'icy. Cela n'a pourtant pas empesché que leur maison n'ait esté de tout temps un abord perpetuel de monde, et qu'elles n'ayent tousjours veu des gens de la premiere qualité, mesme que des princes n'ayent soûpiré pour elles; ou, si cela n'a pas esté jusqu'aux soupirs, au moins y a-il eu de frequentes visites et des assiduitez considerables. Ce n'est pas qu'elles soient les deux plus belles personnes du monde; mais c'est que, quand on a beaucoup d'esprit comme elles en ont, et que l'on n'epouvante pas les yeux, on captive aisement, surtout quand l'agrement du visage est soutenu par celuy de la conversation, et que l'enjouement accompagne les beaux sentimens, que l'on y mesle la voix et les plus agreables chansons, comme fait Uristene la cadette, qui chante assez juste pour une personne qui ne s'en pique pas. Elles font toutes deux des vers et parlent assez bien, pour des Grecques, la langue d'Hesperie. Elles ont de grands commerces de galanterie, écrivent et reçoivent quantité de billets doux. Tiribaze rend ses assiduitez et donne ses soins à la plus jeune; Caziodore les rendoit à l'aisnée; mais un mal-heur a causé quelque refroidissement entr'eux: la cause

Vristene, mademoiselle de Villebois. — [*Des Grecques*, des Françoises.] — *L'Hesperie*, l'Espagne. — *Tiribaze*, M. de Tourville. — *Caziodore*, M. Cailly.

de ce malheur vient de ce qu'Uristene avoit dit que Caziodore estoit dans ses fers; et en effet, il l'a souvent dit luy-mesme dans ses chansons, et en a donné de plus grandes preuves; mais comme sa foy le tient allieurs engagé, et que les gens mariez veulent bien aimer et ne veulent pas qu'on le dise, et qu'ils cachent tousjours du manteau de l'estime leurs plus violentes passions, ou mesme par quelque sentiment de froideur, il voulut oster l'opinion qu'il avoit fait naistre, et fit quelques vers qui dementoient tout à fait ceux dont jusques là il l'avoit entretenue. Il ne les luy envoya pourtant pas; mais, soit qu'il le fist à dessein ou que ce fust par hazard, Uristene les vit. Comme elle a l'esprit fort vif, elle s'emporta aisement; ainsi ce ne fut plus que reproches et que menaces de son costé, jusques là que leurs mepris eclatterent à tous deux dans un lieu où ils se trouverent. Si Uristene eust esté homme et que Caziodore eust esté cavalier, il y eust sans doute eu du sang repandu; mais le sexe de l'une et la vieillesse de l'autre empescherent que la chose n'allast plus avant. Je ne me suis point informé sçavoir s'ils se sont racommodez, et je laisse cette affaire où elle en demeura pour lors pour dire qu'elles aiment le jeu; que Uristenius, leur pere, ne le hait pas, et qu'il va souvent chez Tuberine, qu'elles visitent aussi. Cette Tuberine est une pretieuse de qualité logée dans la place Dorique, chez qui on joue fort, et qui voit beaucoup de gens de lettres;

Uristene, mademoiselle de Villebois. — *Caziodore*, M. Cailly. — *Uristenius*, M. de Villebois. — *Tuberine*, madame de Tigery. — *La place Dorique*, la place Royale.

mais ce sont ceux qui n'en font pas profession et qui n'ecrivent que quand ils sont engagez dans quelque affaire de galanterie. Polidor, second du nom, les voit aussi quelquefois : c'est un jeune homme de l'isle de Delos qui fait des vers du mieux qu'il peut, et qui les considere comme deux filles d'esprit. L'aisnée aime la chasse et est de taille à se bien mettre à cheval; la cadette a les inclinations plus tendres; mais chacune en particulier est fort aimable. J'oubliois à dire qu'elles parlent de la maniere des pretieuses, et qu'elles se picquent de dire des choses qui n'ont jamais esté. Je ne sçay pas si cela est possible, mais je sçay bien que, si elles peuvent dire quelque chose de nouveau, nous ne pouvons, ny elles ny moy, rien faire que nos peres n'ayent aussi fait avant nous.

VIRGINIE et sa fille sont deux pretieuses de grande naissance, et dont la ruelle est des plus frequentées. Elles passent toutes deux pour fort spirituelles et fort aimables. Virginius, mary de l'une et pere de l'autre, a rendu le mestier d'astrologue illustre par son Almanach galand. C'est chez eux que toutes les pieces se lisent, et on en juge avec autant de connoissance qu'en aucun autre lieu. Du reste, leur nom est assez connu dans Athenes, sans qu'il soit besoin d'en dire davantage.

VALERIE est une pretieuse ancienne des plus illustres du temps de Valere.

Polidor II du nom, M. Perrot. — *L'isle de Delos*, l'isle Nostre-Dame. — *Virginie et sa fille*, madame et mademoiselle de Vilaine. — *Virginius*, M. le marquis de Vilaine.— *Athènes*, Paris.— *Valerie*, mademoiselle du Vigean. — *Valere*, M. de Voiture.

VALERE est si connu parmy les anciennes pretieuses, si estimé parmy les jeunes, si celebre dans les écrits de tous ceux de son temps, et ses œuvres si bien imprimées dans les esprits de tous ceux qui font profession soit de lettres, soit de galanterie, qu'il est presque impossible d'en dire quelque chose qui ne soit sceu de ceux qui liront cecy. Cependant, bien que j'en aye parlé dans plusieurs histoires dont il a causé les principaux incidens, je ne laisse pas de rendre encore icy un temoignage à son merite, conforme à la voix publique; et je le fais avec d'autant plus de facilité que je trouve en luy un exemple qui justifie tout ce que j'ay dit des femmes spirituelles sous le nom de pretieuses, et qui me sert d'authorité en ce que j'ay ecrit des hommes, et sur tout de ceux qui se piquent de galanterie, dans un livre qui semble n'estre fait que pour elles : car Valere me donne dequoy me defendre et dequoy rendre juste tout ce que j'ay fait à l'egard des uns et des autres. Pour les femmes, il est certain que, si les hommes font quelque chose pour leur gloire, ce sont elles qui donnent le prix aux choses et qui mettent les ouvrages en reputation. Pour les hommes, c'est une verité constante qu'il n'y en a point, entre ceux dont j'ay parlé, qui ne soient inseparables des pretieuses, ou parce qu'ils en suivent les sentimens, ou parce qu'ils parlent comme elles, ou parce qu'ils les aiment et qu'ils font profession ouverte de galanterie, ou parce qu'ils leur doivent l'estime qu'ils ont dans le monde; et c'est ce que je monstre par la preuve que Philinte me fournit dans la preface qu'il

Valere, M. de Voiture. — *Philinte*, M. de Pinchesne.

a mise à la teste des œuvres de Valere, où, parlant de ce chef-d'œuvre des dames, ou, pour m'expliquer plus clairement, du plus galant de son siecle, il dit : « Mais je me trompe fort si le suffrage d'un homme, pour qualifié qu'il soit dans l'ordre de la fortune et de la suffisance, luy est plus advantageux que l'approbation de ces femmes illustres qui ont fait de son entretien et de ses écrits un de leurs plus agreables divertissemens. Ce sexe a le goust très exquis pour la delicatesse de l'esprit, et il faut prendre ses mesures bien justes pour estre tousjours leu ou écouté favorablement au cercle et au cabinet. C'est en quoy celuy dont je t'entretiens a esté un grand maistre; il a très-bien pratiqué cet oracle d'un ancien, que c'est bien souvent un tour d'adresse que d'eviter de plaire aux docteurs. Aussi vouloit-il plaire à d'autres, je veux dire à la cour, dont les dames font la plus belle partie. Je me contenteray d'en nommer trois, qui tireront facilement après elles le consentement des autres, protestant qu'en cet endroit je fais beaucoup moins de reflexion sur la condition de mes témoins que sur leur merite. » Les trois temoins dont Philinte veut parler sont : la princesse Leodamie, l'illustre Stephanie et l'agreable Menalide; puis il adjouste : « Cette princesse et ces dames veulent bien que je dise d'elles, pour la gloire de nostre autheur, qu'elles ont jugé qu'il approchoit de fort près des perfections qu'elles se sont proposées pour former celuy que les Ausoniens nous decrivent sous le

Valere, M. de Voiture. — *La princesse Leodamie*, madame la duchesse de Longueville. — *Stephanie*, madame la marquise de Sablé. — *Menalide*, madame la marquise de Montauzier. — *Les Ausoniens*, les Italiens.

16

nom de parfait courtisan, et que les Grecs appellent un galand homme. » Je me suis servy des termes de Philinte pour monstrer la verité que j'ay advancée, que les dames forment les hommes, et qu'elles s'en forment elles-mesmes des idées particulieres, comme il est aisé de voir par ces mots : « Elles ont jugé qu'il approchoit de fort près des perfections qu'elles se sont proposées, etc. » On peut encore tirer du commencement de cette citation que c'est une chose qui ne reçoit point de doute que c'est aux femmes que les autheurs veulent plaire, et que c'est pour acquerir la gloire dont les Pretieuses sont maistresses qu'ils travaillent ; et c'est cette sorte de gloire que Valere s'estoit acquise au plus haut point qu'elle puisse monter, puisqu'il n'estoit pas moins l'agrement des ruelles que les plus belles d'entre les dames qu'il frequentoit.

VOLUSIUS. Si je n'eusse rien oublié à l'histoire de Bartenoide, ou plustost si je l'eusse sceue toute entiere, le chevalier Volusius auroit des premiers tenu son rang dans ce Dictionnaire. C'est un des plus galands hommes d'Athenes et des plus eloquens de ceux de sa profession ; et, si vous voulez sçavoir pourquoy je luy donne ces eloges, je vais en peu de mots satisfaire à vostre curiosité. Volusius estant devenu eperduement amoureux de sa belle cousine Bartenoide, il chercha tous les moyens imaginables de luy declarer son feu ; et, comme il vit qu'il ne pou-

Les Grecs, les François. — *Philinte*, M. de Pinchesne. — *Valere*, M. de Voiture. — *Volusius*, M. le chevalier de Villegaignon. — *Athenes*, Paris. — *Bartenoide*, madame la marquise de Boudreno.

voit trouver d'occasion assez favorable pour luy pouvoir decouvrir jusqu'au fond de son ame, il feignit d'avoir quelque grande affaire à luy communiquer, et, pour cet effet, la pria de luy vouloir donner audiance. Bartenoide, voyant qu'elle ne se pouvoit exempter de l'entendre, luy donna rendez-vous dans son jardin. Volusius ne manqua pas de s'y rendre, et, après avoir salué son incomparable cousine, qui s'y trouva aussi-tost que luy, il fut longtemps à louer sa beauté; de là, il passa à la declaration de son amour, et, comme il vit qu'elle ne luy répondoit rien, il se mit sur le chapitre de sa cruauté; à quoy elle répondit comme aux deux precedens. Pendant que cet amant déployoit toute son eloquence pour prouver son amour et sa fidelité, Bartenoide, qui avoit dessein de s'eschaper de luy, l'amena insensiblement auprès de la porte, et, comme ils y furent arrivez, elle s'arresta et luy dit: « Mon cousin, si vous n'avez que cela à me dire, je n'ay rien à vous repondre, sinon que vous estes trop eloquent pour estre fort amoureux. Adieu. » Après cela elle sortit promptement et s'alla enfermer dans sa chambre. La surprise de Volusius fut si grande qu'il n'eut pas la force de la suivre, et tout ce qu'il fit quand il fut un peu revenu à soy, ce fut de pester contre les pretieuses et de les admirer tout ensemble.

Cet homme entre à toute heure chez Silvie, et la voit en quelque estat qu'elle soit, et on ne luy de-

Volusius, M. le chevalier de Villegaignon. — *Bartenoide*, madame la marquise de Boudreno.

mande jamais où il va ny ce qu'il veut : *Cet homme entre chez Silvie sans prelude, et est pour elle un galand de plein pied.*

Un homme de qualité, parent d'une pretieuse fort illustre, fut un jour chez elle, et estant entré jusques dans un cabinet où elle estoit sans parler à personne, il trouva un amant avec elle; et voyant quelque émotion sur leur visage, il se retira, disant qu'estant entré sans preluder et de plein pied, comme amy, il devoit le secret comme parent. Depuis on a dit, pour exprimer un homme qui a le pouvoir d'entrer à toute heure sans rien dire chez quelque femme, et qui va la trouver jusque dans les lieux les plus secrets, *un homme qui entre sans preluder et un galand de plein pied.*

Si je mets cette advanture sans nommer personne, l'on peut juger de là que je sçay taire les choses qu'il ne faut pas dire, et que la naissance de ceux à qui elle est arrivée m'a obligé d'en dérober les noms à la connoissance du public.

On la fait vieille avant le temps : *On luy fait venir une vieillesse precipitée.* (De Belisandre.)

La verité : *L'ame de la probité.*

Je fais des vers sans art, et je vous aime parfaitement et avec raison : *Je ne fais des vers qu'en rêvant, mais je vous aime avec estude, et de tout mon sens.* (De Megaste.)

Vostre vertu vous empesche de vous ebranler à la veue des troubles : *Vous voyez les troubles du haut de vostre vertu.* (De Bardesane.)

Belisandre, M. de Balsac. — *Megaste*, le P. Le Moine. — *Bardesane*, M. de Brebeuf.

Qui voit Daphné la connoist : *Daphné a toute son ame dans les yeux.*

Un visage vieil : *Un visage dont les traits sont desordonnez.* (De Menandre.)

Menandre, M. Menage.





APOSTILLE.

La ville de Milet estant une des plus grandes villes de Grece et une de celles où il se passe le plus de galanteries, je n'ay pas voulu vous priver du plaisir que vous devez avoir en lisant les advantures de tant d'illustres Pretieuses de cette charmante ville; et comme les memoires que j'en ay receus me sont venus trop tard, et que j'avois desjà fait commencer à mettre ce Dictionnaire sous la presse pour satisfaire à l'impatience de ceux qui le demandoient avec empressement, j'ay creu que les personnes dont j'ay à parler estoient assez illustres, et les incidans que j'ay à raconter assez remarquables, pour me faire retourner à l'A, B, C.

La ville de Milet, la ville de Lion. — *La Grece*, la France.

B

BARIMENIDE est une pretieuse âgée de trente ans ; elle est brune, et elle a la taille grande et bien faite, l'œil noir, brillant et plein de douceur, la bouche un peu grande, les dents blanches et bien rangées, la gorge admirable, et le tein aussi frais qu'elle avoit à l'âge de quatorze ans, qu'elle fut mariée. L'humeur pretieuse regne si fort chez elle, et elle aime si fort l'independance, que, si on ne l'eût mariée à cet âge, elle n'auroit jamais pu se resoudre à recevoir un maistre. Elle a l'esprit fin et flatteur, et ses amans l'accusent d'avoir l'ame un peu inegalle; mais ils ne sçavent pas que c'est une qualité necessaire à une pretieuse, qui ne doit pas tousjours faire bonne mine à ceux qui la visitent depuis long-temps, de crainte d'empescher que d'autres ne la viennent voir, ce qu'elle doit tousjours rechercher afin d'avoir une alcove tousjours pleine de toutes sortes de personnes, et d'y faire admirer son esprit en jugeant souverainement de toutes choses; et c'est là d'où vient l'estime que l'on a d'abord conceue pour les pretieuses et d'où vient que l'on a tant parlé d'elles. Jamais personne n'a tant brûlé de cœurs et ne s'est tant plu à faire des martyrs d'amour que l'incomparable Barimenide ; aussi ne s'est-elle, à la fin, pu deffendre d'a-

Barimenide, madame de Bernon.

voir quelque penchant d'amitié pour l'illustre Bagoras ; mais cet amant jaloux se mit bientost mal avec elle, parce qu'elle écoutoit les soûpirs d'un autre, au moins à ce qu'il se figuroit ; mais elle luy fit bien tost voir qu'il devoit mieux conserver la place qu'il avoit dans son amitié, et qu'estant veritablement pretieuse, elle estoit encore assez maistresse d'elle-mesme pour le perdre sans regret, et mesme sans inquietude ; et de fait, voyant qu'il continuoit d'avoir cette pensée, elle se resolut de ne le plus voir; et, contre l'ordinaire de toutes les femmes, qui ne peuvent estre long-temps en colere contre ceux pour qui elles ont eu quelque chose de plus que de l'estime, elle fut six ans sans vouloir entendre parler de racommodement avec Bagoras, bien qu'ils se rencontrassent fort souvent en compagnie : car, quoy que cet amant fut obligé d'aller passer une partie de l'année à Athenes, où il avoit une très-belle charge dans une cour souveraine, où toutes les charges sont semestres, il ne laissoit pas que de venir à Milet aussi tost que ses affaires luy permettoient. Mais tous ces voyages se faisoient sans fruit et sans qu'il pût rentrer en grace auprès de Barimenide ; toutefois ils se sont veus depuis trois mois, dans une maison de cette ville où il y a tousjours grand monde, et où l'on joue incessament; et, s'estant insensiblement mis à parler et à jouer ensemble, l'on ne doute point qu'ils ne soient à present en bonne intelligence, car depuis (à ce que l'on dit) cet amant a veu Barimenide chez elle; mais ce qui est de plus

Bagoras, M. de la Barolliere. — *Athenes*, Paris. — *Milet*, Lion. *Barimenide*, madame de Bernon.

admirable, c'est que le mary de Barimenide, qui est aussi officier dans une cour souveraine, avoit, il y a long-temps, une amitié très-grande pour une dame qui se nomme Martane, qui, quoy qu'elle soit sur le declin de son âge, peut encore plaire à une personne qui en a esté épris; car elle a encore la taille belle, le teint et les yeux admirables et la main aussi belle que l'on puisse imaginer; c'est pourquoy, voyant que cet amant de sa femme avoit renoué avec elle, il en a autant fait avec Martane; ainsi l'on remarque dans Milet qu'après une rude guerre entre quatre personnes, deux paix fort considerables se sont faites en fort peu de temps. Au reste, si chacun de ces Messieurs gouste des douceurs avec sa dame, ce ne sont que celles de la conversation, Barimenide estant veritablement pretieuse, comme vous venez de voir, et ne se laissant pas gouverner par l'amour, comme le temps qu'elle a esté à renouer avec Bagoras fait assez connoistre. Pour ce qui regarde le mary de Barimenide, comme il aime la conversation, et que presentement il ne peut pas tousjours jouir de celle de sa femme, il ne faut pas s'estonner s'il a renoué avec Martane.

BLOMESTRIS est une femme âgée de vingt-cinq ans, qui a esté mariée fort jeune; mais, comme ce mariage se fit plutost par raison que par amour, l'ardeur qu'elle a pour son mary ne l'incommode point : ce n'est pas qu'il n'ait le cœur grand, les

Barimenide, madame de Bernon. — *Martane*, mademoiselle de Monrozat la mere. — *Milet*, Lion. — *Bagoras*, M. de la Barolliere. — *Blomestris*, madame Blauf.

inclinations nobles, et qu'il ne sçache bien user de son grand bien, car il tient un equipage de chasse digne d'un prince et reçoit si admirablement bien tous ceux qui le vont voir, soit à sa maison de ville, soit à celle de campagne, que l'on n'en revient jamais sans s'entretenir de sa magnificence : aussi toutes ces choses ne deplurent-elles point d'abord à Blomestris, qui naturellement a l'âme grande ; mais elles n'empescherent pas que, parmy une foule incroyable d'adorateurs, elle ne jetta les yeux sur Pisidore pour l'écouter plus favorablement que les autres, et bientost après il se noua une telle amitié entr'eux que l'on ne vit jamais rien de semblable, et la conversation de Blomestris plaisoit si fort à Pisidore, et celle de Pisidore à Blomestris, qu'ils se donnoient partout des rendez-vous pour en pouvoir gouster les douceurs sans estre interrompus. Mais leur bonheur ne dura pas long-temps, et ils se virent bientost traversez par Calistenès, qui est frere de Blomestris, et qui prit plaisir à les interrompre par sa presence et à les suivre dans tous les lieux où ils alloient, ce qui le fit haïr et de l'un et de l'autre. Mais helas ! ce malheur fut bientost suivy d'un plus grand, et nostre pretieuse en ressentit bien plus vivement les atteintes : car Pisidore, qui ne s'estoit jamais pû resoudre à se marier, se resolut de le faire, et s'y resolut mesme sans luy vouloir dire, et, voyant que l'on luy presentoit un party fort advantageux, il presta l'oreille à cette alliance et ne la voulut point differer de crainte que Blomestris n'y apportast quelque obsta-

Blomestris, madame Bleuf. — *Pisidore*, M. Prost. — *Calistenès*, M. Croppel.

cle ; toutefois la femme qu'il prenoit apprehendoit fort de se marier avec luy, craignant de n'estre point aimée de son mary, car tout Milet sçavoit l'intrigue qu'il avoit avec Blomestris ; mais, quoy qu'elle craignit avec beaucoup de fondement, sa crainte neantmoins ne laissa pas que d'estre vaine; car Pisidore ne fut pas plutost marié qu'il devint eperduement amoureux d'elle. Blomestris ne pouvoit souffrir ce changement, et, croyant que cet homme, après les premiers jours de son mariage, renoueroit sans doute avec elle, elle ne voulut point rompre avec luy ; et pour cet effet, elle luy fit le mesme accueil qu'auparavant ; elle visita mesme sa femme ; et pour mieux jouer son jeu, elle fit grande amitié avec elle.

Mais tout cela ne luy servit de rien : car Pisidore, bien loin de continuer l'amitié qu'il avoit pour elle, la quitta, et devint si puissamment amoureux de sa femme qu'il ne l'avoit jamais tant esté de personne; mais ce qui est le plus à remarquer dans cette histoire, c'est que Cloridan, qui estoit confident de Pisidore pendant qu'il aimoit Blomestris, et qui l'aimoit aussi luy-mesme, voyant que son amy l'avoit quittée pour se donner entierement à sa femme, se resolut de poursuivre ce que Pisidore n'avoit fait qu'esbaucher ; et comme par le rapport de son amy il avoit une entiere connoissance de l'humeur de Blomestris, il crut qu'il trouveroit facilement le moyen d'en estre favorablement escouté, ce qui l'engagea à la servir, comme il a tousjours fait de-

Milet, Lion. — *Blomestris*, madame Blauf. — *Pisidore*, M. Prost. — *Cloridan*, M. Contenson, comte de Saint-Jean.

puis. D'un autre costé, il se trouva que Calistenès, frere de Blomestris, soit par amour, soit par vengeance, entreprit de servir la femme de Pisidore. Ces advantures firent parler tout Milet; et ce qui donna encore plus de divertissement, c'est que Pisidore, qui avoit encore un reste d'amitié pour Blomestris, devint en mesme temps jaloux du frere de sa premiere inclination, qui aimoit sa femme, et de son amy, qui aimoit sa maistresse.

BAZARE est un homme de trente-deux à trente-trois ans, qui, avant que d'avoir l'employ qu'il a presentement, faisoit parler de luy comme d'un des plus beaux genies de Milet. Il a fait representer aux jeux du Cirque, estant encore fort jeune, un ouvrage de sa façon, qui a esté generalement approuvé de tous ceux de cette ville; il ne travaille plus presentement, son employ ne luy laissant pas de temps de reste.

C



ORIANE est une veufve d'un des principaux magistrats de cette ville, qui luy a laissé beaucoup de bien; et quoy qu'elle ait soixante et dix ans passez, l'âge ne luy a point encore fait perdre l'inclination qu'elle a

Calistenès, M. Croppel. — *Blomestris*, madame Blauf. — *Pisidore*, M. Prost. — *Milet*, Lion. — *Bazare*, M. Basset. — *Les jeux du Cirque*, la Comedie. — *Coriane*, madame Coutton.

toujours eue pour la galanterie. Elle n'a presentement rien de beau que le bras et la main : car, pour son visage, il est tel qu'il faudroit avoir de l'ancre plus noire que la mienne pour vous en faire la peinture ; toutefois, comme elle est une des plus grandes pretieuses de Milet, son esprit la fait adorer d'une personne de la premiere condition de cette ville, qu'on nomme Didonius ; il est agé de vingt à trente ans, il est bien fait, et il a des qualitez capables de le faire aimer des plus belles et des plus spirituelles personnes du monde ; neantmoins il ne laisse pas de voir Coriane tous les jours, de la suivre en tous lieux ; il la meine au Cours et aux jeux du Cirque, et paroist aussi vain d'estre bien auprès de cette vieille que s'il estoit aimé de toutes les plus belles dames de Milet ; mais ce qui fait l'admiration de tous ceux qui sçavent la verité de leurs amours, c'est que Didonius ressent effectivement dans le cœur tout le feu qu'il fait paroistre, et qu'il ne ressemble point aux jeunes gens, qui n'ont pour l'ordinaire que des amours interessez pour des personnes de cet âge ; mais luy, tout au contraire, consomme une infinité d'argent auprès d'elle, et fait tout ce que feroient ceux qui voudroient enchaisner un jeune cœur. Cette femme aime plus que jamais tous les divertissemens ; elle ne perd aucun des jeux du Cirque et se trouve dans toutes les assemblées de plaisirs ; il est vray qu'elle ne va pas au bal ; mais, n'y pouvant aller avec bienseance, elle se prive souvent de cette satisfaction, plutost par politique que

Milet, Lion. — *Didonius*, M. de Pierre-Claut. — *Coriane*, madame Coutton. — *Les jeux du Cirque*, la Comedie.

parce qu'elle le doit. Elle a neantmoins une niepce, avec laquelle on sçait qu'elle n'est bien que dans l'hyver, afin d'avoir lieu d'y aller quelquefois sous pretexte de l'y mener; mais elle romp avec elle dès que le caresme est venu, pour n'avoir point de surveillans. Elle aime encore les vers et toutes les galanteries de cette nature comme feroit une pretieuse de vingt-cinq-ans.

CAMESTRIS est une pretieuse de qualité, de trente-deux ans; elle est une des mieux faites de Milet, et si elle estoit un peu plus grande il n'y auroit rien à souhaitter en sa personne, ayant les yeux beaux, la bouche petite, les dents bien rengées et le tein des plus deliez. Comme avec ces advantages de la nature elle a de l'esprit infiniment, plusieurs galands hommes luy ont adressé leurs vœux, et sur tout Rozomane. Cet amant a esté le plus opiniastre de tous, et, la fierté de Camestris ne l'ayant point rebutté, il a enfin connu, après l'avoir servie longtemps, qu'il est peu de femmes qui resistent à un homme qui joint la perseverance à l'amour: car il acquit par là l'estime de cette personne jusques à un tel point qu'elle avoit une entiere confiance en luy; mais, comme tout est sujet au changement, ils rompirent bien-tost ensemble, et je ne sçay par quelle raison cet amant la quitta. Il fit un voyage à la cour, où, estant appuyé d'une personne de la premiere qualité, il trouva un employ considerable, ce qui l'obligea de faire ceder l'amour à l'ambition. On dit que ce départ fascha fort Camestris, et que mesme,

Camestris, madame de Camot. — *Milet*, Lion. — *Rozomane*, M. de Robbio.

depuis la paix entre les deux premieres couronnes de l'Europe, que cet amant est revenu à Milet, elle a fait quelques demarches pour renouer avec luy, quoy qu'elle ne l'aye jamais advoué : car, comme elle est aussi fiere qu'elle est belle, et, qui plus est, pretieuse, elle moureroit plûtost que d'en donner la moindre connoissance. Elle est presentement tout à fait retirée, ne frequente plus personne et n'a point d'autre occupation que les livres, avec qui les Pretieuses disent qu'elles aiment souvent mieux s'entretenir qu'avec une infinité d'ignorans dont la conversation est très-ennuyeuse.

CORIOLANE est une pretieuse qui approche de sa trentieme année ; elle est brune et bien faite, et n'a rien en sa personne qui ne plaise infiniment ; elle aime le faste, et par cette raison elle permit autrefois à Gisimaque de soûpirer pour elle, qui, ayant avec trente mil livres de rente un esprit des plus galands, se mit en peu de temps bien avec elle, et l'on peut dire que l'amitié qui se lia entr'eux devint si forte que l'on ne douta bientost plus que la dame n'aima autant qu'elle estoit aimée : temoin l'avanture que je vous vais raconter, et qui arriva un jour que ces amans se rencontrerent dans une assemblée qui estoit composée de tout ce qu'il y a de plus illustre dans Milet. Là s'estant mis tous deux à jouer, Coriolane, qui faisoit de moitié avec Gisimaque, ayant la fortune assez favorable, ne pût s'empescher de se tourner de son costé et de luy dire sans penser au monde qui la pouvoit entendre :

Milet, Lion. — *Coriolane*, madame Chartier. — *Gisimaque*. M. Gueston.

« Mon cœur, viens voir le beau jeu que j'ay. » Gisimaque en rougit pour elle, et toute la compagnie se mit à rire. Elle voulut aussi-tost reparer cette faute, disant que l'on avoit tant fait la guerre à un homme de la compagnie qui disoit incessamment à sa femme : « Mon cœur », qu'elle avoit dit cette parole à Gisimaque sans y penser; et si elle ne se fut point troublée en disant cela, elle se seroit tirée en veritable pretieuse, c'est-à-dire en femme spirituelle, d'une affaire qui auroit sans doute embarrassé beaucoup d'autres. Quand la compagnie se fut separée, son amant luy conseilla de cacher l'estime qu'elle avoit pour luy, ce qu'elle luy promit, et depuis leur amitié augmenta tellement qu'ils se voyoient reglement tous les jours; mais, comme Gisimaque avoit beaucoup d'amour, il lui sembla qu'il demeuroit encor trop de temps sans la voir que de ne luy parler que les aprèsdinées ; c'est pourquoy, pour trouver un pretexte à des visites plus frequentes qu'il avoit dessein de luy rendre, il resolut d'estre son voisin et de faire bastir une maison contre celle de Coriolane, ce qu'il ne tarda guere à faire executer, ayant et beaucoup de bien et beaucoup d'amour ; mais il arriva bien-tost après un accident qui mit mal ensemble ces deux amans : car, Coriolane ayant dit à Gisimaque qu'elle le verroit une aprèsdinée chez sa mere, et Gisimaque ayant esté long-temps au rendez-vous sans qu'elle y vint, s'imagina que c'estoit une piece qu'elle luy jouoit; et, comme il est le plus prompt et le plus violent de tous les hommes,

Gisimaque, M. Gueston. — *Coriolane*, madame Chartier.

il fit appeler celuy de ses esclaves à qui il se fioit le plus et luy commanda d'aller chez Coriolane et de luy dire de sa part qu'il l'attendoit chez sa mere comme elle luy avoit dit le matin, et qu'elle estoit bien paresseuse de venir à l'assignation qu'elle luy avoit donnée elle-mesme. Cet esclave s'acquita de ce que son maistre luy avoit commandé, qui fut de dire haut ce qu'il luy avoit ordonné de dire, et il arriva qu'il luy dit devant une grande compagnie, qui pour son malheur se trouva alors chez elle. Vous pouvez croire quel bruit cela fit dans Milet. Coriolane s'emporta le lendemain contre cet amant et luy dit les choses du monde les plus picquantes et les plus fascheuses pour luy, ce qui le rebutta de telle sorte qu'il fit dessein de la quitter; et comme il n'ignoroit pas qu'il n'y a rien qui guerisse plutost l'amour que l'amour mesme, il s'engagea avec Gallidiane, qui est une dame fort bien faite, et dont l'humeur est tout à fait douce. Cette naissante amour de Gisimaque mit Coriolane au desespoir, et elle n'epargna rien pour le faire retourner à son service; l'on dit mesme qu'elle eut quelque conference avec luy; mais l'amour qu'il avoit pour la belle Gallidiane estoit desjà trop puissante pour luy permettre de changer de resolution, ce qui l'irrita si fort que ses ennemis disent qu'elle prit conseil d'un homme qui sçavoit la medecine, de ce qu'elle pouroit faire pour ramener cet amant à son devoir, et l'on dit qu'il luy donna une certaine poudre, meslée

Des esclaves, des serviteurs. — *Coriolane*, madame Chartier. — *Milet*, Lion. — *Gallidiane*, madame Giraut. — *Gisimaque*, M. Guesten.

avec ce que vous savez que L. F. O. T. L. M. [les femmes ont tous les mois]; qu'il luy ordonna de la faire secher et qu'il luy dit qu'elle estoit très-merveilleuse pour rappeler un inconstant, et mesme pour le retenir à son devoir tant qu'elle voudroit. Elle s'efforça d'en faire prendre à Gisimaque dans un cadeau où elle se rencontra avec lui; mais, comme il s'aperceut de ce qu'elle faisoit, il ne voulut jamais gouster de la viande où elle en avoit mis, encore qu'elle l'en pria bien fort, ce qui la pensa faire desesperer. Elle s'avisa toutefois encore d'une autre ruse; et comme Businian, qui, après les gouverneurs de Milet, occupe une des premieres places, s'empressoit de la servir, elle crut que, pour le rendre extraordinairement amoureux d'elle (non qu'elle l'aima, comme vous verrez en suitte), elle n'avoit qu'à luy mettre de cette poudre sur les cheveux: car l'on luy avoit dit qu'il n'importoit pas ou que l'on en porta ou que l'on en mangea; et pour cet effet elle prit pretexte qu'elle vouloit le poudrer, ce que Businian prenant à faveur souffrit avec plaisir; mais il n'eut pas de cette poudre sur la teste qu'il en pensa mourir, ce qui l'obligea à se faire au plutost remener chez luy; et, après avoir fait venir son barbier, s'estre fait peigner et avoir fait abbatre cette poudre (car il se doutoit bien d'où venoit son mal), on reconnut que c'estoit de ce que je vous ay dit; ce qui le mit en une telle colere qu'il declama contr'elle par toute la ville. Ainsi Coriolane perdit encore ce second amant, et fut raillée d'une partie de ceux de

Gisimaque, M. Gueston.—*Businian*, M le comte de la Baulme. *Milet*, Lion. — *Coriolane*, madame Chartier.

Milet qui avoient connoissance de cette advanture. Elle croyoit (comme elle a depuis advoué) que le grand amour et la grande qualité de ce second amant donneroit une forte jalousie au premier et le rappelleroit peut-estre auprès d'elle; mais elle fut trompée dans sa pensée, car elle les perdit tous deux, sans que ny l'un ny l'autre ayent du depuis voulu renouer avec elle. Gisimaque, depuis ce temps, s'est si fort attaché auprès de Gallidiane que l'on croit qu'il a pour le moins autant d'amour pour elle qu'il en avoit pour Coriolane: car il ne perd aucune occasion de luy plaire et de luy procurer tous les divertissemens qu'il peut. Coriolane, depuis la perte de ces deux amans, meine une vie tout à fait retirée, sans avoir autour d'elle cette foule de soûpirans qui est tousjours inseparable des belles personnes. On m'objectera peut-estre que les incidens de cette histoire n'ont rien de pretieux; mais je répondray que je mets Coriolane dans ce Dictionnaire, non comme une ancienne pretieuse, mais parce que, les mal-heurs qui luy sont arrivez l'ayant contrainte de s'entretenir avec les livres, comme elle a beaucoup d'esprit et qu'elle conçoit aisement ce qu'elle lit, elle est depuis peu devenue une des plus sçavantes pretieuses de Milet.

CIROIS est une femme qui fait fort bien toutes sortes de pieces galantes, comme portraits, sonnets, rondeaux et autres ouvrages de cette nature. Cette pretieuse est fort estimée dans Milet, et ses

Gisimaque, M. Gueston. — *Gallidiane*, madame Giraut. — *Coriolane*, madame Chartier. — *Milet*, Lion. — *Cirois*, mademoiselle Cabry.

ouvrages vont de pair avec ceux des plus habiles et des plus galands hommes de cette ville-là.

D

DELIANIDE est une vestalle de Milet; elle est d'une illustre famille, et seroit une des plus belles personnes de Grece sans les maladies et les chagrins qu'elle a eus: car son tein estoit autrefois le plus beau du monde, sa bouche estoit admirable, et elle avoit avec tout cela les yeux si vifs et si brillans qu'ils embrasoient aussi-tost le cœur de celuy qui les osoit regarder fixement; mais, quoy qu'elle n'ait encore que trente-deux ou trente-trois ans, on ne voit presque plus rien de ces dons si pretieux, que la nature ne luy a fait que prester, et quoy qu'elle soit presentement plus laide que belle, il y a tant d'autres choses aimables en elle qu'il n'y a personne de sa profession qui soit si visitée ni si estimée de tous les gens de merite. Elle plaist plus dans le particulier que dans le general, bien que dans l'un et dans l'autre elle soit estimée d'un chacun. Son esprit est d'une si grande estendue qu'à peine se le peut-on imaginer. Elle est avec cela veritablement pretieuse, car elle parle juste, écrit parfaitement bien en prose et fait des vers que tout le monde estime, et qui ont un certain tour qui fait voir que celle qui les a faits a infiniment de l'esprit. Toutes ces belles qualitez luy ont fait des adorateurs

Delianide, madame Desbugné. — *Une vestalle*, une religieuse — *Milet*, Lion. — *La Grece*, la France.

de tout age, de toute condition, de tout sexe et de tous païs; mais elle s'est si admirablement sçeu conserver qu'elle a donné à tout le monde beaucoup d'amour, sans en avoir jamais pris pour personne; il est pourtant vray qu'elle a advoué à une de ses amies que ce n'a pas esté sans avoir fait des efforts extraordinaires. Quelques-uns disent qu'elle n'a pû à la fin se deffendre de donner son cœur à Melianus, qui est un des mieux faits de cette ville, et qui paroissoit alors dans un éclat où il estoit bien difficile de lui resister; mais, s'ils disent vray, la chose a esté si secrette que Melianus luy-mesme n'en a rien sceu. Comme l'esprit de Delianide est connu par tout le monde, il ne passe guere d'etrangers par Milet qui ne cherchent les moyens de la pouvoir entretenir. Divers Canariens et Islandois luy ont sacrifié leur liberté; mais elle a tousjours si bien sçeu menager le pouvoir qu'elle avoit sur eux qu'elle a eu assez de credit pour faire changer de religion à un gentilhomme canarien nommé Vilianus; et si les autres qui la voyent n'en ont pas fait de mesme, ce n'est pas qu'ils n'en ayent esté furieusement tentez, et qu'ils n'ayent souvent advoué qu'ils n'estoient retenus que par l'aprehension qu'ils avoient de perdre les grands advantages qu'ils possedoient en leur païs. Plus Delianide fait connoistre son esprit en faisant de ces éclattantes et genereuses actions, plus elle a d'humilité, et c'est ce qui luy acquiert une estime si generale. Elle lit beaucoup, connoist tous les beaux en-

Melianus, M. Manlis. — *Delianide*, madame Desbugné. — *Milet*, Lion. — *Canariens*, Anglois. — *Islandois*, Hollandois. — *Vilianus*, M. le comte de Villeneufve.

droits des meilleurs livres, et elle les a mesme souvent avant que les autres en ayent ouy parler. Elle connoist le foible et le fort d'un ouvrage, et en recite les beautez avec tant d'eloquence et de vivacité d'esprit qu'elle dit souvent les choses en plus beaux termes qu'elle ne les a leues.

DAMESTRIANE est une beauté parfaite; elle a l'humeur douce; elle a long-temps esté dans le grand monde, elle a eu quantité d'adorateurs, et plaist dès la premiere fois à tous ceux qui la voyent; je ne croy pas qu'elle soit beaucoup pretieuse, car mes memoires n'en parlent point. Je ne laisseray pas neantmoins, puis qu'elle s'y rencontre, de dire un mot de son histoire. Elle est mariée depuis sept ou huit mois à un gentil-homme qui n'est pas de Milet, et qui s'engagea à la servir sans sçavoir luy-mesme s'il en avoit dessein: car il est constant qu'il aimoit la mere de cette belle personne, qui est presentement encore assez aimable pour attirer les cœurs à son service; mais peut-estre trouva-il dans la fille des qualitez si extraordinaires qu'elles l'obligerent à cesser de feindre et à se donner entierement à elle, ce qu'il fit avec plaisir. L'on ne sçait neantmoins comment Damestriane s'y voulut fier, car tout Milet sçavoit qu'il aimoit avee beaucoup d'ardeur Filicrite, qui est une veufve aussi belle que riche, et l'on a de la peine à concevoir comment il a pu faire pour luy persuader qu'il avoit plus d'affection pour elle que pour cette veufve; mais, de quelque façon qu'il ait agy, le mariage se conclut; et, après luy avoir temoi-

Damestriane, madame la comtesse d'Angalerie. — *Milet*, Lion. — *Filicrite*, madame de Felan.

gné, quelque temps durant, des ardeurs tout à fait violentes, il luy dit un jour en folastrant avec elle, qu'il la prioit que chacun vescut sans se gesner; qu'il ne s'informeroit point de tout ce qu'elle feroit et qu'il la conjuroit d'en faire de mesme; et, peu de temps après, il continua de voir Filicrite avec beaucoup d'assiduité, ce qui ne plut du tout point à Damestriane, quelque bonne mine qu'elle pût faire; mais il falut neantmoins qu'elle prit patience, comme vous allez voir, les hommes voulant tousjours estre maistres. Damestriane, comme je vous ay desja dit, n'avoit pas seulement, estant fille, le mary qu'elle a pour amant, mais elle en avoit encore quantité d'autres, entre lesquels estoit Cimachus, jeune gentilhomme bien fait, qui crut qu'il ne devoit point discontinuer de la voir et de l'aimer. Ils se rencontrerent, il y a environ deux mois, dans une maison où il y avoit fort grande compagnie, et, comme les uns jouoient et que les autres s'entretenoient, Cimachus estoit de ces derniers, et entretenoit Damestriane de sa passion, qui toutefois n'y repondoit point (comme l'ont rapporté des gens qui les ecoutoient), et, justement dans le temps qu'il s'exprimoit avec beaucoup d'ardeur et que ses yeux et son visage decouvroient ses discours passionnez, le mary de Damestriane entra dans cette compagnie, ce qui surprit tellement Cimachus, qui, n'ignorant pas que cet homme aimoit beaucoup sa femme, encor qu'il en aima une autre, demeura tellement déconcerté qu'il fit dessein de se retirer afin de cacher son trouble; ce depart fascha

Filicrite madame du Felan. — *Damestriane*, madame la comtesse d'Angalerie. — *Cimachus*, M. Carle.

plus que toute autre chose le mary de Damestriane, et, croyant qu'il y avoit grande intelligence entr'eux, il demanda à sa femme pourquoy Cimachus estoit sorty si brusquement, et luy fit sçavoir, moitié en raillant, moitié en parlant serieusement, que cette intrigue ne luy plaisoit point, ce qui fascha d'autant plus Damestriane qu'elle n'a d'attache que pour son mary.

DORDONIUS est un des habilles hommes de la ville de Milet, qui n'ignore rien, et qui parle et écrit admirablement bien en vers et en prose.

DICASTE est un gentil-homme mieux fait d'esprit que de corps; et, comme il n'a pas tant d'escus que de belles connoissances, Daglante veut qu'il demeure dans sa maison à Milet. Il fait des vers admirablement bien, et fait encore mieux de la prose, et l'estime que l'on a pour luy fait voir que l'esprit nous fait souvent plus respecter que les richesses.

DISIMANTE est un des plus galands hommes de Milet, et un de ceux qui écrit en prose et en vers avec le plus de facilité, et qui divertit le mieux les dames.

DIORANTE est le secretaire de la ville de Milet; il a autant d'esprit et de vivacité que l'on peut avoir, et il ne part rien de sa plume qui ne soit achevé; mais, pour le malheur de ceux de Milet, l'occupation que sa charge luy donne est si grande qu'il n'à pas un moment de temps pour donner de nouvelles preuves de son esprit.

Cimachus, M. Carle, — *Damestriane*, madame la comtess d'Angalerie. — *Dordonius*, M. du Faisan. — *Milet*, Lion. — *Dicaste*, M. de la Villardiere. — *Daglante*, M. de Valiac. — *Disimante*, M de Belair. — *Diorante*, M. de Moulceau.

G

GALLIDIANE, seconde du nom, est une pretieuse de trente ans, dont l'humeur est fort enjouée. Elle a eu long-temps Philidian pour amant, qui est un des plus spirituels de Milet : ce galand homme s'engagea à la servir quelque temps, après qu'il eut asseuré à une des amies de Gallidiane que, bien loin d'avoir de l'estime pour elle, il avoit une certaine adversion dont il ne pouvoit sçavoir la cause; mais, comme il faut tost ou tart obeir aux decrets du destin, il arriva qu'à un Licée, qui se tient icy tous les ans, Philidian rencontra Gallidiane et la trouva plus belle que toutes celles qu'il avoit jamais veues, ce qui luy fit condamner l'injuste pensée qu'il avoit eue de la croire digne de son adversion : car il en devint si amoureux qu'il estoit difficile de l'estre davantage; mais, comme l'inconstance est bien plus commune aux hommes qu'aux femmes, cet amant cessa de soûpirer pour Gallidiane et offrit son cœur à une autre. Gallidian prit aussi-tost sa place, et cette belle eut plus d'estime pour luy qu'elle n'avoit eu pour Philidian, ce qu'elle fit bien-tost connoistre à tout le monde : car, son mary estant mort, elle l'epousa après l'année de sa viduité.

Gallidiane, seconde du nom, mademoiselle Giraut la fille. — *Philidian*, M. Palerne. — *Un lycée*, une foire. — *Gallidian*, M. Giraut, mary de *Gallidiane*.

H

ILARINE est une pretieuse de vingt-quatre à vingt cinq ans, qui est maintenant à Athenes; elle a la taille belle, les cheveux blonds, les yeux bleus et brillans, la bouche un peu grande, les dents blanches et bien rangées; elle est un peu maigre, et si elle avoit autant d'embonpoint qu'elle a de vivacité, il n'y auroit point de fille au monde qui pût aller du pair avec elle. Toutes ses actions sont si pleines d'esprit que l'on dit d'elle qu'elle n'a jamais rien fait que de spirituel; aussi n'avoit-elle pas encore dix ans qu'elle se vit adorée par tout ce qu'il y a de gens raisonnables dans Milet; et, à mesure que sa beauté croissoit, le nombre de ses conquestes grossissoit tellement que toutes les dames de cette ville luy porterent bientost envie : car comme elle est d'une condition mediocre et que son bien egale sa qualité, on ne put s'empescher de parler d'elle; mais ces bruits cesserent bien-tost, et ceux qui en parloient advouerent eux-mesmes (après l'avoir bien connue) qu'elle estoit au milieu des flames sans les ressentir; toutefois le grand nombre de ses esclaves n'a pas laissé que de luy nuire, puisque parmy tant de soûpirans elle n'a jamais pu faire un mary : ce n'est pas que quelques uns n'ayent aspiré à cette qualité; mais, comme

Hilarine, mademoiselle Hebrais. — *Athenes*, Paris. — *Milet*, Lion.

elle ne pouvoit écouter de soûpirs s'ils n'estoient poussez avec esprit, et qu'elle ne vouloit se marier qu'à un homme qui en eut, il est arrivé que, ceux qui en poussoient pour le mariage n'estant pas à sa fantaisie, elle les a si fort rebuttez que parmy un si grand nombre d'adorateurs elle est tousjours demeurée fille. Elle a neanmoins une fois pensé perdre ce nom : car Sinesandre, qui est un homme qui a infiniment de l'esprit, et de celuy qu'il faloit pour luy plaire, en estant devenu amoureux, fit dessein de l'espouser, et passa mesme un contract de mariage avec elle; mais ce deloyal, allant à Athenes, sans songer à sa foy ny au contract qu'il venoit de faire, se maria avec une autre : il est vray qu'Hilarine, qui est glorieuse et qui ne vouloit jamais entendre parler de luy après sa lascheté, donna d'elle-mesme les mains pour faire casser le contract qu'il avoit fait avec elle; ainsi cette belle, se voyant libre, alla à Athenes avec une dame de qualité de ses amies, et elle fait en ce lieu ce qu'elle faisoit à Milet, c'est à dire beaucoup de soupirans, mais point d'espoux.

Sinesandre, M. Sainct-André. — *Athenes*, Paris. — *Hilarine*, mademoiselle Hebrais. — *Milet*, Lion.

M

MELIANE est une pretieuse de qualité, extraordinairement belle. Elle a esté quelque temps servie de Rosomane et d'un autre dont je ne sçay point le nom ; et, comme la premiere fois que l'on la voit elle paroist de l'humeur du monde la plus douce, et qu'il semble qu'elle ignore ce que c'est que cruauté, Rosomane se laissa tromper à ses fausses apparences, et sans consulter davantage il entreprit de la servir ; mais, comme il eut connu que son rival estoit favorisé et de la mere et de la fille, parce qu'il avoit plus de bien que luy, il resolut de la quitter. Comme ce dessein estoit difficile à executer, il alla à une de ses maisons de campagne, où il ne fut pas plutost arrivé qu'il apprit que son rival l'avoit vengé, qu'il avoit etoufé sa flame et qu'il estoit allé à son païs sans avoir aucun regret d'abandonner Meliane. L'on luy manda aussi que chacun croyoit qu'après le depart de ce rival il renoueroit avec elle ; ce qu'ayant appris, il ne voulut point revenir à Milet, pour monstrer que ce n'estoit pas son dessein ; mais, comme on luy eut de rechef mandé qu'il craignoit Meliane, puisqu'il prenoit tant de soin de la fuir, pour faire perdre cette croyance, il se resolut de la voir, ce qu'il fit dans une assemblée où elle estoit ; il luy parla mesme, mais avec

Meliane, mademoiselle Manlis. — *Rosomane*, M. de Robbio. — *Milet*, Lion.

autant de civilité que d'indifference. Quoy que la mere de cette aimable fille soit un peu severe, et qu'elle ne luy donne pas toute la liberté qu'elle souhaitteroit avoir, cela n'empesche pas qu'elle ne soit pretieuse et qu'une de ses amies, qui est un des pilliers de cet empire, ne luy fournisse tout ce qui se fait de nouveau et dans Athenes et dans Milet, à quoy elle prend autant de plaisir qu'à parler juste, delicatement et de bonne grace.

MARTANE, seconde du nom, est une fille de grande taille et de grand esprit, et qui peut avoir environ vingt-cinq ans. Elle est veritablement pretieuse : car elle a tout ce qui se fait de nouveau, parle juste, connoist tous les beaux endroits d'un livre, les cite mesme quand elle se trouve avec des gens qui en sçavent juger ; elle est fort souvent visitée d'une personne de grande qualité, qui se nomme Nizander ; mais, comme il n'est pas de sa condition, il y va plûtost pour avoir le plaisir d'entretenir une personne si spirituelle que par aucun autre motif. Elle eut une querelle, il y a quelques mois, avec un homme d'espée, qui se trouva extraordinairement surpris des reparties de cette illustre pretieuse : car cet homme, ayant eu prise avec elle, ne sçachant pas comme il se faut gouverner avec le sexe, luy dit, comme s'il eut parlé à quelque brave, que, puis qu'elle connoissoit tant de personnes de sa profession, elle en exposa un pour la venger ; mais elle luy répondit, en raillant avec beaucoup d'esprit, qu'elle n'avoit que

Athenes, Paris. — *Milet*, Lion. — *Martane, seconde du nom*, mademoiselle de Monrozat la fille. — *Nizander*, M. le marquis de Nellestan.

faire de hazarder ses amis; qu'elle estoit seule capable de luy faire peur, et qu'elle n'avoit besoin que de sa quenouille pour le bien battre. Cette querelle fut bien-tost sceue de tout le monde, et ce malheureux guerrier fut raillé de tous ceux de son quartier et de tous ceux de sa connoissance.

MEZENCE est un homme qui ne laisse pas que d'estre fort galand, bien qu'il soit agé de soixante ans; il fait les choses de la meilleure grace du monde. C'est l'homme de Milet qui a le genie le plus beau pour les vers, et diverses pieces galantes qu'il a composées en sont des preuves asseurées.

P

PALAMEDONTE est une pretieuse de Milet qui a plus d'agrement que de beauté, et qui va du trente au quarante. Son esprit est de celuy que l'on appelle esprit du monde; elle est flatteuse, civile, complaisante et bonne amie; elle reçoit admirablement bien chez elle tous ceux qui la vont voir; elle donne plus souvent des collations que l'on ne luy en donne, et elle est tellement desinteressée qu'elle ne veut pas que ceux qui s'attachent à la servir fassent aucune despense. L'on peut dire que quantité d'honnestes gens ont esté amoureux d'elle avec autant d'attachement

Mezence, M. Margat. — *Milet*, Lion. — *Palamedonte*, madame Ponsempierre.

que si elle eut esté une des plus belles personnes du monde. Elle s'est veüe servie en mesme temps de Marcius, d'Hiphidamante et de Silennius, tous trois de mesme profession, tous trois amis et tous trois logeant en un mesme lieu. L'on ne sçavoit en ce temps lequel estoit le mieux avec elle; mais depuis un an les choses ont bien changé: car le premier, voyant qu'elle ne se pouvoit resoudre à l'aimer, l'a quittée pour une veufve de qualité fort riche, dont il estoit devenu passionnément amoureux. Le second a esté assassiné en allant à Capolie, en Ausonie, et le troisieme, par l'eloignement de l'un et la mort de l'autre, a herité de toute l'estime qu'elle avoit pour ces deux rivaux; ou, pour mieux dire, le voyant seul, elle a suivy le penchant qu'elle avoit à l'estimer comme celuy qu'elle trouvoit le plus accomply. Cette pretieuse ayant de l'esprit, comme je l'ay desja dit, aime tout ce qui est nouveau, a tous les romans et toutes les pieces galantes qui se sont imprimées de son temps; elles les a mesme devant tous les autres, et dès que l'on veut voir ou que l'on recherche quelque chose de nouveau à Milet, l'on ne manque jamais de le trouver dans sa biblioteque.

PHILIDIAN, second du nom, est un des plus galands hommes de ce siecle, qui, ayant despencé une grande partie de son bien auprès des dames, a esté contraint d'aller à Clusium pour éviter la persecution de ses creanciers; mais, comme pour changer de

Marcius, M. le comte de Mepeau. — *Hiphidamante*, M. Herre. — *Silennius*, M. Sardy. — *La ville de Capolie*, la ville de Valence. — *L'Ausonie*, l'Italie. — *Philidian, second du nom*, M. Palerne, second du nom. — *Clusium*, la ville de Turin.

lieu l'on ne change pas de naturel, il fit bien-tost connoissance avec les dames de cette cour, et eut bien-tost de nouvelles intrigues avec elles, ce qui l'obligea à de si grandes despenses, qu'un homme à qui il devoit de l'argent le fit mettre prisonnier. Cet accident n'empescha qu'il ne fit diverses pieces galantes, qu'il envoya à la princesse Menodaphile, à present princesse de Gnide. Cette genereuse princesse, pour reconnoistre sa peine, paya tout ce qu'il devoit à Clusium, et le fit sortir d'une prison où, sans son esprit, il seroit long-temps demeuré. Il est depuis peu revenu à Milet, et je croy que depuis son retour il a fait representer au Cirque une piece où l'on voit toutes les intrigues qu'il a eues à Clusium.

PALIMENE est une vieille pretieuse. Elle fait fort bien des vers, et l'on a representé aux jeux du Cirque une piece qu'elle a composée, et qui a esté trouvée fort belle.

R

ROSOMANE. De tous les galands hommes de Milet que j'ay mis dans ce Dictionnaire, il n'y en a pas un qui ne cede à Rosomane. Il ecrit admirablement bien en prose et fait des vers avec une facilité inconce-

Menodaphile, à present princesse de Gnide, madame la princesse Marguerite de Savoye, à present princesse de Parme. — *Clusium*, Turin. — *Milet*, Lion. — *Le Cirque*, le theâtre. — *Palimene*, mademoiselle Pasqual. — *Rosomane*, M. de Robbio.

vable. Il est bien fait de sa personne, il est obligeant, il sçait la fine galanterie, il est brave au dernier point; ce qui m'oblige à le nommer plutost un homme accomply qu'un galand homme.

S



ALOIME estant la plus belle personne non seulement de Milet, mais encore de toute la Grece, et tous ceux qui la connoissent tombant d'accord de cette verité, je ne parleray point des qualitez de son corps, de crainte que la peinture que j'en pourois faire ne put pas assez bien ressembler à l'original. Pour ce qui regarde l'esprit, l'on ne sçauroit douter qu'elle n'en ait infiniment, puis qu'elle chante, qu'elle dance, qu'elle joue du luth et qu'elle dessine en perfection. Elle aime la solitude, parceque peu de personnes luy reviennent, et que les choses que l'on dit communement dans le monde l'ennuient effroyablement. On la loue, sur toutes choses, d'estre sincere, d'avoir l'ame grande et genereuse et d'estre incapable de faire une lascheté. Elle est presentement servie par Rosomane.

Saloime, mademoiselle Seignoret la cadette. — *Milet*, Lion. — *La Grece*, la France. — *Rosomane*, M. de Robbio.

T

TELIODANTE est un homme de qualité qui fait fort bien des vers et qui reussit bien à la satyre, comme l'on peut voir dans une piece qu'il a faite, intitulée *Le tombeau des dames de Milet*. Cette piece fut trouvée si belle que, l'autheur n'y ayant point mis de nom, plusieurs que je ne veux pas nommer firent ce qu'ils purent pour en estre crus autheurs.

Voilà tout ce que j'avois à vous dire de Milet, qui est la ville de Grece, après Athenes, où il y a le plus de pretieuses; et je croy que cette verité vous est assez connue, après vous avoir fait voir dans la pluspart de leurs histoires qu'un galand n'est pas bien venu auprès d'elles s'il n'a des premiers tous les livres nouveaux qui s'impriment.

Teliodante, M. Le Tellis. — *Milet*, Lion. — *La Grece*, la France. — *Athenes*, Paris.



AUTRE APOSTILLE.

Que le lecteur ne s'estonne pas s'il voit deux apostilles dans ce Dictionnaire, puisque, si j'avois voulu contenter ceux qui m'apportent tous les jours des memoires, il ne l'auroit pas encore de six mois; toutefois, malgré le dessein que j'avois fait de tout garder pour la seconde edition que j'espere que l'on en fera, je n'ay pû refuser à des gens de la plus haute qualité de dire un mot des Pretieuses qui suivent, en attendant que je les mette dans leur rang aussi bien que celles qui me restent.

Ayant esté puissamment sollicité par plusieurs personnes d'adjouster ce que vous allez apprendre à l'histoire d'une illustre et spirituelle pretieuse que je veux laisser à deviner, après avoir dit qu'elle est au milieu de la lettre C, que l'on trouvera dans les premieres feuilles de ce dictionnaire, j'ai cru ne pouvoir trouver de lieu plus propre que celuy-cy pour m'acquitter de la promesse que je leur ay faite. Je diray donc que, comme cette pretieuse a l'esprit universel, et que par cette raison elle est aimée presque de tous les princes du monde, il ar-

riva qu'estant un jour chez la Bonne Deesse, une personne de grande qualité luy dit qu'elle avoit commerce de lettres avec tous les princes et les princesses du monde, et que, si elle ne l'avoit pas encore avec la grande Spartanide, il croyoit que ce commerce devoit bien-tost commencer. A quoy cette pretieuse repondit qu'il croyoit peut-estre la railler en disant cela, mais qu'elle luy feroit voir avant qu'il fut peu qu'il avoit dit la verité. Elle sortit quelque temps après avoir dit ces paroles, et, lorsqu'elle fut de retour chez elle, elle entra dans son cabinet, où elle écrivit une lettre pour la grande Spartanide, qu'elle envoya à Dejotare, pour lors ambassadeur du grand Alexandre à Amazie, avec un compliment, pour le prier de la faire tenir à Delfinius, ambassadeur de Grece à Chrisopolis, pour la rendre à la grande Spartanide. Dejotare garda quelque temps cette lettre, après lequel il fit une reponce en langage chrisopolitain, qu'il envoya à nostre pretieuse de la part de la grande Spartanide. Elle ne manqua pas, après avoir receu ce paquet, de le monstrer à celuy qui l'avoit voulu railler, qui crut aussi bien qu'elle que cette lettre venoit de la grande Spartanide, et l'on asseure qu'ils n'en sont pas encore desabusez. Vous pouvez vous imaginer après cela si les pretieuses sont connues par toute la terre, puis qu'elles envoyent des lettres dans des païs si eloignez et chez des peuples si barbares.

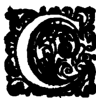
La Bonne Deesse, la Reyne-Mere. — *La grande Spartanide*, la grande Sultane. — *Dejotare*, M. d'Argenson. — *Le grand Alexandre*, le Roy. — *Amazie*, Venise. — *Delfinius*, M. de la Haye. — *La Grece*, la France. — *Chrisopolis*, Constantinople.

B



ACTRIANUS est un homme de grande qualité, qui joint la science à la valeur et qui n'est pas moins galand qu'il est grand capitaine. Il aime les beaux vers et a tant d'estime pour les gens d'esprit qu'il fait loger chez lui le divin traducteur de la Thessalienne, afin d'avoir le plaisir de jouir souvent de l'entretient d'un si grand homme.

C



EPHALENIE, MERIS, BRITANIE et CELEANE sont quatre sœurs pretieuses d'auprès de Lacedemone, qui, malgré la difference de leurs humeurs, ne laissent pas que de s'aimer parfaitement et de vivre en bonne intelligence. Cephalenie est extremement serieuse; elle ecoute beaucoup, parle peu, et, lors qu'elle est obligée de parler, elle le fait avec tant

Bactrianus, M. le marquis de Bellefon. — *Le traducteur de La Thessalienne*, M Brebeuf, traducteur de la Pharsalle de Lucain. *Cephalenie*, mademoiselle de Castera. — *Meris*, mademoiselle La Motte. — *Britanie*, mademoiselle de La Barthe. — *Celeane*, mademoiselle de Casaux. — *Lacedemone*, la ville de Toloze.

de gravité et de jugement qu'il est presque impossible de se l'imaginer. Elle juge tout à fait bien des productions de l'esprit, et particulierement des lettres; aussi en fait-elle de très judicieuses, et, comme elle sçait faire le discernement des bonnes et des mauvaises, elle a une extreme curiosité d'en voir; et comme c'est, à son goust, le plaisir le plus sensible qu'elle puisse recevoir, elle se le procure par l'ouverture de toutes celles qui passent par ses mains, et elle les referme avec tant d'adresse qu'il est impossible de s'en apercevoir. Cette pretieuse a eu beaucoup d'amans, mais elle est presentement dans un age où ses premiers amans ne doivent point craindre de rivaux; aussi n'y seroient-ils pas bien venus, car elle a resolu de s'adonner tout entiere à la pretiosité et de ne plus ecouter de soûpirans. Le plus echauffé de tous ses amants a esté Siridate, illustre par son esprit, par sa valeur et par une infinité d'autres belles qualitez. Il a pretendu l'engager dans le mariage; mais, comme elle est extremement delicate en ce point et qu'elle craint plus que la mort un engagement qui doit durer autant que la vie, les soins de ce galand homme ne l'ont pu toucher. Elle a esté insensible à toutes ses ardeurs, et elle a rejetté opiniastrement des soumissions qui meritoient du moins qu'elle donna son cœur à celuy qui les luy rendoit. Cet amant a esté contraint d'adresser ses vœux ailleurs, et il a trouvé une personne qui les a ecoutez plus favorablement que Cephalenie. Mais que sa delicatesse a esté contraire au repos de ses sœurs! qu'elle

Siridate. M. le baron de Saint-Lary. — *Cephalenie*, mademoiselle de Castera.

leur a causé de mauvaises heures! et qu'elle leur a fait maudire ceux qui veulent que l'on observe mesme ordre dans l'etablissement des filles que la nature a gardé en leur donnant la vie, sans considerer que cette coustume est si fort contraire à leurs necessitez ! Ce qui me donne lieu de croire que, quelque amitié que se témoignent ces quatre sœurs, les trois dernieres ont souvent murmuré contre l'indifference de leur aisnée. Meris est la plus âgée après Cephalenie, mais elle ne fait pas comme elle, car elle ne fait jamais de réponse à ceux qui lui écrivent ; elle lit beaucoup et examine severement les ouvrages des autres ; mais elle n'en fait point, parce qu'elle ne veut estre censurée de personne. La troisième de ses sœurs, qui est Britanie, est et la plus belle et la plus spirituelle. Elle a l'esprit vif et elle s'explique avec une facilité merveilleuse, et ses lettres sont si belles que l'on ne manque jamais d'en recevoir sans en estre charmé. Le nombre de ses amans est si grand, et il faudroit tant de papier pour vous en entretenir, que je ne parleray que de deux, afin de pouvoir encore parler de quelques Pretieuses qui souhaitent ardemment que l'on parle d'elles dans ce Dictionaire. Le premier a esté Licofron, qui est un homme qui fait profession ouverte de galanterie et qui fait fort bien des vers et des lettres. Il est marié depuis plusieurs années, mais l'ardeur dont il brusle pour Britanie fait voir que le mariage n'est pas tousjours un rempart contre l'amour. Il est

Meris, mademoiselle de La Motte. — *Cephalenie*, mademoiselle de Castera. — *Britanie*, mademoiselle de La Barthe. — *Licofron*, M. Cacary.

imperieux et bizarre, et est quelquefois si melancolique qu'il est non seulement à charge aux compagnies où il se rencontre, quand cette humeur luy prend, mais encore à luy mesme. Quand il est dans ses jours de silence, rien n'est capable de luy faire rompre; mais lors qu'il sort de ses resveries, il est tout à fait divertissant et dit cent jolies choses de la meilleure grace du monde. Il a tenté tous les moyens imaginables pour persuader à Britanie qu'il avoit de l'amour pour elle, et il auroit sans doute réussi s'il n'avoit oublié l'art de plaire, ou plutost s'il l'avoit sçeu trouver, et s'il avoit eu autant de complaisance pour le sexe que doit avoir un homme d'esprit. Le second, qui se nomme Tarcis, a esté le plus respectueux, le plus perseverant et le plus aimé; mais il ne faut pas s'en estonner, puis qu'il est aussi riche qu'il est obligeant, spirituel et galand, et que, sans la maudite coustume dont j'ay desja parlé, il auroit espousé il y a long-temps Britanie. Je parleray peu de Celeane, qui est la derniere de ces quatre sœurs, parce qu'il y a beaucoup de rapport de son esprit et de son humeur à celle de Britanie, et que qui connoist parfaitement l'une connoist entierement l'autre. Je diray seulement qu'estant la plus jeune et dans un âge pourtant à s'accoustumer avec un mary, elle doit apprehender une longue souffrance, puis qu'il faut, pour ne pas violer la coustume du païs, que l'establissement de ses sœurs precede le sien. Enfin l'on peut dire que ces quatre pretieuses n'ont pas moins de mal-heur que

Britanie, mademoiselle de La Barthe. — *Tarcis*, M. Tirac. — *Celeane*, mademoiselle de Casaux.

de merite, puisque Siris ne les abandonne point, et que, tout vieux qu'il est, il les éclaire incessamment; puisque Mereus Siris est leur persecuteur, et que, par une malignité opiniastre, il s'oppose à tous leurs divertissemens.

D



IOMEDIE est une pretieuse de qualité. Elle est belle, elle a de l'esprit, elle aime passionnement les vers, et elle se plaist fort aux jeux du cirque.

DELPHINIANE est une femme de qualité, qui merite non seulement le nom de pretieuse, mais encore celuy de veritable, car elle a beaucoup d'esprit; elle lit tous les beaux livres, elle aime les vers, elle connoist tous les auteurs elle corrige leurs pieces, elle leur donne souvent des sujets pour accommoder au Cirque, et prend un plaisir tout particulier à converser avec les personnes spirituelles.

F



ERODACE est une personne tout à fait hors du commun, soit pour ce qui touche es yeux, soit pour ce qui chatouille la partie de l'esprit. Elle n'a plus cette jeunesse qu'on peut comparer à un soleil levant;

Siris, M. de Seler le pere. — *Mereus Siris*, M. de la Mothe Selèr le fils. — *Diomedie*. mademoiselle de La Vrilliere. — *Delphiniane*, madame de Montglas. — *Le Cirque*, le theâtre. — *Ferodace*, madame Fery.

mais, comme elle n'en est pas aussi fort eloignée et qu'elle l'a eue avec tout ce qui la peut rendre des plus charmantes, elle possede encore assez d'aimables tresors pour faire plusieurs belles personnes, si les biens de la nature estoient divisibles comme ceux de la fortune. Pour mieux faire concevoir son âge, je n'ay qu'à dire qu'elle peut user de bonne grace de tous les privileges des plus jeunes individus, mesme de celuy d'appeller encore papa, maman, et qu'il n'y a point de passions du ressort de l'amour dont elle ne soit capable de faire de terribles tempestes dans le cœur le plus ferme.

Son ame, ravie d'estre si dignement logée en ce beau corps, pour ne point faire de honte à son hôte, joint mille charmes aux siens, qui se font sentir dans son entretien, et qui rendent la conservation des plus delicieuses. Cette ame delicate et fine se plaist aux productions d'esprit qui le sont, et prouve par les siennes propres qu'elle sçait s'en mesler aussi bien que s'y connoistre, soit en prose, soit en vers. On l'accuse d'estre ce que l'on appelle devote et ce qu'on appelle scindiqueuse et railleuse; mais ce ne sont en elle que de beaux defauts, si l'on doit nommer ainsi des perfections. Sa devotion, à mon advis, est entierement dans les bonnes formes, n'ayant rien de la severité de celle qui court le grand chemin du cagotage ; et le surplus est une preuve de son discernement du bon et du mauvais, ou d'une gayeté raisonnable, qui tient la place de cette sotte et timide veneration que certaines gens ont pour toutes les choses. Au reste, cette belle personne a produit un rejeton qu'elle cultive si heureusement, qu'on

pourra l'appeler le recueil de toutes ses bonnes qualitez ; et, si la taille de l'esprit suit celle du corps, on pourra mesme trouver quelques avantages en la fille par-dessus ceux de la mere, estant, à dire vrai, beaucoup plus haute.

G


ERIANE est une pretieuse âgée de vingt-cinq ans, plus illustre par sa beauté que par ses autres qualitez, quoy qu'elle en ait qui soient tout à fait aimables. Jamais femme n'eust la taille mieux prise, les yeux plus beaux, la peau plus blanche, le tein plus delicat, plus d'agrement dans le visage, ny plus de charmes dans la voix. La Bonne Deesse, estant à Lacedemone, admira sa beauté, et dit qu'elle n'en connoissoit point en Grece qui la pût égaler. L'esprit de cette pretieuse a ses charmes aussi bien que son corps, et, quoy qu'ils n'eclattent pas aux yeux de toutes sortes de personnes, ils ne laissent pas d'estre visibles à ceux qui ont assez de lumieres pour les connoistre. Toutes ses actions sont accompagnées de tant de bonté et de douceur, qu'elle est aimée de tous ceux qui la connoissent. Cette illustre pretieuse, se trouvant plus riche des dons de la nature que

Geriane. mademoiselle de Gensac. — *La Bonne Deesse*, la Reyne mere. — *Lacedemone*. la ville de Toloze. — *La Grece*, la France.

des biens qu'elle pouvoit esperer de ses parens, quoy qu'elle fût d'une condition fort relevée, a esté obligée, par cette politique qui fait aujourd'huy presque tous les mariages, d'espouser un homme fort riche, mais extremement sourd et jaloux au dernier point. Elle se determina à ce mal-heur parce qu'elle ne se l'imaginoit pas si grand qu'il fut dans la suite; mais elle ne fut pas long-temps avecque luy, car sa surdité et les frequentes visites que l'on luy rendoit porterent sa jalousie à un tel point, qu'il l'enferma dans un temple de vestalles; et, comme s'il eût esté jaloux des filles qui habitoient cette maison, il l'en fit sortir bien-tost après pour la renfermer dans une autre. Cependant, comme l'on recherche avec beaucoup d'ardeur les choses qui sont deffendues, la difficulté de la voir redoubla la passion de ceux qui l'aimoient, et en donna mesme à ceux qui n'en avoient point, tellement que l'on peut dire qu'il ne luy arriva pas ce qui arrive souvent aux autres, qui ne conservent pas leurs conquestes, puisque, bien loin d'estre abandonnée d'aucun de ses amans, elle en fait tous les jours de nouveaux.

Des Vestalles, des religieuses.

I

ICARIE, à present Menandrine. Je ne sçay si Athenes, que l'on entretient depuis plusieurs années des histoires des Pretieuses, poura s'imaginer qu'il s'en trouve dans les montagnes les plus hautes et les plus affreuses du royaume ; il est neantmoins constamment vray que Icarie, à present Menandrine, doit tenir un des premiers rangs dans l'empire des Pretieuses. Sa condition, sa taille et sa beauté la distinguent du commun; son esprit ne la fait pas moins admirer, puis qu'elle passe en ce païs pour un oracle, et que l'on n'y craint pas moins sa conversation que l'on la desire. Elle a leu tous les romans, et en a tiré toutes les nouvelles façons de s'expliquer. Son stile est si relevé, que l'on connoist aisement qu'elle est pretieuse ; ses façons d'agir si particulieres, que l'on ne sçait quel jugement l'on en doit porter, et ses connoissances si vastes, que l'on en est tout à fait surpris. Il y a quelque temps que la fievre s'attaqua à cette illustre personne, et qu'elle exerça sa patience d'une cruelle maniere; mais ce qui la toucha le plus sensiblement, ce fut l'application de quelques remedes sur certaines parties qui ne sont pas accoustumées au grand jour, tellement qu'elle dit, lors que l'on luy vouloit faire monstrer, *que l'on mettoit sa pudeur en proye*. Cette pretieuse a eu plusieurs amans.

Icarie, à present Menandrine, mademoiselle de Jeuzet, à present madame de Mun. — *Athenes*, Paris,

Fulcinius a fait voir par un long attachement, et le plus fort dont un homme soit capable, ce que peut dans un cœur la plus imperieuse et la plus inquiettante de toutes les passions. Darmianus, le mieux fait et le plus galand de tous les hommes, la vit dans un temple eloigné d'un quart de lieue de sa maison, à dessein de luy parler de mariage; et s'il trouva quelque charme dans sa personne et dans son entretien, je suis asseuré qu'elle decouvrit en luy des perfections qui la forcerent de luy donner son estime tout entiere. La chose eust esté sans doute plus loin, si elle n'eust esté traversée. Elle a esté enfin mariée à Menandrinus, qui a merveilleusement de l'esprit, et qui a tellement apprehendé qu'on ne luy en derobast la possession, qu'il la fit garder avec cent hommes avant que de l'espouser. Elle fait presentement son sejour à Lacedemone, où l'on est tellement persuadé de son esprit par les preuves qu'elle en a données, que l'on a souvent veu des personnes de cette ville-là advouer qu'ils apprehendoient si fort sa conversation, qu'ils ne la voyoient jamais qu'ils ne s'y fussent preparez pendant plus de huict jours par la lecture des plus beaux livres.

Fulcinius, M. de Fabien. — *Darmianus*, M. le vicomte d'Arboust. — *Menandrinus*, M. de Mun. — *Lecedemone*, la ville de Toloze.

L

LAMPASIE est une pretieuse de vingt-six à vingt-sept ans, qui fait bien des vers; mais il ne faut pas s'en estonner, puisque le docte Madate, qui demeure chez elle, luy a appris à en faire d'heroïques, et que Liburnius, qui a eu long-temps le mesme advantage, mais qui n'y demeure plus, luy a appris à en faire de burlesques, qu'elle ne fait pas toutefois si bien que les heroïques. Le premier de ces deux autheurs en a esté long-temps amoureux, et quelques-uns tiennent qu'il l'aime encore, bien qu'il ait rompu avec elle parce qu'elle le pressoit trop de se marier, ce qu'il ne vouloit point, par les raisons que vous pouvez lire dans une epigramme qu'il lui envoya sur ce sujet, et que vous trouverez dans ses œuvres.

M

MEDACE est une pretieuse âgée de trente ans. Elle a long-temps demeuré à Lacedemone; elle aime la galanterie autant que femme de Grece; elle a l'esprit vif, et, quand l'occasion se presente de dire un bon mot, elle ne la

Lampasie, mademoiselle Lirot. — *Madate*, M. de la Menardiere. — *Liburnius*, M. Loret. — *Medace*, madame de Monlo. — *Lacedemone*, Toloze. — *La Grece*, La France.

laisse jamais échapper. Elle a eu un grand procez avecque son mary, qui vouloit ou se separer d'avec elle, ou qu'elle fut perpetuellement en solitude; mais, pour pouvoir mener une vie si languissante, elle avoit trop de vivacité, comme vous allez voir par ce qui luy arriva en sollicitant son procès. Son mary, la voyant un jour entrer chez le premier senateur de Lacedemone, qu'il entretenoit de son procès, s'écarta pour la laisser parler à son tour; mais comme il ne l'avoit pas fait sans dessein, ils ne furent pas plûtost entrez en conversation qu'il s'approcha d'eux peu à peu pour les écouter, ayant la teste baissée, afin de n'estre pas apperceu si facilement; ce que Medace ayant reconnu, elle se retourna et dit au Premier Senateur: « Vous voyez bien, Monsieur, que je dis la verité, et que mon mary, qui nous ecoute, en a tant de confusion qu'il n'oseroit lever la teste. » A quoy son mary repartit aussitost: « Helas! Madame, vous me l'avez si fort chargée qu'il m'est impossible de la lever. » Les paroles de l'un et de l'autre s'epandirent aussi-tost par toute la ville; elles furent plusieurs fois repetées dans les compagnies, et il y eut de grandes contestes, parmi les pretieuses, pour sçavoir si le mary avoit bien fait d'avouer qu'il estoit C. pour avoir le plaisir de faire une bonne repartie.

Le premier senateur de Lacedemone, le premier president au parlement de Toloze. — *Medace*, Mme de Monlo.

N

NOZIANE est une pretieuse aussi spirituelle qu'elle a l'humeur douce. Elle aime le jeu ; les vers luy plaisent extraordinairement, mais elle ne les sçauroit souffrir s'ils ne sont tout à fait beaux, et c'est par cette raison qu'elle protege les deux Cleocrites, qui ne font rien que d'achevé, et qui, dans la composition des jeux du cirque, surpassent tous les autheurs qui ont jamais ecrit.

P

PAMPHILIE, estant l'honneur de son sexe, merite bien d'estre mise au rang de tout ce qui se trouve d'illustres pretieuses. C'est une princesse formée du sang des demy-dieux, et que la nature mit si advantageusement en œuvre, qu'elle fut plus belle que la mere des amours, et qu'elle égalle encore ce qui se peut voir de plus charmant. Elle a pour sœur une celebre reyne, qui a eu l'honneur de recevoir deux fois le sceptre des Sarmates, qu'elle rend tous les jours doublement sujets par sa beauté et par le rang de souveraine. Si elle ne fait pas briller la blancheur

Noziane, madame la comtesse de Nouailles. — *Les deux Cleocrites*, les deux Corneilles. — *Les jeux du Cirque*, les pieces de theâtre. — *Pamphilie*, madame la princesse Palatine. — *Les Sarmates*, les Polonois.

.. son beau front sous le riche et majestueux tour . un diademe, ce n'est pas qu'elle en ait esté moins digne, mais que la Fortune, qui craignoit de rendre son empire plus grand que le sien, ne put se resoudre à la placer dessus le trône. Pamphilius, l'un des plus considerables heros qui habitent vers le Rhin et le Danube, a profité du caprice de cette deesse des evenemens, ayant par son merite trouvé le moyen de s'insinuer dans le cœur de nostre heroïne, de qui tant d'autres cœurs avoient en vain voulu estre les victimes, et d'estre, en un mot, l'heureux espoux de la plus belle moitié du monde. Elle a esté longtemps l'un des mobiles de toutes les actions de la cour du grand Alexandre, joignant les lumieres de son bel esprit à celles de ses premiers ministres pour la conduite des plus importantes affaires. Alors les Muses latines et françoises prenoient plaisir d'y establir leur Parnasse en sa faveur, n'y ayant personne qui en connust mieux les talens et qui les accueillist plus obligeamment que la divine Pamphilie. Il y avoit aussi une forte emulation entr'elles à qui auroit l'honneur de se rendre plus agreable à son esprit; mais ce bon-heur fut le precieux partage de celle qui avoit le docte et l'ingenieux Rodolphe pour son pere, l'un de nos premiers historiographes. Le sort de cette Muse causa tant de jalousie à plusieurs autres, qu'elles se retirerent de despit et de honte, et la laisserent dans une paisible jouissance de l'honneur qu'elle s'estoit acquis, et qui ne donna pas aussi

Pamphilius, M. le prince Palatin. - *Le grand Alexandre*, le Roy. — *Pamphilie*, madame la princesse Palatine. — *Rodolphe*, M. Robinet.

peu d'ombrage à celle qui s'estoit consacrée au service de la princesse Nitocris.

R

ROZENIRE, troisieme du nom, est une pretieuse de Lacedemone agée de dix-huict ans. Elle a l'esprit fin et agreable ; elle est tout à fait judicieuse ; elle ne lit pas beaucoup, et l'on peut dire qu'elle n'est redevable qu'à la nature de tout ce qu'elle sçait. Elle fait des lettres avec tant de facilité et de delicatesse, et elle leur donne un tour si galand et si aisé, que l'on croiroit qu'elle a leu avec attachement tous les autheurs qui ont reussi dans ce genre d'ecrire. L'illustre Moleon est son principal alcoviste, et s'ils estoient egaux en richesses comme ils le sont en merite, il y a longtemps qu'ils seroient unis de corps aussi bien que d'esprit.

S

SIRIDAMIE, grand' pretresse d'un celebre temple de vestales dans la ville de Rotemburge, merite bien de n'estre pas oubliée en ce catalogue. La renommée en parle trop avantageusement pour s'en taire et ne la pas

Nitocris, madame la duchesse de Nemours. — *Rozenire, troisieme du nom*, mademoiselle de Ricardy. — *Lacedemone*, Toloze. — *Moleon*, M. du May. — *Siridamie*, madame de Saint-Amant. — *Des vestalles*, des religieuses. — *Rotemburge*, la ville de Rouen.

remarquer comme un astre des plus lumineux au firmament de nos etoiles pretieuses. En effet, son esprit n'est que lumiere, par ses belles connoissances, qu'on peut dire universelles; et c'est aussi un aimant si puissant pour les ames eclairées, que sa grille se trouve journellement au milieu d'un cercle de nobles intelligences qui s'y rendent de toutes pars, et recueillent toutes ses paroles plus cherement qu'on ne recueilloit autrefois les oracles des sibiles et des prophetes. La Muse de Rodolphe, qui a souvent eu l'honneur d'estre de la conversation et d'y entretenir une jeune pretieuse de qualité, nommée Diothime, dont mesme elle a divinement fait le portrait, nous a appris une partie de ces belles veritez; mais on en a sceu encore davantage du venerable Vaisger, l'un des galands espris de ce siecle, qui, ayant beaucoup voyagé, sçait en perfection plusieurs langues, entr'autres celle d'Ausonie et celle d'Hesperie, et possede tant d'autres bonnes qualitez qu'il en a merité une estime particuliere de l'illustre Siridamie, ainsi que de grand nombre d'autres personnes du haut monde et de l'un et de l'autre sexe.

SALMAZIANE est une pretieuse âgée de vingt ans, qui n'a plus que sa mere, avec qui elle loge proche le premier temple d'Athenes. Elle est, au rapport de plusieurs, plus coquette que pretieuse; mais comme l'on ne peut estre parfaitement coquette sans lire de

Rodolphe, M. Robinet. — *Diothime*, mademoiselle de Souvray. — *Vaisger*, le Pere Gervais A. D. [Augustin Dechaussé]. — *L'Ausonie*, l'Italie. — *L'Hesperie*, l'Espagne. — *Siridamie*, madame de Saint-Amant. — *Salmaziane*, mademoiselle Simon. — *Le premier temple d'Athenes*, l'Eglise Nostre-Dame de Paris.

romans et de vers, sans dire de mots extraordinaires et sans affecter de bien parler, il est constant, puisque Salmaziane a tout cela, qu'elle n'est pas moins pretieuse qu'elle est coquette. Elle a quantité de taches de rouceur sur le visage; mais si sa beauté ne charme pas, son esprit et son enjouement luy font des adorateurs de tous ceux qui la connoissent. Jamais fille de sa condition et de sa beauté n'en a tant eu; jamais fille n'a moins fait d'amans jaloux pour prendre de l'un et refuser de l'autre : car elle prend à toutes mains de tous ceux qui luy veulent donner. Aussi jamais fille n'a-elle esté si leste. Son esprit la fait estimer dans toutes les compagnies; il n'est point de personne de qualité chez qui elle ne soit bien venue, sans en excepter mesme des princesses, dont elle a l'honneur d'estre beaucoup estimée.

U

URIMEDONTE est un object digne d'estime et d'amour par tout où il y aura de la raison et des yeux, et que l'on doit placer au plus noble endroit du royaume de la belle pretiosité. Elle n'est ny jeune ny âgée, mais en une saison qu'on pourroit nommer l'entre-chien-et-loup de la jeunesse, si ce proverbe s'appliquoit là d'aussi bonne grace qu'on l'applique ailleurs. Qui que ce soit du beau sexe n'a tant de tendresse pour

Salmaziane, mademoiselle Simon. — *Urimedonte*, mademoiselle Vaugeron.

les nobles sœurs, ny ne peut avoir meilleure part à leurs caresses; mais, si elle entend le galand tour du vers, elle ne le sçait pas moins donner à la prose. Comme elle a l'esprit fort present et fort vif, elle peut, par un advantage qui, je pense, luy est un attribut particulier, remplir la conversation et une belle lettre tout à la fois, faisant mesme celle-cy en une langue, tandis qu'elle vous entretient en une autre. Je ne dis rien des autres talens qu'elle possede, et qui l'ont rendue recommandable aux principaux ministres du temple de Themis, et des plus considérées dans la cour du grand Alexandre, sur tout à la grande et sage ****, qui n'a pu la perdre sans un nombreux epanchement de larmes : car il faut sçavoir qu'elles estoient dans une particuliere union, et que par la malice du sort, qui prend plaisir à traverser les plus nobles amitiez, elles ont esté contraintes de se separer. Urimedonte, qui avoit pour elle une affection et mesme une veneration extraordinaire, n'a pas respondu à la douleur d' **** d'une maniere qui fust commune : elle a recherché les solitudes sacrées, et y a passé plusieurs mois à se plaindre de leur separation. Ce deuil et d'autres disgraces qui luy sont depuis arrivées ont esteint tout le brillant par lequel la joye s'exprimoit dans ses yeux et sur son visage, et c'est la cause que je ne dis rien de l'enjouement qu'elle avoit autrefois. Qui croiroit que la fortune pust persecuter si insolemment la plus rare vertu? A mon grand regret, je finis son histoire par un insulte

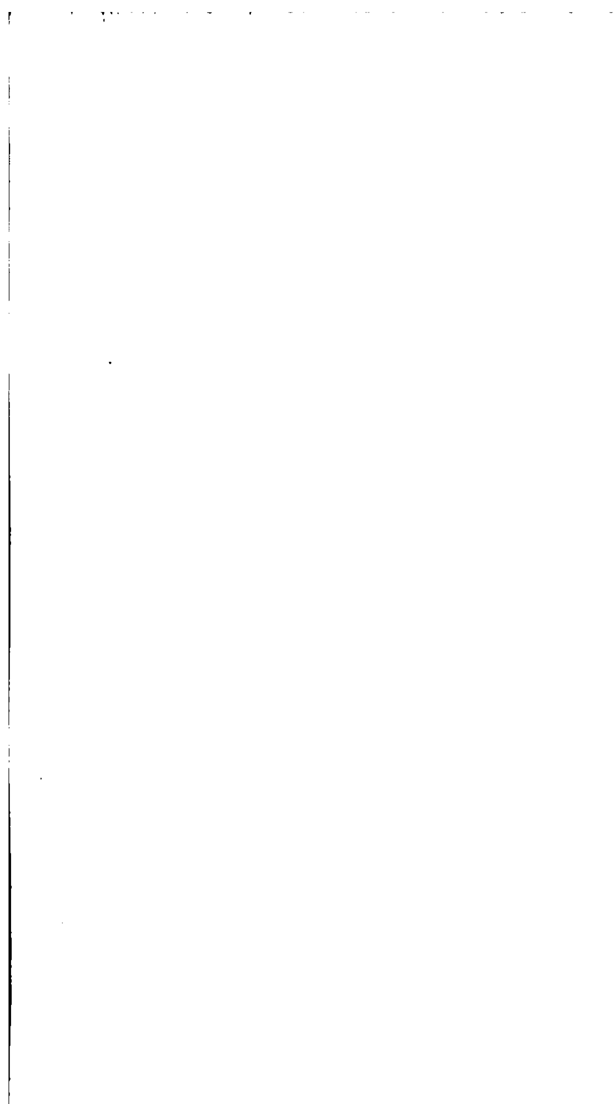
Le grand Alexandre, le Roy. — *Urimedonte*, mademoiselle Vaugeron.

qu'elle luy a fait depuis peu, et qui monstre à quoy sont sujets les illustres mal-heureux. Un mechant faiseur d'horoscope, mais couvert de crimes pour lesquels il avoit esté condamné à manier la longue plume, ayant esté enfin delivré de la chaisne où l'illustre **** et Urimedonte l'avoient veu en un voyage qu'elles firent vers la mer, vint trouver celle-cy, sous pretexte d'avoir plusieurs choses à luy decouvrir par les reigles de son art; ensuitte dequoy, après l'avoir asseurée qu'il avoit grandement changé de fortune, estant prest d'entrer en possession de grands biens et de charges, qui se trouverent neantmoins reduits à une office d'environ cent livres de rente, il eut l'imprudence de s'offrir à elle avec cette bonne fortune, c'est-à-dire pour son espoux.

La longue plume, la rame sur une galère. — *Urimedonte*, mademoiselle Vaugeron.

FIN DU TOME I.






303608758/




ISO
9002

